DIMANCHE 10 SEPTEMBRE 2023 **Nº 4000** 2,80 €

www.lejdd.fr

MARC FESNEAU
Entretien avec un ministre sur le front de l'agriculture
Page 10

LE JDD MAGAZINE : LA GRANDE CONFESSION D'AMÉLIE NOTHOMB

Harcèlement à l'école : la maman de Lindsay sonne l'alarme
Pages 32 à 33

France 2 attaque le Puy du Fou : révélations sur une manipulation médiatique
Pages 20-21

Le Journal du Dimanche

Allons enfants de la Patrie !

› Valeurs : pourquoi les Bleus font rêver la France
› Rives, Habana : les légendes du ballon ovale se confient

Damian Penaud et Matthieu Jalibert célèbrent leur victoire face aux All Blacks vendredi.

SHAUN BOTTERILL/GETTY IMAGES/AFP

M 00831 - 4000 - F: 2,80 €

France métropolitaine : 2,20 € (sans supplément) / BEL : 2,40 € / CH : 3,70 FS / DOM : 3,20 € / RÉU : 3,20 € / ESP : 2,80 € / LUX : 2,40 € / MAR : 27 MAD / PORT cont. : 3,20 € / TUN : 9 DIN

À la 55e minute de la rencontre, Damian Penaud inscrit l'essai libérateur. WARREN LITTLE/GETTY IMAGES/AFP

Sacrés Bleus !

RUGBY Vainqueur des All Blacks en match d'ouverture de la Coupe du monde, le XV de France peut rêver en grand

Vendredi soir, dans un stade de France qui affichait complet, le XV de France a fait son entrée dans la compétition de la plus belle des manières. En surclassant les All Blacks sur un score sans appel : 27-13. Pourtant, rien ne devait se dérouler comme prévu dans la moiteur étouffante d'un stade transformé en chaudron.

D'abord hésitants, fébriles, cueillis à froid par des Néo-Zélandais qui plantaient un essai d'entrée de match (2e) après que Rieko Ioane perce d'une course tranchante la défense des Bleus, les joueurs de Fabien Galthié se reprenaient, grâce au pied de Thomas Ramos qui faisait l'étalage – une nouvelle fois – de ses qualités de buteur. Ils devaient se résoudre à voir Julien Marchand, infatigable gratteur de ballons, quitter la pelouse à la 12e minute. Touché à la cuisse gauche, le strap qu'on lui posait ne suffisait pas à permettre au talonneur de l'équipe de France de recouvrer sa place. Le XV de France prenait la marée noire, peinait à contenir Mark Telea, intenable sur son aile. Cependant, quoique privé de ballons, l'équipe de France faisait mieux que résister et menait d'un point à la pause (9-8).

Mais il aura fallu attendre la seconde mi-temps pour que le destin choisisse définitivement son camp. Défense de fer. Mêlée conquérante qui mettait au supplice le pack néo-zélandais, contraint de brouter le gazon. Charge destructrice de Grégory Alldritt. Progressivement, l'équipe de France étouffe les All Blacks. Damian Penaud, une première fois, sérial marqueur des Bleus, inscrivait, à la 55e minute, un essai libérateur, quelques minutes après avoir échoué d'un rien à aplatir le ballon dans l'en-but. La France qui était alors au coude-à-coude avec les Blacks se détachait. Melvyn Jaminet, entré en cours de jeu à l'arrière, scellait définitivement la partie à la dernière minute sur une offrande au pied de Maxime Lucu, qui venait de suppléer Antoine Dupont à la mêlée. Les joueurs pouvaient communier avec leur public. Assurément, le bonheur était dans le pré et se lisait sur leur visage marqué par le combat.

Une entrée fracassante dans cette Coupe du monde de rugby au terme d'un match longtemps indécis. C'est peu de dire que cette rencontre avait tout du match piège pour l'équipe de France. L'enjeu était de taille : confirmer tous les espoirs placés en elle, écrire le premier chapitre de son épopée. Il était presque écrit que les Bleus ne pouvaient pas perdre. Même face aux All Blacks. Surtout face aux Blacks, invaincus pourtant en 31 matchs de poule en Coupe du monde.

Avant, l'équipe de France comptait sur la chance pour espérer l'emporter face aux guerriers de l'hémisphère sud. Chaque victoire tenait lieu de miracle. Aujourd'hui, la donne a changé. Après avoir corrigé l'équipe d'Australie (41-17) lors du dernier match de préparation de cette Coupe du monde, la victoire de la France contre le XV de la fougère a des allures d'évidence et non plus d'exploit, comme devait l'admettre Fabien Galthié, le sélectionneur.

Cette équipe a appris à gagner. Les rencontres qu'elle perdait sur le fil, elle les remporte désormais à la dernière minute sans jamais se décourager. Patiente. Sûre d'elle. Comme si, à force de travail, elle avait apprivoisé la chance. Quatre ans que Fabien Galthié façonne méthodiquement cette équipe pour qu'elle puisse rivaliser avec les meilleures. Quatre ans que cette équipe de France progresse, étonne, brille en tournois comme en tournée. Elle ne se contente plus de fulgurances, d'essais aussi insensés qu'improbables. Elle veut marquer les esprits par sa constance, réciter son rugby comme une leçon bien apprise. Au point qu'aujourd'hui, les hommes d'Antoine Dupont, leur capitaine, assument leur statut de favori.

Les Français ne s'y trompent pas : ces joueurs sont à même d'écrire l'une des plus belles pages du sport français. Même privé d'Émile Ntamack, de Paul Willemse, de Jonathan Danty, blessés, le XV de France a des ressources et des talents à revendre. Depuis la création de la Coupe du monde en 1987, la France a souvent caressé l'espoir de soulever le Trophée Webb Ellis. Trois finales (1987, 1999, 2011) pour autant d'échecs et d'amertume. Cette fois-ci, c'est différent. Le public le sent. En 2007, alors que la France accueillait déjà la Coupe du monde de rugby, personne ne songeait vraiment que l'équipe de Bernard Laporte puisse l'emporter. Avec Antoine Dupont, Charles Ollivon, Matthieu Jalibert, c'est différent.

Comme si, à force de travail, l'équipe de France avait apprivoisé la chance

Ils étaient 15 millions à regarder TF1 vendredi soir, selon les données de Médiamétrie publiées hier matin. Certes, il était difficile de rêver meilleure affiche pour débuter cette Coupe de monde de rugby. Mais, à n'en pas douter, ils seront encore des millions jeudi prochain pour le deuxième match que l'équipe de France jouera au stade Pierre-Mauroy à Villeneuve-d'Ascq face à l'Uruguay, des joueurs rugueux. Et encore davantage à mesure que l'équipe de France progressera vers le sacre.

Dans une France qui doute et vit dans l'angoisse du grand déclassement, cette équipe conduite par Antoine Dupont apparaît comme une bénédiction. Une victoire du XV de France au terme de deux mois de compétition ne fera probablement pas oublier les émeutes qui ont dévasté le pays au début de l'été, pas plus qu'elle n'aidera les ménages les plus modestes à remplir leur caddy. Mais les Français ont besoin de rêver. Les Français ont besoin de croire en quelque chose. D'espérer. C'est la mission de ces Bleus de France. Ecrire l'histoire pour ne pas en sortir. ●

RAPHAËL STAINVILLE

Sous l'œil de Platini et Blanco

CÔTE À CÔTE Les deux légendes du sport français étaient vendredi soir dans les tribunes pour assister au triomphe des Bleus

Leur rapport au Stade de France ? Pour le moins original. Platini n'y avait pas mis les pieds depuis le printemps 2006 pour la finale de la Ligue des champions entre le Barca et Arsenal. Il avait depuis refusé toutes les invitations. Il en veut toujours à la FFF de ne pas l'avoir soutenu quand il a été emporté par les affaires de la Fifa. Le plus fort, c'est que l'enceinte de Saint- Denis a failli porter son nom. Mais il a refusé net : *« De mon vivant, jamais ! »* Finalement, c'est lui-même qui a proposé l'appellation de *« Stade de France »*, et il a été écouté.

Blanco, lui, et on l'oublie trop souvent, a été le premier buteur du Stade de France. C'était le 19 novembre 1997 pour un match amical et de test grandeur nature, entre le Variétés CF et les bâtisseurs-ouvriers de l'enceinte. Dès le début du match, il avait allumé une frappe en lucarne. Parmi ses équipiers, Alain Giresse, Jean Tigana, Platini n'avait pu y participer, blessé à un genou. Vendredi soir, donc, les deux ont dégusté le spectacle. *« Volontairement*, dit Blanco, *nous avons évité la tribune présidentielle, trop de mains à serrer… »* Platini ajoute : *« Nous étions là pour le plaisir, avec le peuple, avec des anciens équipiers de Serge, Dubroca, Champ, Berbizier, vainqueurs du Grand Chelem 1987 et finalistes de la Coupe du monde… »*

C'est Serge qui a invité Michel : *« Dès l'instant du tirage au sort, Serge m'a dit que je pouvais pas manquer cette entrée en matière contre les Blacks. Je me suis laissé faire, sans me forcer, car j'adore l'esprit rugby, le public rugby. Et puis… »* Il sourit… *« Et puis, il y a le fameux haka. Je serais venu rien que pour le haka. »*

Les deux ont évidemment apprécié la victoire des Bleus. Blanco dit : *« J'ai apprécié par-dessus tout l'abnégation des joueurs français. Jamais ils ne se sont démobilisés, jamais ils n'ont baissé les bras, alors qu'ils ont été transpercés dans les premiers instants du match. Le bizarre de cette rencontre, c'est le nombre de placages ratés par les Bleus alors que c'est la base du rugby. Je veux bien qu'on me parle de la pression, de l'enjeu extrêmement lourd pesant sur les épaules. Mais quand même. À force de crier partout que les Bleus sont les favoris de cette compétition, on les a plongés dans une position délicate. Non, ils ne sont pas favoris, disons-le. Ils font partie des quatre équipes qui peuvent croire au titre au même titre que les Bocks, les Irlandais et les Blacks, voilà…*

– Serge, comment avez- vous jugé le niveau des All Blacks ?

– Je ne peux pas, je ne veux pas écraser ceux que j'ai joués, admirés. Mais je ne peux pas non plus me boucher les yeux. Cette génération des Blacks est sans doute la plus faible de toute l'histoire. C'est un mal qui a touché toutes les nations à un moment donné. Voyez l'Angleterre qui dominait voilà encore quatre ans et qui aujourd'hui subit devant tous ses adversaires. La France n'a pas été épargnée non plus. Nous avons connu un trou d'une dizaine d'années.

Michel Platini et Serge Blanco. DOMINIQUE JACOVIDES/BESTIMAGE

– Ce qui paraît évident, c'est l'évolution du rugby dans le coeur des gens. Croyez-vous qu'un jour, le rugby puisse supplanter le football en tant que sport leader ?

– Non. (Platini se contente de sourire.) *Le football est indétrônable et le demeurera. Le rugby ramasse une population différente de celle du foot. Le rugby a une tradition solidement ancrée. L'envie de partage a été exceptionnelle vendredi soir. Je le disais à Michel durant le match* (Platini acquiesce). *Voir comme le public est derrière chaque action de l'équipe, voir comme il a envie de voir des percussions, des courses, des décalages. Ce qui me ravit, c'est que de plus en plus, les non initiés goûtent à ce sport. Ils viennent au stade pour savourer le combat, faire jaillir des émotions.*

– L'action du match selon vous ?

– Jalibert, bien sûr… Il élimine trois Blacks, fait une sautée et envoie Penaud à l'essai. C'est l'élément déterminant du match.

– Platini a-t-il été un voisin attentif ?

– Évidemment. (Platini lui souffle : *"Attention à ce que tu vas dire…") Michel est un champion qui a l'intelligence du suivi du jeu, de l'anticipation. J'ai senti qu'il était particulièrement intéressé par le jeu au pied, non ?* (Platini confirme)

– Votre avis à tous les deux sur Fabien Galthié ?

– Je ne le connais pas suffisamment, dit Platini, *mais il me semble très pro.*

– Je confirme, ajoute Blanco, *Fabien a cette force de tout enregistrer depuis des années. Il a été joueur, entraîneur puis sélectionneur et patron des Bleus. Il a tout, absolument tout enregistré. Depuis 1991, tout lui sert. Il sait les fautes qu'il ne fera plus. Il sait les forces et faiblesses de l'adversaire. J'aurais aimé être dans les vestiaires, vendredi, à la mi-temps. Il a dû ruer dans les brancards. Ça a dû souffler. Il peut se le permettre. C'est un patron. Le patron.*

– Et s'il y avait dans cette Coupe du monde 2023 des analogies avec France 98 ?

– Possible, dit Platini. *On sent un pays entier concerné. C'est en tout cas mon souhait.*

– On doit y croire, dit Blanco. *Si nous avions subi un échec face aux Blacks, la suite aurait été très difficile. Comme une épée de Damoclès. Là, c'est déjà ou presque l'assurance d'un quart de finale. Et comme les Bleus ne peuvent que s'améliorer… j'ai confiance. »*

Hier soir, les deux légendes, les deux frères, assistaient au stade Vélodrome, à Marseille, au match Argentine-Angleterre, et aujourd'hui, dans le même stade, ils verront le duel Afrique du Sud-Écosse. *« Et après*, dit Platini, *tu me laisses tranquille, hein ? » « Pas sûr… »* répond Blanco. ●

DOMINIQUE GRIMAULT

L'Uruguay fait le maximum

POULE A Prochain adversaire de la France jeudi, le petit État d'Amérique du Sud ne cesse de progresser

Ce sera le premier France-Uruguay de l'histoire du rugby et, sauf colossale surprise, il devrait tourner à l'avantage des hôtes de la Coupe du monde, déjà impressionnants face aux All Blacks vendredi (27-13). Pas de quoi gâcher la vie ni l'envol des *« Terow »*, le surnom de la sélection uruguayenne, référence à l'oiseau national présenté dans les livres d'ornithologie comme *« querelleur et provoquant des disputes avec toutes les autres espèces de la même prairie »*. L'Argentine voisine peut en témoigner, nettement battue cet été (33-13) à Montevideo lors du dernier galop de préparation avant le décollage pour l'Europe. Résultat anecdotique au terme d'une vaste revue d'effectifs ? Peut-être. Mais il dit quelque chose de la montée en puissance de ce pays de seulement 3,5 millions d'habitants, désormais 17e mondial et dauphin du continent sud-américain au classement World Rugby, derrière les Pumas (6e), mais largement devant le Chili (22e) et le Brésil (26e). Le tout avec un réservoir de joueurs séniors qui dépasse à peine le millier de licenciés…

Une victoire historique contre les Fidji

L'acte de naissance des Uruguayens au plus haut niveau remonte à la précédente Coupe du monde au Japon. Jusqu'alors cantonnés au rôle de faire-valoir (deux victoires en trois participations), les *« Teros »* dominent à la surprise générale les redoutables Fidjiens (30-27) pour leur entrée en lice. Les 15 000 spectateurs et le grand public, épatés, découvrent une sélection de défenseurs farouches mais pas fâchés avec le ballon. Une génération biberonnée aux principes de travail, de *« grinta »* et d'humilité transmis par la légende du rugby local, Diego Ormaechea. Joueur et pionnier de la présence uruguayenne en Coupe du monde (1999), ex-sélectionneur et père de deux internationaux, il est aussi le seul Uruguayen intronisé au *« Hall Of Fame »* du rugby. Devant sa télé en ce 25 septembre 2019, l'emblématique entraîneur de Vannes (Pro D2) n'en perd pas une miette. *« Ce jour-là*, se souvient Jean-Noël Spitzer pour le JDD, *certains joueurs étaient sortis du lot. Quand on s'est mis à la recherche d'un trois-quarts centre, j'avais déjà le nom d'Andrés Vilaseca en tête. »*

Leur ambition ? Terminer troisième de leur groupe

Devenu entre-temps capitaine de l'équipe nationale, Vilaseca quitte son club de Peñarol, sa ville de Montevideo et son pays pour tenter le pari breton à l'été 2022. *« Avoir avec nous un joueur qui porte le brassard de sa sélection, c'est une fierté, un coup de projecteur sur le club, poursuit Spitzer. Andrés est un garçon intelligent, équilibré, il sait pourquoi il est venu à Vannes, pour l'expérience de vie dans un club pro et se préparer au mieux pour la Coupe du monde. Son sélectionneur* [l'Argentin Esteban Meneses, ndlr] *le considère comme son leader. C'est lui qui met la barre le plus haut en termes d'exigence. »* Il n'est pas le seul visage connu dans l'Hexagone, ni même à Vannes qui compte également dans ses rangs l'ailier Nicolás Freitas. Les suiveurs du Top 14 apprécient le talentueux demi de mêlée de Castres, Santiago Arata et le deuxième ligne de Bayonne, Manuel Leindekar. D'autres joueurs évoluent ou ont évolué en Pro D2, comme les amis d'enfance Agustín Ormaechea (ex-Mont-de-Marsan), le fils de Diego, et Felipe Berchesi (ex-Dax).

C'est donc avec des repères solides que celle qu'on appelle aussi la Céleste, comme son illustre homologue du foot (deux fois championne du monde en 1930 et 1950), a posé ses bagages lundi soir à Avignon, son camp de base durant la compétition. Avec des ambitions claires affichées par Meneses : *« Décrocher la troisième place du groupe. »* Elle offrirait aux *« Teros »* une qualification directe pour la prochaine Coupe du monde en Australie. Mais elle sous-entend, un peu comme face aux Fidji il y a quatre ans, une première victoire face à l'Italie en match officiel, le 20 septembre à Nice. Une marche supplémentaire vers le Top 10 mondial, une utopie qui se mue en destin. ●

Santiago Arata, demi de mêlée de l'Uruguay DAISUKE TOMITA/AP/SIPA

JEAN-FRANÇOIS PÉRÈS

Jean-Pierre Rives
Confessions d'un monument du rugby

INTERVIEW

CASQUE D'OR
Capitaine du XV de France, l'ancien troisième ligne désormais sculpteur et peintre a accueilli le JDD chez lui, dans le Var. Simple, touchant, passionné. Et persuadé que la France gagnera la Coupe du monde

DR

Nous sommes ici chez vous, Jean-Pierre, au milieu de toiles, d'esquisses, de sculptures… Une maison-atelier où l'on peine à trouver des traces de rugby. Quelle place tient-il aujourd'hui dans votre vie ?
Le rugby, c'est ma vie parce c'est là où j'ai grandi, moi le petit garçon un peu timide à qui on a donné un ballon. C'est ma famille et ça le restera jusqu'à la fin. Je regarde avec beaucoup d'amour tous ces matchs et surtout ceux à venir, qui sont très importants.

C'est un jeu qui a beaucoup évolué…
Le jeu, certainement, mais le plus intéressant, c'est ce qu'il génère comme créations et comme personnages. Les joueurs sont des garçons formidables, c'est tout ce qu'on demande. Qu'ils jouent avec les mains, les pieds, que les règles changent, ce n'est pas très important. C'est l'idée qu'on s'en fait qui l'est.

Quand on cherche *« Jean-Pierre Rives »* sur Internet, on tombe immanquablement sur cette photo de 1983 face aux Gallois avec votre maillot blanc maculé de sang. Elle fige justement une idée du rugby et du personnage intrépide que vous incarniez. Un peu comme une œuvre d'art. Cela vous convient-il ?
Je ne sais pas… (soupir). Je préférerais qu'on me voie en train de taper un drop, ce que je n'ai jamais fait. Il y a beaucoup de sang sur cette photo, mais c'est surtout le sang de Serge Blanco. J'étais parti pour plaquer un Gallois et je l'avais loupé. J'ai pris Serge en plein dans le nez avec ma tête. Il m'a couvert de sang et on croyait que c'était le mien, alors que c'était le sien en fait. Ça me va parce que je peux dire que j'ai attrapé Blanco au moins une fois dans ma vie (rires).

Serge Blanco reste-il une référence pour vous ?
C'est un extraterrestre. On a eu beaucoup de chance de l'avoir. Quand on me demande si on avait un plan de jeu à l'époque, je réponds que le nôtre, c'était d'essayer de gratter un ou deux ballons et de les donner à Serge. Après on s'arrêtait pour le regarder parce que c'était un spectacle à lui seul. Ou il marquait et on gagnait, ou il ratait et on perdait. Mais souvent, il marquait.

Ce fameux maillot maculé du sang de Blanco, vous l'aviez offert dans un sac en plastique à Roger Couderc, le commentateur historique du XV de France, qui assurait ce jour-là son dernier match à la télé.
Roger était formidable. Même quand j'étais mauvais, il me trouvait bon. Je crois même qu'un jour, je n'étais pas dans l'équipe, il m'avait quand même cité. Il a tout magnifié. Même d'un match un peu ennuyeux, il faisait une histoire incroyable. Roger a beaucoup servi le rugby. Durant toutes ces années, on a bien rigolé. On se réveillait le samedi matin, on se couchait le lundi soir. Et entre-temps, on faisait un match.

Même si la Coupe du monde n'existait pas, vous avez remporté des titres importants, dont deux Grands Chelems dans le Tournoi. En 1977, les quinze mêmes joueurs ont joué les quatre matchs en intégralité.
C'est quelque chose qui ne peut plus arriver aujourd'hui avec les nombreux changements, et pourquoi pas, d'ailleurs. Mais nous, pour nous sortir du terrain, il en fallait vraiment beaucoup. Un jour, Jacques Fouroux se casse le nez en plein match. On lui avait mis à la hâte deux gros cotons dans les narines. On lui dit *« Jacques, il faut sortir »*. Et lui : *« Non, je ne sors pas ! »*. Ou on sortait tous, ou personne ne sortait, c'était ça l'idée.

Ça tenait à quoi ?
C'était rude. Il y avait un peu d'exagération aussi. On passait pour la « horde sauvage », alors il fallait être des sauvages. Même moi qui jouais avec eux, j'avais peur parfois. Et pas des adversaires (rires).

Lors d'un test-match très violent en Afrique du Sud en 1980, vous refusez obstinément de quitter le terrain alors que vous titubez, complètement groggy. Ce n'est plus du sport, cela va au-delà…
Il y avait des moments, c'est vrai, on était en mission. À l'époque, on pouvait faire ce genre de bêtises. Aujourd'hui, dès qu'ils se tordent un doigt, on les fait sortir. Je ne me souviens plus de ce match, juste que je me suis réveillé le lendemain. Les Sud-Africains ont toujours été costauds, pour ne pas dire méchants.

Autre moment d'histoire du rugby français, ce 14 juillet 1979 où vous battez les All Blacks pour la première fois de votre histoire (19-24). Chez eux, un 14 juillet…
(Il coupe.) On a eu beaucoup de chance.

Pourquoi ?
Deux jours avant, tout le monde voulait rentrer à la maison. Je dis aux gars, *« on va quand même le jouer, ce match »*. J'étais énervé, j'en avais assez de perdre. On est allés faire un petit entraînement, ça s'est bien passé et tout s'est enclenché. Jérôme Gallion avait été remarquable. Il ressemblait beaucoup à Antoine Dupont dans son jeu. Tous les garçons avaient été merveilleux. On ne s'est même pas rendu compte qu'on avait gagné parce qu'il s'est passé une chose incroyable. À la fin du match, tout le public néo-zélandais est entré sur le terrain. Il a été extrêmement aimable avec nous, nous a félicités. On n'avait pas vraiment gagné, mais on avait gagné quand même.

Pourquoi une telle réticence à revendiquer une victoire aussi marquante ?
Parce qu'ils le méritaient tellement plus que nous… Ils étaient beaucoup plus forts. Mais on a eu cet éclair, cette chance. C'est vrai, j'avais l'impression qu'on avait un peu volé ce match. J'étais content, bien sûr, d'avoir gagné, mais pas content d'avoir battu ces gens-là. Bon, après, ils en ont gagné tellement, ils pouvaient nous en laisser un aussi (sourire).

Vous avez été capitaine du XV de France à 34 reprises, ce qui est longtemps resté un record mondial. Étiez-vous taillé pour ce rôle ?
Pas du tout. Mais avec les années, j'ai fini par devenir le plus ancien. Capitaine, ce n'était pas mon truc. Je suis une pièce rapportée, j'essaie de faire ce qu'on me demande. À partir du moment où on m'a demandé d'essayer, j'y suis allé. Il suffit que tu gagnes une fois et on te dit que tu es un grand capitaine. En fait, ce sont les autres qui sont tes capitaines. J'étais là parce que je parlais anglais, que je faisais des discours, que c'était plus facile pour traduire.

Serge Blanco, Philippe Sella et quelques autres ont incarné ce que les Britanniques ont appelé le « French Flair ». Comment le définir ?
C'est comme un grain de folie. Le rugby doit rester un jeu, pas quelque chose de trop organisé comme le football américain.

Fabien Galthié, qui a fait partie de l'équipe finaliste de la Coupe du monde 1999, était-il le lien idéal entre votre génération et les stars d'aujourd'hui ?
Il est très malin, il sait faire, il est formidable. Fabien a créé un truc absolument génial. En plus, il a des joueurs d'exception, cinq ou six éléments qui peuvent faire basculer un match à tout moment. Il a cette chance-là. J'accorde beaucoup de crédit à ces hommes et je pense qu'ils vont gagner la Coupe du monde parce que c'est l'équipe qui possède justement le plus de *« match-winners »* selon moi.

« Le rugby doit rester un jeu, pas quelque chose de trop organisé »

Plus que les Sud-Africains, que les Néo-Zélandais, les Irlandais ?
Dans chaque équipe, il y en a un ou deux, mais nous, on en a cinq ou six. Je pense vraiment qu'on a une équipe très forte. Je ne sais pas comment elle peut faire pour perdre.

En tant que joueur historique du Stade toulousain, vous avez des relations privilégiées avec certains éléments de cette équipe de France, dont son capitaine Antoine Dupont.
J'aime beaucoup Antoine. Je l'avais découvert à Bordeaux avec les Barbarians, il avait 18 ans. Il a pris le ballon, il a traversé le terrain deux ou trois fois, je me suis dit : *« Ouh là, d'où il sort celui-là ? »* Il est très fort depuis toujours. Il est né comme ça, il est formidable, il est génial. Et même s'il ne fait rien avec le ballon, il y a toujours quatre ou cinq adversaires qui sont focalisés sur lui, parce qu'il faut le surveiller comme le lait sur le feu.

Vous en parlez avec de la passion dans la voix…
J'ai beaucoup d'admiration pour Antoine. En plus, maintenant, il a pris la direction de la manœuvre. Ça, c'est bien. Je le vois, il se place… Il est extrêmement dangereux. Il est toujours près du ballon et dans des zones difficiles. C'est ce qui fait sa grande force. Il n'est pas hors-jeu, mais il l'est presque. Et il sort comme un lapin de sa boîte. Il est extrêmement rapide, il a un coup d'œil extraordinaire. En plus, il est vaillant, il plaque, il est très courageux. Il n'a pas de défaut.

À votre époque, il était très difficile d'être régulier au pied sur les pénalités et les transformations. Aujourd'hui, avec Thomas Ramos notamment, la France a trouvé une

RENAULT
PARTENAIRE MAJEUR
DU XV DE FRANCE

L'événement

Antoine Dupont, chef d'orchestre du XV de France.
MASAKI FURUMAYA/YOMIURI SHIMBUN/AFP

espèce de métronome qui assure un minimum de points par match. Est-ce fondamental dans le rugby actuel ?
Oui, ça rassure. Ramos, c'est une machine. Je ne sais pas comment il fait. Certes, le ballon, avant, il pesait 45 kilos. Maintenant, c'est un peu mieux, mais ce n'est pas le ballon qui fait le coup de pied. Quand il rate, on se dit que ce n'est pas possible. C'est un malade (rires).

Avez-vous suivi les débats autour de la présence de Bastien Chalureau dans la liste des 33, condamné en première instance pour violences à caractère raciste, mais qui a fait appel et bénéficie à ce titre de la présomption d'innocence ?
(Surpris) Vous me l'apprenez. (On lui énumère les faits en détail.) Je ne veux pas entrer dans ce dossier précis parce que je ne l'ai pas suivi.

Peut-on parler du devoir d'exemplarité des joueurs qui portent le maillot de l'équipe de France ? Est-ce selon vous un vœu pieu ou de la démagogie ?
Ce n'est pas de la démagogie. C'est difficile de juger ce genre de choses, chaque cas est différent. Je pense que les joueurs de rugby de ce niveau ne peuvent pas être foncièrement mauvais et que cela peut les aider, au contraire, à retrouver une ligne un peu plus droite. Mais je ne me fais juge de personne. Je peux juste parler de moi. Je sais ce que c'est que d'être pointé du doigt en disant *« tu n'es pas comme les autres »*. On m'insultait parce que j'étais blond et que les autres étaient bruns. On m'appelait *« la blonde »*, surtout du côté de Béziers. Mais il ne faut pas non plus en faire une affaire d'État, c'était une autre époque. Moi, j'aimerais bien avoir une peau un peu moins blanche parce que je prends des coups de soleil, je vais demander à Serge de m'envoyer son truc (rires). Je le dis avec légèreté parce qu'il faut continuer de rire de tout, aujourd'hui. Autrement, on va tous devenir fous. Dans le rugby pour moi, en équipe de France, il n'y a pas de Blancs, de Noirs, de Verts ou de Rouges, il n'y a que des Bleus.

> **« Ces garçons sont des créateurs, ils vont nous surprendre, c'est l'essentiel »**

Vous qui avez réussi une reconversion aussi inédite que réussie dans la sculpture et la peinture, cette équipe de France est-elle est plutôt sculptée ou peinte selon vous ?
(Sourire) Les deux, mon capitaine ! L'important n'est pas qu'elle soit sculptée ou peinte, ce sont les inventeurs, les créateurs, et il y en a beaucoup. Ces garçons sont capables de faire des choses extraordinaires. Ils vont nous surprendre, c'est l'essentiel. Ce qui est prévisible n'est pas excitant.

En ce sens, vous estimez avoir eu une vie privilégiée ?
Une vie incroyable, même. Je n'étais pas fait pour jouer au rugby, j'ai joué dix ans en équipe de France. Je n'ai pas fait les Beaux-Arts, ça fait quarante ou cinquante ans maintenant que je fais de la peinture et de la sculpture. Je me dis : *« Qu'est-ce qui va m'arriver d'autre ? »* J'ai la chance de ne pas tourner en rond. En fait, je suis tellement occupé que je n'ai même pas le temps de faire ce que je veux. ●

PROPOS RECUEILLIS PAR JEAN-FRANÇOIS PÉRÈS

DR

Bryan Habana

« Dupont ? Quasiment du jamais-vu »

INTERVIEW

AMBASSADEUR L'ancien Springboks s'est confié au JDD, affirmant son admiration pour cette équipe de France

Le légendaire ailier sud-africain, champion du monde 2007, était cette semaine à Paris comme ambassadeur de la marque automobile Defender, partenaire majeur de la Coupe du monde de rugby. Après cinq années à Toulon (2013-2018), il porte un regard admiratif sur le XV de France et son capitaine prodige.

Bryan, pourquoi êtes-vous devenu un ambassadeur de Defender, une marque très impliquée dans la Coupe du monde de rugby ?
J'y suis associé depuis plus de quinze ans maintenant. J'ai fait partie des premiers ambassadeurs du rugby en Afrique du Sud. Le slogan de la marque est *« Braver l'impossible »*. Elle est intimement liée aux valeurs du rugby. Ses dirigeants soutiennent le jeu et les champions, même les plus inconnus, des plus jeunes aux plus âgés. C'est un honneur et un privilège pour moi d'être l'un des leurs.

L'Afrique du Sud démarre son tournoi ce dimanche à Marseille (17 h 45) face à l'Écosse. Est-elle la grande favorite à sa propre succession ?
Nous avons bravé l'impossible à plusieurs reprises (sourire). Cette Coupe du monde sera la plus disputée, sans aucun doute. Les cinq meilleures équipes sont dans la même moitié du tableau : Irlande, Afrique du Sud, France, Nouvelle-Zélande, Écosse. Et regardez ce qu'ont récemment fait les Fidji ou le Japon. Le niveau global est incroyable en ce moment. Ce tableau déséquilibré va donner à l'Argentine, à l'Australie, à l'Angleterre, aux Fidji et au Pays de Galles un itinéraire peut-être plus facile pour arriver en finale.

En forme face aux All Blacks, Antoine Dupont sera très attendu tout au long de la compétition. Que pensez-vous de lui ?
Impossible de le résumer en quelques phrases. Sa progression, son talent, ses retours défensifs, sa dimension de meneur de jeu, sa créativité, le fait qu'il soit capable de lancer le jeu des deux pieds… Il n'y en a qu'un comme lui par génération. Il aurait pu s'écrouler sous tellement de pression, mais c'est l'inverse. Et il ajoute la constance à ses performances. C'est quasiment du jamais-vu. Il atteint un statut comparable à celui de Richie McCaw, le légendaire capitaine néo-zélandais. Le rugby a besoin de personnages comme Antoine pour continuer à se développer.

Prenez-vous du plaisir à voir évoluer certains de vos anciens coéquipiers ou adversaires du Top 14 ?
Énormément. J'ai joué avec Ollivon et Taofifenua à Toulon, j'ai joué contre beaucoup d'autres aussi. Aldritt avait 21 ans quand j'ai fini, c'était déjà un acharné. Six ans plus tard, vous voyez combien il est immense. *« Tao »* a travaillé extrêmement dur car les gens le trouvaient en surpoids. Il a montré à quel point il est incroyable. Villière, Fickou qui a quitté Toulon pour Toulouse puis le Racing, Damian Penaud, que j'adore, un gars qui aime avec son cœur, comme on dit chez nous, un artiste. Et puis Thomas Ramos. Quelle facilité il dégage, quelle précision ! J'ai eu le privilège et l'honneur de jouer chez vous, je reste attaché. Pour beaucoup de « puristes » du rugby, c'est l'équipe de France la plus complète de l'histoire avec des joueurs de classe mondiale, du numéro 1 au numéro 30. Même sans Romain Ntamack, c'est un groupe incroyable. ●

PROPOS RECUEILLIS PAR J-F. P

CONTRE L'INFLATION ON AURA VRAIMENT FAIT LES 500 COÛTS.

Baisse des prix réalisée entre le 15/08/2023 et le 28/08/2023. Liste des produits concernés disponible à l'accueil de votre Hypermarché Carrefour ou supermarché Carrefour Market et sur carrefour.fr

Carrefour Hypermarchés SAS au capital de 346.758.000 euros - Siège social : 1, rue Jean-Mermoz – ZAE Saint-Guénault - 91002 ÉVRY - 451 321 335 RCS ÉVRY

Les indiscrets

Pinault s'offre une brochette de stars

Ce n'est pas 10%, comme dans la célèbre série sur une agence d'acteurs, mais 53% du capital de Creative Artists Agency (CAA) que vient de s'offrir Artémis, la holding de la famille Pinault. CAA est l'une des plus importantes agences de talents au monde, longtemps spécialisée dans le cinéma à Hollywood. La carrière des actrices et acteurs ne représente désormais plus que 20% de son activité. CAA s'est diversifiée dans le sport, la musique, la mode ou encore les jeux vidéo. Parmi les artistes représentés par l'agence, on retrouve Beyoncé, Brad Pitt et Salma Hayek, l'épouse de François-Henri Pinault…

Olivier Faure : « Cazeneuve ne représente rien »

Après avoir caressé l'idée d'une candidature Royal à la tête d'une liste d'union PS/LFI, le premier secrétaire du PS, Olivier Faure *(à gauche)* s'est résolu à constituer une liste autonome. Mais soucieux de ne pas fâcher Mélenchon et de préserver la fragile Nupes, il a posé une condition devant le bureau national réuni mardi au siège du parti : *« Nous n'ouvrirons pas la liste à la Convention* [mouvement créé par Bernard Cazeneuve, NDLR] *qui ne représente rien ! »* L'ancien Premier ministre, qui espérait mener le PS aux européennes et se placer en présidentiable pour 2027, va donc continuer seul son ascension de « *l'Himalaya* » élyséen.

Bardella vote… Bellamy !

À Bruxelles, dans les couloirs du Parlement, Jordan Bardella (RN) converse régulièrement avec les Républicains Nadine Morano, Brice Hortefeux et Geoffroy Didier. Ces derniers l'ont testé sur le meilleur casting pour la tête de liste LR aux européennes. Réponse de Bardella : François-Xavier Bellamy, seul, selon lui, à pouvoir retenir les électeurs LR qui ne sont pas partis chez Macron. Une droite *« tradi »* que Bardella croit plus à même d'empêcher une hémorragie vers la liste Reconquête menée par Marion Maréchal.

Prix Solidarité version Femina

Les femmes ayant fondé ou présidant une association en Île-de-France (dans l'éducation, la santé ou la culture) sont appelées à participer à la 23e édition de ce prix, doté de 10 000 euros. Le JDD sélectionnera trois candidates. Écrire avant le 15 septembre à prixsolidarite-vf@lejdd.fr.

Estrosi, « Monsieur plus »

Christian Estrosi se réjouit d'accueillir Gérald Darmanin, le ministre de l'Intérieur, mardi à Nice pour suivre le chantier du nouvel hôtel de police voulu par le maire. Un bâtiment à 200 millions d'euros avec, en son cœur, un centre d'hypervision urbain relié à plus de 4 000 améras. Certains dénoncent une ultrasurveillance « à la chinoise », Estrosi revendique d'être le « Monsieur plus » en matière de sécurité.

LA PHOTO DE LA SEMAINE

Des pluies diluviennes ont transformé la Thessalie (Grèce) en lac géant. Plusieurs villages comme ici, celui de Farkadona, ont dû être évacués. La Grèce, ravagée par les feux cet été et sous les eaux aujourd'hui, subit l'épreuve du dérèglement climatique. Copernicus, le programme européen d'observation de la Terre, annonce que 2023 pourrait être l'année la plus chaude de l'Histoire.

BONNE SEMAINE ›

ANNE-ÉLISABETH LEMOINE *TPMP*, *Quotidien*, *C à vous*… Le match des *« access prime time »*, créneau stratégique du 18 h-21 h, a repris cette semaine. Mention spéciale à la présentatrice de *C à vous* qui enregistre un record avec la meilleure rentrée jamais enregistrée par le talk-show emblématique de France 5. Avec toujours Pierre Lescure, Patrick Cohen et Bertrand Chameroy et deux petits nouveaux : Aurélie Casse et Lorrain Sénéchal. Lundi 4 septembre, *C à vous* rassemblait 1,07 million de téléspectateurs, soit près de 100 000 téléspectateurs de plus que l'an dernier.

LE PRINCE ALBERT II Le souverain monégasque, qui vient d'inaugurer la chaîne publique TV Monaco, veut en finir avec les accusations infamantes formulées notamment par l'Union européenne. Première tête à tomber : celle de l'ex-numéro 2 de la Principauté, Claude Palmero, administrateur des biens de la Couronne, déchu de ses fonctions en juin dernier dans le cadre d'une vaste opération « mains propres ». Palmero avait saisi la justice pour contester son limogeage. Le Tribunal suprême de Monaco à tranché cette semaine : les juges donnent raison au souverain, rejetant la demande de Claude Palmero de bénéficier d'un million d'euros de dédommagement. Une mise à l'écart qui en annonce d'autres, le Prince Albert II ayant décidé de faire le ménage sur le Rocher.

MAUVAISE SEMAINE ›

LAURENT BLANC Une saison et puis s'en va ? Après l'échec contre le PSG (1-4), survenu dimanche dernier, l'ancien champion du monde répète à qui veut l'entendre que ses jours à la tête de l'Olympique lyonnais sont comptés. Furieux d'un mercato qu'il juge insuffisant, Blanc n'a pas hésité à défier implicitement le président Textor. La rupture entre les deux hommes semblait inévitable. Le patron historique Jean-Michel Aulas, déçu par son successeur, n'aurait pas renoncé à revenir dans le jeu dans les prochaines semaines.

ANNE HIDALGO La maire de Paris vient de battre un record : celui de la hausse de la taxe foncière qui bondit dans la capitale de plus de 50 %. À titre de comparaison, l'augmentation, à Lyon, déjà sensible, est de 9 %. La faute à l'État, rétorque Anne Hidaldo, qui a annoncé son intention de déposer plainte. En 2022, la dette de la ville a atteint plus de 7 milliards d'euros. La Cour des comptes a d'ailleurs appelé à *« des efforts de gestion »*. Mais Anne Hidalgo, à l'entendre, n'y est pour rien. ●

À SUIVRE CETTE SEMAINE

Lundi >

Conférence spatiale **World Satellite Business Week**, organisée par Euroconsult à Paris (jusqu'à vendredi). ● Concert de **Woody Allen** avec son Jazz Band, à l'occasion de la 14e édition des Musicales du Parc des oiseaux, à Villars-les-Dombes. ● Soirée de lancement du **Tour de France de la Santé** à la Bourse du travail de Paris.

Mardi >

Procès en diffamation à l'encontre d'**Éric Zemmour** pour des propos tenus en 2020 contre l'association L214. ● Présentation de la **nouvelle Peugeot 3008 électrique** à Sochaux. ● Publication du **rapport annuel de l'OCDE sur l'Éducation**. ● Début du procès **USA *vs* Google**, accusé d'abus de position dominante. ● Sortie de l'**iPhone 15**.

Mercredi >

Sortie du livre d'**Édouard Philippe**, ***Des Lieux qui disent*** (JC Lattès). ● Sortie en salles du dernier film de **Michel Gondry**, ***Le Livre des solutions,*** avec Pierre Niney. ● Audience générale du **pape François** au Vatican. ● **North American International Auto Show** 2023, à Détroit (jusqu'au 25 septembre).

Jeudi >

Rentrée parlementaire du parti **Renaissance** à Louans-Villegruis-Fontaine (Seine-et-Marne), en présence de la première ministre **Élisabeth Borne**. ● Journées parlementaires du parti **Horizons** à Angers (Maine-et-Loire). ● Réunion de politique monétaire de la **Banque centrale européenne**, qui pourrait décider d'une hausse des taux. ● Exposition biennale sur les **technologies aérospatiales et de défense** à Taipei, la capitale taïwanaise (jusqu'à samedi).

Vendredi >

Journée internationale de la démocratie par l'Unesco. ● Publication des chiffres de **l'inflation en France** par l'Insee. ● Réunion des **chefs d'état-major des armées des pays de l'Otan** à Oslo. ● **Fête de l'Humanité** à Brétigny-sur-Orge (jusqu'à dimanche).

Samedi >

Estivales du Rassemblement national à Beaucaire, en présence de Marine Le Pen et Jordan Bardella. ● **Journées européennes du patrimoine** (jusqu'à dimanche). ● **Oktoberfest**, la fête de la bière à Munich (Allemagne), jusqu'au 5 octobre. ● Premier anniversaire de la mort de l'Iranienne **Mahsa Amini**, arrêtée pour avoir « enfreint le code vestimentaire des femmes ».

Dimanche >

Lancement à Reims de la tournée **« L'héritage Goldman »**.

MEIGNEUX/SIPA ; HARSIN/SIPA - OUEST FRANCE/DANIEL FOURAY/MAXPPP; LAURENT VU/SIPA ; SPADA/LAPRESSE/SHUTTERSTOCK/SIPA ; MOURAD ALLILI/SIPA ; SHUTTERSTOCK/SIPA ; WILL VASSILOPOULOS/AFP

ON A RANGÉ LES PRIX PAR ORDRE DES CROISSANTS.

~~3€38~~

2€79

Croissants pur beurre CARREFOUR CLASSIC'
Le paquet de 6 - 360g

TROISIÈME BAISSE DES PRIX SUR 500 NOUVEAUX PRODUITS

DEFI ANTI-INFLATION

Baisse des prix réalisée entre le 15/08/2023 et le 28/08/2023. L'ancien prix correspond au prix moyen des prix «permanents» du produit (hors promotion) relevés dans nos hypermarchés Carrefour. Voir détails sur carrefour.fr.

POUR VOTRE SANTÉ, ÉVITEZ DE MANGER TROP GRAS, TROP SUCRÉ, TROP SALÉ. WWW.MANGERBOUGER.FR

Carrefour Hypermarchés SAS au capital de 346.758.000 euros - Siège social : 1, rue Jean-Mermoz – ZAE Saint-Guénault - 91002 ÉVRY - 451 321 335 RCS ÉVRY

DÉFI Le ministre de l'Agriculture défend la souveraineté alimentaire et dénonce les anti-bassines

POLITIQUE Vice-président du Modem, Marc Fesneau se dit favorable à un travail commun avec « tous » les partis

Marc Fesneau à Paris, au ministère de l'Agriculture, le 8 septembre 2023. MARC CHARUEL

Marc Fesneau

Un budget « historique » pour l'agriculture

Mi-juillet, vous affirmiez que nous traversions un été *« normal »*. Les vignes du Bordelais ont été décimées par le mildiou à cause d'un excès de pluie, les moissons ont été retardées, les fruits dans le Sud ont été brûlés. Est-ce cela un été *« normal »* pour les agriculteurs ?

La vie de l'agriculture, ce sont des bonnes années, des mauvaises années, des années moyennes. C'est l'histoire de cette activité humaine à ciel ouvert. On m'a fait le grief d'avoir parlé d'été *« assez normal »*. Je parlais de la météo du moment, pas du climat. En réalité, nous avons eu des températures de près de deux degrés supérieures à la moyenne en France. C'est le résultat implacable du dérèglement climatique. Certains territoires ont été durement touchés par des phénomènes climatiques, mais en moyenne nous avons eu moins de sécheresse que l'année dernière, hormis en Roussillon. Les moissons ont d'ailleurs parfois été retardées par la pluie. À l'arrivée, on constate une production agricole dans la moyenne plutôt haute de ces dernières années, en particulier pour les céréales : + 5 % pour le blé tendre par rapport à 2022 ou une pousse de prairie correcte.

Donc tout va bien ?

Ce n'est jamais blanc ou noir en agriculture. Les charges ont augmenté. Mais cette année est meilleure que 2022 même s'il y a des disparités. Il n'empêche qu'avec le changement climatique, nous aurons de plus en plus d'accidents climatiques extrêmes : trop de pluie, trop de sècheresse et toujours une chaleur excessive. Le dérèglement climatique est la principale menace pour notre souveraineté alimentaire. Donc, cette année ne doit pas masquer le travail nécessaire et sans précédent de résilience et d'adaptation de l'agriculture. Première parade : adapter nos cultures à ces évolutions climatiques. Disposer d'un accès à l'eau raisonné et sécurisé est un deuxième élément. Il faut aussi mieux assurer nos récoltes contre les gros accidents climatiques. C'était l'objectif de la réforme majeure de l'assurance récolte portée par le président de la République. Résultat : plusieurs millions d'hectares supplémentaires assurés cette année.

Quel est le modèle d'avenir pour l'agriculture française après l'intensif, le bio et l'enjeu de l'adaptation au changement climatique ?

Il n'y a pas « un » modèle. On a besoin de bio, et cela répond à une demande. On a besoin de volailles élevées en plein air, mais aussi d'entrée de gamme parce que c'est ce que consomment beaucoup de Français, et aujourd'hui on est obligé d'en importer. Il faut une agriculture capable de s'adapter à la demande.

Justement, on importe 20 % de ce que l'on consomme. Comment produire plus pour atteindre la souveraineté alimentaire ?

Cela fait trente ans que l'on se trompe. On a vécu sur l'idée d'une agriculture compétitive, souple, avec des agriculteurs bien formés, et sur l'illusion qu'elle résisterait à tous les chocs. Résultat : on ne produit plus qu'environ 50 % de nos besoins en volailles, 40 % pour les ovins et 50 % des fruits et légumes. Reconquérir notre souveraineté prendra du temps et dépendra aussi des choix d'orientation de nos filières. Ce qui s'est détruit en vingt-cinq ans ne va pas se reconstruire en un an. Mais nous avons lancé ce chantier, secteur par secteur, et nous l'amplifierons.

> **« On a vécu sur l'idée que l'agriculture résisterait à tous les chocs »**

Vous défendez le principe contesté des méga-bassines pour réserver une partie de l'eau aux agriculteurs. Vous persistez ?

Il faut sortir du dogme et des caricatures des opposants aux slogans parfois simplistes ; on ne peut pas raisonner ainsi. Tous les projets ne se valent pas forcément, mais ces réserves d'eau sont parfois utiles pour s'adapter aux aléas climatiques. Elles sont une des réponses à nos besoins en eau. Le lac de Serre-Ponçon créé il y a cinquante ans permet aujourd'hui de répondre aux besoins en eau potable d'une grande partie de la vallée du Rhône, de prévenir des inondations, d'irriguer, de soutenir les étiages. Ceux qui aujourd'hui veulent nous interdire le projet de Sainte-Soline nous auraient empêché il y a cinquante ans de créer ce lac. C'est méconnaître visiblement le sujet complexe de la gestion de l'eau et le fait qu'elle s'appuie sur la démocratie locale des agences de l'eau. Il faut s'appuyer sur la science pour retenir les projets qui répondent réellement à nos besoins en eau, en intégrant tous les usages, comme réaffirmé dans le plan eau présenté par le président de la République en mars dernier.

Comment mieux rémunérer les agriculteurs ? D'un côté, les hausses des prix de l'énergie et des intrants les assomment et, de l'autre, distributeurs et consommateurs les étranglent avec l'exigence de prix bas.

Là encore, on a été aveugles ! Depuis quinze ans, les agriculteurs ont subi une baisse de leurs revenus. Il n'y a pas un secteur économique dans lequel on rémunère moins les producteurs d'une année sur l'autre. La grande distribution a longtemps considéré que la variable d'ajustement des prix c'était les agriculteurs. Quand on dit *« le meilleur prix c'est le bas prix »*, on ne rémunère pas les agriculteurs. Si l'on veut atteindre la souveraineté alimentaire, il faut que nos agriculteurs soient bien rémunérés, sinon on achètera brésilien, ukrainien, russe. Améliorer le revenu des agriculteurs, c'est la priorité du président depuis 2017. Nous avons fait les lois EGAlim 1 et 2 pour redonner du pouvoir aux agriculteurs dans la négociation. Et ça marche, les revenus agricoles ont progressé de plus de 15 % depuis 2018 et les investissements agricoles sont repartis à la hausse.

Diriez-vous que les distributeurs ont « profité » de l'inflation ?

En tout cas, leurs marges n'ont pas diminué. Quand il n'y a pas d'inflation on se paye sur le dos des agriculteurs, et quand il y a de l'inflation on continuerait de le faire ? Je serai vigilant pour faire en sorte que cela n'arrive pas, conformément à la ligne fixée par le président de la République.

Les cours du blé sont revenus à un niveau « raisonnable ». Mais la guerre en Ukraine va durer. Faut-il s'attendre à une remontée importante des cours ?

Il ne faut pas basculer dans le catastrophisme, mais l'arme alimentaire qui est celle utilisée aujourd'hui dans la guerre en Ukraine est un instrument redoutable, ce qui n'était pas arrivé depuis longtemps. C'est pour cela que l'agriculture est un secteur-clé de la souveraineté alimentaire de la France et de l'Europe, et doit rester ou redevenir une priorité après des années de trop grande naïveté.

À quel point la crise de ces derniers mois, liée à la guerre et à l'accélération du changement climatique, est considérée par le gouvernement comme une priorité ?

Elle l'est depuis six ans. Mais nous allons accélérer. C'est ainsi que dans le budget 2024, mon ministère bénéficiera, après les derniers arbitrages de la Première ministre, d'une augmentation historique de près d'un milliard d'euros pour accélérer la planification écologique dans les secteurs de l'agriculture et de la forêt. Cette hausse est inédite et portera mon budget à plus de sept milliards d'euros.

La viande n'a plus la cote. Mauvaise pour l'environnement et pour la santé. Faut-il réduire la part de l'élevage ?

Là encore, fausse bonne idée. D'abord, parce que nous ne sommes pas autosuffisants et que cela reviendrait à augmenter nos importations, mais aussi parce que l'élevage joue un rôle important dans l'entretien des prairies, de la biodiversité ou encore dans le débroussaillage, et donc dans la lutte contre les incendies de forêts. Il est aussi essentiel si l'on souhaite réduire l'usage des engrais minéraux, dont la production émet énormément de gaz à effet de serre, pour nos cultures.

Est-ce que vous estimez que lorsqu'on parle de steaks de soja ou de saucisses de pois chiches, on trompe le consommateur ?

Un bacon de « je ne sais quoi », ce n'est pas du bacon. Le bacon, c'est de la viande. Il faut que les étiquetages soient clairs sur le fait que ces produits sont à base de végétaux. Le consommateur a besoin de clarté et non d'être trompé.

En quarante ans, le nombre d'exploitations a été divisé par quatre, et ça continue de s'aggraver. Comment redonner de l'attractivité au métier d'agriculteur ?

Les mêmes qui vous disent que le métier n'attire plus dénigrent les agriculteurs toute la journée. Changeons d'abord le regard de la société sur ceux qui nous nourrissent, qu'on leur redonne une reconnaissance légitime. Qu'on s'assure ensuite d'une meilleure rémunération, ce que nous avons commencé à faire. Accompagnons, enfin, un secteur en mutation en lui donnant de la visibilité, des perspectives : évolutions des pratiques, adaptation aux contraintes climatiques, par exemple. C'est le sens du Pacte et de la loi d'orientation et d'avenir agricole dont je présenterai les orientations aujourd'hui aux jeunes agriculteurs. C'est un engagement fort du président de la République.

Le président de la République a réuni la semaine dernière tous les partis politiques, y compris LFI et RN, pour essayer de trouver des accords sur les grands enjeux du moment. Élisabeth Borne avait pourtant exclu de l'arc républicain ces deux formations.

C'est une bonne initiative. On est sorti du cirque parfois de nos débats politiques, on a posé les valises et laissé à l'entrée les postures politiciennes. Mais comme le président l'a dit, on peut, on doit même, essayer, malgré des divergences, de se mettre autour de la table pour relever des défis immenses avec tous les partis. Si nous ne le faisons pas, nous, acteurs de l'arc central, qui le fera ? ●

PROPOS RECUEILLIS PAR ANTONIN ANDRÉ

LES INVITÉS POLITIQUES DU DIMANCHE

- **Aurore Bergé, présidente du groupe Renaissance à l'Assemblée nationale :** *Le Grand Rendez-vous*, sur Europe 1/*Les Échos*/CNews, à 10 heures.
- **Aurélien Rousseau, ministre de la Santé et de la Prévention :** *Le Grand Jury*, sur RTL/*Le Figaro*/ Paris Première, à 12 heures.
- **Manuel Bompard coordinateur de la France insoumise :** BFM Poltique *sur BFMTV/Le Parisien*, à 12 heures.
- **Mathilde Panot, présidente du groupe LFI à l'Assemblée nationale :** *L'Événement du dimanche* LCI, à 12 heures.
- **Ségolène Royal, ancienne ministre :** Questions politiques, sur France Inter/Franceinfo/ *Le Monde*, à 12 heures.
- **Nicolas Dupont-Aignan, Debout la France :** *Forum Radio J*, à 14 h 10.

RDV CHAQUE VENDREDI À 18H SUR EUROPE 1
LA SEMAINE POLITIQUE
Europe 1 MATCH Le Journal du Dimanche

L'appel de Marion Maréchal aux électeurs des Républicains

INTERVIEW

CAMPAGNE Tête de liste Reconquête aux européennes, Marion Maréchal tend la main à François-Xavier Bellamy

Vous avez rallié Éric Zemmour après avoir quitté la politique. Que répondez-vous à ceux qui doutent de votre engagement ?
Dix ans après ma première élection comme députée puis présidente d'un groupe de 40 élus à la région PACA, je suis aujourd'hui maman de deux filles et j'ai fondé une école d'enseignement supérieur.
Je crois fondamentalement que la politique peut changer les choses à condition que les Français élisent des hommes et des femmes qui fassent preuve de cohérence ; si je reviens comme candidate aux élections européennes, c'est avec une expérience plus grande et une volonté plus forte que jamais.

Vous partez en campagne très tôt, neuf mois avant les européennes. Pour quelle raison ?
Nous avons l'opportunité historique de faire basculer l'Europe, aujourd'hui tenue par le centre et la gauche, vers une majorité de droite authentique et répondre ainsi à la triple menace que représentent la submersion migratoire, l'islamisation et l'effondrement de la natalité de notre continent. Face à un tel enjeu, nous n'aurons jamais trop de temps pour convaincre les Français.

Qui est votre principal concurrent, le RN Bardella ou le LR Bellamy ?
Je vais être franche : aujourd'hui, ce sont les LR et leur groupe au Parlement européen – le PPE – qui codirigent l'Union européenne avec le centre et la gauche ! Les Français doivent savoir que les élus de M. Ciotti ont placé Ursula von der Leyen à la tête de la Commission, que ses députés européens ont voté, par exemple, la répartition obligatoire des migrants, les sanctions contre les gouvernements conservateurs polonais et hongrois, ou encore les accords commerciaux qui ont ruiné notre industrie et notre agriculture. J'ai de l'estime personnelle pour François-Xavier Bellamy, mais je pense qu'il n'a plus rien à faire chez les LR. Je lance un appel à François-Xavier Bellamy et aux électeurs de LR : rejoignez-nous pour enfin faire respecter la voix de la France en Europe.

Quelle est votre différence ou votre plus-value par rapport au RN et à LR ?
Nous sommes les seuls à dire à la fois qu'un grand remplacement est à l'œuvre, que la France n'a pas vocation à devenir une terre d'islam, que le travail doit payer plus que l'assistanat, que la théorie du genre est une idéologie dangereuse et la GPA une monstruosité. Notre plus-value c'est notre singularité à défendre tous ces sujets sans avoir peur du politiquement correct.

Vous portez une vision plus libérale sur l'économie que le RN. Comment comptez-vous convaincre leur socle d'électeurs ?
Oui, nous défendons la liberté de vivre des fruits de son travail et de les transmettre à ses enfants sans que l'État ne vienne les spolier pour des services publics dégradés, une politique d'assistanat ou le gouffre social de l'immigration massive.
Je suis convaincue qu'il y a des millions de Français qui se retrouvent dans ce discours : ceux qui travaillent dur, ceux qui ont le sentiment de toujours payer pour les autres, tous ces milieux de cordée devenus les premiers de corvée.
Nous mettrons les mois à venir à profit pour nous faire davantage entendre sur ces thèmes économiques.

Quel est votre projet européen ?
L'Union européenne s'est perdue en chemin. Il faut lui redonner une boussole. Cette boussole, c'est la civilisation européenne. Nous proposerons un projet centré sur la définition, la préservation et la transmission de notre civilisation commune. Définir d'abord, en assumant et affirmant nos racines chrétiennes, en refusant l'islamisation de nos nations. Préserver ensuite, en protégeant nos entreprises, nos frontières et notre indépendance en matière numérique ou agricole notamment. Transmettre enfin, en refusant la repentance et en valorisant notre incroyable patrimoine culturel, architectural, naturel.

Quels sont les grands leaders européens avec lesquels vous travaillez ou souhaitez travailler ?
Nous multiplions les contacts formels ou informels avec les membres du groupe ECR (conservateurs et réformistes européens, droite et droite nationaliste), qui sera certainement le nouveau centre de gravité de la vie politique européenne. J'ai pour ma part la chance de connaître personnellement plusieurs leaders européens tels que Giorgia Meloni, la présidente du conseil italien, ou encore Santiago Abascal en Espagne. J'ai aussi été reçue en Hongrie par le Premier ministre Viktor Orbán. Avec eux, pour la première fois, nous pouvons prendre le pouvoir en Europe pour défendre notre civilisation et la liberté des nations.

On vous entend beaucoup sur l'immigration, mais peu sur l'économie. Que proposez-vous sur l'inflation et la hausse du prix de l'essence ?
Le pouvoir d'achat c'est d'abord ce que l'État ne vous prend pas ! La hausse des prix est bien réelle, mais j'invite chacun de vos lecteurs à regarder sa feuille d'imposition ou sa fiche de paie afin de se remémorer l'ampleur de la grande spoliation qui est à l'œuvre. Aujourd'hui, nos gouvernants préfèrent empiler les aides et les *« chèques »*, creusant une dette déjà abyssale, plutôt que d'engager de véritables économies sur la dépense publique, valoriser le travail face à l'assistanat. Tous les partis proposent faussement de rendre un peu de leur argent aux Français ; nous sommes les seuls à proposer de leur en prendre beaucoup moins.

Leur prendre beaucoup moins d'argent ? Mais ces impôts servent à financer les services publics. Comment faites-vous ?
Les gisements d'économies sont nombreux : les dépenses sociales en France représentent 32 % du PIB, un record mondial. La politique de la ville, et son absence de résultats, nous a coûté 117 milliards d'euros depuis 2010. Que dire des subventions publiques aux syndicats, du régime des intermittents du spectacle ou de la *« suradministration »* ? En économie aussi il y a des tabous. Il est temps de les briser pour ne plus décourager nos chefs d'entreprise et les Français qui travaillent. ●

PROPOS RECUEILLIS PAR ANTONIN ANDRÉ

Marion Maréchal à Cogolin, le 9 septembre 2023. SHOOTPIX/ABACA

CIC Entreprise à mission
Un bon modèle d'entreprise crée aussi de la valeur pour la société.
Avec le dividende sociétal, 15% du résultat de notre groupe* est consacré à financer des projets environnementaux et sociétaux.
Retrouvez tous nos engagements sur cic.fr/engagements
CIC
Construisons pour que le monde bouge.
AUSTRALEGRAD
*Engagement pris au sein de Crédit Mutuel Alliance Fédérale, dont le CIC est l'une des entités.
CIC Crédit Industriel et Commercial - Société anonyme au capital de 611 858 064 euros - 6 avenue de Provence 75009 Paris - RCS Paris 542 016 381 - N° ORIAS : 07 025 72.
cic.fr

Le JDD à travers ses « Unes »

DIMANCHE 9 SEPTEMBRE 2001

48 heures avant

Cahier Ile-de-France
Couloirs de bus à Paris : demain la grande explication !
Le Journal du Dimanche
Impôts : l'incroyable couac
Fabius : « Un ratage sérieux. » Cellule de crise à Bercy. Les cinq départements touchés.
Enquête, reportage à Corps-Nuds (Ille-et-Vilaine) : « Ça jase dans tous les coins. »
PSG revient et séduit
Michael Jackson, le retour lifté
Zizou à Madrid
Immigration
Colons d'Israël
Dechavanne
Bercy et le pacte rompu
La fronde contre Lipietz monte chez les Verts
Pinault-Arnault : l'accord demain
Haley, 13 ans, star de Spielberg et de Deauville

Comment va le monde en ce dimanche ? Ni mieux ni plus mal qu'à l'ordinaire. Dans son bureau du ministère de l'Économie et des Finances, Laurent Fabius ne décolère pas. Il dit et répète : *« C'est un loupé, un ratage, important et sérieux. »* Et comment ! Un incident sans précédent dans l'histoire fiscale française s'est produit, visant au moins 5 000 contribuables mensualisés, qui ont reçu des avis d'imposition erronés. Le montant à payer est certes exact, mais une autre page stipule tous les détails – revenus salariaux, nombre de parts, pensions alimentaires, etc – concernant d'autres personnes, principalement des voisins. Certaines victimes en rigolent, d'autres s'indignent. Fabius exige une enquête sur cette incroyable bourde. Plusieurs départements sont touchés : Paris, Centre et Sud, Les Yvelines, l'Essonne, l'Ille-et-Vilaine et l'Ardèche. Le mystère restera entier sur son explication technique. Nous sommes à moins d'un an des élections présidentielles, et les sondages fleurissent. Celui du JDD, en partenariat avec Ipsos, révèle que Jacques Chirac et Lionel Jospin sont les candidats les mieux placés pour la campagne, loin devant Jean-Pierre Chevènement, François Bayrou et Alain Madelin dans l'ordre. C'est sans surprise. Le docteur Bernard Kouchner, ministre délégué à la Santé, se singularise en dévoilant un plan anti-migraine, les maux de tête gâchant la vie de sept millions de Français. Au programme des *« Entretiens de Bichat »*, cette maladie invalidante (sic) pourrait bientôt bénéficier d'un dispositif national de prise en charge. En Algérie, le président Bouteflika est de plus en plus critiqué. Les groupes islamistes armés font à nouveau régner la terreur dans tout le pays. Ils multiplient les attaques contre les civils. Pour le seul mois d'août, on a recensé plus de 120 personnes assassinées. La Kabylie notamment est engagée dans une phase de désobéissance civile. Il règne un climat de psychose à Alger. Dans le JDD, Michèle Stouvenot écrit dans sa chronique que la rentrée

Terreur islamiste à Alger, 120 personnes assassinées en août

littéraire ne se résume pas en un seul roman, mais en deux : *Plateforme*, de Michel Houellebecq et *Miette*, de Loana (sans rire). *« Du premier*, dit-elle, *on a tout décortiqué, au point que ceux qui ne l'ont pas lu en parlent comme s'il était leur livre de chevet. « Plateforme est un chef-d'œuvre, c'est entendu, et Houellebecq, un joyeux plaisantin. »* NDLR : je n'ai pas eu la force de lire ce que Stouvenot disait au sujet de Loana, proclamée *« essayiste française »*. Ancien patron de la rédaction du JDD, devenu vice-président de TF1 et président de LCI, Étienne Mougeotte explose la TNT. Il dit : *« Le numérique terrestre est une technologie séduisante, mais si on persiste à feindre de penser que le marché publicitaire est capable de faire vivre un bouquet de chaînes gratuites, alors la TNT rejoindra le cercle des grands projets audiovisuels disparus comme TDF1 et D2 Mac. »* Hum… Au Parc des Princes, le Paris SG de Luis Fernandez arrache un résultat nul flatteur (2-2) face au RC Lens. Après six journées, l'AJ Auxerre occupe la première place de Division 1 devant Lens et Lyon. Du foot, toujours, en Espagne. Il a suffi d'une défaite du Real Madrid à Valence (0-1) pour que la presse s'enflamme avec cette question : *« Zinédine Zidane est-il fait pour le Real ? Quand sera-t-il décisif ? »* L'ex- buteur du Barca, le Bulgare, Hristo Stoitchkov est catégorique : *« Zidane sera le nouvel Anelka. Il sera mangé ! »* Au Madison Square Garden, à New York, après dix ans d'absence, Michael Jackson fait un triomphe. Accueilli par des fans surexcités, le roi autoproclamé de la pop est apparu vêtu d'un costume argenté au bras d'Elizabeth Taylor avant de se lancer dans un spectacle marathon de plus de quatre heures (!) sous le regard admiratif de Witney Houston, Marlon Brando et Liza Minnelli. Dans les salles, en France, *La Pianiste* de Michael Haneke divise : on adore le film ou on le déteste. On y voit Isabelle Huppert et Annie Girardot, émouvante. Mais la révélation, c'est Benoît Magimel, la bouffée d'oxygène d'un long métrage qui a dominé la sélection du Festival de Cannes. À la télé, sur TF1, Christophe Dechavanne, entouré de six drôles de dames, va retrouver la seconde partie de soirée de la chaîne et clame, pleine page, son bonheur. Titre de l'émission : *« Tant qu'il y aura un homme. »* Le JDD est déjà bouclé quand le commandant Ahmed Massoud est assassiné par deux kamikazes en Afghanistan. Il avait averti des dangers que courait l'Occident en raison de l'intégrisme en cette région du monde. Le mardi matin, quatre avions de ligne décolleraient, deux de Boston, un de Washington et un autre de New York Newark… ●

DOMINIQUE GRIMAULT

Le triste panorama de l'école à Paris

Par Rachida Dati *

THOMAS PADILLA/MAXPPP

RACHIDA DATI

Des écoles qui ferment et des familles qui quittent Paris. Voici le triste panorama de l'école à Paris en cette rentrée. Comment s'en étonner ? Tout cela est la conséquence de la détérioration générale du cadre de vie pour les familles et leurs enfants, mais aussi de l'abandon de toute ambition dans l'accompagnement éducatif de la part de la Ville de Paris, dont la dégradation inexorable du bâti scolaire est un des aspects avec la médiocrité des activités périscolaires. Non seulement cette situation générale ne répond plus aux attentes des familles mais de plus, elle creuse les inégalités scolaires, les familles qui le peuvent compensant l'impéritie de la ville.

Or les bonnes conditions de travail et le bien-être de l'élève sont le préalable à toute réussite scolaire : donner à chaque élève la capacité d'épanouir ses talents, de s'élever et de progresser. C'est pour cela que la bonne santé de l'environnement scolaire se doit d'être au cœur de toute politique éducative.

Afin de construire l'avenir des petits parisiens, la première des priorités devrait être de recréer un cadre d'apprentissage attractif. C'est le contraire que fait la maire de Paris, en diminuant de 43 % les investissements dans les écoles depuis 2017. Or, il serait préférable de continuer de verdir les cours de récréation et d'y diversifier les activités possibles, de végétaliser les toits et de les repeindre en peinture claire, lorsque cela est possible, pour ainsi préparer les changements climatiques, et non se contenter de déclarations de principe qui ne donnent lieu à aucune suite. Et la priorité aurait dû être à court terme, la rénovation des sanitaires, trop souvent insalubres et qui peuvent se transformer en lieux de tous les harcèlements. Nous en sommes loin.

Dégradation de la vie à Paris

Le temps périscolaire s'inscrivant dans la continuité du temps scolaire, il faudrait s'attacher à garantir une exigence pédagogique et ludique de qualité car le suivi et l'accompagnement des élèves sur ces deux temps sont indispensables pour leur développement. Or, depuis la mise en place chaotique de la réforme des rythmes scolaires en 2013, le secteur de l'animation à Paris est en crise. Il est autant marqué par la déprofessionnalisation que par la pénurie. Afin d'attirer des jeunes animateurs, nous plaidons pour le remboursement du premier stage théorique du BAFA en contrepartie d'un engagement à travailler comme animateurs pendant une durée donnée. Ce serait le moyen de rehausser l'attractivité de la profession et fidéliser des agents. L'exigence de qualité suppose également la mise en place de formations continues, tant les sujets sont aujourd'hui multiples.

Hélas, tout est fait à Paris pour que l'école ne soit plus un instrument d'émancipation et ne puisse œuvrer pour réduire les inégalités. La réforme de la procédure d'affectation au lycée, dite *« Affelnet »*, promue par l'Académie et soutenue par la majorité municipale de gauche en est le dernier exemple. Ce système de répartition n'aboutit qu'à cantonner les élèves à leur origine sociale en reléguant leurs performances scolaires au second plan lors des affectations. Cette réforme n'aboutit qu'à une seule chose, pousser des familles vers l'enseignement privé aux dépens de l'enseignement public, dont l'image est ainsi dégradée, ce qui ne peut que participer à son délitement.

Ainsi, nous souhaitons la mise en place d'une véritable politique d'aide aux élèves les plus en difficulté grâce à l'utilisation des bâtiments des écoles ayant fermé. Ces lieux pourraient être mis à disposition d'associations de quartier qui font du soutien scolaire ou, mieux encore, proposés à des organismes accompagnant des élèves en situation de handicap.

Enfin, à l'école comme dans bien d'autres domaines, les familles souffrent de la dégradation de la vie à Paris. Depuis 2018, 20 % des élèves ont ainsi déserté les salles de classe, car rien n'est fait pour retenir ou attirer des parents et leurs enfants. En cette rentrée 2023, ce sont encore 235 classes qui ont été fermées de l'école au collège. Paris est une ville chaque année un peu plus chère, un peu plus polluée, un peu plus saccagée. Triste bilan qui tourne le dos au bien-vivre, au social, à un environnement de qualité. Il en résulte une ville qui n'aime pas les enfants. C'est tout cela qu'il faudra changer le moment venu. ●

***Rachida Dati, maire du 7e arrondissement de Paris. Ancien garde des Sceaux.**

Dans une file des Restos du cœur

RÉALITÉ. Bien loin des polémiques politiques et médiatiques, les files des banques alimentaires s'allongent et inquiètent

Il est à peine 8 heures et demie et ils sont déjà une bonne soixantaine à faire le pied de grue. Patiemment. Malgré le vacarme incessant du périphérique qui gronde juste à côté, et malgré le soleil qui promet déjà une journée particulièrement étouffante. Les Restos du cœur de la rue Julia Bartet, dans le 14e arrondissement, sont situés à proximité de la porte de Vanves, à deux pas de la maison d'enfance de Coluche, à Montrouge.

Au premier abord, pas facile d'identifier cette façade en tôle jaune, si ce n'est par une photo de l'humoriste, aux couleurs passées, et des dizaines de chariots de courses qui attendent leur tour, alignés contre le mur. Faïza*, une Franco-Tunisienne au sourire communicatif, regrette de n'être pas arrivée plus tôt. *« Je ne savais pas qu'il y aurait autant de monde. J'ai discuté avec pas mal d'entre eux, ils pensaient que les Restos ne réouvraient qu'aujourd'hui, ça explique sûrement la foule. »* La trêve estivale, pour les bénéficiaires des Restos du cœur, c'est souvent le coup de massue, après une année particulièrement difficile. *« Je suis mère de trois enfants et je travaille à mi-temps,* explique Faïza. *J'arrivais à m'en sortir, il n'y a encore pas si longtemps… mais depuis la hausse des prix, c'est devenu impossible. Je ne peux plus faire manger ma famille correctement. »* Comme Faïza, la plupart ici sont des femmes. Beaucoup sont Nord-Africaines, venues par petits groupes, souvent flanquées de leurs enfants. Les hommes sont plus clairsemés et assument moins leur présence : ils se mettent volontiers à l'écart, quand ils ne font pas mine d'être plongés dans leur téléphone portable tout en guettant discrètement l'ouverture de la porte. Car ici, comme dans la plupart des banques alimentaires, on laisse passer les bénéficiaires au compte-goutte pour éviter la cohue, et la porte jaune se referme régulièrement en grinçant devant les mines dépitées.

Un peu à l'écart, une jeune femme détonne : talons hauts et ongles peints en noir, veste en jean cintrée et coupe à la mode. On l'imagine plutôt faire du shopping dans le Marais. *« Je suis arrivée d'Ukraine il y a un mois et demi,* explique Christina dans un anglais approximatif. *J'habite à Montrouge en ce moment, mais on m'a déjà changé six fois de logement. À chaque fois, je viens ici car c'est le moyen le plus simple pour se procurer à manger. »* Près de la porte d'entrée, certains commencent à s'irriter de l'attente, la tension est palpable. Et pour cause : avec une augmentation sensible des demandes d'aides et un trou de 35 millions dans leur budget, les Restos sont sous pression. *« À la fin de l'année scolaire, nous manquions d'à peu près tout,* se désole Sophie, bénévole dans un autre centre des Hauts-de-Seine. *C'est la première fois depuis des années, j'avais presque honte de travailler car nous n'avions quasiment plus rien à donner… »* En cause, le boom des prix alimentaires qui a fait parfois tripler le coût du repas, mais aussi la hausse du carburant et de l'électricité qui affectent les coûts de fonctionnement. Dans ce contexte, le don de l'industriel Bernard Arnault ou les promesses de la nouvelle ministre des Solidarités, Aurore Bergé, peuvent paraître dérisoires. *« Évidemment,* renchérit Sophie, *personne ne va critiquer la famille Arnault parce qu'elle donne dix millions ! Mais il ne faut pas oublier que ces 10 millions, c'est presque une goutte d'eau pour nous : 10 millions, c'est notre coût de fonctionnement pour quelques semaines. »* Certains députés de La France insoumise ont pourtant attaqué le milliardaire, refusant sa charité jugée insuffisante. Mais dans la foule qui se presse à l'ombre du périphérique, presque personne ne connaît Bernard Arnault. Sauf Faïza, qui botte en touche en éclatant de rire : *« Franchement, qui s'intéresse ici à la politique ? Si des gens donnent de l'argent, tant mieux pour nous. On ne va pas cracher dessus. Le reste, la politique, on vous la laisse. »*

Avec un trou de 35 millions dans leur budget, les Restos sont sous pression

« Qui s'intéresse ici à la politique ? Si des gens donnent de l'argent, tant mieux »

Faïza, mère de famille

MARC OBREGON

*Les prénoms ont été changés.

Les bénévoles se désolent : pour la première fois depuis des années, à la fin de l'année scolaire, ils n'avaient quasiment plus rien à donner. DRAGAN LEKIC/HANS LUCAS/AFP

CIC Entreprise à mission
Chez nous, ça se décide près de chez vous.
En 2022, 89%* des décisions de crédit ont été prises en local.
Retrouvez tous nos engagements sur cic.fr/engagements
CIC
Construisons pour que le monde bouge.
AUSTRALEGAD
*Source interne CIC - 89,3% des décisions de crédit ont été prises en local au sein des réseaux CIC en 2022.
CIC Crédit Industriel et Commercial - Société anonyme au capital de 611 858 064 euros - 6 avenue de Provence 75009 Paris - RCS Paris 542 016 381 - N° ORIAS : 07 025 72.
cic.fr

Tony Estanguet à Châteauroux, le 9 septembre.
LA NOUVELLE REPUBLIQUE/MAXIME MOUCHET/MAXPPP

Les JO se préparent aussi à Châteauroux

TIR SPORTIF. Dans la préfecture de l'Indre, les mêmes problèmes qu'ailleurs : hébergement, sécurité… Tout sera-t-il prêt ?

Châteauroux s'est présentée comme une aubaine pour Paris 2024 : la ville détient depuis 2018 le Centre national de tir sportif, construit selon les standards réclamés par les autorités olympiques ! En juillet 2022, la préfecture de l'Indre s'est donc vu attribuer les épreuves de tir sportif des JO 2024. Une bonne nouvelle qui aurait tout simplement fait économiser 30 millions d'euros à l'organisation sportive, selon le maire (LR) de la ville Gil Avérous, initialement attribués à la création d'un site temporaire à la Courneuve (93). En échange, la Seine-Saint-Denis et ses élus auraient obtenu un coup de pouce de 13 millions d'euros pour dépolluer le site qui avait été visé (contacté par le JDD, le comité d'organisation des JO rappelle simplement le budget global de 4,4 milliards d'euros, à 96 % issus de fonds privés, ne s'attardant pas sur les montants particuliers). En l'occurrence, l'ancien centre de ravitaillement en hydrocarbures des armées bombardé pendant la Seconde Guerre mondiale, particulièrement prisé par une espèce protégée de crapauds !

Mais à Châteauroux comme ailleurs, la question de la sécurité hante les organisateurs. Au niveau national, l'inquiétude est réelle, en raison d'un déficit d'attractivité de la branche privée de la sécurité soulevé par la Cour des comptes en juillet dernier. Entre 2021 et 2022, le nombre de porteurs de carte professionnelle d'agent de sécurité est passé de 304 000 à 280 000. Or le calcul du comité d'organisation des Jeux olympiques et paralympiques (COJOP) est simple : il faudra 17 000 agents de sécurité par jour en moyenne durant les Jeux, avec des pics pouvant atteindre 22 000. *« Sans oublier que ces agents ont un travail, leurs clients réguliers ne disparaissent pas pendant les JO ! Ces mêmes clients risquent d'ailleurs de demander des prestations sécuritaires supplémentaires pendant la période »*, insiste un acteur de l'organisation sécuritaire de l'événement.

Et Châteauroux dans tout ça ? *« Nous n'avons pas vu passer d'appels d'offres, les demandes de l'État et du comité d'organisation des Jeux olympiques et paralympiques (COJOP) ne sont pas très claires pour le moment »*, regrette Laurent Hamonier, président de 2 Ailes Sécurité, société de sécurité privée basée à Châteauroux. De son côté, Paris 2024 confie que ces appels d'offres sont en cours. L'organisation avait promis de travailler avec des prestataires et fournisseurs locaux, mais *« c'est probablement une grande société parisienne qui va remporter le marché »*, ajoute Laurent Hamonier, qui estime à 2 500 agents privés les besoins du département de l'Indre. *« Nous n'avons pas autant de personnel,* poursuit le professionnel. *Nous étions décidés à en former davantage d'ici 2024, à condition d'obtenir certaines subventions. »* Subventions qui ne sont jamais arrivées. Ce sont donc les forces de sécurité publiques qui devront pallier le manque. Encore faut-il que le maire, Gil Avérous, réussisse à convaincre : *« La réaction première des autorités est de concentrer les forces à Paris. Pourtant, le risque est le même partout pendant les Jeux. »* L'édile est bien décidé à *« faire du lobbying auprès du ministère de l'Intérieur »* pour dimensionner correctement le dispositif. En attendant, il a augmenté ses effectifs de police municipale et le nombre de caméras de vidéosurveillance. D'autant que l'épreuve a sa petite particularité : tous les sportifs seront armés et autorisés à se déplacer avec leurs armes (excepté les Russes !). Une donnée non négociable : les fédérations internationales de tir sportif y tiennent, à commencer par la National Rifle Association (NRA) américaine, association sportive avant d'être le puissant lobby pro-armes connu de tous. Ce ne sont pas les sportifs qui inquiètent, mais d'éventuels vols de leurs armes. La sécurisation de leurs hébergements s'annonce donc primordiale – un défi de taille pour Thierry Lanxade, ex-PDG de Luminess et vice-président du Medef, propulsé nouveau préfet de l'Indre le 21 août dernier. L'homme découvre tout juste le territoire, et Gil Avérous devine un allié : *« Il a tout intérêt à ce que cela se déroule bien, il défend d'ailleurs avec moi l'idée d'un maximum de forces de l'ordre disponibles. »* À moins d'un an de l'arrivée des 580 athlètes et officiels d'équipes (92 nationalités !) – sans compter les 289 para-athlètes et leurs équipes – sur le pas de tir du Centre national de tir sportif, Gil Avérous attend toujours de connaître le nombre de policiers nationaux et gendarmes présents pour sécuriser l'événement. La COJOP n'est pas non plus capable de répondre, renvoyant la balle à l'État. Le préfet, lui, se veut rassurant, sans préciser ce nombre : *« Le dispositif de sécurité est prêt de façon théorique. Le gouvernement doit encore trancher sur les effectifs qui vont être mobilisés sur l'ensemble des Jeux. On entrera bientôt dans la phase deux : la granularité, le détail, le placement. »* La décision presse désormais : la Cour des comptes recommande d'arbitrer cette question avant octobre 2023.

Outre la sécurité, Châteauroux – 43 000 habitants – doit préparer l'hébergement des athlètes et des visiteurs, estimés entre 2 500 et 5 000 personnes chaque jour. 11 000 places ont déjà été vendues, d'autres devraient être rapidement remises en vente. Alors tout y est passé. Une ancienne chapelle désaffectée a été transformée pour accueillir 25 logements ; tout comme l'ancien site militaire occupé par l'armée américaine entre 1951 et 1968. La ville utilisera également 360 hébergements autrefois utilisés pour accueillir des étudiants chinois – dans le cadre d'un projet économique sino-européen depuis abandonné –, et aujourd'hui attribués au prince Abdullah bin Mosaad, propriétaire du club de football local, La Berrichonne. D'autres seront enfin logés dans l'internat d'un lycée situé au cœur de la ville. Voilà pour les sportifs. Concernant les visiteurs, Châteauroux a aidé les hôteliers locaux à moderniser leurs équipements. 500 euros par chambre ! *« On a surtout embelli et investi dans nos salles de bain. C'est mieux que rien »*, se réjouit Vincent Martin, gérant de l'hôtel Le Continental, qui a augmenté ses tarifs de 40 % sur la période. La ville mise aussi sur les hébergements dans l'Indre et les départements limitrophes pour absorber les touristes. *« Ici, 30 kilomètres, c'est 30 minutes, on n'est pas à Paris »*, rassure Véronique Gaulon, présidente du syndicat Umih (Union des métiers et des industries de l'hôtellerie) dans le Berry. Une autre chose l'inquiète : *« Ce qui va bloquer, ce n'est pas la volonté des hôteliers, restaurateurs et cafetiers, c'est le manque de personnel. »* Mais là encore, une inconnue demeure : le chiffrage précis du nombre de spectateurs. *« Peut-être ne viendront que les personnes qui s'intéressent au tir »*, poursuit-elle. Gil Avérous voit plus grand, en précisant avec fierté que la première médaille des Jeux olympiques sera décernée à Châteauroux : *« On aura du monde… et toute la presse ! »* En plus des 10 millions apportés par Châteauroux, la métropole prévoit de dépenser 4 millions d'euros pour l'accueil de ces Jeux Olympiques : coup de pouce pour les hôteliers, mise aux normes du centre d'hébergement, création d'un parking et d'une voie sécurisée pour les secours et subventions aux villes de l'agglomération qui s'investissent dans le projet. Il y aura même, moyennant 500 000 euros de plus pour le budget de la municipalité de Châteauroux, un site de célébration pour tous les curieux, en plein centre-ville. François Bonneau, président de la région Centre-Val de Loire, rassure les inquiets : *« On va travailler à préparer la ville jusqu'à l'épreuve, encore quelques travaux pour le bon accueil des sportifs, le logement, mais tout avance bien. »* En espérant que la fête soit sûre. ●

La première médaille des Jeux olympiques sera décernée à Châteauroux

THOMAS MOYSAN

TONY ESTANGUET À CHÂTEAUROUX HIER

Le président du comité d'organisation des Jeux olympiques et paralympiques (COJOP) de Paris 2024, Tony Estanguet, était en visite hier dans la préfecture de l'Indre, en compagnie du maire Gil Avérous ainsi que des présidents du département et de la région. Au JDD, il confie sa motivation : *« À mon niveau, un peu plus politique, c'est important d'être au contact de la Fédération française de tir, de la ville, du département, de la région, du préfet. On doit tous travailler ensemble pour réussir ces jeux. »*

La visite, sous un ciel caniculaire, a accusé deux heures de retard, une panne ayant immobilisé le train de Tony Estanguet en provenance de Paris. Rien d'étonnant pour les connaisseurs de ligne POLT (Paris-Orléans-Limoges-Toulouse) qui dessert Châteauroux, longtemps délaissée. Des travaux de régénération et de modernisation sont en cours et devraient se terminer… en 2027, trois ans après les JO ! Mais le grand champion a fini par arriver, ravi de sa visite : *« Les équipements représentent bien notre vision d'avoir des Jeux sobres. On ne construit rien de nouveau. D'un point de vue fonctionnel, on n'a aucune difficulté particulière. »* Après une démonstration sportive et la remise officiel du label Terre de Jeux, Tony Estanguet était l'invité d'honneur du forum des associations de Châteauroux. Le président du COJOP, Palois d'origine, a d'abord coupé le ruban pour inaugurer la fête locale, puis déambulé entre les stands, discutant avec plaisir avec les habitants et bénévoles. À 45 ans, le sportif diplômé d'un Master *« Sport, management et Stratégies d'entreprise »* à l'Essec, s'est taillé un costume de VRP en chef des JO. Plutôt homme politique, chef d'entreprise ou encore sportif ? *« C'est assez magique. Si les décisions sont d'abord sportives, on doit aussi avoir de bonnes relations avec les collectivités locales qui nous accueillent, et avec les entreprises qui financent »*, résume le sportif, trois fois étoilé d'or aux Jeux olympiques de 2000, 2004 et 2012.

Survivre avec le Smic

ANGOISSE. L'inflation a aggravé le quotidien de tous ces travailleurs discrets, mais inquiets pour l'avenir

Ils se disent oubliés, se sentent exclus, pas assez riches pour les uns, pas assez pauvres pour les autres. Deux millions de Français vivent avec le Smic (Salaire minimum de croissance), soit 1 383,09 euros nets par mois. Ils sont ouvriers, employés ou fonctionnaires et rêveraient tout bêtement de vivre de leur travail. Malgré les revalorisations annuelles de ce revenu minimum, l'inflation rend la vie impossible : +10 % sur l'électricité en août, +16 % sur les fruits et les légumes sur un an, +6 % sur les fournitures scolaires, plus de 2 euros le litre d'essence. Les additions sont devenues impossibles. Derrière ces chiffres, il y a des visages : quelques années après avoir enfilé des gilets jaunes, ces familles continuent à peiner.

« Tout peut basculer très vite. Au moindre imprévu, on est dans le rouge »

Antony et Océane

Vivre avec le Smic, c'est passer sa vie à compter. À Saint-Nazaire, Christelle est vendeuse dans la grande distribution pour 1 431 euros nets par mois. À la maison, ses trois enfants l'attendent pour dîner et Christelle a déjà fait le choix de ne plus déjeuner pour ne pas les priver en pleine croissance. *« On mange le strict minimum, il n'y a pas d'écarts »*, le tout pour 600 euros par mois. Et encore, le loyer vient de s'alléger : après des années de galère, de loyers impayés, de dettes accumulées et d'un dossier de surendettement déposé, une nouvelle vie en logement social vient de commencer. Visée par une procédure d'expulsion, Christelle a fini par obtenir une place : le loyer est passé de 500 à 200 euros. Un soulagement. À Auch, un autre jeune couple passe sa vie à compter pour ne pas se laisser surprendre. Antony a 28 ans, il bosse comme encadrant technique pour personnes en insertion professionnelle ; Océane a 25 ans, elle est standardiste. Chacun gagne presque 1 400 euros par mois. Ils se sont installés ensemble dans un petit appartement pour absorber les coûts : 600 euros de loyer, 500 euros de courses, 100 euros d'électricité, 200 euros d'essence pour aller travailler, Internet, le téléphone, les assurances voiture et habitation. Le quotidien est millimétré : *« Je vérifie toutes mes charges chaque jour »*, confie Océane. À Marseille, Nadia raconte les mêmes semaines faites d'additions et de soustractions. Aide-soignante à 1 400 euros par mois, 17 euros de plus que le Smic. Une simple opération arithmétique suffit à expliquer pourquoi la mère de famille va frapper à la porte du Secours populaire deux fois par mois pour récupérer des pâtes, quelques conserves et un peu de lait. 720 euros de loyer, 50 euros d'électricité, 36 euros d'assurance maison, 66 euros d'assurance voiture, 70 euros d'essence, 40 euros de téléphone, 127 euros de mutuelle pour pouvoir soigner ses yeux, de 300 à 400 euros de courses par mois : *« Je ne vois jamais ces 1 400 euros car je vis avec mon découvert… Enfin, je survis avec. »*

Quand on compte, on a rapidement honte dans une société où la consommation permet d'exister. Ciné ? Restau ? Shopping ? Sport ? Ces mots sont interdits. Et Nadia a fini par refuser les invitations des copines : *« Je ne me sens pas bien d'être invitée, j'ai honte, donc je refuse, je me sens diminuée et humiliée. »* La restriction financière se conjugue mal avec le matérialisme… Christelle a honte, elle aussi, lorsque sa fille de 7 ans rêve de ce qu'elle ne peut offrir. Elle n'ose pas dire non, elle remet la discussion *« au mois prochain »*. Et confie à son tour ne rêver que d'une chose : *« Offrir un macdo à mes enfants ou mettre 50 euros de côté chaque mois pour partir en vacances un jour. »* Chez Christelle, on joue au coiffeur pour éviter de s'y rendre ; on réutilise les anciens cahiers dans lesquels il reste des pages quand arrive l'heure de la rentrée. Quelques années en arrière, les mères de famille y auraient vu du bon sens, mais beaucoup sont désormais affairées à choisir le dernier cahier à la mode pour la rentrée. La honte, encore. Il y a l'allocation de rentrée scolaire évidemment, mais *« si elle peut aider à finir les dîners du mois »*, c'est toujours ça de pris. La honte, toujours, quand arrive Noël et que la joie se transforme en culpabilité devant un sapin trop vide.

« Il y a des choses plus graves », c'est sûr. La santé, par exemple. Antony *« recule les rendez-vous chez le dentiste »* et ne va plus chez le dermato : *« Il faut avancer des frais et ce n'est pas possible. »* Il y a l'avenir aussi, et les projets de famille revus à la baisse. Avec Océane, ils aimeraient avoir un enfant ; l'idée est reportée *sine die* pour ne pas prendre de risques financiers : *« Tout peut basculer très vite, le fil qui nous retient est vraiment fin. Au moindre imprévu, nous sommes vite débordés et dans le rouge complet. »*

Le mouvement des Gilets jaunes avait démarré à propos d'une taxe jugée écologique sur l'essence. Pour tous ceux qui ont besoin de leur voiture pour atteindre leur lieu de travail, c'était trop. Depuis, la situation n'a fait qu'empirer. Christelle, 47 ans, va désormais travailler en trottinette électrique. Non pas tellement par crainte du réchauffement climatique, simplement parce qu'elle ne peut plus assumer le prix de l'essence. Une autre mère de famille raconte que, chez elle, la douche est devenue un luxe et que ses enfants sont priés *« de récupérer l'eau pour ne pas la gâcher »*. La motivation n'est pas davantage écologique. Mais ces témoins n'ont pas attendu les leçons de morale pour éviter le gaspillage : ils n'ont pas le choix.

Mais vivre avec le Smic, c'est parfois se laisser déborder par un fort sentiment d'injustice. Nadia ne décolère pas. Elle gagne 1 400 euros, 17 euros de plus que le Smic. Quand sa fille Kayliah, étudiante en prépa de médecine, a eu son bac avec mention très bien, elle aurait pu profiter d'une prime de 1 000 euros. Mais sa mère avait dépassé le plafond… de 3 euros. Pareil avec l'aide pour passer le permis de conduire : 3 euros de trop, dépassement de plafond. Comment digérer ? Nadia insiste : fonctionnaire hospitalier, elle n'a même pas le droit de prendre *« un petit boulot »* pour arrondir ses fins de mois. Alors elle fait des heures de ménage, sur son temps libre, *« au black »*. Pas le choix. ●

LOU PINEDA

Deux millions de Français vivent avec le salaire minimum. MIGUEL MEDINA/AFP

CIC Entreprise à mission
Les données qui s'échangent entre nous restent entre nous.

99% des données de nos clients sont traitées dans nos infrastructures et systèmes localisés en France.

Retrouvez tous nos engagements sur cic.fr/engagements

CIC

Construisons pour que le monde bouge.

AUSTRALIE&GUD

CIC Crédit Industriel et Commercial - Société anonyme au capital de 611 858 064 euros - 6 avenue de Provence 75009 Paris - RCS Paris 542 016 381 - N° ORIAS : 07 025 72. cic.fr

GROGNE À l'approche des JO 2024, le projet de chasser les bouquinistes des quais parisiens soulève une vague d'émotion

140 bouquinistes sur les 250 qui animent les quais parisiens sont priés de laisser place nette avant les Jeux olympiques.
BRUNO LÉVESQUE/IP3/MAXPPP

Debout les bouquinistes !

Ah, maudites boîtes ! Cachez ces images que je ne saurais voir. C'est le sentiment qui domine depuis la décision prise par la préfecture de Paris d'enlever les 650 boîtes couleur wagon qui jonchent les quais lors de la cérémonie d'ouverture des prochains JO de Paris. Un an jour pour jour avant ce cérémonial, qui se tiendra le 26 juillet 2024 pour une durée de quatre heures seulement, les bouquinistes parisiens ont été surpris d'apprendre par courrier qu'ils étaient priés de décamper. Depuis cette décision d'autant plus inique qu'elle semble aussi irréaliste dans sa faisabilité – 650 boîtes à démonter en une semaine –, l'émotion a gagné les réseaux sociaux. Certes, rien à voir avec les polémiques capables d'enflammer X (ex-Twitter) sur une petite phrase. Cependant, cette information continue, un mois et demi après la mise en ligne d'une pétition dénonçant cette décision ubuesque – plus de 130 000 signatures pour la Sauvegarde des bouquinistes des quais de Seine sur la plateforme Change.org –, de gagner du terrain. Pas un jour sans une nouvelle photo rappelant combien les bouquinistes participent au rayonnement de la France. On y voit Jean Seberg s'évadant quai des Grands-Augustins du tournage d'*À bout de souffle*, l'esprit absorbé par une lithographie sous le regard des tours de Notre-Dame. On y trouve Simone Signoret, cigarette dans une main et un livre dans l'autre, devant une boîte du quai de Montebello ou bien Gérard Philipe donnant la réplique à Colette Richard devant un bouquiniste pour les besoins du film *Les Petites du quai aux Fleurs* de Marc Allégret, en 1943. On y découvre encore Arthur Miller en goguette à la recherche d'un ouvrage rare, Pablo Neruda, béret vissé jusqu'aux oreilles, mais le nez déjà plongé dans sa lecture, sans oublier tous ces sourires d'inconnues saisis au vol par le photographe Robert Doisneau. *« On nous a tout d'abord expliqué au milieu de l'été que nos boîtes gênaient la vue. On a demandé alors s'ils comptaient raser les arbres aussi ? »*, s'insurge Ghislaine Thibault, bouquiniste quai de la Mégisserie. *« On nous a expliqué ensuite que nos boîtes étaient dangereuses car des terroristes pourraient y planquer des bombes ou qu'elles pourraient s'affaisser face à la pression du public sur les berges »*, s'empêche de rigoler Gilles Morineaux, 69 ans, un des 140 bouquinistes (sur 250) visés par cet arrêté préfectoral — en vertu de l'article L.226-1 du Code de la sécurité intérieure. Naturellement, des solutions ont été proposées de part et d'autre : barrière installée à bonne distance du parapet, boîtes bâchées et scellées avec passage des démineurs avant la cérémonie. La Mairie, outre l'enlèvement, a aussi proposé de les rénover, voire de les remplacer à ses frais. *« Le problème, c'est qu'on a une date d'enlèvement, mais aucune de leur retour »*, poursuit Ghislaine Thibault. *« Si on les enlève, on les détruit,* explique Gilles Morineaux. *Ces boîtes ont pour la plupart été fixées il y a cent cinquante ans sur le parapet. Les vis, les boulons ont eu le temps de rouiller, comme les jeux de tringle. Ça se joue au millimètre près. »* Ah ! Maudites boîtes ! Maudits bouquinistes ! Déjà, le baron Haussmann trouvait qu'ils gâchaient la vue…

Quand elles voient le jour en 1891, ces boîtes à livres sont déjà le fruit d'une histoire de plusieurs siècles, émaillée d'incessants bras de fer avec les autorités et les commerces avoisinants. L'histoire a réellement commencé par l'édification du Pont-Neuf au début du XVIIe siècle. Suite à un arrêté royal interdisant d'acheter des livres aux « gens de maison » sous peine d'être qualifiés de receleurs, des vendeurs ambulants y installent leur marchandise à même le sol ou sur des tréteaux. Et puisque certains ont l'interdiction de rester immobiles, ils s'en arrangent en transportant leur marchandise dans des paniers en osier fixés autour du cou. Bientôt, ces « col-porteurs » et autres « estaleurs » se déploieront aux abords du Pont-Neuf, quai de Conti, quai de la Mégisserie et quai des Grands-Augustins, oui, là où l'on retrouvera quelques siècles plus tard le doux visage de Jean Seberg, cette actrice américaine ayant incarné le scandale saganesque *Bonjour tristesse* avant d'épouser un écrivain français, Romain Gary. *« Nous sommes la mémoire de cette ville,* rappelle Gilles Morineaux. *Notre métier, c'est de parler de littérature, mais aussi d'histoire, de philosophie. Nous parlons de livres oubliés, inconnus du grand public et qui, pourtant, ont fait l'histoire et ses révolutions. On fait un travail de mémoire. On sort les auteurs des tombes. Nous recyclons des vieux papiers, quoi ! Et nos clients viennent du monde entier pour échanger avec nous ! »* Ainsi, ce professeur de littérature française en Chine rappelant ce chiffre *a priori* dérisoire : seulement 2 % des Chinois s'intéressent à la littérature française. *« Mais 2 % de Chinois, cela représente l'ensemble de la population française ! »*

Un symbole de Paris

Que deviendront ces livres rares si les boîtes sont démontées ? Où seront-ils stockés et par qui ? Chaque jeu de quatre boîtes en abrite près de deux mille – une tonne de livres à chaque fois. Immanquablement, cet arrêté préfectoral réveille le souvenir d'une défiance antédiluvienne entre le « grand capital » et cette économie parallèle échappant à tout contrôle. Bien qu'un cadre législatif en encadre le contenu, un parfum libertaire continue d'accompagner ce métier traditionnel. *« Si c'était à refaire, jamais je n'aurais quitté les quais »*, explique Hubert Bouccara, l'instigateur de la pétition Sauvegarde des bouquinistes des quais de Seine. Durant vingt ans, cet ami proche de Joseph Kessel a partagé sa passion quai Voltaire, avant de se résoudre à tenir une librairie, rue Campagne-Première, dans le XIVe arrondissement de Paris. *« Bouquiniste, c'est la liberté, voire l'antiproductivisme si on le souhaite. Personne ne vous en voudra de ne pas ouvrir s'il pleut, gèle ou s'il fait quarante degrés sur le bitume. »*

Sur les réseaux sociaux, voici le genre de messages qu'on peut lire : *« Au XVIe siècle, des colporteurs diffusaient les livres que les rois ne voulaient pas voir. Ils ont fini par s'installer en bord de Seine. Les rois du jour sont troublés par leur présence, préférant à l'esprit la culture du corps, comme toujours, l'apparence prime sur la culture. Il n'y a pas si longtemps, les librairies étaient fermées, les rayons livres des grandes surfaces étaient jugés "non essentiels"… Les Versaillais au pouvoir aiment interdire la culture : un peuple qui réfléchit, c'est un peuple qui potentiellement peut ne pas se soumettre. »* Le 9 août dernier, une quarantaine de personnalités, parmi lesquels Edgar Morin, Mona Ozouf ou Pascal Bruckner en appelaient aux autorités dans une tribune parue dans *Le Monde* : *« "Tout ce qui dégrade la culture raccourcit les chemins qui mènent à la servitude" : cette réflexion de l'un des plus grands écrivains français du XXe siècle, Albert Camus, Prix Nobel de littérature* [1957], *n'a manifestement pas été assez prise en considération, ni méditée à sa juste valeur, par ceux qui, peu enclins à chérir, sinon à respecter, leur patrimoine culturel en ce qu'il a de plus historique, riche et populaire, gèrent aujourd'hui, en 2023, la ville de Paris ! »* Jérôme Callais, le président de l'Association des bouquinistes, ne perd pas espoir : *« Même si on est des gueux, on est le symbole de Paris. Si on n'arrive pas à trouver une solution, on écrira à Macron. Car on veut croire qu'en face de nous, les gens ne vont pas être sots. »* ●

LUDOVIC PERRIN

Uniforme : la parole aux fabricants

TÉMOIGNAGES Ceux qui fabriquent les uniformes ont aussi leur mot à dire

Les fabricants d'uniformes ont-ils été surpris par les récentes annonces du ministre de l'Éducation nationale, Gabriel Attal, quant à l'instauration d'une tenue scolaire ? Pas vraiment, si on en croit Blanche Morand de Jouffrey, la directrice générale d'Acanthe, une entreprise de prêt-à-porter dédiée, pour partie, aux uniformes scolaires : *« Il y avait depuis plusieurs mois des signes avant-coureurs. Mais c'est bien sûr une déclaration encourageante*, analyse-t-elle. *En tout cas, le secteur est prêt.»*

Pour cette industrie en pleine croissance, la nouveauté serait l'ouverture large de ce marché au public : *« Nos clients sont des établissements majoritairement privés, ponctuellement publics, comme à Provins. »* Une expérience mitigée d'ailleurs, : l'uniforme n'était pas obligatoire et, lassant parents et élèves, a fini par être mis au clou. Pour que l'instauration massive fonctionne, il faudra enjamber les réticences de parents et d'associations, nombreuses parfois jusque dans le privé : *« La prise de décision met à peu près un an »*, raconte Alban Hachard, cofondateur de Poleo, une jeune entreprise spécialisée dans les tenues scolaires. Mais le résultat est là, rassure-t-il : *« Les établissements qui s'y mettent continuent de nous faire confiance. »*

L'enseignement public n'est pourtant pas unanime sur le sujet : *« Dans les départements et régions d'outre-mer*, explique un enseignant passé par Mayotte et la Guyane, *c'est très courant. Mais les fabricants sont souvent plusieurs pour un même collège et se procurer un tee-shirt tourne vite au parcours du combattant. »* Un fonctionnement à rebours donc de la pratique métropolitaine où s'applique le principe d'un fournisseur pour un établissement, qu'appellent de leurs vœux les fabricants, si l'uniforme devait être généralisé : *« Une commande nationale serait trop difficile à mettre en place »*, balaye Blanche Morand de Jouffrey.

Mais si l'opinion publique imagine déjà des collégiens à l'anglaise, les fabricants d'uniformes sont lucides : si ce n'est la blouse en primaire, les collèges *« choisissent majoritairement sweats, polos et pulls. Les blazers et cravates restent très marginaux, et encore ne sont-ils portés que pour des grands événements »*, tempère Alban Hachard. Quant au lycée, l'uniforme y est souvent limité aux tenues de sport. Ce sont cependant des vêtements décisifs qui, même ponctuels, *« gardent toutes les qualités de l'uniforme : concentration, lutte contre le harcèlement, sentiment d'appartenance… »* résume Alban Hachard.

« L'uniforme est un levier pédagogique formidable, s'enthousiasme le fondateur de Poleo, avant de tempérer son propos, *à condition d'être bien utilisé. Il ne sera pas la solution s'il n'y a pas une prise en charge dans la durée. »* Les choses sont claires, *« il faut communiquer auprès des enseignants et des parents, mettre en place des plateformes accessibles à tous et, toujours, écouter les directeur »*. C'est d'ailleurs un service spécifique de conseils que propose l'entreprise Poleo.

POLEO

Loin des plateaux de télévision, les fabricants comprennent que l'enjeu est plus large que l'uniforme : les familles s'y retrouvent financièrement, la dictature des marques est mise à mal, les enseignants peuvent se concentrer sur la transmission du savoir et non faire la police du style… Autant d'arguments à contre-courant : la surconsommation n'existe pas chez Poleo qui produit à la commande et confie sa logistique à des établissements et services d'aide par le travail. Et si c'étaient ces vertus plus de l'uniforme qui dérangeaient ? ●

GEORGES GRANGE

PETIT PRIX, PRIX BLOQUÉ, PRIX BAISSÉ...

AUCUN NE SERA JAMAIS PLUS BAS QU'UN PRIX COÛTANT*.

150 produits U et 4 fruits et légumes à prix coûtant* chaque semaine.

HYPER U SUPER U

*150 produits U et 4 fruits et légumes, chaque semaine jusqu'à la fin de l'année, signalés en magasin et sur coursesU.com. Hors Drom Com.
Voir conditions et liste des magasins participants sur magasins-u.com. Conformément à la réglementation, le prix coûtant constitue le seuil de revente à perte.

Coopérative U Enseigne. SA coopérative à capital variable. Parc Icade - 20 rue d'Arcueil - CS10043 - 94533 Rungis. R.C.S. 304 602 956 CRÉTEIL - Année 2023 - AUSTRALIEGAD

Gilles Kepel

Prophète au pays du woke

INTERVIEW

ANTICONFORMISME
Gilles Kepel nous a reçus dans son bureau de l'École normale supérieure. Rencontre avec un universitaire qui dérange.

GILLES KEPEL
PROPHÈTE EN SON PAYSL
LES ÉDITIONS DE L'OBSERVATOIRE
400 PAGES, 23 EUROS

Gilles Kepel dans les locaux de l'École normale supérieure en 2021. ÉLODIE GREGOIRE/ABACAPRESS.COM

Vous dirigiez le master Moyen-Orient Méditerranée ici, à l'École normale supérieure (ENS), enseignement qui a été supprimé. Pour quelle raison ?
Depuis plusieurs années, je suis confronté à la déferlante de la religion woke à l'Université. C'est au nom de cette idéologie que je suis poussé dehors. Mon enseignement devait initialement se poursuivre deux ans encore, jusqu'à ma retraite, mais les autorités universitaires ont décidé de précipiter les choses : le master a été subrepticement fermé, et ma chaire cesse d'être financée à Noël. Je n'ai donc plus d'étudiants… et je publie ce livre en solde de tous comptes. Personnellement, ce départ m'est indifférent, j'aurai les moyens de poursuivre mes travaux où je veux sur la planète. Mais, quand on considère les enjeux colossaux auxquels fait face la société française dans les domaines que j'ai étudiés pendant cinq décennies, on aurait pu penser que la poursuite d'un tel enseignement eût quelque utilité. Sans doute nos sophistes woke me perçoivent-ils comme un « corrupteur de la jeunesse », mais je ne suis pas résigné à boire leur ciguë !

Comment expliquer la force de l'idéologie woke actuellement ?
Substituer l'idéologie à la connaissance requiert moins d'efforts et de savoir ! Certains pérorent sur le monde arabe sans avoir la moindre notion de la langue ou de ses cultures. Voyez le fameux apophtegme d'Olivier Roy : *« Ça ne sert à rien de connaître l'arabe pour étudier l'islam en France. »* Toujours un peu risqué pour qui se proclame sachant de commencer son propos par : *« Ça ne sert à rien de connaître… »* Si l'on considère par exemple l'affaire de l'abaya, il faut comprendre notamment ce que signifie l'injonction salafiste *al-wala' wal bara'a*, l'allégeance à la norme la plus rigoriste de la charia, et le *« désaveu d'avec la mécréance »*, c'est-à-dire le rejet des lois de l'État impie. J'observe d'ailleurs que, dans sa décision rendue ce jeudi de valider l'interdiction de l'abaya, le Conseil d'État s'est fondé sur l'interprétation des *« propos tenus au cours des dialogues engagés avec les élèves »*.

On retrouve quantité de notions arabes dans *Prophète en son pays*, expliquées et contextualisées. L'étude de la langue est indissociable pour vous de celle du terrain…
J'ai commencé à m'intéresser à la culture arabe à l'âge de 19 ans. Quand je me morfondais en khâgne, je passais mon temps à regarder la carte de la Méditerranée durant l'Empire romain, accrochée au-dessus du tableau. Alors j'ai décidé de partir « visiter la carte » pendant trois mois de l'été 1974. Aujourd'hui, la carte est ici, dans mon bureau, comme un blason de ces allers-retours infinis : je n'ai jamais cessé de la parcourir depuis un demi-siècle. Quant à la langue, je la pratique et la découvre tous les jours, y compris pour échanger des SMS avec des amis –, source d'une grande jouissance intellectuelle parce que c'est l'ouverture à un univers autre que l'héritage classique, grec, latin ou chrétien, mais qui s'articule, fût-ce dans la douleur, avec lui. Je ne vois pas comment on peut penser le monde sans l'envisager dans la complexité conflictuelle de ses composantes. L'idéologie woke ne fait que délayer celles-ci dans une bouillie bien-pensante.

***Prophète en son pays* s'apparente à un fil rouge qui relie vos principaux ouvrages. Mais il y est question, en parallèle, de votre vie personnelle, et de la difficulté à mener vos travaux, souvent en butte au monde universitaire ou à l'État… C'est à la fois un récit intime et une description des bouleversements du monde du demi-siècle écoulé, de la Grande Histoire telle que vous l'avez vue, et souvent vécue, aux premières loges comme dans la coulisse…**
Quand j'ai publié *Les Banlieues de l'islam. Naissance d'une religion en France* (éd. du Seuil), en 1987, il s'agissait du tout premier ouvrage consacré à un phénomène entièrement nouveau. À l'époque, la plupart des sociologues de l'immigration considéraient que la dimension islamique était sans aucune pertinence, qu'il suffisait d'appliquer la grille d'analyse marxiste pour expliquer les grands mouvements des décennies 1970 et 1980 – qui ont initié la désindustrialisation de l'Europe. Les prières vers La Mecque dans les usines occupées ont par exemple été occultées par la recherche dominante. Cela aboutira, un demi-siècle plus tard, à ce que l'on nomme l'islamo-gauchisme, qui a fleuri sur les décombres du marxisme ! Ce catéchisme culmine dans le woke et autres décolonialismes, l'exécration de la France des Lumières et de la laïcité… S'y conformer est un préalable pour bénéficier de financements de la recherche par l'Union européenne – en répétant des formules importées des campus des États-Unis, dans la langue autrefois suspecte de l'impérialisme américain ! On fétichise aujourd'hui le *Global South* – c'est ce domaine d'études qui va se substituer à ce que j'ai enseigné. Mais ce « Sud global » est une entité idéologique absurde dans son abstraction : les pays du sud ont du nord en eux et nous avons du sud en nous, ne serait-ce qu'en conséquence des flux migratoires.

> **« J'ai survécu à la condamnation à mort de Daesh, les excommunications universitaires ne me font pas peur ! »**

Face à l'idéologie, quel devrait être selon vous le rôle de l'Université ?
Dans le domaine qui a été le mien en tout cas : produire de la connaissance au service de l'élucidation des phénomènes sociaux. Pour comprendre les émeutes de 2005 qui ont débuté à Clichy-Montfermeil, nous avons passé avec mon équipe de recherches une année entière dans cette agglomération en 2010, en analysant les problèmes, de l'emploi, du logement, de la sécurité, de l'éducation, de la vie politique ainsi que les enjeux religieux. Nous avons effectué plus de cent entretiens approfondis, consacré des mois à l'observation participante. C'est à partir de cette immersion sociale et culturelle qu'on peut avoir le recul nécessaire pour se distancier autant du prêt-à-penser idéologique que du tohu-bohu médiatique.

Quel est votre état d'esprit en ce qui concerne l'avenir ?
Je reste toujours optimiste. J'ai survécu à la condamnation à mort de Daesh, ce ne sont pas les excommunications universitaires qui vont me faire peur ! Que je circule dans les quartiers populaires ou que je prenne un taxi, beaucoup de personnes d'origine arabe m'identifient, engagent la conversation, me savent gré de m'intéresser à leur culture, de la respecter, d'utiliser leur langue dans les médias, de ne pas les essentialiser ni les victimiser comme le fait l'idéologie woke. Le dialogue s'engage, et il est toujours exigeant. Voilà pourquoi je pense que cette idéologie passera, victime de ses excès, mais il est important de ne pas baisser la garde. ●

PROPOS RECUEILLIS PAR ERWAN BARILLOT

IL N'Y A PAS MOINS CHER QU'UN PRIX COÛTANT*, C'EST MATHÉMATIQUE.

0,56€ Rémunération de l'agriculteur.

0,59€ Rémunération du fabricant, conditionnement, transport.

0,12€ Charges magasin U imposées par la loi.

0,07€ TVA

1,34€

YAOURT À LA GRECQUE NATURE U
Le pack de 4 pots (soit 600 g) - 2,23€/kg

150 produits U à prix coûtant*.

HYPER U SUPER U

*150 produits U disponibles et signalés en magasin et sur coursesU.com. Hors Drom Com. Voir conditions et liste des magasins participants sur magasins-u.com.
Le prix coûtant constitue le seuil de revente à perte affecté d'un coefficient de 1,10 pour les produits alimentaires à l'exception des produits exclus par la réglementation.

Coopérative U Enseigne. SA coopérative à capital variable. Parc Icade - 20 rue d'Arcueil - CS10043 - 94533 Rungis. R.C.S. 304 602 956 CRÉTEIL - Année 2023 - AUSTRALIEGAD

POUR VOTRE SANTÉ, ÉVITEZ DE GRIGNOTER ENTRE LES REPAS. WWW.MANGERBOUGER.FR

Nicolas de Villiers (à gauche) et Tristan Waleckx, *Complément d'enquête* du jeudi 7 septembre. FRANCE 2

France 2 au Puy du Fou

Cas d'école d'une manipulation médiatique

DÉCRYPTAGE Au terme de six mois de tournage, « Complément d'enquête » livre un récit malhonnête de son séjour dans le parc vendéen

Tout commence le 8 décembre dernier. Ce jour-là, le service presse du Puy du Fou reçoit un mail très aimable du journaliste Raphaël Tresanini, chargé par France 2 de réaliser un reportage pour l'émission *Complément d'enquête*. Il prend la peine de préciser le titre provisoire de la commande : *« Le Puy du Fou, les dessous d'un succès à la française. »* Il veut rencontrer les dirigeants, discuter avec le président Nicolas de Villiers, réfléchir *« ensemble »* aux tournages à venir. Côté Puy du Fou, l'heure est alors à la réflexion. Le service communication doit préparer la sortie d'un film, *Vaincre ou mourir*, un nouveau spectacle, *Le Mime et l'Étoile*, un lancement aux États-Unis, et les demandes de presse sont nombreuses. La réponse est mollement négative, on verra plus tard.

Le journaliste insiste sur un ton plus agacé, précisant que l'émission sortira quoi qu'il arrive. Une rencontre est organisée : un déjeuner au Puy du Fou avec Nicolas de Villiers, le directeur de la communication du parc, Bastien Lejeune, Raphaël Tresanini et son rédacteur en chef, Guillaume Cahour. La discussion s'engage autour d'un verre de champagne, le journaliste donne sa *« parole d'honneur »* : *Complément d'enquête* n'est pas ce que l'on croit, l'émission ne sera pas volontairement à charge. Le soir même, le directeur de la communication reçoit un SMS : *« Merci, ce fut une bonne rencontre. Hâte de commencer à tourner. Je vous envoie nos requêtes de tournage d'ici peu. Bonne soirée. »*

Le 3 février, Tresanini envoie effectivement ses requêtes de tournage. Il veut tout filmer, suivre le président du parc à l'étranger, une famille de Puyfolais – les bénévoles qui assurent le spectacle nocturne –, tourner dans les coulisses, assister aux premières, récupérer des archives. Le service communication lui répond en longueur, positivement. Les seuls refus sont dictés par la réalité : il n'y a pas de voyage prévu dans une Chine encore à moitié confinée ; il n'existe pas non plus de réunion de travail rassemblant Philippe et Nicolas de Villiers, leurs rôles respectifs ne le justifiant pas. Pour le reste, l'équipe se met en quatre pour tout organiser. Les réponses le prouvent d'ailleurs, les salariés collectionnent les textos de remerciements *« chaleureux »*. Neuf tournages s'ensuivent, avec accréditations, liberté des rencontres et accompagnement par des salariés.

Mais ce jeudi soir, sur France 2, *Complément d'enquête* débute par une déambulation du présentateur Tristan Waleckx dans le parc : *« Nos caméras ont réussi à s'imposer, pas toujours de gaieté de cœur. »* Ça commence bien. Les caméras se sont tellement imposées que le commentaire précise ensuite que Nicolas de Villiers a *« ouvert grand les portes de son Puy du Fou dont il est si fier »*. Il faudrait savoir… Rapidement, les enquêteurs se perdent dans un à-peu-près plus ou moins malhonnête, parfois contradictoire, voire diffamatoire. Il y a la charge idéologique, évidemment, celle qui justifie toutes les autres : le commentaire donne le ton en lançant son *« enquête sur le parc le plus politique de France »*. Quand Disney s'engage dans un combat au service des minorités, le service public n'y voit pas de politique – peut-être parce qu'il mène le même combat – mais passons. La voix off décrit l'aventure initiale de Philippe de Villiers : *« Le rêve du jeune aristocrate est de raconter son histoire de la Vendée, celle d'une terre martyre, sacrifiée par la République. »* Elle explique que *« personne n'y croit dans le bocage »*, oubliant de préciser que le bocage regorge des traces de cette douloureuse guerre. Probablement assez peu renseigné, il insiste : *« Pour les Villiers, les Vendéens ont été massacrés. »* Pour les Villiers, c'est vrai. Pour tous les historiens également (ce que le même journaliste reconnaît une heure plus tard, peu gêné par la contradiction). Le seul débat est celui de l'emploi du mot *« génocide »*, sur lequel s'attarde indéfiniment le journaliste. Nicolas de Villiers renvoie le débat aux historiens, mais il insiste lourdement : le Puy du Fou rend hommage à ces morts, c'est déjà trop.

Finalement, l'équipe de tournage n'a pas accompagné Nicolas de Villiers à l'étranger. Elle s'est rendue seule aux États-Unis pour aller rencontrer Laurent de Villiers, son frère. Expatrié depuis quinze ans, le jeune homme avait porté plainte pour viol contre un autre frère, alors que leur père Philippe était candidat à la présidentielle. La justice a prononcé un non-lieu, mais la famille en conserve une blessure profonde, probablement des deux côtés de l'Atlantique. Qu'importe, si le fils peut servir à attaquer l'œuvre familiale, le service public se jette dessus. Et décide même de fermer les yeux sur le tee-shirt anti-avortement qu'il porte le jour de l'interview… Impossible de ne pas sourire.

Le cœur du reportage est ailleurs : pour frapper fort, *Complément d'enquête* annonce des révélations sur la face cachée du Puy du Fou. Haro sur la gestion : Philippe de Villiers se serait (c'est bien le conditionnel qui est employé) fait de l'argent sur le dos de milliers de bénévoles, en verrouillant le tout par une structure juridique cachée. La réalité, elle, est tout autre. Commençons par Puy du Fou Stratégie, structure sur laquelle s'attarde longuement le documentaire. L'association serait un secret bien gardé, dont personne n'a vraiment connaissance. Il suffit pourtant d'aller sur le site officiel du Puy du

Gilles-William Goldnadel, avocat et essayiste

« Nous poursuivons France 2 »

INTERVIEW

CORET/SIPA

JUSTICE L'avocat de Philippe de Villiers annonce son intention de porter plainte contre la chaîne publique pour des propos niant le génocide vendéen

Philippe de Villiers va-t-il porter plainte contre l'émission *Complément d'enquête* ?

Je vous le confirme. Dans le cadre d'un véritable réquisitoire à charge, empilant les contre-vérités, ses responsables ont laissé dire par une personne prévenue contre lui et sans aucunement mettre en doute ses accusations, que mon client aurait touché la somme de 15 millions d'euros en contrepartie des scénarios qu'il a écrits pour le Puy du Fou. Or, à plusieurs reprises, Philippe de Villiers a indiqué solennellement que, jamais et d'aucune manière en quarante ans, ni directement ni indirectement, il n'avait touché ni voulu toucher le moindre centime de rémunération à titre de droit d'auteur ou pour toute autre raison, en contrepartie de ces scénarios. Je mets au défi les réalisateurs de l'émission de prouver le contraire, car il s'agit d'un mensonge disqualifiant.

L'émission met en cause également la notion de « génocide vendéen » en y voyant une entorse à la réalité historique.

Je réponds autant en tant qu'ami de Philippe de Villiers qu'*ès* qualité d'avocat. Il s'agit d'un des passages de cette « enquête » qui m'a le plus blessé. S'abritant derrière un pseudo-consensus d'historiens, France 2 en a choisi un à sa guise qui conteste la réalité du génocide. Selon France 2, il n'y aurait eu au maximum *« que »* 200 000 victimes vendéennes, ça n'en ferait pas un génocide. Même certains révolutionnaires comme Babeuf ont hurlé contre ce massacre programmé de femmes et d'enfants. On peut parler d'un génocide de centaines de musulmans par les Serbes à Sarajevo, mais, dans l'inconscient gauchisant, défense d'évoquer un génocide de centaines de milliers de chrétiens blancs par la Terreur révolutionnaire. Il y a quelques décennies, mon ami le regretté Patrick Devedjian avait fait condamner un historien pour avoir nié le génocide arménien. J'ai l'honneur de vous indiquer solennellement que Philippe de Villiers m'a demandé de poursuivre France 2 pour ce déni négationniste de même nature. ●

PROPOS RECUEILLIS PAR LA RÉDACTION

Fou pour trouver toutes les *« révélations »* du documentaire, ou même de lire son communiqué de presse envoyé en début de semaine dernière et relayé par l'AFP. Toute la structure est détaillée, Puy du Fou Stratégie est mentionnée. Les auteurs du reportage le savent : Nicolas de Villiers a répondu point par point à toutes ces questions dans une interview de plus de deux heures organisée au printemps dernier… par Raphaël Tresanini, justement : il n'en reste presque rien dans le montage final.

Rien n'est donc caché, si ce n'est dans le reportage. Contacté, le journaliste se défend de tout parti pris : *« ce documentaire est le fruit de plusieurs mois de travail et répond à toutes les règles déontologiques en vigueur au sein de notre profession notamment vérification des informations, multiplication et recoupement des sources et proposition d'un contradictoire à chaque étape de l'enquête »*. Il est vrai que le contradictoire a été proposé, mais pas toujours diffusé.

Le reportage se poursuit. Il y aurait un malaise pour une raison simple : la structure aurait rapporté gros à Philippe de Villiers. En voyant le reportage en avant-première, le directeur de la communication a prévenu France 2 : si l'accusation demeure, ce sera une plainte en diffamation. Maître Gilles-William Goldnadel a confirmé pour le compte de Philippe de Villiers. France Télévisions a retiré la phrase clairement accusatrice… mais l'a publiée sur son site internet, le lendemain matin, en faisant parler une ancienne Puyfolaise : *« Philippe de Villiers (qui s'est toujours vanté de ne toucher ni salaire ni dividendes) décide en 2012 de vendre au Grand Parc les scénarios des spectacles, qu'il écrit lui-même. Pendant trente ans, il les avait mis gratuitement à disposition. Estimation : près de 14 millions d'euros. »*

Complément d'enquête s'attaque au bénévolat

Philippe de Villiers porte plainte pour *« défendre* [son] *honneur »*. La vérité n'est pourtant pas compliquée à trouver, certifiée par deux commissaires aux comptes : c'est très exactement l'inverse qui s'est passé en 2012. *« Le 11 mars 1978, devant les 200 premiers volontaires, j'ai pris quatre engagements : ne jamais toucher de droits d'auteur, ne jamais bénéficier de subventions, ne jamais distribuer de dividendes et ne jamais accepter de brevets extérieurs*, entame le créateur du Puy du Fou. *D'année en année, j'ai renoncé à tous les droits d'auteur des spectacles que j'écrivais. Jusqu'au jour où, atteint d'un cancer, j'ai demandé à notre conseil juridique ce que deviendrait la propriété intellectuelle du Puy du Fou à ma mort. »* La réponse n'a pas tardé : cette propriété tombait dans son héritage. Pour éviter que ses ayants droit puissent la détourner à leur avantage financier, Philippe de Villiers crée Puy du Fou Stratégie. *« C'est le tribunal de commerce de la Roche-sur-Yon qui a évalué la donation à 13,6 millions d'euros »*, achève-t-il. Un don, contraire même de l'enrichissement personnel.

Le reportage s'attaque enfin au bénévolat, jugé insupportable, alors que l'entreprise du parc gagne de l'argent – entièrement réinvesti dans les créations artistiques puisqu'il n'existe aucun propriétaire physique, aucun actionnaire ni aucun dividende au Puy du Fou… Le reportage étonne par son décalage : des images de bénévoles fiers et souriants qui illustrent les commentaires acerbes. Tresanini avait d'ailleurs réclamé de pouvoir suivre une famille de Puyfolais, ce qu'on lui a accordé, là encore : en répétitions, au moment de se costumer, pendant et après *La Cinéscénie*… Il n'en reste rien dans le reportage. Seulement quelques images tournées librement dans les coulisses, commentées avec condescendance : *« Dans les coulisses, l'ambiance est bon enfant, il faut dire que le Puy du Fou offre l'apéro* […], *l'alcool coule à flots. »* Même chose avec Geoffroy Lejeune, directeur du JDD et frère du directeur de la communication du Puy du Fou : 1 h 30 de tournage, 10 secondes dans le reportage final. À croire que le propos était trop enthousiaste

Alors c'est vrai, le bénévolat détonne dans une société où tout semble s'acheter ou se vendre. Mais partout en France, ces âmes généreuses s'occupent de personnes âgées, fleurissent les cimetières, gèrent les salles des fêtes… Ils s'apprêtent même à renforcer l'organisation des Jeux olympiques ! Nicolas de Villiers a répondu, dans le célèbre fauteuil rouge de l'émission *Complément d'enquête*. Il insiste auprès du *JDD* : *« Le bénévolat, c'est la réponse du cœur à une société qui voudrait tout marchandiser. »* Dans le reportage, une ancienne bénévole regrette d'avoir donné son temps gratuitement – sans que personne ne l'y force ; sur les images, 4 300 autres continuent à enchanter des millions de spectateurs avec fierté.

Delphine Ernotte, patronne de France Télévisions, avait prévenu lors de son audition devant l'Assemblée nationale, en juillet dernier : *« On essaie de représenter la France telle qu'on voudrait qu'elle soit. »* Bien loin de la réalité. Le service public, c'est six mois d'enquêtes, des journalistes, des techniciens, des allers-retours en Vendée, un voyage aux États-Unis… le tout financé par des Français de plus en plus nombreux à plébisciter les spectacles du Puy du Fou. Ironie de l'histoire, un rapport nous apprenait en juillet dernier que le budget de France Télévisions pourrait passer de 3,8 à 4 milliards d'euros en 2024. Les bénévoles pourraient tout simplement répondre : rendez l'argent. ●

CHARLOTTE D'ORNELLAS

Spectacle *La Cinéscénie*. Dans le reportage, aucune trace des rencontres du journaliste avec les bénévoles. FRANCK DUBRAY/MAXPPP

3,5 MILLIONS

DE PERSONNES ONT DÉCOUVERT LE PUY DU FOU CETTE ANNÉE

de satisfaction

désirent revenir. + 200 000 nouveaux visiteurs français

1 million de visiteurs pour le Puy du Fou Espagne cette année

La fraternité appliquée

TRIBUNE Le philosophe le plus populaire de France se porte candidat pour être bénévole

Je le confesse aux tenants de la nouvelle loi sur les suspects édictée par la gauche culturelle, *mea culpa*, j'ai failli être bénévole au Puy du Fou ! C'était l'été dernier et je donnais une conférence, bénévole, c'est aussi mon vice, à l'école du Puy du Fou, où l'on apprend à lire, écrire, compter, penser – mais sûrement pas le catéchisme « wokiste ».

Je ne suis pas monté sur scène avec les trois mille bénévoles de la *Cinéscénie*, parce que Philippe de Villiers et son fils Nicolas m'ont fait l'amitié de me conduire pendant plus de trois heures dans les coulisses de cette république proudhonienne dont un certain Laurent Joffrin, oui oui, avait fait l'éloge dans un numéro de *Libération*, oui oui, intitulé *« Vive la crise ! »*, en février 1984 et qui célébrait le modèle économique puyfolais qui n'a pas changé, oui oui encore…

Je n'ai donc pas été bénévole, mais mon épouse, si, ma fille, si, mon gendre, si, mes deux petits-enfants, si aussi. Et ça a été pour eux un grand moment inédit de fraternité appliquée avec des gens dont on ignore le niveau social, les revenus, les professions, les diplômes, les sympathies politiques, mais dont l'enthousiasme non feint se trouve mis au service d'une cause : fabriquer une petite république française dans laquelle l'intérêt général conduit le bal. Il fallait produire une fête française (est-ce là le péché ?), et tout le monde, là où il était, y contribuait.

Dans les coulisses, j'ai vu les sourires, les rires, l'enthousiasme, la joie. La tension avant d'entrer en scène, entre les chevaux et les carioles, les voitures et les vélos des années cinquante du siècle dernier. Puis l'épuisement heureux après le spectacle plein de magie, de feux d'artifice, de textes lyriques racontant l'histoire de France, et non l'idéologie d'une partie de la France, dits par des fascistes notoires – je songe à Philippe Noiret, Jean Piat, Robert Hossein ou Gérard Depardieu.

Il fait plaisir à voir cet épanouissement de qui sait avoir donné du plaisir à des gens simples, modestes, une grande partie de cette France profonde que j'aime, car elle s'oppose à la France superficielle que j'abhorre. Des gens émus par des gens sans nom, les bénévoles, désireux d'offrir au petit peuple des plaisirs simples : ceux d'une histoire de France où je défie quiconque d'un tant soit peu honnête qui se serait rendu sur place d'en démontrer la nature royaliste, contre-révolutionnaire et antirépublicaine. Raconter, entre autres nombreux tableaux, les guerres de Vendée et la Terreur, c'est faire de l'histoire ; les minimiser ou les taire, les relativiser ou les justifier, c'est faire de l'idéologie. Ceux qui font de l'idéologie ne supportent pas qu'on fasse de l'histoire qu'ils décrètent… idéologique !

RETMEN/SIPA

MICHEL ONFRAY

Ces bénévoles, au sens étymologique : ces bonnes volontés, sinon ces volontés bonnes, ne sauraient être comprises par les mauvaises volontés qui, ici comme ailleurs, perpétuent un populicide : la haine et le mépris du petit peuple constituent en effet un fil d'Ariane chez les maastrichiens qui nous gouvernent depuis plus de trente ans.

Nombre de ceux qui ne comprennent pas qu'on soit bénévole vivent grassement du système d'assistanat français avec ceux qui célèbrent l'idéologie du moment – pétainiste sous Pétain, gaulliste sous de Gaulle, marxiste prosoviétique après-guerre, soixante-huitarde en Mai 1968, socialiste sous Mitterrand, maastrichienne sous tous les suivants, wokiste aujourd'hui… Gens de cour, ils vivent de l'impôt, de l'argent public, et ne rendent de comptes à personne. Peu importe leurs théâtres subventionnés vides puisque leurs poches sont pleines.

Cette caste de la gauche culturelle pétitionnaire traite de fasciste l'ouvrier et le prolétaire qui souffrent de la mondialisation et demandent la protection de l'État, sans imaginer une seule seconde qu'ils bénéficient de ces protections sans lesquelles eux aussi vivraient dans la précarité ou seraient tout bonnement au chômage. Je songe au financement du cinéma français.

La subvention publique oblige à la courtisanerie, elle contraint à la génuflexion devant les idéologies du moment, elle entretient la flatterie à l'endroit du ministère de la Culture, des petits potentats, responsables de la culture dans les provinces, des directions régionales de l'action culturelle qui distribuent les subventions. Ce système perpétue la féodalité, les relations de vassal à suzerain, l'échine courbée et le ventre à terre.

Le bénévolat permet d'échapper à ce système féodal et de favoriser d'authentiques républiques citoyennes où la liberté fait la loi. Lors d'un prochain passage au Puy du Fou, je souhaite vivement être bénévole dans cette machine à pulvériser les passions tristes de la gauche culturelle : le ressentiment, l'amertume, la malveillance. Je préfère la joie et l'enthousiasme des Français moyens à la méchanceté des Français médiocres.

La France rance existe, c'est celle de l'élite autoproclamée qui n'aime pas les gens simples, modestes, les petites gens comme on dit, les bénévoles donc, qui n'ont souvent que leur bonne volonté à opposer à la mauvaiseté de ceux qui prétendent parler pour eux afin de mieux les étrangler le jour venu des élections ou du pouvoir. ●

Vient de paraître : Le fétiche et la marchandise, Bouquins, 224 pages, 20 euros.

Un baron de la drogue dépose plainte

JUSTICE Les avocats de Moufide Bouchibi, incarcéré, dénoncent une « volonté de faire obstacle à la vérité » au cours de la procédure

Moufide Bouchibi a été condamné notamment pour l'importation de 744 kilos de résine de cannabis saisis dans cette Mercedes, découverte à Saint-Paul-d'Espis (Tarn-et-Garonne), le 10 mars 2011. DR

Moufide Bouchibi, alias «Mouf», en 2003. DR

C'est une procédure pas banale engagée par celui que les autorités judiciaire et policière considèrent comme l'un des plus puissants trafiquants de drogue français. Selon nos informations, Moufide Bouchibi, 43 ans, alias *« Mouf »*, *« Mof »*, ou bien encore le *« Parisien »*, a décidé de saisir la justice après sa condamnation à dix-huit ans de prison – assortie d'une période de sûreté des deux tiers –, en février 2022, par la cour d'appel de Bordeaux (Gironde). Une peine à laquelle se sont ajoutées des amendes pour un montant de près de 6 millions d'euros.

Interpellé en mars 2021 à Dubaï (Émirats arabes unis) après plus de dix ans de cavale à travers le monde, ce baron de l'or vert est incarcéré depuis son retour en France au centre pénitentiaire de Nancy-Maxéville (Meurthe-et-Moselle). Ses avocats, Mes Keren Saffar, Thomas Bidnic, Amar Bouaou et Raphaël Chiche, ont déposé deux plaintes contre X afin de dénoncer les conditions dans lesquelles il a été condamné.

Dans l'une d'elles, déposée au début du mois d'août dernier auprès de la procureure de la République de Bordeaux, ses conseils y pointent la destruction des scellés renfermant les écoutes attribuées à leur client par la police.

Une affaire dans laquelle Moufide Bouchibi, originaire d'Orsay (Essonne), également surnommé le *« Fantôme »*, s'est vu reprocher l'importation depuis le Maroc, à destination de la France et via l'Espagne, d'au moins trois tonnes de résine de cannabis, entre les mois de janvier et août 2011. Au cours de son procès, le prévenu avait demandé une copie de ces scellés *« supportant les enregistrements de communications téléphoniques lui étant attribuées mais auxquelles il n'a eu de cesse de contester avoir participé, conversations qui constituaient le fondement exclusif de l'accusation et de la culpabilité déclarée par la cour d'appel »*, dénoncent ses avocats.

Une destruction de scellés ordonnée par *« erreur »* en novembre 2019 par la procureure de la République de Bordeaux dans le cadre d'un plan d'épurement des scellés, comme l'a reconnu la justice. Une *« erreur »* à travers laquelle ses conseils décèlent une *« volonté de faire obstacle à la vérité »*. Ces derniers ont également engagé un pourvoi en cassation.

Dans leur seconde plainte auprès du doyen des juges d'instruction du tribunal judiciaire de Mulhouse (Bas-Rhin), les mêmes avocats vont encore plus loin en relevant *« plusieurs incohérences et différences notables entre l'existence et la durée des communications interceptées et retranscrites et leurs caractéristiques rapportées sur les facturations détaillées de ces lignes »*. Ils ont donc saisi la justice pour des faits de *« faux en écriture publique et complicité de faux en écriture publique commis par des personnes dépositaires de l'autorité publique »* et *« usage de faux »*.

Dans une note confidentielle de la direction centrale de la police judiciaire (DCPJ), ce ponte du narcobanditisme des cités, soupçonné d'avoir amassé plusieurs dizaines de millions d'euros et déjà condamné à huit reprises – dont quatre pour trafic de drogue –, est décrit comme *« le principal fournisseur de haschisch du marché français »*. La justice, elle, le dépeint comme *« le négociant au plus près des producteurs »* du Rif marocain. Un *« narcotrafiquant »* d'envergure que les enquêteurs de l'Office anti-stupéfiants (Ofast, ex-OCRTIS) se sont échinés à retrouver pendant de longues années, avant de le localiser à Dubaï.

Moufide Bouchibi avait été victime d'un enlèvement, en octobre 2009, dans une rue de Casablanca, au Maroc, avant d'être séquestré et torturé dans une ferme, puis de se voir exiger le remboursement d'une dette de 650 000 euros contractée auprès d'un autre trafiquant. Libéré après le versement d'une partie de cette somme, Moufide Bouchibi aurait alors décidé de se venger. Il est suspecté d'avoir commandité plusieurs règlements de comptes dans le royaume chérifien. Après cet épisode sanglant, il se serait réfugié en Algérie puis aurait brouillé les pistes en voyageant régulièrement entre la Thaïlande, la Turquie, la Tanzanie et la Malaisie.

Avant d'être rattrapé sous le soleil de la ville dubaïote devenue, depuis quelques années, l'eldorado des narcotrafiquants français. ●

STÉPHANE SELLAMI

L'État condamné pour un déni de justice

Vincent Isore/IP3/MAXPPP

C'est une décision rare et qui n'est pas sans conséquence pour le justiciable. L'agent judiciaire de l'État (AJE) vient d'être condamné pour des faits de *« déni de justice »* par les juges du tribunal de Paris dans une procédure au civil.

De quoi s'agit-il ? Armin K., 32 ans, a été mis en examen, en novembre 2022, pour *« meurtre »*. Menacé de mort à plusieurs reprises par un ex-ami, il lui avait porté un coup de couteau à une jambe alors qu'il venait de pénétrer à son domicile de Créteil (Val-de-Marne), accompagné de cinq personnes. La victime était décédée des suites de ses blessures.

L'avocat de Armin K., Me Arash Derambarsh, a assigné l'État pour *« faute lourde »*, considérant que ce drame aurait pu être évité. Dans les mois qui ont précédé ce coup de couteau mortel, Armin K. avait déposé deux mains courantes, puis une plainte, en mars 2022, contre son ancien ami auprès du commissariat de Créteil.

Son conseil avait également adressé un courrier au secrétariat du procureur de la République de Créteil afin d'attirer son attention sur *« l'urgence à intervenir et le caractère réitéré des menaces »* à l'encontre de son client. Me Derambarsh assure ne pas avoir reçu de réponse à sa lettre.

Dans leur jugement, rendu le 24 août, que le JDD a pu consulter, les juges indiquent qu'*« il apparaît que le traitement de cette plainte, qui ne présentait pas de critère de complexité, serait d'un délai raisonnable s'il était intervenu dans un délai de six mois »*.

« Il convient de constater que suite au dépôt de plainte du 7 mars 2022 et au courrier du 17 mars 2022, aucun acte d'enquête effectif n'est intervenu [...]. *Compte tenu de l'absence d'acte d'enquête pendant près de neuf mois, et donc au-delà du délai raisonnable de six mois, la responsabilité de l'État est engagée pour un délai excessif de trois mois »* dans le traitement de la plainte de M. Armin K. L'agent judiciaire de l'État a donc été condamné à lui verser la somme de 1 500 euros au titre de son préjudice moral.

Mais les juges ont également précisé qu'*« il convient de distinguer le préjudice subi* [par Armin K., NDLR] *du fait des menaces pour lesquelles il a déposé plainte du préjudice subi du fait du déni de justice* [...]. *Il ne pourra à ce titre qu'être relevée l'absence de lien de causalité établi entre le délai de traitement de sa plainte et les faits du 10 novembre 2022 ayant conduit à sa mise en examen et à son placement en détention provisoire »*, ont estimé les magistrats parisiens.

Contacté, son avocat avance que cette condamnation est *« une première en France* [...]. *Grâce à ce jugement, qui fera jurisprudence, n'importe quel plaignant qui dépose plainte contre son agresseur pourra réclamer l'application d'un délai raisonnable de six mois maximum pour obtenir une enquête »*, soutient encore Me Arash Derambarsh.

Sollicité, le procureur de la République de Créteil n'a pas *« souhaité faire de commentaire sur une affaire judiciaire »*.

Pour autant, la plainte et le courrier de l'avocat auraient finalement été transmis au commissariat de Colombes (Hauts-de-Seine), lieu de résidence de l'auteur présumé des menaces de mort.

« Il y a un problème incontestable de délai de traitement, admet une source proche de l'affaire. *Mais nous sommes face à un problème de stock de dossiers à traiter par les services de police. Des plaintes qui ne sont pas traitées au bout de neuf mois, nous en avons des milliers en France. »* ● ST. S.

Et la montagne a tremblé au Maroc

Au milieu des ruines, à Marrakech, le 9 septembre. FADEL SENNA/AFP

SÉISME Le Maroc a subi un séisme de magnitude 7 sur l'échelle de Richter. Plus de 1300 morts et 1800 blessés, selon un bilan provisoire

Il était 23 h 11 environ quand la terre a commencé à trembler. La secousse est partie d'une petite commune perchée dans les montagnes du Haut Atlas à 71 kilomètres au sud de Marrakech. Elle a trouvé sur son chemin quatre provinces montagneuses relativement peu peuplées et qui concentrent l'essentiel des dégâts matériels et humains : El Haouz, Taroudant, Ouarzazate, Chichaoua. En contrebas des montagnes, la secousse a touché Marrakech où l'on dénombre des maisons endommagées et un bilan provisoire de treize morts. Plus loin et sur 400 kilomètres à la ronde, l'onde de choc a été ressentie à des degrés divers, jusqu'aux abords de Casablanca et de Rabat au nord. Une dizaine de secondes plus tard, tout était fini.

Craignant des répliques, plusieurs familles ont passé la nuit dehors, sur les places et dans les parcs publics, en particulier à Marrakech et à Agadir. La panique et la stupeur ne se sont dissipées qu'au petit matin. Le bilan risque de s'alourdir au fur et à mesure que les autorités des régions les plus durement touchées remontent leurs informations. On ne sait pas encore grand-chose de l'ampleur des dégâts matériels, on parle de maisons effondrées dans les villages de montagne, le tableau exact de la tragédie devrait se préciser d'ici dimanche.

En tout cas, la course contre la montre a commencé pour acheminer les secours, dégager les personnes bloquées sous les décombres et soigner les blessés. Les secouristes et les moyens logistiques affluent depuis tout le Maroc. L'armée est en pointe. Sur instructions royales, elle est en train de déployer de grands moyens dans la province d'El Haouz, où se situe l'épicentre du séisme : équipes de recherche et de sauvetage, drones, hélicoptères, avions, moyens du génie, hôpital de campagne. Les Marocains affluent en masse ce samedi au centre de transfusion sanguine de Marrakech, et des campagnes de dons s'organisent petit à petit dans tout le pays.

La solidarité internationale s'est manifestée immédiatement. Emmanuel Macron s'est dit *« bouleversé »* et a proposé l'aide de la France. Pedro Sánchez, le Premier ministre espagnol, tient à disposition des secouristes. Mohamed ben Zayed, le président des Émirats arabes unis, ordonne la mise en place d'un pont aérien humanitaire en direction du Maroc. Israël aurait proposé l'envoi d'une mission de secours également. Les États-Unis veulent aider. La Turquie et l'Inde viennent d'exprimer également leur solidarité. Il est probable que le Maroc accepte un certain degré de coopération internationale, reste à en définir les contours. L'Espagne, proche géographiquement et avec laquelle les liens en matière de sécurité sont au beau fixe, pourrait être un des premiers pays à intervenir.

Dans les prochaines heures, le Maroc joue gros. Il s'agit, bien entendu et avant tout, de sauver les vies qui peuvent être sauvées, un défi de taille dans des régions escarpées et mal équipées du point de vue de la santé publique. Il s'agit aussi de démontrer à la population que l'État est à la hauteur de l'événement, c'est-à-dire capable d'intervenir vite et bien, et avec empathie et humanité. Les Marocains ne sont pas familiers du péril sismique à la différence des Turcs ou des Japonais. Le pays n'a connu que deux grands séismes depuis soixante ans (Agadir et Al Hoceïma). L'opinion publique a toutes les chances d'être très sensible à la manière dont sera gérée cette catastrophe. ●

DRISS GHALI

Le monde au chevet du Maroc

HUMANITAIRE En réponse à la tragédie marocaine, la France et la communauté internationale se mobilisent pour apporter leur aide

« La France se tient prête à aider aux premiers secours », écrit Emmanuel Macron sur son compte X (ex-Twitter). À Marrakech, la vieille médina est dévastée. Les maisons construites avec des petits matériaux (terre et briques) n'ont pas résisté au séisme. Face aux images des maisons en ruines, le président français a fait part de son émotion et de sa mobilisation. Paris se prépare à envoyer de l'argent, des moyens militaires, comme des gros porteurs, pour transporter l'aide humanitaire, des hélicoptères ou encore des engins de déblaiement.

L'aide officielle française attend maintenant le feu vert du roi Mohammed VI pour partir sur place. C'est une course contre la montre qui est engagée dans le sud-ouest du Maroc pour retrouver les survivants. Selon les spécialistes, le séisme qui a touché Marrakech et ses environs serait trente fois plus puissant que celui qui avait frappé Agadir en 1960 et qui avait fait plus de 12 000 morts. Des milliers, des millions de Marocains se retrouvent à dormir dehors.

Un peu plus de 50 000 Français sont installés au Maroc. Le Quai d'Orsay a activé deux cellules de crise pour ceux qui ont besoin de renseignements ou qui veulent apporter leur aide. Une cellule de crise a aussi été mise en place à Montpellier où le maire, Michaël Delafosse, a annoncé qu'une équipe de pompiers du département de l'Hérault se prépare à partir pour le Maroc. Marseille propose de son côté d'envoyer des marins-pompiers sur place. À l'échelon régional, les trois régions du bassin méditerranéen (Paca, Occitanie et Corse) annoncent la mobilisation d'un million d'euros en faveur des sinistrés du royaume chérifien. La région Île-de-France se dit également solidaire. Valérie Pécresse a annoncé sur les réseaux sociaux le vote d'une enveloppe de 500 000 euros afin de venir en aide aux victimes.

Face à l'ampleur de la catastrophe, le monde entier propose son aide. Voisin européen le plus proche du Maroc, le Premier ministre espagnol a exprimé sa solidarité sur les réseaux sociaux. *« L'Espagne a proposé au Maroc à la fois des équipes de secours mais aussi son aide pour la reconstruction »*, a écrit Pedro Sánchez sur X. Mobilisation aussi de l'Algérie qui a fait un geste très symbolique. Après deux ans de rupture diplomatique avec Rabat, Alger a annoncé la réouverture de son espace aérien pour faciliter l'aide humanitaire. Le pays a exprimé sa solidarité avec *« le peuple marocain frère »*. De manière générale, le monde arabe exprime son soutien aux Marocains. Le roi de Jordanie a ordonné à son gouvernement d'apporter toute l'aide nécessaire au Maroc. Même discours de la part du Premier ministre irakien, de la Turquie et de l'Égypte.

L'Inde, la Chine, l'Union africaine, l'Italie, le Royaume-Uni, la Russie et l'Ukraine ont aussi adressé leurs condoléances et proposé assistance. Idem pour Israël, avec qui le Maroc a normalisé ses relations en 2020. Le Premier ministre israélien, Benjamin Netanyahou, a donné des instructions pour *« fournir toute l'assistance nécessaire au peuple marocain »*. Solidarité aussi des Américains. Depuis New Delhi où il participe au sommet du G20, Joe Biden s'est dit *« profondément attristé »*. Il a ajouté que *« les États-Unis sont prêts à apporter toute assistance nécessaire au peuple marocain »*. ●

MÉLANIE LEPOUTRE

Encore un G20, un G20 pour rien ?

Samedi, à New Delhi, ouverture du sommet en l'absence de Poutine et Xi Jinping.
DAN KITWOOD/GETTY IMAGES/AFP

SOMMET Pour la première fois, l'Inde accueille le G20. Une démonstration de sa puissance émergente

Envoyé spécial Europe 1
Sébastien Le Belzic New Delhi (Inde)

Dans les rues soudain désertes de New Delhi, les balayeurs s'affairent pour donner un coup de jeune à cette capitale bouillonnante et poussiéreuse. Une grande partie de la ville est fermée pendant toute la durée du G20, faisant planer un étrange silence dans cette mégalopole de plus de 30 millions d'habitants.

De larges posters du Premier ministre Narendra Modi décorent les principales artères cachant la misère omniprésente dans cette ville de contrastes où les gratte-ciel les plus modernes côtoient les bidonvilles les plus miséreux, kaléidoscope d'opulence et de pauvreté.

Des bannières aux couleurs du drapeau indien évoquent un pays triomphant, mais le G20 de New Delhi a du mal à convaincre. Les divergences entre les pays membres, notamment sur la manière d'aborder la guerre en Ukraine, constituent le principal obstacle à l'adoption d'une déclaration commune du G20. *« Si nous sommes effectivement une famille mondiale, nous ressemblons aujourd'hui à une famille plutôt dysfonctionnelle. Les divisions se creusent, les tensions s'exacerbent, ce qui fait planer le spectre de la fragmentation et de la confrontation »*, a lancé dès son arrivée en terre indienne António Guterres, secrétaire général des Nations unies.

Un communiqué final a été adopté dès le premier jour du sommet, hier, un texte *a minima* afin de satisfaire tous les participants, qui se concentre sur la lutte contre le réchauffement climatique et les crises financières sans même mentionner l'agression russe de l'Ukraine.

L'Inde a en effet choisi de ne pas condamner l'invasion de Moscou et a même accru ses échanges commerciaux avec la Russie de Vladimir Poutine, important toujours plus de pétrole russe et mettant le pays hôte du sommet en porte-à-faux vis-à-vis des États-Unis, des pays membres de l'Union européenne et de tous ceux qui ont pris des sanctions contre la Russie.

Mais pour l'Inde, l'essentiel est ailleurs. En accueillant son premier G20, New Delhi veut montrer au monde qu'elle est une puissance qui compte.

« C'est un sommet important car l'Inde est l'un des rares pays à rassembler les partenaires internationaux sur les questions politiques et économiques, explique-t-on dans l'entourage du président français. *L'Inde est un partenaire fiable avec lequel nous travaillons en toute confiance. »*

Dimanche midi, Emmanuel Macron déjeunera en tête-à-tête avec Narendra Modi. Les deux hommes s'étaient déjà vus lors du dernier défilé du 14 juillet à Paris. *« La relation entre les deux hommes est excellente »*, confie un conseiller de la présidence.

> **« Les divisions se creusent, les tensions s'exacerbent »**
> **António Guterres**

Des relations excellentes, mais pas forcément efficaces lorsqu'il s'agit d'obtenir de New Delhi de hausser le ton avec Moscou. L'Inde a même refusé une intervention en visioconférence du président ukrainien Volodymyr Zelensky, et Vladimir Poutine ne fait pas le déplacement au G20, lui qui est toujours sous la menace d'un mandat d'arrêt international.

Le président chinois, Xi Jinping, boude lui aussi pour la première fois depuis son arrivée au pouvoir il y a dix ans ce G20, en raison des tensions grandissantes entre la Chine et l'Inde qui se disputent des bouts de frontières sur les contreforts de l'Himalaya.

Leur absence laisse le champ libre aux États-Unis. Joe Biden, arrivé vendredi soir à New Delhi, s'est entretenu immédiatement avec le Premier ministre indien, mais loin des caméras.

Lors du sommet du G20 l'année dernière à Bali, les dirigeants s'étaient pourtant mis d'accord sur une déclaration soigneusement formulée qui soulignait les dommages causés par la guerre en Ukraine, tout en reconnaissant que les membres avaient des points de vue différents sur le conflit. Toutefois, lors de toutes les réunions précédentes organisées sous la présidence indienne cette année, les désaccords sur l'Ukraine ont toujours empêché la publication du moindre communiqué.

Créé en 1999, le groupe des vingt (G20) est un forum intergouvernemental composé de dix-neuf des pays aux économies les plus développées et de l'Union européenne. Ils seront rejoints bientôt par l'Union africaine, dont l'adhésion doit être validée à New Delhi. Ensemble, ils représentent 80 % de la production intérieure brute mondiale et 75 % du commerce international. Le G20 a retrouvé des couleurs en 2008 après la crise financière mondiale, mais il n'a jamais su trouver sa marque contrairement au G7, symbole d'un Occident qui se veut triomphant.

Barbe blanche et fines lunettes, Narendra Modi joue de son côté sa partition. Premier ministre depuis 2014, impossible d'échapper à ses portraits géants affichés partout dans le pays, et ses adversaires dénoncent un véritable culte de la personnalité. Ce nationaliste hindou aux faux airs de grand-père bienveillant rêve de retrouver l'âge d'or de Bharat, l'un des deux noms officiels du pays. C'est d'ailleurs au nom de Bharat que la présidence indienne a invité les chefs d'État au dîner officiel samedi soir, signe que l'Inde veut tourner la page de la colonisation britannique et affirmer son identité hindoue.

Ce nom, Bharat, trouve en effet son origine dans le *Mahabharata*, l'une des deux grandes épopées de l'Inde. Le roi Bharat, un monarque légendaire, aurait été le précurseur de tous les Indiens. Ce nom symbolise donc une nation composée des descendants du roi Bharat, à la différence de l'Inde dont le nom a été imposé par le colonisateur britannique. *« C'est notre moment, Modi est un visionnaire »*, s'enflamme un conseiller du ministre indien du Commerce et de l'Industrie en marge du sommet.

Symbole de ce grand écart entre le passé glorieux et le futur brillant, Narendra Modi est le seul chef de gouvernement d'un grand pays qui n'ait pas adopté le costume occidental dans le cadre de ses voyages à l'étranger. Même Xi Jinping, qui joue volontiers en col Mao à domicile, adopte le traditionnel costume deux pièces sombre de ses homologues occidentaux lorsqu'il voyage hors du pays. Et c'est donc vêtu d'un kurta et de churidars qu'il participe aux différentes réunions de ce G20 aux côtés des grands de ce monde.

« L'Inde a toujours porté la voix des pays du Sud, et elle fait de son mieux pour porter cette voix d'union au sein du forum du G20, explique Bhupendra Singh, professeur à l'Université Nehru de New Delhi. *Le Premier ministre Narendra Modi a toujours suivi cette direction. Il est très populaire non seulement en Inde, mais aussi dans le monde entier. »*

Si le G20 a accouché d'une souris, il aura au moins servi l'agenda du Premier ministre indien, grand gagnant de ce sommet de New Delhi. Lui qui fut pourtant longtemps *persona non grata* en Occident pour les complicités dont il était soupçonné dans les pogroms antimusulmans commis en 2002 dans l'État du Gujarat tient là une sorte de revanche. ●

DISPONIBLE SUR DIOR.COM

SAUVAGE

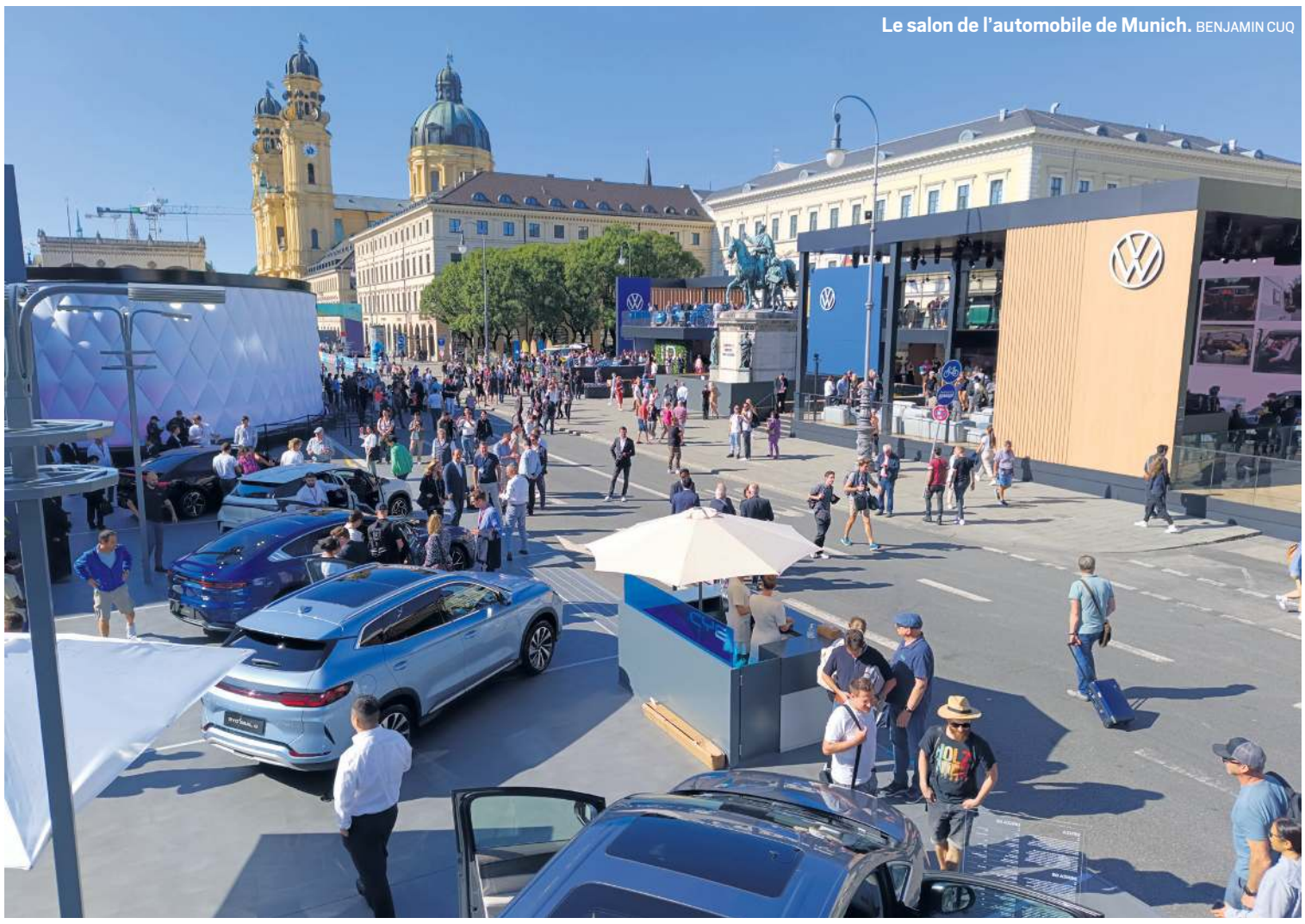
SAUVAGE
ELIXIR
Dior

DIOR

Automobile : l'Europe unie contre le reste du monde

CONCURRENCE

Lors du salon de l'auto de Munich, les constructeurs européens ont fait front contre Tesla et la menace chinoise



Le salon de l'automobile de Munich. BENJAMIN CUQ

Depuis le début de la semaine, au Messe de Munich (Allemagne), l'équivalent du parc des expositions de la porte de Versailles à Paris, l'ambiance est morose. C'est ici que se tient tous les deux ans (et jusqu'à ce dimanche) le salon de l'Automobile, organisé en alternance avec le Mondial de l'auto de Paris. Mais cette année, les allées sont désertées. Les exposants sont essentiellement des équipementiers qui s'adressent à des professionnels. Pour tenter d'égayer les lieux, les organisateurs ont disséminé les constructeurs un peu partout dans les six halles, mais les stands sont petits. Chez Mercedes-Benz, seulement deux voitures sont présentées : la nouvelle Classe E et un *concept car*, la Vision One Eleven. Chez Renault, le nouveau SUV-coupé Rafale côtoie le nouveau Scenic, qui n'est plus un monospace compact mais un SUV 100 % électrique. Le groupe Volkswagen a regroupé toutes ses marques et rassemble une demi-douzaine de voitures dont l'ID GTI, héritière électrique de l'iconique Golf… Les Allemands n'aimeraient plus les voitures ? Les militants de l'anti-voiture auraient-ils gagné leur lutte absurde ? Non, au contraire ! Mais en réalité, dans la capitale bavaroise, la fête se déroule en plein centre-ville et plus dans le salon. De la place de l'Opéra à celle du roi de Bavière, les rues ont été aménagées avec des stands plus impressionnants les uns que les autres. Et bonne nouvelle, ce salon à ciel ouvert est totalement gratuit. Seul nuage : une cinquantaine d'écolo-grincheux manifestent aussi silencieusement que roule une voiture électrique.

Sur près d'un hectare, face au Bayerische Staatsoper, la salle qui a vu les premières des opéras de Mozart et de Wagner, l'*« usine bavaroise de moteur »* (BMW en français, ndlr) rappelle qu'elle joue à domicile. Ici, elle présente ses nouvelles Série 5 et Série 7 électriques ainsi que ses Mini, elles aussi électriques. Elle dévoile aussi la première limousine 100 % électrique de l'histoire, l'i7 Protection. *« Son niveau de blindage est VR 9, le plus élevé. Elle résiste à un feu nourri de fusil d'assaut, à des tirs de sniper, à des explosifs ou des roquettes. Le défi a été d'incorporer plus de deux tonnes de blindage dans une voiture qui en pèse déjà plus de deux et demi, tout en conservant une vraie autonomie. Elle approche les 400 kilomètres. Il y a un peu de France dedans : ses pneus sont des Pax Michelin »*, s'enthousiasme Pierre Bedhome, porte-parole de BMW. Quid du prix d'un tel engin ? Officiellement fabriqué *« sur demande spéciale »*, il dépasse les 500 000 euros.

L'éternel rival de BMW n'est pas en reste. Cette année, Mercedes-Benz Group dévoile à l'occasion du salon de nombreux véhicules dont le prototype de la future CLA qui préfigure la nouvelle Classe A (*best-seller* de la marque à l'étoile). Sous le capot : 750 kilomètres d'autonomie avec une nouvelle génération de batteries 800 volts capables de récupérer 400 kilomètres en quinze minutes. *« Ce sera une vraie Tesla killer »*, commente un représentant de la marque. Plus que jamais l'ambiance est à la guerre chez les constructeurs. Toutefois, pour les Européens, l'ennemi désigné n'est plus local ou japonais, il est américain : Tesla.

Perfusé aux subventions du gouvernement américain et profitant de ses contrats avec la Nasa pour SpaceX, Elon Musk ne baisse plus les prix : il les casse ! Depuis le lancement de la Tesla Model 3 en 2018, son tarif a diminué de 23 % quand ceux de la concurrence ont grimpé d'autant. Idem pour son SUV, le Model Y. Le but étant de le proposer en France sous la barre des 47 000 euros, qui offre un bonus de l'État. Résultat : Skoda, Mercedes et BMW ont dû, à leur tour, réviser les prix de leurs SUV pour faire face à la vague Tesla Y. En 2023, l'américaine qui débute à 45 990 euros est déjà la neuvième voiture la plus vendue en France. Mieux en 2022 : elle a été la plus vendue au monde devant la Toyota Corolla. Se défendant de participer à ce dumping (et ayant décidé de relocaliser en France), Renault n'a pas annoncé le tarif de son nouveau Scenic électrique. Cependant, il est fort probable que son prix donné pour 620 kilomètres d'autonomie maximale, se situe juste en dessous des 47 000 euros fatidiques.

D'autant que les constructeurs européens font face à une nouvelle menace : les constructeurs chinois. Si Dongfeng, Hongqi, Yoyo, XPeng ou BYD ne vous disent encore rien, ce sont des noms à retenir. Ces constructeurs de l'empire du Milieu entendent s'implanter en Europe avec des modèles au design souvent très inspiré d'Audi, de Volkswagen ou de Tesla. *« Depuis dix ans, ils essaient de s'implanter en Europe, mais leurs voitures thermiques étaient moches et dangereuses,* nous glisse un cadre de Renault. *Avec les électriques, ce n'est plus la même limonade… Une voiture électrique est finalement techniquement plus simple à concevoir. Or, les Chinois disposent de l'infrastructure de production nécessaire et contrôlent le lithium nécessaire. Il y a trente ans, les constructeurs de luxe n'ont pas vu venir Lexus. Il y a vingt ans, on a sous-estimé les Coréens… Évitons le même écueil avec les Chinois. »* Reste que les nouvelles voitures chinoises ne sont vraiment pas *low cost* ; la nouvelle BYD Seal débute par exemple à 46 990 €. Même si elle est très bien équipée, une question se pose : le consommateur européen est-il prêt à payer une chinoise au prix d'une Mercedes ou d'une BMW ? ●

Dongfeng, Hongqi, Yoyo, XPeng ou BYD : des noms à retenir

BENJAMIN CUQ

EN VINGT-CINQ ANS, LA SMART A BIEN GRANDI

EN 1998, la première Smart sortait des chaînes de production de l'usine française du groupe Daimler. La voiture résolument citadine surprenait par sa capacité à se garer partout. Après des débuts difficiles, elle s'est imposée jusqu'aux États-Unis. Mais si la Fortwo est toujours fabriquée à Hambach (Moselle), sa fin est proche. En 2024, les chaînes s'arrêteront pour laisser toute la place à un gros 4x4 (non-électrique), l'Ineos Grenadier. Pour autant, cela ne signifie pas la fin de Smart. L'entreprise n'est plus une filiale 100 % Mercedes-Benz Group (nom de Daimler depuis 2022), mais une joint-venture entre l'allemand et le chinois Geely. C'est à Stuttgart (Bade-Wurtemberg) que sont désormais conçues les autos et à Xi'an (« bourgade » de 13 millions d'habitants au centre de la Chine) qu'elles sont fabriquées. Désormais, toute la gamme Smart est 100 % électrique. La première voiture lancée a été en 2022, la #1, un SUV de 4,30 mètres prévu pour 5 passagers, vendu à partir de 40 000 euros. Le salon de Munich a été l'occasion de présenter la #3, sa déclinaison SUV-coupé, dont les lignes et l'habitacle rappellent beaucoup l'EQA de Mercedes. *« Oui, la filiation est logique puisque ce sont les mêmes designers… Toutefois, que les amoureux de la Smart Fortwo se rassurent, si nous avons lancé la #1 puis directement la #3, c'est sans doute qu'une #2 héritière de notre modèle historique pourrait arriver sous-peu… »*, prévient Cyril Bravard, CEO de Smart Automobile France.

L'AUTO EN CHIFFRES

1 132 321 automobiles neuves ont été vendues en France depuis le début de l'année (+ 16,6 % vs 2022).

35 118 € prix moyen d'une voiture neuve.

41 473 € prix moyen d'une voiture électrique.

10,3 % du marché du diesel contre **15,4 %** pour les 100 % électriques.

Top 3 des voitures les plus vendues :

62 948 Renault Clio
59 388 Peugeot 208
45 140 Dacia Sandero

Top 3 des électriques les plus vendues :

22 423 Tesla Model Y
18 589 Dacia Spring
11 930 Tesla Model 3

Sources : AAAData/CCF

Le Journal du Dimanche

Offre **exceptionnelle** d'abonnement
100% numérique réservée aux **lecteurs**
du Journal du Dimanche

1€ LE 1ER MOIS
puis 6,90€ / mois

Abonnez-vous via ce QR code ou sur :
abo.lejdd.fr/?origin=promo

Le Journal du Dimanche, c'est toute la semaine sur lejdd.fr ou sur l'application mobile

Retrouvez **l'intégralité des articles** du JDD et ses suppléments **JDD Magazine** et **Version Femina**

Accédez au journal en version numérique en avant-première dès **23h45 le samedi soir**

Recevez nos **newsletters** quotidiennes et hebdomadaires **thématiques**

INTERVIEW

LOGEMENT Volume des ventes en chute libre et taux à la hausse : pour les revenus les plus faibles, il est impossible de devenir propriétaire

Loïc Cantin, président de la Fnaim.
MAXIME GRUSS/HANS LUCAS/AFP

Loïc Cantin : « L'immobilier n'est pas une rente, Monsieur le Président ! »

Élu à la tête de la Fnaim (Fédération nationale de l'immobilier) le 21 octobre 2022, Loïc Cantin, quarante ans d'activité immobilière à son actif, n'avait jamais vécu une crise sectorielle aussi violente. En exclusivité pour le *JDD*, il lance un cri d'alarme et interpelle le président de la République.

La rentrée confirme une baisse sévère des transactions immobilières en France. La situation est-elle encore plus grave que ce que vous aviez imaginé ?
Nous vivons un retournement historique du marché immobilier. À la fin 2023, nous devrions afficher une diminution des transactions de 15 à 17 %. C'est la plus forte baisse des ventes de logements depuis cinquante ans. Je vous le confirme, la situation est grave.

La hausse des taux d'intérêt est-elle la principale raison de cette chute des ventes de maisons et appartements ?
Sans aucun doute, elle a été foudroyante, compromettant la capacité d'emprunt des ménages. Les taux ont bondi de 1 à 4 % en dix-huit mois. Et ce n'est pas fini, on pourrait atteindre les 5 % début 2024, ce qui correspond à une baisse de pouvoir d'achat immobilier de 20 à 25 % pour l'ensemble des ménages français, déjà pris à la gorge par l'inflation.

Les prix de l'immobilier ne baissent que modérément (de 1 à 3 % au niveau national), ce qui ne compense pas l'augmentation des taux de crédit. Comment convaincre les vendeurs de diminuer le tarif de leur logement ?
La baisse des volumes précède toujours la baisse des prix. Les délais de vente s'allongent et les vendeurs finissent par revoir leurs ambitions à la baisse. À la Fnaim, nous parions sur une baisse des prix de 5 % en moyenne sur l'ensemble de la France cette année. Les territoires où les hausses ont été les plus importantes comme Paris, Bordeaux ou Lyon sont ceux où les prix dégringolent à vue d'œil. C'est plus lent sur le littoral où la demande est encore forte de la part d'une population proche de la retraite qui n'a pas recours à l'emprunt pour acquérir un bien.

Pour compenser la hausse fulgurante des taux d'intérêt, de combien faudrait-il que les prix des logements diminuent afin de relancer le marché de la transaction ?
Pour que les ménages français retrouvent la même capacité d'emprunt qu'avant la crise, il faudrait que les prix soient rabotés de 15 à 20 %. Je sais que ce n'est pas facile à atteindre pour les vendeurs, mais parfois, il faut se rendre à la raison. 1,2 million de transactions en 2022, c'était exceptionnel, le plus haut score jamais réalisé dans l'histoire de l'économie immobilière. Désormais, il va falloir composer avec 850 000 à 900 000 ventes par an. C'est une petite bombe à fragmentation qui va aussi détruire des emplois dans nos entreprises. On parle de 150 000 suppressions de postes, peut-être plus.

Donc selon vous, cette crise va-t-elle durer ?
Je ne veux pas faire de parallèles historiques trop hasardeux, mais souvenons-nous qu'en 1973, lors de la guerre du Kippour entre Israël et ses voisins arabes sur fond de crise énergétique, les taux se sont envolés pour atteindre plus de 18 %. Aujourd'hui, il y a un conflit en Ukraine, des tensions internationales préoccupantes et rien ne dit que cette progression des taux d'intérêt va s'arrêter. Au contraire, les voyants sont au rouge ; il suffit d'observer la politique des banques centrales comme la BCE : je suis certain qu'elle relèvera encore ses taux pour lutter contre l'inflation, d'ici à la fin de l'année.

Selon vous, dans l'immédiat, que faut-il imaginer pour tenter de relancer le marché immobilier ?
Je défends, auprès du ministre du Logement, Patrice Vergriete, la portabilité des prêts qui permet à des Français qui ont contracté un crédit à 1 %, il y a un an ou deux, de pouvoir le conserver pour une autre acquisition, ce qui leur donnerait un gain de pouvoir d'achat. Le ministre n'y semble pas insensible.

> « Un pays qui n'arrive pas à loger sa population ne peut pas être en paix avec lui-même ! »

Les primo-accédants ont disparu du marché immobilier ?
Ce sont les plus faibles revenus, ils ne peuvent pas acheter. Ils sont prisonniers de leur location. Le marché génère de l'exception qui elle-même génère de l'exclusion. C'est grave, quand même ! Tous les Français devraient pouvoir devenir propriétaires, c'est une mission régalienne de l'État. Un pays qui n'arrive pas à loger sa population ne peut pas être en paix avec lui-même !

Vous craigniez que de plus en plus de Français dorment dans la rue ?
En 2023, 30 % des SDF ont un travail en France. C'est la preuve que ce n'est pas le travail qui est excluant, mais bien le logement. Au-delà de la crise, c'est le résultat d'un manque flagrant de vision de l'État. Il n'y a pas de feuille de route en matière de logement. Rappelons-nous les déclarations du président de la République pendant sa campagne : *« L'immobilier, c'est la rente. »* Quand on pense cela, on ne peut pas avoir de stratégie pour accompagner tous les Français dans leur parcours immobilier.

Selon vous, Emmanuel Macron n'aime pas les propriétaires ? Les considère-t-il comme des nantis ?
Oui, c'est un peu ça. Le logement ne peut se réguler seul, ce n'est pas un système boursier et, s'il pense cela, c'est une profonde erreur. Il faut le dire, le gouvernement n'agit ni sur le marché de la propriété ni sur celui du locatif. Résultat, on assiste à un dérèglement général avec des ventes et des locations bloquées. Oui, nous allons dans le mur. Oui, nous allons vers la plus grande crise du logement depuis l'après-guerre notamment parce qu'on a délaissé depuis des années l'accession à la propriété. Être propriétaire n'est pas un vilain mot, l'immobilier locatif n'est pas une rente, il a un rôle d'utilité dans un pays comme la France.

Le prêt à taux zéro, réduit à partir de janvier 2024, disparaîtra définitivement en 2027. Le Pinel, qui aide les investisseurs dans le locatif neuf, a été restreint et doit s'éteindre au 31 décembre 2024… L'État-providence, est-ce fini ?
Ces décisions sont des erreurs. Il va falloir être très attentif au projet de loi de finance 2024 concocté par Bercy. J'entends que notre dette de plus de 3 000 milliards est intenable, mais le gouvernement va devoir faire des choix ; l'argent qui va au logement ne part pas dans les paradis fiscaux. C'est le seul bien qui ne peut être délocalisable. Les aides, ce n'est pas de l'argent jeté par les fenêtres, elles alimentent l'économie réelle et soutiennent l'emploi.

Beaucoup de propriétaires bailleurs préfèrent se séparer de leurs biens plutôt que de les rénover, notamment les propriétaires dont les logements sont classés F et G selon le diagnostic de performance énergétique. Les travaux sont trop coûteux et les aides trop restrictives. La rénovation des passoires thermiques est-elle un échec ?
Nous n'arriverons pas à rénover le parc des logements classés F et G dans les délais imposés par le gouvernement, soit entre le 1er janvier 2025 et le 1er janvier 2028. Nous parlons ici de 5,5 millions de logements et de 200 milliards de travaux. Le projet de loi de finance prévoit une dotation budgétaire de 4 milliards d'euros par an pendant quatre ans. Seize milliards d'aides au total pour 200 milliards d'euros de travaux. Nous sommes loin du compte.

Face au manque de logements, le ministre Patrice Vergriete dit qu'il aimerait faire appel à des investisseurs privés qui viendraient compléter les institutionnels comme certains groupes bancaires ou d'assurance. Est-ce une bonne idée ?
Les investisseurs institutionnels comme les banques ou les assurances ont quitté l'habitat depuis des décennies pour l'immobilier d'entreprise ou commercial, plus rentables. Ils ne vont pas revenir demain. C'est complètement dogmatique et irréaliste.

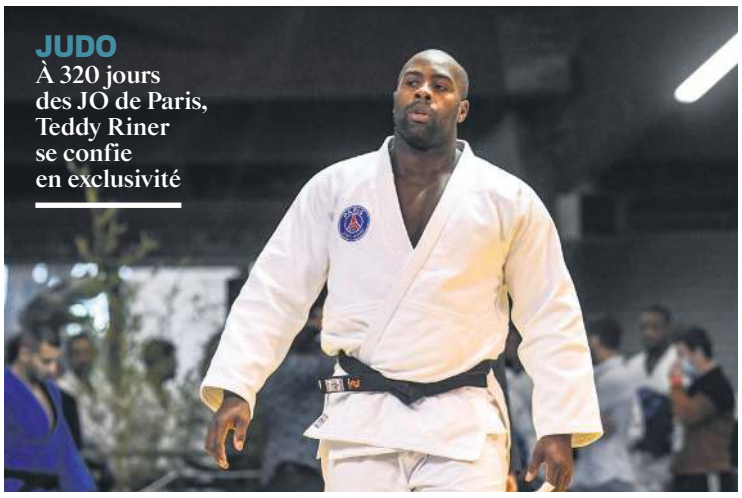
Si vous deviez interpeller Emmanuel Macron directement, en une phrase, vous lui diriez quoi ?
Monsieur le Président, il n'est jamais trop tard pour agir ! ●

PROPOS RECUEILLIS PAR CHRISTOPHE BORDET

FORME OLYMPIQUE

Teddy en mode « winner »

PAR **CÉLINE GÉRAUD**



L'INDEPENDANT/MICHEL CLEMENTZ/MAXPPP

JUDO À 320 jours des JO de Paris, Teddy Riner se confie en exclusivité

Vendredi dernier, rendez-vous est pris au Parc des Princes. Teddy Riner porte les couleurs du PSG Judo depuis 2017. Sourire goguenard, démarche chaloupée, il est de très bonne humeur. Forcément. Il revient d'un séjour de quinze jours en Guadeloupe, son île natale. *« Je me suis ressourcé, j'ai travaillé, j'étais tranquille. Depuis la pandémie, on s'est aperçu que ce n'était pas la peine d'aller au bout du monde, vers des destinations loufoques, où il fait froid et où l'on ne prend pas de plaisir pour organiser une bonne préparation physique. En Guadeloupe, je suis chez moi et après l'entraînement je vois ma famille. »* On ne s'était pas vu depuis des mois, et je commence par prendre des nouvelles… de son pèse-personne ! Je le sais gourmand et, par le passé, ses escales outremer s'étaient parfois transformées en kilos superflus. *« Tu fais combien ? »* Réponse supersonique : *« À ton avis ? »* Après un rapide coup d'œil panoramique sur sa silhouette, j'ose un : *« 150 kilos ? »* Il éclate de rire. *« Tu abuses, je ne suis qu'à 148, t'es méchante en fait ! L'objectif, c'est de descendre à mon poids de forme pour les Jeux, autour de 140 kg. Je vais y arriver en douceur. »* Une fois passé ce point *summer body*, Teddy détaille sa préparation. Avaler des tonnes de fonte pour gagner en explosivité, c'est sa routine pour ne pas trembler face à ces adversaires chaque année un peu plus nombreux à vouloir déboulonner la légende du judo.

« J'ai déjà commencé à rêver des Jeux »

Le 13 mai dernier sur les tatamis de Doha, au Qatar, Teddy a parfaitement maîtrisé cette meute arrogante en décrochant un onzième titre mondial, six ans après son dernier sacre, et alors qu'il était *« seulement »* à 60 % de ses capacités. Un exploit magistral, tout juste terni par cette polémique : en finale, dans le temps additionnel face au Russe Tasoev, le judoka français aurait bénéficié d'une erreur d'arbitrage. Après avoir visionné de nouveau l'action, la Fédération internationale de judo a décidé d'accorder une autre médaille d'or au Russe, Teddy conservant la sienne. Ce rebondissement inattendu, le Français ne l'a pas très bien vécu. *« Franchement, au début ça m'a empêché de dormir. Ensuite, j'ai regardé de nouveau la finale, puis j'ai relu le règlement et j'ai retrouvé le sommeil. Au fond de moi, je sais que j'ai fait ce qu'il fallait et que je n'ai rien à me reprocher. Je remettrai les pendules à l'heure sur les tatamis à Paris. Point final. »*

Avant cela, on le retrouvera au Grand Slam d'Abu Dhabi, du 24 au 26 octobre, pour son retour sur le circuit international. Il disputera la Ligue des champions de judo avec le PSG, le 9 décembre à Belgrade. Les deux dernières balises en 2023 pour un champion trentenaire qui se ménage, mais doit chercher des points en compétition. Teddy Riner est actuellement neuvième au classement mondial. D'ici à juin 2024, il doit faire partie des huit premiers pour être tête de série aux JO et s'épargner à la fois un tirage au sort compliqué et un combat supplémentaire. *« Teddy est une Formule 1 parfaitement réglée,* m'explique Djamel Bouras, président du PSG Judo. *Il se connaît par cœur, il ne se ment pas. Mais nous avons régulièrement des échanges francs, faire le ménage dans son emploi du temps pour optimiser ses performances. »*

Le 2 août 2024, sur les tatamis de l'Arena du Champ-de-Mars, Teddy Riner sera l'homme à battre. *« La pression sera énorme, je m'y prépare, sans relâche. Je m'impose des séances de méditation, avec des exercices de respiration, de visualisation, pour être prêt quand ça va se corser. J'ai déjà commencé à rêver de cette journée, à en cauchemarder aussi. Je me vois gagner, je me vois perdre, je me retrouve dans la pire des situations et je renverse tout. C'est bon signe. »* ●

FOOTBALL

Kolo Muani, la fracture allemande

TRANSFERT L'ex-attaquant de Francfort, désormais au PSG après un conflit avec son ancien club, retrouve l'Allemagne avec l'équipe de France mardi (21 h). Il n'y sera pas forcément bien accueilli

« Kohle Muani : l'argent ne change pas le caractère, il ne fait que le révéler. » La banderole s'étale dans le virage du stade de Francfort il y a dix jours. En jouant sur les mots (*Kohle* veut dire *« pognon »*), les Ultras allemands envoient un message d'adieu cinglant à celui qu'ils acclamaient plus tôt. L'histoire était pourtant magnifique. Arrivé libre de Nantes à l'été 2022, le Francilien empile rapidement buts et passes décisives sous le maillot de l'Eintracht. Didier Deschamps l'appelle pour la Coupe du monde au Qatar. Son entrée tonitruante en finale manque de bouleverser le destin des Bleus. Mais il perd son duel avec le gardien argentin Martinez, et la suite est dans les manuels d'histoire du foot. À son retour en Europe, le longiligne attaquant (1,87 m) reprend le fil d'une saison brillante, tellement réussie (23 buts avec Francfort) que les plus grandes écuries européennes le convoitent ; un buteur de 24 ans, puissant, efficace, constitue une rareté sur le marché. Parmi elles, le PSG, engagé dans une opération de refonte radicale. Les dirigeants qataris veulent *« franciser »* l'équipe pour convaincre Mbappé de rester au pays via l'arrivée de joueurs *« Kylian-compatibles »*. Né à Bondy comme lui, son copain Kolo Muani coche toutes les cases. Seul hic, Francfort ne souhaite pas lâcher sa pépite, sous contrat jusqu'en 2027. Kolo Muani affiche sa préférence, rejoindre Paris. Fin août, à quelques heures de la fermeture du *« mercato »*, le joueur sèche l'entraînement et monte dans un avion, direction la France. *« Ce n'est pas un secret*, explique-t-il à Sky Allemagne. *Le PSG a fait une offre record pour moi. Un transfert à Paris est une chance unique pour moi. J'aimerais être transféré et je l'ai dit à mes dirigeants. »* Avec plus de 90 millions d'euros sur la table, le PSG rapatrie l'international sur le gong. *« Les paramètres économiques, un montant record pour un transfert dans notre club, ont été décisifs »*, commentera Markus Krösche. Grâce à cette manne, équivalente à plus de la moitié de son budget, Francfort sèchera ses larmes. Quant au flegmatique attaquant, il n'a pas tardé à poster des vidéos, vêtu de son nouveau maillot *« de cœur »*. Avec Mbappé, Dembélé et Kolo Muani, le PSG peut s'enorgueillir d'aligner l'attaque de l'équipe de France. Une chance pour le club et pour les Bleus. Tant pis pour les probables sifflets mardi soir à Dortmund. ●

JEAN-FRANÇOIS PÉRÈS

Randal Kolo Muani à Clairefontaine, le 20 mars 2023. CHRISTOPHE SAIDI/SIPA

Richard Astre, ma première idole en rugby

NOUS NOUS SOMMES TANT AIMÉS

EUROPE1/P. OLIVIER/CAPA PICTURES

JACQUES VENDROUX

SI J'AI POUR HABITUDE DE VOUS PARLER DE FOOTBALL dans cette chronique et de déblatérer sans fin à propos des Verts de Saint-Étienne, j'aimerais aujourd'hui vous parler de rugby. Alors que le coup d'envoi de la Coupe du monde vient d'être donné en France, je me suis remémoré les grandes époques et les grandes équipes du Championnat de France. Trois équipes sont selon moi les plus grandes de l'histoire du rugby français. Je me souviens – avec ma dose habituelle de nostalgie – des joueurs, des entraîneurs, des présidents qui m'ont fait aimer ce sport dont je ne suis certes pas un grand spécialiste, mais que j'affectionne particulièrement. Ces trois clubs légendaires, au-dessus de tout, sont le FC Lourdes, l'AS Béziers et le Stade toulousain.

Lourdes ne faisait rien comme les autres. Le club pyrénéen fait office de véritable précurseur, notamment par le jeu très offensif qu'il proposait lors de ses heures glorieuses dans les années 1950. Emmené par l'immense Jean Prat – surnommé *« Monsieur rugby »* par les Anglais –, et son frère Maurice, le FC Lourdes remporte sept titres de champion de France entre 1948 et 1960, puis un huitième en 1968. Je n'oublie pas les autres grands joueurs qui ont porté les couleurs de ce club mythique, le quatrième plus titré de l'histoire du rugby français. Je pense à l'autre fratrie de l'équipe, Antoine et François Labazuy, à Jean Lacaze, surnommé *« Papillon »*, Jean Barthe, Roger Martine, sans oublier Henri Rancoule puis son fils Jean-Michel. Lourdes, c'était magique. C'était le rugby.

Vient ensuite l'AS Béziers, qui a pris le relais de Lourdes en dominant le championnat des années 1970 au milieu des années 1980. Lors de cette longue période de domination, le club, alors surnommé le *« Grand Béziers »*, a remporté pas moins de onze titres, entre 1961 et 1984 (dix ans d'attente entre les deux premiers titres en 1961 et 1971). Cette hégémonie n'est pas un hasard. Quand on a Georges Mas pour président, Raoul Barrière comme entraîneur et l'immense Richard Astre comme demi de mêlée et capitaine, on gagne. Un triumvirat d'une efficacité diabolique, presque écœurante tant la domination de Béziers était sans partage. Toutes les décisions étaient prises à trois, c'est la cohérence du commandement. Il faut dire qu'ils ont été bien épaulés par Jack Cantoni, Alain Estève, Olivier Saïsset, Armand Vaquerin, Henri Cabrol ou Alain Paco. Cette équipe est une histoire d'hommes, d'amitiés, de fidélité, d'engueulades, de dignité, de paroles données, de combattants terribles. Cette histoire a duré dix ans, sans faille, sans embrouille. C'est très rare de vivre dix ans ensemble et d'obtenir tous ces résultats incroyables.

Enfin, je suis obligé de parler du Stade toulousain, club le plus titré de l'histoire de France avec 22 titres, mais aussi d'Europe, avec cinq trophées continentaux remportés. Toulouse, c'est un centre de formation inégalable. C'est aussi des entraîneurs dont les noms sont à jamais gravés dans la roche : Pierre Villepreux, Jean-Claude Skrela, Guy Novès et maintenant Ugo Mola. Ce sont des joueurs de légende, dont les noms sont forcément familiers du plus grand nombre : Jean-Pierre Rives, les Ntamak, Fabien Pelous, Thomas Castaignède, Clément Poitrenaud, Frédéric Michalak, Thierry Dusautoir, Antoine Dupont et bien d'autres. Le *« Stade »* est sûrement la plus grande vitrine du championnat de France partout dans le monde, réjouissons-nous.

Voilà mes trois grands clubs, mes trois amours dans ce sport si noble qu'est le rugby. Ce n'est pas un hasard si ces formations ont dominé sur de longues périodes – domination toujours en cours pour le Stade toulousain d'ailleurs. Ce sont des périodes du rugby incroyables, où le sens de l'honneur et du maillot prédominait. Ce sport sera toujours particulier pour moi. J'ai une immense pensée pour Roger Couderc, qui m'a pris dans ses bras en 1966 quand je suis arrivé à la télévision. Il était et restera pour toujours un homme immense, le rugby lui doit beaucoup… ●

RÉALISÉ AVEC LA COMPLICITÉ D'HUGO LE VAY ET RICHARD ASTRE

Opinions & Controverses

Retour à la garderie !

Par Lisa Kamen-Hirsig

GÉNÉRATION Première semaine de septembre, des cohortes de professeurs et des millions d'élèves reprennent le chemin de la grande garderie qu'est devenue l'« école de la République ».

SAMUEL KIRSZENBAUM

PROFESSEUR DES ÉCOLES*

Parmi eux, de tout nouveaux collégiens entrent en 6e. Ils ont appris lundi 4 septembre qu'ils devraient cette année planter un arbre. Tous. En effet, M. Macron veut que les collégiens et lycéens français soient des *« acteurs de l'écologie »* et qu'*« on ait cette génération où chaque collégien plante son arbre »*. *« Cette »* génération ? Mais de quoi parle-t-il ? *« Cette génération »* a-t-elle été évoquée avant ?

L'objectif est – quand même ! – de reboiser la France d'un milliard d'arbres en dix ans ! 100 millions par an ! 1,4 arbre par Français. Nul ne sait si cela se déroulera pendant les heures de cours ou si l'élève devra apporter la preuve de son travail, si ces plantations donneront lieu à des cérémonies républicaines semblables à celles que les révolutionnaires organisaient autour des arbres de la Liberté, si les pelles et les pioches et le terreau nécessaires seront remboursés par l'État. L'Éducation nationale fournira-t-elle les glands ? Un bonsaï, ça compte ? Affaire à suivre…

Une fois de plus, l'État montre qu'il n'est plus au service de l'école, mais qu'il attend bien de l'école qu'elle soit à son service. Cela ne date pas d'hier. On le sait, l'école en France est vue depuis le début du XXe siècle comme *« la fabrique du petit républicain »*. L'instruction et l'émancipation passent loin derrière ce premier objectif. Comme s'il suffisait de psalmodier la devise de la France sur tous les tons pour transformer les enfants en bons citoyens. Fort heureusement, l'enfant est terriblement individualiste et exigeant. Il résiste. On lui a dit qu'à l'école on l'instruirait. Il attend.

Monsieur Macron n'aime pas qu'on lui résiste. Il a donc décidé que l'éducation relèverait du domaine présidentiel et statué dans la foulée : *« Chaque semaine, un grand texte fondamental sur nos valeurs sera lu dans chaque classe puis débattu. »* Il y a 36 semaines d'école. J'attends avec impatience les 36 textes fondamentaux sur les valeurs de la République qui seront débattus dans chaque classe. Lira-t-on les mêmes textes à tous les élèves de 3 à 16 ans ? Et l'année suivante, faudra-t-il dégoter 36 autres textes afin de ne pas se répéter ? La Déclaration des droits de l'homme est déjà étudiée dans les classes. On peut y ajouter la Constitution de notre pays, mais… Lesquels de nos grands auteurs classiques ont écrit sur « les valeurs de la République » ? On lit à l'école pour donner le goût de la lecture, de la littérature, du style. On lit pour raconter des histoires de guerre, d'amour, de trahison… Des histoires qui finissent mal parfois. Est-ce que les histoires républicaines peuvent avoir une issue fatale ? Homère, Perrault, Flaubert, Maupassant ou Camus véhiculent-ils suffisamment les valeurs de la République ? J'aimerais avoir l'occasion d'en parler avec nos grands auteurs contemporains : *« Êtes-vous certain d'avoir mis la bonne dose de laïcité dans votre roman ? Et l'égalité femmes-hommes, y avez-vous pensé ? Il y a un moment où l'un de vos personnages est intolérant ! Vous ne serez pas lu dans les écoles ! »*

L'école est vue depuis le début du XXe siècle comme « la fabrique du petit républicain »

Bien campé sur ses positions jupitériennes, notre président a également indiqué qu'il souhaitait *« construire une nation olympique »*. On le sent sur le point de décréter que le sport est une valeur républicaine : liberté, égalité, fraternité, laïcité, sportivité. Ça fait beaucoup mais… le mot liberté a-t-il encore sa place sur nos frontons ? Comme le rappelle le site de l'Éducation nationale, *« à l'occasion des Jeux olympiques et paralympiques en France à l'été 2024, l'École de la République est appelée à faire vivre aux élèves toutes les dimensions du sport : physiques, culturelles, artistiques, citoyennes, patrimoniales »*. Les programmes prévoyaient déjà une demi-heure de sport quotidienne à l'école primaire, demi-heure que M. Macron, maître des horloges rappelons-le, souhaite transformer en heure quotidienne, proposition quasiment impossible à mettre en œuvre dans la plupart des écoles, mais la réalité n'a jamais intéressé les idéologues. Le Comité olympique propose même un label aux écoles de France qui souhaitent être *« accompagnées dans leur démarche sportive »*. Imaginez le temps passé en paperasseries par les enseignants et les chefs d'établissement pour mendier une aide supplémentaire… En cette année olympique, c'est bien le minimum et, après tout, quelle idée saugrenue d'enseigner la grammaire, l'arithmétique et l'histoire dans une garderie ! ●

*** Vient de faire paraître *La Grande Garderie, Comment l'Éducation nationale sacrifie nos enfants*, Albin Michel, 288 pages, 20,90 euros.**

Le roman national contre l'abaya ?

Jean-Loup Bonnamy

ASSIMILATION Depuis l'affaire du foulard à Creil en 1989, les islamistes utilisent la question du vêtement pour faire pression sur l'Éducation nationale et tester sa résistance. Mais si le problème persiste depuis aussi longtemps, c'est parce que l'on ne pose pas les bons diagnostics. Quelle image de nous-mêmes nous renvoient en miroir ces abayas et ces qamis ? Pourquoi autant de jeunes sont-ils si réceptifs à ce message ?

De toute évidence, les élèves concernés refusent de s'assimiler à la société française et entendent faire prévaloir d'autres normes culturelles. Mais Emmanuel Macron a lui-même déclaré : *« Il n'y a pas de culture française. »* En tant que président de la République, il devrait pourtant être le défenseur et le porte-étendard de cette culture. En la dénigrant, il alimente, sans le savoir, le terreau intellectuel et moral sur lequel prospère le séparatisme. Personne ne veut s'assimiler à une culture dénigrée et décrétée inexistante.

De même, invoquer la laïcité comme rempart contre le communautarisme ne servira à rien. On ne peut combattre un système de croyances que par un autre. Prise isolément, la laïcité est une position neutre qui ne donne pas de sens à la vie et n'offre pas de transcendance. Elle ne peut suffire à fédérer un groupe. Elle ne trouve sa force que lorsqu'elle s'inscrit dans une mystique patriotique. En France, c'est l'exaltation permanente du drapeau et la diffusion du roman national qui permirent à la IIIe République de construire progressivement un modèle laïc qui trouva son ciment dans le sang des soldats tués lors de la Première Guerre mondiale.

CNEWS

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE, AGRÉGÉ DE PHILOSOPHIE

Laïcité et valeurs de la République n'ont donc de sens qu'inscrites dans une histoire et appuyées par le patriotisme. Longtemps, la République a offert une mythologie mobilisatrice : monuments aux morts, recueillements, cérémonies, commémorations des batailles, galeries de héros de l'histoire de France (de Clovis à de Gaulle, en passant par Jeanne d'Arc, Danton, Victor Hugo et Pasteur), martyrs (par exemple, Jean Moulin et Marc Bloch), culte du drapeau tricolore… tout cela a été jeté aux orties.

L'État s'est vidé de sa sacralité et de son autorité pour devenir un grand dispensateur de droits et d'allocations. Chaque être humain a besoin d'identité : si la République n'offre plus ni grand récit, ni identité, ni fierté, alors l'individu-consommateur, ex-citoyen, livré à lui-même, ira chercher une identité ailleurs. Sur l'école, les classes dirigeantes s'enferrent dans leurs contradictions. Depuis quarante ans, on fait entrer la société dans l'école. Et on s'étonne de voir des élèves se présenter en tenue islamique alors que c'est la conséquence logique de ce choix. Aujourd'hui, l'islam est la religion d'une partie du corps social.

Or cet islam est travaillé en profondeur par des militants islamistes. Si l'islamisme est dans la société et si la société entre dans l'école, alors l'islamisme y entre aussi. Face à cet état de fait, il y a deux options. Soit on considère que l'école est un sanctuaire, que l'enfant devient véritablement quelqu'un d'autre quand il pénètre dans son établissement scolaire et que les influences de sa famille et de sa religion, mais aussi celles du marché et des médias, doivent être mises de côté durant le temps scolaire. On verra ainsi dans l'enfant et dans l'élève deux êtres distincts. C'est à cette condition qu'il sera légitime et cohérent de défendre la laïcité à l'école.

La laïcité ne trouve sa force que lorsqu'elle s'inscrit dans une mystique patriotique

Soit on considère que l'école doit être pénétrée en profondeur par les forces qui traversent la société. Mais dans ce cas, on n'aura pas le droit d'en déplorer les conséquences. Ainsi, si l'on cite des programmes de télé-réalité dans les manuels scolaires (comme c'est le cas aujourd'hui), on sera inconséquent de déplorer la baisse du niveau.

Si l'on fait entrer les parents dans la *« communauté éducative »* (article 11 du Code de l'éducation), on sera malvenu de s'étonner que 48 % des violences, insultes et menaces commises contre les enseignants viennent de ces mêmes parents. Et si l'on n'enseigne plus le roman national dans les cours d'histoire, on devra accepter que les élèves ne soient plus fiers d'être français et se tournent vers d'autres affiliations.

Avec tout ce que cela comporte comme menaces pour la paix civile. ●

VIM/ABACA

Jacques Julliard ou la République… notre royaume de France

Par Manuel Valls*

HOMMAGE Le 10 mai dernier, nous déjeunions avec Pascal Bruckner chez Jacques et Suzanne Julliard. Un 10 mai, oui, le jour anniversaire de la victoire de François Mitterrand en 1981, puisque la vie ne manque pas de symboles savoureux.

J'aimais retrouver ce couple accueillant et chaleureux dans sa belle maison de Bourg-la-Reine. Ni l'âge ni la maladie n'altéraient la bonne humeur et l'appétit de nos hôtes, toujours amoureux après soixante-six années de mariage, liés par une belle complicité intellectuelle grâce à la littérature.

Jacques et Suzanne étaient heureux ce 10 mai. Ils aimaient discuter de l'actualité politique mais aussi évoquer leur famille, la vie de leurs enfants et petits-enfants. Au retour, Pascal Bruckner s'émerveillait et soulignait justement que *« Jacques Julliard était vraiment un honnête homme et l'emblème d'une gauche intelligente »*. Et il ajoutait, en souriant que *« l'espèce se faisait rare »*. Je ne savais pas que je venais de le voir pour la dernière fois.

À mes yeux, les Julliard incarnent précisément ce qu'il y a de plus beau dans la méritocratie française et républicaine. Suzanne, professeur de lettres, est l'auteur de deux merveilleuses anthologies, l'une sur la poésie française, l'autre sur sa prose. Jacques, lui, n'en était plus à une casquette supplémentaire. Historien, professeur, essayiste, journaliste et syndicaliste, la clarté de son esprit et la lucidité de son analyse n'ont cessé de nous éclairer. Sa passion était donc la littérature française. Pascal, Chateaubriand, Simone Weil, Bernanos, Mauriac étaient ses héros. Quel aurait été mon bonheur de les avoir comme enseignants !

Jacques s'est éteint à l'âge de 90 ans. Ce 8 septembre 2023, la France a perdu l'un de ses intellectuels les plus précieux.

J'espérais le revoir dans les prochaines semaines pour commenter avec lui l'actualité ou ses dernières tribunes parues dans la presse. Dans son salon aux murs tapissés de livres et d'objets religieux, ou dans sa salle à manger, autour d'une bonne bouteille de vin ou d'un verre de Porto, il aimait recevoir et parlementer sur l'avenir de la France et aussi, préoccupé, sur celui de la gauche et de la social-démocratie dont il se réclamait.

Fils de résistant, catholique, se qualifiant de *« proudhonien »* et de socialiste religieux, mais également admirateur de Charles de Gaulle, il était au fond inclassable. Pascal Bruckner a raison de souligner que *« Julliard avait un talent incisif pour ramasser en une formule brillante tout un raisonnement. À la différence de beaucoup de ses confrères, il possédait une culture classique, une culture chrétienne qui rehaussait la qualité de ses analyses. Il savait saisir en quelques phrases une situation complexe et nous rendait plus intelligents »*. Il était tout simplement libre.

Jacques Julliard, résolument anticolonialiste, s'était engagé à l'UNEF pendant la guerre d'Algérie. Envoyé comme élève-officier en Algérie, il fut le témoin d'actes atroces. Comme toute une génération, il en tirera une aversion contre la SFIO. Il pouvait être féroce : *« Pour le monde entier, le socialisme français ce n'est ni Fourier ni Proudhon. Ni Varlin ni Jaurès ni Péri. C'est Mollet et Lacoste. Il faudra bien un jour se souvenir de cela, renoncer à une étiquette déshonorante et jeter aux ordures ce cadavre puant : le socialisme français. »*

Membre de la direction de la CFDT, directeur de collection aux éditions du Seuil, collaborateur à la revue *Esprit* et éditorialiste pendant plus de trente ans au *Nouvel Obs*, aux côtés de son ami Jean Daniel, il parlait de sa plus grande fierté avec humilité : avoir été élu du bureau national et directeur d'une grande centrale ouvrière française. Il était un intellectuel de gauche, la deuxième, celle de Michel Rocard. Cela ne l'empêchait pas de nourrir une relation respectueuse avec François Mitterrand grâce à leur passion commune pour la littérature.

Jacques Julliard était un intellectuel de gauche, la deuxième, celle de Rocard

Mais progressivement, comme d'autres, il avait trouvé refuge chaque mois dans les colonnes du *Figaro* et toutes les semaines dans *Marianne*. Il s'y exprimait toujours avec la même liberté de ton, déçu et inquiet des évolutions de la gauche ou des dérives de l'école publique. Sans sectarisme, il aurait pu cependant reprendre la formule de Camus : *« Je sais que je mourrai à gauche, malgré elle, et malgré moi. »*

Sa foi dans le Christ, son amour pour la France, son attachement à la République et à la laïcité formaient véritablement le socle de sa vie. D'où sa passion pour Charles Péguy et de sa *« République… notre royaume de France »* dont il faisait pour chaque chose son étendard.

Je l'ai connu dans les années 1980 dans le sillage de Michel Rocard et des revues *Faire* et *Intervention*. Un autre temps, qui privilégiait le débat intellectuel… Puis nous nous sommes vus plus régulièrement chez nos amis communs Tony et Françoise Dreyfus. Malade, il n'avait pas pu assister, au printemps dernier, aux obsèques de son compagnon de route rocardien.

Depuis *Clemenceau briseur de grèves*, le titre de son premier ouvrage, mais dont il admirait l'universalisme jusqu'à *La Gauche et le Peuple* (avec Jean-Claude Michéa), en passant par *Les gauches françaises 1762-2012. Histoire, politique et imaginaire,* Julliard poursuivait son dialogue sans complaisance avec les gauches.

Profondément hostile au communisme, il questionnait aussi la notion de socialisme, tant celui-ci agrégeait des tendances parfois très éloignées les unes des autres. Pour lui, c'était Leroux plutôt que Babeuf, Proudhon plutôt que Louis Blanc, Georges Sorel plutôt que Jaurès, Mendès plutôt que Mollet, Rocard plutôt que Mitterrand… Julliard assurait que la gauche, *« depuis ses origines, c'est l'alliance de l'idée scientifique de progrès et l'idée philosophique de justice »*.

Il restait cependant fidèle à sa famille politique : *« Je me sens toujours de gauche mais je ne me sens plus représenté par ceux qui parlent en son nom*, confiait-il. *Nous vivons aujourd'hui un véritable chiasme intellectuel : la gauche a abandonné toutes ses valeurs – la laïcité, la nation, l'universel, l'école républicaine, la sécurité – à la droite. Ce qui a occasionné un décalage de plus en plus important entre le peuple de gauche et les intellectuels censés les représenter »*, disait-il, analysant le glissement idéologique tragique de la gauche. Fustigeant l'aveuglement d'un grand nombre d'intellectuels de son camp et leur dénégation du réel, il avait le courage d'affronter des thèmes aussi abrasifs que l'assimilation, l'immigration, l'islamisme ou l'identité nationale. Voilà pourquoi nous avions renoué une relation amicale et intellectuelle ces dernières années.

C'est en cet homme de gauche, amoureux inconditionnel de la France, que je me reconnais infiniment. Sa vie durant, il a assuré la sauvegarde de la sagesse sociale et républicaine. Sa curiosité sans borne, son appétit pour les idées qui lui étaient étrangères et sa constance à penser contre lui-même honoraient l'homme.

Comme lui, je pense qu'une France fière d'elle-même est une France qui assume le mariage de ses racines chrétiennes avec l'universalisme qui a fleuri son histoire. Comme lui, je crains de voir l'individualisme, l'égalitarisme et le communautarisme avoir raison de notre *« liberté, égalité, fraternité »*. Tout comme lui, je déplore le glissement idéologique qui nous éloigne de la gauche universelle et républicaine en nous conduisant à la complaisance du caprice communautaire au détriment de la raison républicaine. *« L'honneur de la gauche a toujours été sauvé par des individus : Jaurès, Blum, Mendès France ; de grands humanistes, quand les cadres réagissaient de façon sectaire »*, disait-il. Et il rajoutait : *« Désormais, pour être à la hauteur de son passé, elle* [la gauche, ndlr] *a besoin d'hommes nouveaux, qui n'aient pas peur du peuple ni des idées qui lui ont permis, pendant deux siècles, de faire l'histoire. »*

Telle est la dernière phrase de l'un de ses ouvrages, en forme d'appel : l'intérêt pour le peuple et un enracinement, voilà le message que laisse Jacques Julliard à la gauche qui voudra sortir de son déclin.

Il lui manquera beaucoup. Il manquera à la France. Il me manquera beaucoup. ●

** Ancien Premier ministre.*

Betty Gervois

« Il y a trop d'enfants qui souffrent pour rester sans rien faire »

COMBAT. Après le suicide de sa petite Lindsay, sa mère a décidé de lutter de toutes ses forces contre le harcèlement scolaire

Le 12 mai dernier, la petite Lindsay, jeune collégienne de 13 ans, mettait fin à ses jours après avoir subi un harcèlement scolaire dramatique. Sa mère le sait mieux que personne puisqu'elle avait retrouvé une lettre d'intention de suicide quelques mois plus tôt dans sa chambre. Elle a tenté de prévenir, de réagir, de protéger son enfant, mais le pire est arrivé. Betty Gervois a alors, avec son frère, contacté un avocat, Pierre Debuisson, pour porter plainte. Ensemble, ils ont mis en place une stratégie médiatique pour que le sujet s'impose dans le débat. Ils ont rencontré Brigitte Macron et obligé l'ancien ministre de l'Éducation nationale Pap Ndiaye à réagir. Mais c'est surtout avec le nouveau ministre, Gabriel Attal, que des projets voient le jour. En plus de l'association Les Ailes de Lindsay, sa mère s'apprête à accompagner le ministre dans son engagement contre le harcèlement scolaire. Avec le soutien indéfectible de son avocat, qui défend non seulement la famille de Lindsay, mais également sa meilleure amie Maïlys, ainsi que Flavie et Océane ; toutes trois harcelées dans le même collège. Rencontre.

Quatre mois après la mort de votre petite Lindsay, comment allez-vous en cette difficile période de rentrée scolaire ?

C'est vraiment difficile. Au début, j'étais dans le déni, j'étais totalement perdue et je pensais vraiment que Lindsay finirait par rentrer à la maison. Aujourd'hui, je réalise que ce ne sera plus jamais le cas, c'est douloureux. Avec la reprise de l'école, j'ai mes deux autres enfants, mes garçons de 4 et 10 ans qui rentrent le soir, prennent leur goûter, et il manque quelqu'un autour de la table… Elle aurait dû rentrer en classe, à 13 h 30 lundi, comme tous les gamins de son âge. Mais j'étais au cimetière avec elle à la place. J'ai d'ailleurs fait une crise d'angoisse, je prends désormais des médicaments, et une psychologue me vient en aide. J'aurais envie de dire que ma vie est morte avec Lindsay, mais j'ai deux petits garçons et je reste debout pour eux. Ils sont ma motivation et c'est Lindsay qui me donne la force j'imagine. Sans mes deux garçons, je serais partie avec elle, c'est certain.

Le harcèlement continue après la mort de Lindsay, et contre sa meilleure amie Maïlys. Qu'en est-il exactement ?

Le jour de la rentrée, j'ai envoyé des membres de ma famille à l'école pour distribuer des tracts contre le harcèlement scolaire, justement. Il y a des élèves qui ont ri, qui ont brandi les tracts, appelé un autre harceleur, et tous se sont marrés devant ma famille. Je suis humaine vous savez, et heureusement que je n'étais pas là, je n'aurais jamais pu supporter une scène pareille. Pour Maïlys, c'est une situation de tension permanente ; des messages, des menaces. Mes garçons sont menacés sur les réseaux, on menace de les kidnapper, des harceleurs réclament mon suicide… Certains ne s'arrêtent jamais.

Brigitte Macron vous avait reçue. Avez-vous toujours des nouvelles de la Première dame ?

Madame Macron m'a appelée, elle m'avait reçue et elle m'a encore appelée cette semaine pour prendre des nouvelles, me demander comment s'était passée la rentrée des garçons… Elle a essayé de me dire que Pap Ndiaye avait été touché par mon histoire, mais je n'arrive pas à le croire. En revanche, elle est présente et je lui ai beaucoup parlé des réseaux sociaux, qui sont un problème majeur. Elle écoute.

> « Mes fils sont menacés, certains ne s'arrêtent jamais »

Mercredi, vous étiez reçue par le ministre de l'Éducation nationale Gabriel Attal. Est-ce un soulagement ?

Vous savez les problèmes que j'ai eus avec son prédécesseur et Gabriel Attal a vraiment l'air extrêmement réactif. Nous avons été reçus de manière incomparable. Avec Pap Ndiaye, nous avions eu un discours tout fait, et je ne croyais pas à une compassion qui sonnait faux. Il a débuté avec un mensonge – en faisant croire qu'il m'avait appelée alors que c'est sa secrétaire qui l'a fait quand j'ai annoncé que je portais plainte ! – et je n'ai jamais réussi à lui faire confiance. Gabriel Attal, à l'inverse, n'a pas attendu avant de me contacter et de s'engager sur ce sujet.

C'est lui qui vous a contactée ?

Juste après sa nomination, j'ai reçu un coup de fil à 22 heures, j'ai même cru à une blague. C'était sa secrétaire, pour organiser une rencontre. Il est venu chez nous, sans caméra. Nous avons déménagé et en raison des menaces que nous recevons, je veux garder mon adresse absolument secrète, donc nous avons reçu le ministre chez Séverine, la mère de Maïlys. C'était une rencontre encourageante et il est reparti en promettant que nous nous reverrions à la rentrée. Je craignais que ce ne soit que des paroles… Mais dimanche dernier, j'ai reçu un appel pour me proposer un rendez-vous au ministère ce mercredi. J'y suis allée et je suis ressortie soulagée. Le seul fait de se sentir entendue, de savoir que quelqu'un est là pour nous, c'est déjà énorme. Il m'a aussi répété ce qu'il m'avait dit cet été : je suis une bonne mère et je n'aurais pas pu faire plus… Quand d'autres m'ont accusé de ne pas avoir fait ce qu'il fallait, c'était bon de l'entendre. Il m'a dit qu'il allait faire de la lutte contre le harcèlement scolaire une priorité, et j'ai vraiment envie de compter sur lui.

Le jour de votre rencontre, nous apprenions le suicide d'un tout jeune Nicolas, lui aussi victime de harcèlement scolaire…

Je l'ai appris dans la voiture, c'est mon avocat qui m'a envoyé la nouvelle. Je me suis mise à pleurer… J'ai tellement dit que Lindsay ne serait pas la dernière dans cette situation, qu'il fallait réagir vite et fort. Il y a tellement d'enfants qui souffrent, c'est impossible de rester sans rien faire. La justice peine à passer, nous ne sommes pas vraiment entendus, il faut absolument poursuivre l'électrochoc pour que tout le monde réagisse. Cette maman est en état de choc, forcément. Elle a tout fait comme moi, rien n'a changé, et un garçon s'est suicidé… Ce n'est plus possible. J'assure évidemment les parents de Nicolas de tout mon soutien, je sais tellement le calvaire qu'ils vivent. Mais ils ne sont pas seuls, et si une marche blanche est organisée, peu importe où, j'irai avec les membres de mon association. Nous la créons justement pour que plus personne ne se sente seul dans ce cauchemar.

Vous évoquez la justice… Avez-vous des nouvelles des quatre mineurs mis en examen pour *« harcèlement scolaire ayant conduit au suicide »* et de la personne majeure poursuivie pour *« menaces de mort »* ?

Aucune, je sais simplement qu'ils sont sous contrôle judiciaire. Et demain, lundi, je vais déposer une nouvelle plainte contre un garçon qui a fait du mal à Lindsay et qui n'est aujourd'hui que témoin.

Témoignage

Betty Gervois, le 7 juin à Paris, après une rencontre avec Brigitte Macron. NICOLAS MARQUES POUR LE JDD

Bien après la mort de Lindsay, une jeune fille est venue me voir pour me montrer des messages vocaux envoyés par ma fille les 8 et 10 mai, soit deux jours avant son suicide. Elle y dénonce ce garçon, un ancien petit ami. Elle répète en pleurant qu'elle n'en peut plus, qu'elle veut mourir, qu'elle ne veut plus se réveiller.... J'aurais tellement voulu avoir ces messages, pour parler à ma fille. Je l'aurais accompagnée, consolée, je serais allée parler à la maman de ce harceleur qui faisait du chantage avec elle. Il s'ajoute à la longue liste. Il y a les harceleuses, le directeur, l'Éducation nationale. Les responsabilités ne sont pas les mêmes, évidemment, mais nous continuons à nous faire insulter sans que la réaction soit à la hauteur.

Est-ce que vous savez si l'enquête avance ?
J'ai été très déçue par les juges au mois de juillet. J'ai demandé à être reçue pour avoir des réponses justement, notamment sur ce que l'on trouve dans le portable de Lindsay qui est entre leurs mains. J'ai été finalement reçue, j'avais l'impression d'être moi-même une délinquante... J'ai eu des juges perdus, qui n'avaient aucune réponse à m'apporter. Mais ils n'ont pas eu un mot de compassion ou de compréhension à mon égard, pas un mot de condoléances. En sortant de ce rendez-vous, j'ai voulu mettre fin à mes jours. Je n'ai pas compris, ce n'est pas un vol de voiture, ma fille n'est pas à l'hôpital, elle est morte ! C'est quand même un dossier important. Ils m'ont annoncé un délai de quatre mois, je les recontacterai donc en novembre pour voir s'ils ont avancé, notamment pour explorer le téléphone de ma fille. Mais je dois être honnête, Lindsay est morte, et dans tous les cas j'ai perdu. Je n'attends pas vraiment de « gagner » un procès, je pense simplement qu'il est nécessaire que les auteurs paient pour se rendre compte du mal qu'ils ont fait. Pour qu'ils cessent.

Avez-vous des nouvelles du collège ?
Aucune nouvelle, et j'ai particulièrement souffert des mensonges à ce sujet. Au moment de l'enterrement, certains ont affirmé que j'avais interdit l'accès aux personnels du collège, c'est absolument faux. Il y avait d'ailleurs deux surveillants qui sont évidemment entrés. Ma mère avait simplement demandé que le directeur ne vienne pas, je ne voulais pas le voir. Mais Lindsay aimait beaucoup certains de ses professeurs et j'aurais beaucoup aimé que certains soient là. Son professeur de musique par exemple. Ils auraient évidemment pu rentrer, mais on a dû leur dire le contraire malheureusement. Tout ça est derrière moi et je veux maintenant me concentrer sur l'association pour que cela n'arrive plus.

Quel est le but de cette association, Les Ailes de Lindsay ?
Le but, c'est de reprendre le pouvoir sur les harceleurs, de montrer aux parents qu'ils ne sont pas seuls, d'apporter du soutien aux enfants harcelés qui ont besoin de nous. Par ailleurs, j'ai beaucoup parlé avec Gabriel Attal de l'agrément nécessaire à l'association pour intervenir dans les écoles. J'espère l'avoir le plus rapidement possible pour aller parler aux enfants. Je pense qu'il faut faire parler des gens touchés comme je le suis, que les enfants comprennent les enjeux. En attendant, tous ceux qui ont besoin peuvent nous écrire à < lesailesdelindsay@gmail.com >. Avec la mère de Maïlys et ma mère, nous lisons tous les messages et nous transmettons au ministère directement s'il y a une nécessité de réaction rapide. Le but est de recueillir des témoignages d'enfants harcelés ou de témoins de harcèlement. Je reçois même des messages d'anciens enfants harcelés devenus adultes, et je peux vous assurer que la blessure se porte à vie.

Où trouvez-vous cette force de vous battre pour d'autres ?
Je veux sincèrement qu'aucune maman n'ait plus à souffrir ce que je vis aujourd'hui. On imagine nos enfants en sécurité à l'école et c'est bien normal, alors il faut que ce soit le cas. Pour y arriver, il y a énormément de travail et il faut que tous s'investissent à 100 %. Je sens que ça bouge en ce moment, et je sais que mon combat n'y est pas pour rien... J'aurais tellement aimé que d'autres mamans le fassent avant moi. Je sais que Lindsay n'est pas un cas isolé, je parle avec d'autres mamans concernées et je sais désormais que j'ai une parole qui sera plus écoutée que n'importe quel ministre. Alors je veux le faire. Les enfants doivent savoir qu'ils peuvent parler en sécurité, les harceleurs ont également besoin d'aide, les parents doivent réaliser la situation, tout comme les professeurs. Tout le monde est concerné. Je me donnerai totalement à ce combat jusqu'à la fin de ma vie, avec une seule limite : mes deux garçons. Je ne veux pas passer à côté d'eux, les oublier. Ils ne doivent jamais sentir qu'ils sont secondaires dans ma vie.

Quel rôle doivent justement jouer les parents, les professeurs, les responsables ?
Je me demande parfois où ils sont. Certains ne se rendent absolument pas compte, c'est pourquoi il faut sensibiliser tout le monde. Si un de mes enfants en harcelait un autre, je filerais au commissariat demander à la police de lui expliquer ce qu'il risque ; je l'emmènerais également voir un psychologue parce que les enfants harceleurs ont souvent des problèmes eux-mêmes... Mais encore faut-il le savoir. Pour les professeurs, c'est la même chose. Une fois que tout ça est dit, il faut également obliger tout le monde à ouvrir les yeux et à réagir quand c'est nécessaire. Mettre en place des réunions obligatoires, informer les parents, écouter les enfants, prendre au sérieux les alertes... Et il faut que ce soit fait dans chaque école, chaque trimestre. Les situations de harcèlement peuvent basculer extrêmement rapidement, notamment à cause des réseaux sociaux.

Nous semblons tellement impuissants devant les réseaux sociaux. Comment abordez-vous ce sujet ?
Gabriel Attal a compris leur importance dans le fléau du harcèlement. Ces réseaux sociaux appartiennent à des milliardaires étrangers et semblent faire peur à tout le monde. Je sais qu'il doit les convoquer rapidement, j'attends de voir ce qui va être fait. Mais ce n'est pas normal de laisser des étrangers ou carrément des pays étrangers avoir une telle emprise sur la France ! Quand Brigitte Macron m'a appelée mardi dernier, pour prendre des nouvelles, je lui ai à nouveau parlé de ce sujet, j'en parle tout le temps et à tout le monde, il faut réussir à les contraindre.

Savez-vous quelles seront les prochaines étapes de votre engagement avec le ministère de l'Éducation nationale ?
Le 8 novembre prochain, c'est la journée nationale contre le harcèlement scolaire. Ce jour-là, je vais aller avec Gabriel Attal et Brigitte Macron écouter les appels qui sont passés au numéro d'urgence consacré. En écoutant ces appels, on comprend des situations, on peut aussi affiner les outils à mettre en place. Pour le reste, je dois bientôt retourner au ministère pour continuer à travailler le sujet avec le ministre. Nous avons aussi parlé de la décision de changer le harceleur d'établissement, parce qu'il faut faire attention à ne pas simplement déplacer le problème. Certains enfants harceleurs ont besoin d'être pris en charge personnellement. Voyez, il y a énormément de travail, de propositions à étudier, d'idées à affiner... Mais pour la première fois, j'ai vraiment l'impression qu'il y aura des actes. Enfin. ●

« Je veux qu'aucune maman n'ait à souffrir ce que je vis »

PROPOS RECUEILLIS PAR CHARLOTTE D'ORNELLAS

PHILIPPE TESSON
UN THÉÂTRE EN LIBERTÉ, ANTHOLOGIE DE CRITIQUES DRAMATIQUES, 1970-2022
QUATRE-VENTS-L'AVANT-SCÈNE THÉÂTRE
380 PAGES, 23 EUROS

Philippe Tesson (1928-2023), fondateur du *Quotidien de Paris*, a cru au théâtre comme on croit en Dieu. BALTEL/SIPA

Philippe Tesson, une vie au service du théâtre

HOMMAGE L'Avant-Scène théâtre publie une anthologie de ses 300 critiques dramatiques, parues de 1970 à 2022. Un monument

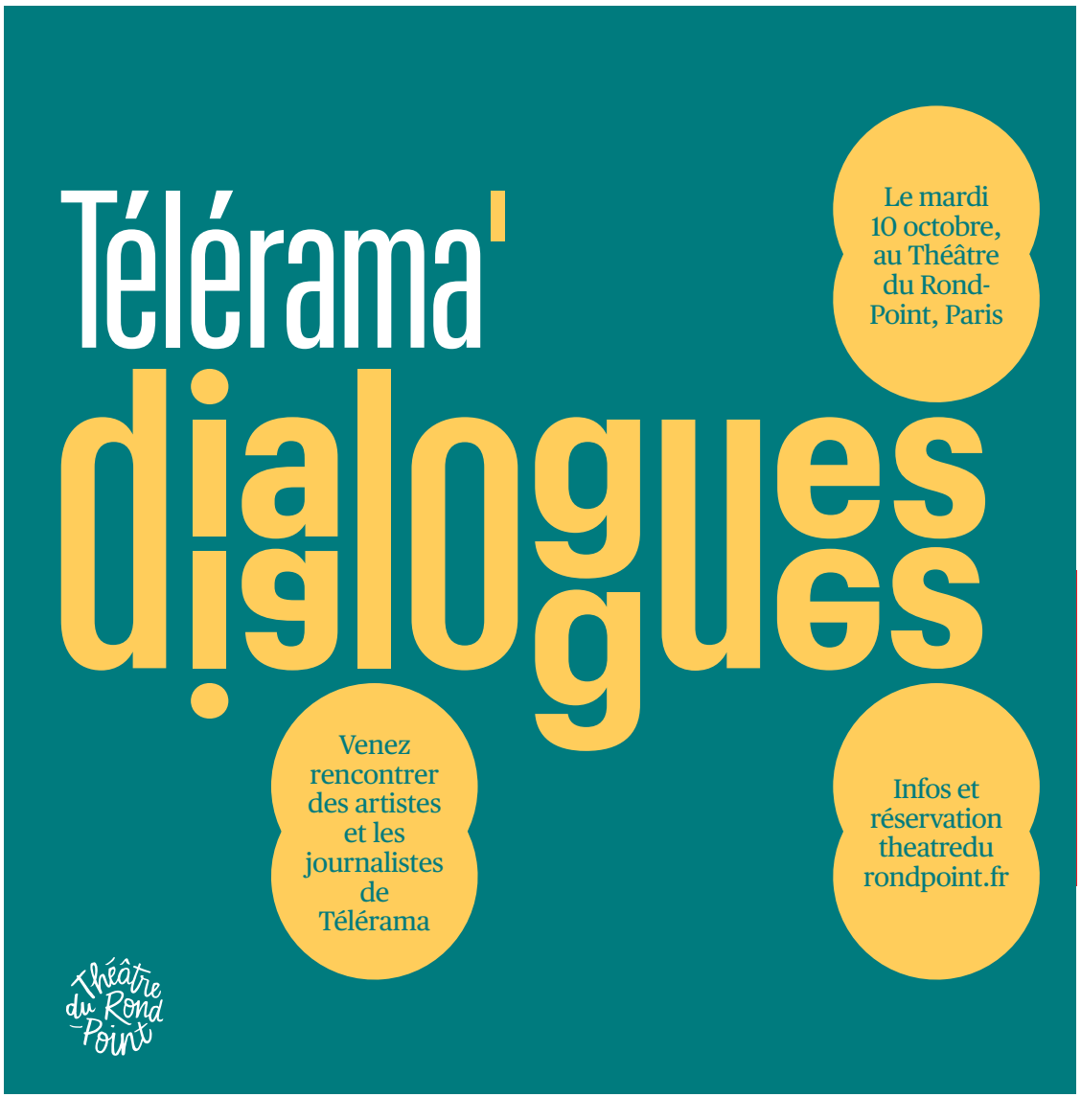
Il n'y a qu'un seul mot pour le dire : enchantement. C'est l'impression qui nous envahit d'abord, lorsque, levant la tête pour reprendre son souffle, on s'accorde quelques secondes de rêveries, avant de poursuivre la lecture d'*Un théâtre en liberté* de Philippe Tesson. Non, il y en aurait bien un autre : la grâce. Tout simplement. Un conseil avant de vous plonger dans cette anthologie de critiques dramatiques écrites par le fondateur du *Quotidien de Paris*, réunies et choisies par Armelle Héliot et l'équipe de L'Avant-Scène théâtre : déposez votre intelligence au vestiaire et laissez-vous porter au gré de ce grand souffle de générosité et d'intelligence qui court sur un demi-siècle d'histoire du théâtre en France.

De son premier papier, donné au *Canard enchaîné* en 1970, à son dernier billet, livré quelques semaines avant sa mort, au *Figaro Magazine*, fin 2022, en passant par *L'Express*, *Le Point* ou *La Revue des Deux Mondes*, Philippe Tesson a cru au théâtre comme on croit en Dieu. Jamais rassasié, à l'orée de ses 90 ans, ce passionné d'Eschyle et de Shakespeare disait à qui voulait l'entendre avoir assisté à plus de 12 000 représentations. S'il fallait une preuve de son talent, la voici : nul besoin de connaître le monde du théâtre pour embarquer dans cette grande aventure. On peut même imaginer que des lecteurs la lisent sans avoir mis un orteil dans une salle ; mais ce qui semble inimaginable en revanche, c'est que ces mêmes lecteurs ne se convertissent pas *illico* en *aficionados* forcenés. Là réside le grand art du professeur Tesson. Au fil des pages, tout n'est qu'entrain, allégresse, ponctué ici ou là de saines colères, quelques éreintements (contre les margoulins qui s'en prennent à son cher Molière), mais jamais d'aigreurs : bien au contraire, de la chaleur et des engouements. Sa force : ne jamais bouder son plaisir. C'est bien simple, il a l'air d'un enfant dans un magasin de bonbons. *« Caubère est revenu, youpi »*, lance-t-il, gamin. Jamais avare de ses enthousiasmes, il ne résiste pas aux mouvements de son cœur. Il est le premier à se surprendre ! Tout l'inclinait à se détourner de Koltès, le voilà qui s'excuse tout penaud auprès du lecteur pour le prévenir qu'il a succombé à la force de son *Retour au désert*. Bertolt Brecht est-il récupéré par *« les marxistes »* et figé dans le *« conformisme socialiste »* des années 1970, puis conspué par les néoféministes des années 1990, dans les deux cas, il est là pour défendre l'œuvre du dramaturge allemand, dont *« aucun dogme ni militantisme obtus n'encombrent son théâtre »*. À sa façon, Philippe Tesson était un artiste. Ne doit-on pas l'être, lorsqu'à 83 ans on devient patron d'une scène parisienne en rachetant le théâtre de Poche-Montparnasse ?

Tout n'est qu'entrain, allégresse, ponctué ici ou là de saines colères

On ne parle vraiment bien que de ce que l'on aime. Et Philippe Tesson a plus que tout aimé le théâtre. Il vivait comme s'il était au théâtre. Dans sa belle préface, Armelle Héliot l'assure : *« Qui n'a pas connu les conférences de rédactions du* Quotidien de Paris *a perdu l'une des plus grandes pièces de théâtre jamais écrites dans la deuxième moitié du XXe siècle. »* Cabotin comme l'acteur qu'il aurait voulu être, Philippe Tesson refaisait le monde chaque matin. Pas dupe de son talent non plus. À la fin de l'ouvrage figure une profession de foi humble et ironique. L'homme de lettres accepte de bon cœur les noms d'oiseaux dont on affuble les critiques. Oui, dit-il, nous sommes des acteurs frustrés, des metteurs en scène rentrés, des auteurs ratés. Mais, écrit-il, *« au moins aimons-nous le théâtre avec une sincérité et une fidélité qu'atteste notre fréquentation quotidienne des salles, pour le meilleur et pour le pire »*. De cet amour inconditionnel, il tirait une légitime fierté. ●

PASCAL MEYNADIER



La rédemption au bout du monde

L'HÔTEL DES OISEAUX DE JOYCE MAYNARD
PHILIPPE REY,
528 PAGES, 25 €.

SE RECONSTRUIRE
Enterrer sa peine au fin fond de la jungle

Il est des livres que l'on voudrait ne jamais refermer, des pays impossibles à quitter, des histoires tellement normales que l'on n'ose pas y croire. Le pouvoir de la littérature est bien vivant, alléluia ! Il faudra l'explosion d'une bombe sale, un accident de voiture et trois morts injustes à près de vingt ans d'intervalle, pour qu'Amelia s'engouffre dans un de ces bus qui filent à toute allure sur les routes américaines et ne s'arrêtent plus. Sauf quand la piste disparaît ou que l'essence vient à manquer, que les voyageurs se sont évanouis dans la nature et qu'il ne reste plus qu'une jolie fille recroquevillée sur un siège pouilleux. Le bout du monde est un hôtel au pied du volcan El Fuego. C'est ici qu'Amelia débarque. Pour un jour, pour toujours, elle n'en sait fichtrement rien. Elle ne possède que des souvenirs, un homme qui éclate de rire, un bambin malicieux, mais les images s'estompent déjà. À l'Hôtel des Oiseaux, il y a Pablito qui traque la truite avec un harpon, Mirabelle, trop rancunière pour aimer Elmer, Leila à qui l'on a volé sa fillette, et puis la Japonaise qui ne parvient pas à enfanter, le flic vengeur, les hommes-lézards abrutis d'alcool qui, un jour, passeront les bornes, des menteurs et des naïfs, des escrocs, des innocents.

Peut-on fuir indéfiniment son destin ? Le hasard n'existe pas, c'est une certitude que l'on perçoit dans chaque ouvrage de Joyce Maynard. Malmenée par l'existence, l'auteur a été sauvée par l'écriture. Son roman, *L'Hôtel des Oiseaux*, est bouleversant, coloré, enjoué et radieux. À La Esperanza, on voudrait tous rester longtemps en compagnie de Joyce Maynard, celle qui raconte si bien l'universalité. ●

STÉPHANIE DES HORTS

Clélia la libertine

COMPLOTS Clélia Renucci retrace, dans « Le Pavillon des oiseaux », la formidable rivalité entre les Médicis et les Farnèse

Son nom sonne comme une caresse, lascif et mystérieux à la fois. Clélia Farnèse en porte le poids. Son arrière-grand-père, le pape Paul III, organisa l'Inquisition romaine et portugaise. Son père, Alexandre Farnèse, surnommé le « Grand Cardinal », intrigue pour asseoir son pouvoir. En ces temps-là, papes et cardinaux avaient tous les droits, dont celui d'enfanter, de concubiner et même d'assassiner. Et voici la petite Clélia, cachée puis légitimée, éduquée puis libérée. À 7 ans on la fiance, à 14 on la marie, à 16 elle donne naissance à un héritier mâle. Clélia peut enfin prendre du bon temps. Et un amant. Avec la bénédiction de son époux. En pleine Renaissance italienne, la morale se drape de rouge et blanc, et Clélia tombe amoureuse d'un homme d'Église. Ferdinando de Médicis, dit le « Petit Cardinal », est avide d'honneurs et de grandeur. Sur le mont Pincio, surplombant la Ville éternelle, il édifie un palais à nul autre pareil, la villa Médicis. Un parc de plusieurs hectares, des sculptures en bronze dans les jardins, des salons regorgeant de trésors et, sur le fronton, les armes de la famille.

À l'ombre des cyprès, dans un pavillon orné de fresques d'oiseaux, de naïades et de satires, Médicis accueille sa maîtresse, la sublime Clélia. Il la fait représenter en Néréide par le peintre Jacopo Zucchi. Dans la mythologie, Poséidon se prend de passion pour Amphitrite et l'épouse. Dans le tableau, Clélia est nue, la chevelure retenue par une couronne de perles fines, elle tient dans une main un corail, dans l'autre un coquillage. Autour d'elle, des nymphes alanguies aux seins lourds et au corps offert ont aussi les traits de Clélia Farnèse. Quant à Poséidon, c'est le portrait craché du Petit Cardinal. Les langues s'affolent, des pamphlets circulent, quel scandale ! On évoque la conduite libertine de la jeune femme, son désir de liberté et d'indépendance.

Clélia Renucci connaît l'art italien et nous emporte dans une aventure étourdissante

C'est une autre Clélia qui raconte son histoire, elle connaît l'art italien mieux que personne et nous emporte dans cette aventure étourdissante. Clélia Renucci narre les complots d'une Rome au crépuscule de sa splendeur, les ambitions dynastiques n'ont aucun secret pour elle, elle nous offre ici l'intime vérité d'une femme enfermée à jamais dans la mémoire du *Pavillon des oiseaux*. ●

STÉPHANIE DES HORTS

LE PAVILLON DES OISEAUX
CLÉLIA RENUCCI
ALBIN MICHEL,
284 PAGES,
20,90 EUROS

PJB/SIPA

MARESIA
FRANÇOIS-LOÏS GAUTIER
ÉDITIONS DU ROCHER
368 PAGES, 19 EUROS

PHILIPPE MATSAS/LEEXTRA/OPALE

Cœur de loser

LÂCHETÉ De La Défense à une « favela » rongée par la violence, François-Loïs Gautier fait errer ses personnages en quête de l'étincelle. Le résultat est explosif

Il y a de ces incipits qui ne vous lâchent pas et qui resserrent le propos comme on ferme un poing : avant de le coller dans une mâchoire. Celui de *Maresia,* le premier roman de François-Loïs Gautier, est une de ces mandales : *« Je n'ai pas toujours été un enculé : j'ai d'abord été un lâche. »* Le ton est donné : à rebours de Platon, il y aura du faux, du laid, du vil. Et de ce triptyque désastreux jaillit parfois, en littérature du moins, une vérité indiscutable : celle de nos propres bassesses.

Dès la fin du premier chapitre, l'issue est claire : *« Ce n'est pas un cambriolage, c'est un assassinat : ce jour est mon dernier, ce soir je serai mort. »* Mais quoi, qui, où, comment et pourquoi ?

Distiller la fin au début est une construction souvent maligne, mais jamais simple. Elle est ici très bien maîtrisée : tandis que l'échec d'une vie lumineuse est inexorable, tandis que le point final approche irrésistiblement avec son lot de drames amoureux et de désolations morales, tandis que tout, métaphoriquement ou non, semble être un aller sans retour, l'auteur multiplie les sauts dans le temps, en arrière, en avant, comme un héros de tragédie grecque résiste à sa destinée. Et tout le sel de la lecture viendra des renoncements et des espoirs, qui sont nombreux pour Saul Pessoa, un jeune avocat parisien paumé comme beaucoup.

Lorsqu'il retombe sur son ami perdu de vue, Martim von Manstein, il n'est qu'un de ces CSP+ interchangeables : sans vrai désir, sans ambition, sans espérance. Cela donne des saillies savoureuses : *« Il n'y a pas de philanthropes, il n'y a que des gens qui n'ont jamais pris le métro parisien à une heure de pointe. »* Mais on sent que le héros (et l'auteur avec lui) rêve de dépasser le bon mot, comme si la petite jouissance de l'ironie ne durait qu'un temps : il voudrait s'élever, lui qui *« ne fait pas le bien qu'on voudrait qu'il fasse et qui ne fait pas non plus le mal qu'il veut faire, faute d'oser »*.

Être enfin quelqu'un de bien

Alors, quand il s'embarque pour le Brésil, tout devient possible : pourrait-il ne plus être ce lâche qu'il s'accuse d'être ? Et puis, dans la ville inventée de Libânia, le décor des pittoresques *favelas,* des sympathiques bars de plage, de l'immense *fazenda* familiale n'est-il pas idéal pour être enfin quelqu'un de bien ? La violence sauvage, la silhouette inquiétante de Cactus, le fidèle homme de main, la spéculation immobilière, les histoires de familles ? Ce seront des prétextes à des aventures, allons !

Les primo-romanciers sont précieux pour ça : ils reprennent les outils laissés là par d'autres et s'acharnent à nous crier leur vérité. Le résultat est réussi, le style est vif et intelligent, les pages se tournent vite, que ce soit pour voir cet anti-héros se complaire à être horripilant ou pour l'encourager à s'extirper de sa bassesse. ●

GEORGES GRANGE

Le « bonhomme » La Fontaine

BIOGRAPHIE Jean-Michel Delacomptée dresse le portrait sensible du plus grand des fabulistes français

Paul Valéry avait vu juste : *« Il court sur La Fontaine une rumeur de paresse et de rêverie, un murmure ordinaire d'absence et de distraction perpétuelle. »* La rumeur, dans le cas qui nous occupe, est partiellement infondée. Quant au murmure, il en faut mesurer la réalité du bruit, nous verrons. D'abord, la paresse ? N'y pensons pas. Jugez plutôt : des fables à foison, mais encore des contes et nouvelles, du théâtre, des épîtres, des élégies, des ballades, des dizains, des rondeaux, un roman, un poème chrétien, un autre scientifique, un ballet comique, deux paraphrases de textes sacrés, des satires, des odes… Distraction perpétuelle ? Pas davantage. C'est que, dans le cas qui nous occupe, le travail efface les traces du travail. Ainsi les pentes du Parnasse paraissent-elles douces, mais ce n'est qu'illusion. Un don merveilleux sourd, au point que La Fontaine a *« donné l'impression de produire les vers comme si son inspiration les engendrait déjà tout façonnés »*, relève son merveilleux portraitiste qui pointe, d'emblée, l'étrangeté du styliste hors pair. Là, Jean-Michel Delacomptée ne laisse pas de nous intriguer : en effet, il attribue, en la justifiant, la singularité du poète à un trouble de l'humeur dont le sujet lui-même n'eut pas à souffrir. Pardon ? La Fontaine *« était probablement atteint du syndrome d'Asperger »* ! Gageons que cette *« conjecture peut heurter »*. Qu'importe, Delacomptée a trouvé la couleur de l'aplat du fond de son portrait. On suit avec beaucoup de plaisir son dessein, aussi original que son sujet.

Voici donc un *« bonhomme »* – son air de bonté est flagrant –, souvent distrait et *« absent »* aux autres, tantôt triste, froid, muet, tantôt volubile et voluptueux quand son imagination s'ouvre. Pour Delacomptée, La Fontaine était *« discordant »*, bizarre si vous préférez. Ce trait conféra à ses aptitudes une *« amplitude extraordinaire »*. C'est dans cette bizarrerie, cette différence qu'il faut chercher le *« trésor potentiel d'une créativité hors norme »*. ●

VINCENT ROY

JEAN DE LA FONTAINE, PORTRAIT D'UN POMMIER EN FLEUR
JEAN-MICHEL DELACOMPTÉE
LE CHERCHE-MIDI
175 PAGES, 18,50 EUROS

HERITAGE IMAGES/PHOTO12

Plaisirs

INTERVIEW

NOUVEAUTÉ Le chanteur sort un album pop rock qui donne la part belle au texte et à la mélodie

INTIME Il raconte sa rencontre avec The Cure, son plaisir d'écrire pour les autres et ses premières notes sur un piano

Pascal Obispo, le 29 août, à côté de son studio d'enregistrement de la rue Lecourbe à Paris.
PHOTO / MARC CHARUEL - MAQUILLAGE / ALEXANDRA MATHIEU

Pascal Obispo

« MON CÔTÉ PUNK EST TOUJOURS LÀ »

C'est son 70e album puisqu'il en a publié cinquante-deux en l'espace de deux ans sur sa plateforme Obispo All Access, tour à tour jazz, rock ou reggae selon l'inspiration du moment. Son 70e album, mais le premier avec le parolier Pierre-Dominique Burgaud, plume subtile et délicate repérée au côté d'Alain Chamfort. Coréalisé avec le pianiste Fred Nardin et Maxime Chitto, *Le Beau qui pleut* renoue avec ces spécimens de disques plaçant le texte et la mélodie au centre du propos. Dans cet écrin soyeux, on note quelques références à Sting dans une manière d'arpéger une ballade (*Le Beau qui pleure*), comme à une veine pop rock (*J'étais pas fait pour le bonheur,* en duo avec Giordana Angi) qui ont nourri le Bordelais d'adoption bretonne. À travers cette collaboration se déployant sur quatorze titres, celui qui a toujours oscillé entre rock et variétés trouve un bel équilibre aux promesses tubesques (*Les Longueurs,* en duo avec Alexia Gredy). Les notes de basse sont bien plantées, lorgnant même vers un funk à la Nile Rodgers (*Mon piano s'est jeté par la fenêtre*). Bref, Pascal Obispo livre, entre mille projets (reprise de sa comédie musicale *Les Dix Commandements,* son album *Bande originale* pour Isabelle Adjani...), l'un de ses meilleurs crus. À l'heure où il fête ses trente-trois ans de carrière, l'auteur de la comédie musicale *Jésus* n'est pas prêt à mettre son piano au clou.

À mi-parcours de votre album, vous chantez : *« J'ai pris ta main comme on prend un taxi. Emmenez-moi je vous prie loin d'ici. »* Savez-vous quelle fut la première main qui vous a permis de faire ce chemin ?
Philippe Pascal et Franck Darcel, les deux membres fondateurs du groupe Marquis de Sade, m'ont très certainement ouvert la voie. Je venais de débarquer à Rennes, lesté d'un fort accent bordelais. Jusque-là, ma culture se limitait aux artistes des émissions de Maritie et Gilbert Carpentier, Alain Chamfort, Michel Sardou, Christophe... Encore aujourd'hui, je suis nostalgique de l'humour que l'on trouvait dans leurs shows télévisés. Je dévorais tous les journaux avec ces artistes à paillettes, les *Top à...*, *Numéros 1 de demain*. Ma mère m'achetait aussi *Podium,* le magazine de Claude François, où il y avait des chansons à découper. En 1978, la cold wave s'invitait à la suite du mouvement punk. Soudain, avec des groupes comme Marquis de Sade mais aussi Killing Joke, Joy Division, Siouxsie and the Banshees, je découvrais un côté plus sombre, mais non moins romantique. Je pense être un *morphing* du rock et de la variété.

Cette découverte de la musique est liée au déménagement causé par le divorce de vos parents. Sans cet événement, votre destin aurait-il été différent ?
Oui, je serais probablement devenu entraîneur de basket. Je n'ai pas vécu suffisamment avec mon père pour livrer une véritable analyse, mais je suppose que la musique a joué un rôle de substitut paternel. Mes héros, je ne les ai pas trouvés dans la littérature, ni même vraiment dans le cinéma. Ni Barjavel, ni Albert Cohen, ni Stefan Zweig, pourtant mon auteur préféré, n'arrivaient à m'en offrir. Les personnages étaient trop plantés. En revanche, avec la chanson, je trouvais des héros qui incarnaient la poésie à leur façon. Philippe Pascal, c'était un Rimbaud moderne pour moi. J'étais fils unique. Écouter tous ces chanteurs en ayant leurs posters sous les yeux m'a sûrement aidé à traverser l'adolescence.

> **« Être un chanteur populaire a toujours été un peu compliqué pour moi »**

Y a-t-il une image fondatrice ?
Oui. Un jour, alors que j'étais en train de jouer au basket avec des copains, nous avons entendu de la musique au loin. Nous avons traversé le terrain et je me suis retrouvé avec un short pourri et mon ballon sous le bras à l'arrière d'une boîte de nuit. Il y avait là des mecs avec des cheveux en pétard à bord d'une voiture. C'était le groupe The Cure en train de répéter dans l'établissement. On se regarde avec mes copains et on se dit : *« Fini les shorts de basketteurs, on va s'habiller comme eux ! »* On était ados. Du jour au lendemain, on s'est retrouvés tout en noir, long manteau, écharpe, costard. Que du noir ! On avait de grandes mèches. On était

Musique

les Baudelaire du rock, sans l'avoir lu d'ailleurs. On nous appelait alors *« les corbeaux »* et on était bien sur les fils électriques de Rennes ! Il y avait Marquis de Sade, les Transmusicales. Toutes les semaines, l'Angleterre nous envoyait un nouveau groupe à découvrir chez notre disquaire, Disques Contact. J'avais 15 ans. L'année suivante, j'ai formé mon premier groupe. J'avais appris mes premiers accords de guitare sur deux cordes en reprenant le titre de The Cure, *A Forest*.

La Bretagne offre d'ailleurs le décor à la chanson d'ouverture de votre album…
Pierre-Dominique Burgaud m'a envoyé une cinquantaine de textes. Je les ai tous mis en musique. Dès que j'ai lu celui du *Beau qui pleut,* la Bretagne m'est revenue avec le gris anthracite de ses tuiles, la sensation de la pluie qui vous caresse le visage, toutes ces émotions qui m'ont construit en tant qu'homme. Des couleurs qui n'ont rien à voir avec celles de mon enfance dans le bassin d'Arcachon.

Votre premier tube, *Tombé pour elle* (1994), est né également d'une géographie intime…
Oui, après une série de flops, j'étais en train de me faire virer de ma maison de disques alors que j'étais en pleine exploitation de mon deuxième album, *Un jour comme aujourd'hui*. C'est alors que Christophe Lameignère, le patron de Sony, a décidé de tenter le tout pour le tout avec cette chanson, *Tombé pour elle*. Au départ, elle s'intitulait *Jérusalem*. À juste titre, on m'avait fait remarquer : *« Mais pourquoi cette ville ? Écris une chanson sur une région que tu connais ! »* Franchement, je ne pensais pas qu'écrire sur l'Île aux oiseaux parlerait à Marseille ou à Lille !

Non seulement, on ne vous a pas rendu votre contrat, mais tout le gotha de la variété a fait appel à vos services. Pas mal pour un ancien vendeur de la Fnac !
Oui, j'étais devenu le chanteur qui passe à la radio. En 1997, j'ai œuvré pour France Gall sur le projet *Sa raison d'être* (avec 45 artistes pour le Sidaction avec Line Renaud), l'album *Savoir aimer* pour Florent (Pagny), *Ce que je sais* pour Johnny. Sans oublier un disque sous mon nom, *Superflu !*

Comment composez-vous ? Toujours avec les deux notes de The Cure ?
Non, j'ai eu le temps de comprendre comment ça marche, les pianos, la programmation… Je suis un adepte du premier jet : j'aime bien me lâcher et imaginer une chanson en cinq minutes, comme on faisait du rock à l'époque. Même si l'écriture me plaît, j'aime bien m'appuyer sur le texte d'autres auteurs. Pour élever le niveau ! J'ai un petit complexe de ce côté-là : je préférerais faire cent musiques pour n'en garder qu'un dixième plutôt que de me concentrer sur dix titres. Quand je travaille pour un autre artiste, j'aime bien mettre sa photo sur le piano. Je l'ai fait avec France Gall et aussi avec Johnny.

Que vous apporte le fait de composer pour les autres ?
Être un chanteur populaire a toujours été un peu compliqué pour moi. Peut-être que ma culture rock m'empêche de m'y plonger à 100 %. Mon côté punk est toujours là, dans la cave, et il vient me taper sur l'épaule. En cela, j'admire des chanteurs comme Florent Pagny, Johnny ou Michel Sardou, l'incarnation par excellence d'un chanteur populaire sachant raconter comme personne la société. On sent qu'ils n'hésitent pas à se jeter à l'eau. Moi, mon côté Robert Smith ne m'a jamais quitté. Sans les cheveux, évidemment !

« Je ne suis pas pour faire table rase du passé »

J'avais lu d'ailleurs que vous comptiez vous en rajouter. C'est vrai ?
Ah bon, j'ai dit cela ? Vous avez un problème avec les chauves ?!

Non, bien sûr, mais ne perdons pas le fil ! Quelles sont les chansons les plus populaires de votre répertoire, que vous les ayez écrites chauve ou chevelu ?
Dans l'ordre : *L'Envie d'aimer, Savoir aimer, Allumer le feu* puis, derrière, *Lucie* et *Fan*. Ce sont donc surtout les titres que j'ai composés pour les autres. Pour être franc, j'étais loin de m'imaginer qu'*Allumer le feu* ferait un tel tabac quand nous l'avons écrite avec Zazie à Aix-les-Bains ! C'est devenu une expression populaire, qui fait la joie des titres des journaux télévisés.

Êtes-vous surpris quand vous entendez par hasard l'une de vos chansons ?
Il m'est arrivé d'entrer dans un restaurant, le Selfish, au Cap-Ferret, pour ne pas le nommer, et de surprendre toute une assemblée en train d'interpréter debout sur les tables *L'Envie d'aimer* tout juste après avoir entonné *Les Lacs du Connemara*. Je me faufilais incognito entre les convives et je n'en revenais pas que ma chanson puisse être accolée à celle de ce monument de la chanson française. Là, à les entendre chanter à tue-tête *« Ce sera nous demain »*, on sent bien que la mélodie ne nous appartient plus.

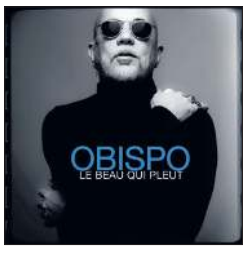
En 2024, vous allez reprendre la comédie musicale *Les Dix Commandements* pour ses vingt-cinq ans. Vous en avez composé deux autres autour de la Bible, *Adam et Ève* et *Jésus*. En quoi ces textes vous intéressent-ils ?
C'est ma culture, mon histoire. Moi, j'ai une éducation judéo-chrétienne et je la revendique. Je ne suis pas pour faire table rase du passé ou le réécrire sans cesse comme les réseaux sociaux nous y invitent sans cesse. Moi, je suis pour garder les statues, quelles qu'elles soient, respecter l'intégrité des livres, quels qu'ils soient, vivre avec notre histoire dans son entièreté. C'est ce qu'on a voulu faire dans mon dernier disque : parler de la sublimation et de son démantèlement aussi, de cette volonté de reconstruction dont on est un peu victime en ce moment. On a une très belle église au Cap-Ferret et je suis heureux de voir ses vitraux : ils sont magnifiques.

Vous allez également sortir l'album que vous avez composé pour Isabelle Adjani voilà dix-sept ans…
Oui, il y a deux ans, on a décidé de le reprendre. L'envie est revenue en rencontrant DeLaurentis, une reine de l'électro. On a enfin réussi à faire ce qu'on n'avait pas réussi à atteindre. Le premier titre avec Gaëtan Roussel, *Les Courants d'air,* est un amuse-bouche. Il y a des chansons avec Peter Murphy, David Sylvian, Youssou N'Dour, Simon Lebon (Duran Duran), feu Christophe, feu Philippe Pascal, feu Daniel Darc, Étienne Daho, Seal… ainsi que de nouvelles chansons avec Benjamin Biolay et Pierre-Dominique Burgaud.

Vous avez aussi un projet d'anthologie de la chanson française…
Il s'appelle *Fantologie*. Au début, je m'étais concentré sur une trentaine de chansons et aujourd'hui, on aboutit à un projet de 800 titres avec 55 albums différents, dont une cinquantaine avec des artistes originaux. Ça va des chansons de Bécaud dans les années 1950 à celles de Vianney aujourd'hui. Oui, je sais, cela peut paraître énorme, mais ma vie, c'est faire de la musique, chercher à expérimenter dans mes studios. J'essaye de m'améliorer et de comprendre comment ça fonctionne. En travaillant sur cette anthologie de la chanson française par artiste, j'ai choisi mes mélodies préférées que j'ai produites et réarrangées. J'ai eu envie de faire moi-même un album parce que j'ai mis la main sur des perles, des titres fantastiques. J'ai découvert aussi d'autres manières de composer en fouillant, en regardant un peu chez tous les camarades que j'admire, qu'il s'agisse de Brel, Gainsbourg, Souchon, Brassens ou Christophe.

Maintenant, à 58 ans, vous savez quand tout a commencé ?
Oui, chez mes grands-parents. J'avais 4 ou 5 ans, il y avait un vieux piano dans la cuisine qui datait du XIXe siècle. Je l'ai récupéré, il sonne toujours pareil. Il suffit que je pose mes doigts dessus pour que ça me ramène à cette époque. Je revois ma grand-mère Lucie qui me surveillait du coin de l'œil pendant que je jouais mes petites notes. Je l'ai récupéré depuis. Il est avec tous mes autres pianos. ●

PROPOS RECUEILLIS PAR LUDOVIC PERRIN



Pascal Obispo, Le beau qui pleut ★★★
(Atletico/Kuroneko)

Hangar Y - 9, avenue de Trivaux, 92190 Meudon
RÉSERVATION sur hangar-y.com
ACCÈS AU PARC GRATUIT.
Visite guidée, Épopée du Hangar Y et parcours d'œuvres.
Hangar Y Paris Meudon

«J'AURAIS PEUT-ÊTRE PU FAIRE UNE CARRIÈRE EN FRANÇAIS»

RENCONTRE Le plus francophile des chanteurs britanniques s'arrête à Paris le temps de trois concerts

Tenez-le-vous pour dit : cet homme ne supporte pas son époque et on le comprend aisément. Un monde où les gamins sont plus sensibles aux sirènes des ondes wifi qu'aux bras de leur mère, un futur où le temps de concentration sera asservi aux désirs des algorithmes. *« Je ne sais pas où on va, mais on y va,* se désole le chanteur Murray Head, du haut de ses 77 ans. *Moi, je serai content de mourir avant d'assister à ce funeste spectacle. »* Murray Head, né en 1946 dans une Angleterre à reconstruire, est pourtant bien vivant, et ses chansons encore plus.

Près d'un demi-siècle après avoir conquis les radios, son tube *Say it Ain't So Joe* n'a pas quitté les esprits, pour preuve les trois dates parisiennes que le plus francophile des artistes britanniques s'apprête à inaugurer à partir de samedi prochain. Savoir combien de temps il va jouer et quelles chansons, relève du mystère. *« Je viens avec un squelette puis nous élaborons chaque fois un concert différent avec mes musiciens. J'ai été ravi d'apprendre que Mick Jagger procédait de même : il ne donne sa set-list qu'une demi-heure avant de monter sur scène aux autres membres des Stones ! »*

Une chose est sûre cependant, le batteur ne battra pas, lui, la mesure avec un clic électronique dans les oreilles mais bien avec son cœur. On le croit volontiers après avoir interviewé Murray Head. Trois heures plus tard, nous sommes toujours attablés avec lui et voici ce qu'il nous dit sur lui, sa première guitare, sa maman et madame Sérieux, la proviseur du lycée français qui lui a révélé les règles indispensables de survie dans un monde impitoyable. Et là, pas besoin de wifi pour capter.

LA LANGUE MATERNELLE

Quand j'ai eu 4 ans, mes parents, comme tous les artistes de l'époque, m'ont envoyé au lycée français de Londres. C'était l'enfer. Je venais d'apprendre l'anglais avec ma mère qui, comédienne dépourvue de rôles, me parlait toute la journée en imitant des accents écossais, irlandais, gallois. Brutalement, je me suis retrouvé dans un environnement dont je ne comprenais ni la langue, ni l'histoire, ni la géographie : Charlemagne, les rois mérovingiens, le Jura, tout ça ne parle pas à un gamin anglais… Pour sortir de cette école, j'ai prétexté souffrir d'asthme. J'ai retrouvé ma mère à la maison et pendant deux ans, elle s'est chargée de mon éducation, m'apprenant à lire et à faire des maths. C'est là que je l'ai découverte. Puis, on m'a rescolarisé à l'école Rudolf-Steiner où on m'a encouragé à m'exprimer par la musique, la peinture, la broderie… Enfin, mes parents regrettant que j'aie perdu toutes mes connaissances en français, ont décidé de m'inscrire à nouveau au lycée français. On m'a vite expliqué que je n'étais pas là pour donner mon avis, mais bien pour recracher tout ce qu'on m'enseignait comme un petit perroquet. La proviseure s'appelait madame Sérieux. Il faut croire que je ne l'étais pas assez pour elle…

LA GUITARE EN NYLON

Ma mère, pianiste, s'était acheté une petite guitare avec des cordes en nylon, pour partager sa passion avec mon père. Mon père a dû l'essayer deux fois, puis il l'a remisée. Voyant que mon copain Ben arrivait à draguer avec juste trois accords, je me suis dit que je ferais mieux craquer les filles avec quatre. J'ai donc ressorti l'instrument du placard. Mais cela n'a pas marché : à l'évidence, ce n'était pas juste une affaire de guitare… Mais entretemps, j'avais pu apprendre les principaux accords de blues, *mi, la, si*. Tu rajoutes un *ré*, modules avec quelques mineurs et un *sol* et tu as une chanson. Il y en avait là déjà largement assez pour *So It Ain't So Joe*.

Murray Head au Festival interceltique de Lorient en 2022.
ROIGNANT JM/ANDBZ/ABACA

UNE CHANSON POLITIQUE

J'étais en train de regarder un reportage sur Nixon et le Watergate quand l'idée de cette chanson m'est apparue. Le reporter s'était rendu dans un petit journal local près de Washington, où il avait interrogé le rédacteur en chef sur la crédulité de ses lecteurs face à l'évidence des mensonges du président américain. *« Quand on vote pour quelqu'un, on a du mal à admettre qu'on s'est trompé dans son choix »*, lui avait répondu l'homme. Ce reportage m'a rappelé une autre histoire. Celle du scandale des Black Sox, où le champion de base-ball Shoeless Joe Jackson aurait été corrompu pour laisser perdre son équipe contre ses adversaires lors de la Série mondiale de 1919. C'était une idole et les gamins le suppliaient de lui dire la vérité quand ils le croisaient : *« Dis-nous que ce n'est pas vrai, Joe ! » So It Ain't So Joe* a eu beaucoup de succès en France. Beaucoup de femmes m'ont chuchoté à l'oreille qu'elles avaient conçu leur enfant en l'écoutant. Pourtant, ce n'était pas une chanson d'amour ! Je suis quand même heureux d'avoir contribué au repeuplement de votre pays !

Mes parents ont fini par accepter mon succès. Quand j'ai eu 50 ans, ils ont traversé la Manche pour venir m'écouter. Je jouais à Mogador. Le jour du concert, tout juste avant de rejoindre la salle, ma mère a tenu à s'entretenir avec moi : elle a commencé à me parler de l'arrivée de la pilule contraceptive, je ne comprenais pas pourquoi le sujet venait soudainement sur la table. Puis j'ai compris au fil de la discussion qu'elle était en train de m'avouer que j'étais un enfant non désiré ! Je suis allé chanter avec cette image à l'esprit… En sortant de scène, ma mère est venue me féliciter : *« Super, ton concert avec tous ces vieux dans la salle ! »* Elle me disait cela en ignorant superbement la file de jeunes qui me demandaient en même temps un autographe. Ce jour-là, j'ai compris pourquoi j'avais toujours manqué de confiance en moi.

DANS LA LANGUE DE PLAMONDON

Nous avons connu la France car ma mère a joué la femme du commissaire Maigret pour une série anglaise, elle y tournait donc parfois. Nous avons fini par y aller en vacances l'été. Nous avons fait tous les campings de France : Orange, Vendôme, Toulouse… J'ai retrouvé toutes ces villes en tournée. Peut-être aurais-je pu alors faire une carrière en français. Je ne m'y suis jamais vraiment risqué. Oh si, Luc Plamondon m'a bien écrit deux chansons dans la langue de Molière, qu'il m'est arrivé d'interpréter en public. Mais on m'a dit que chanter en français dissiperait le mystère que je dégageais. ●

PROPOS RECUEILLIS PAR LUDOVIC PERRIN

Murray Head, en concert les 16 et 17 septembre au Trianon. Le 19 septembre au Bataclan.

RETROUVEZ LA SAISON 3 DES LE 13 SEPTEMBRE

tv+ dans CANAL+

CANAL+

Voir détails des offres CANAL+ sur boutique.canalplus.com

BETC – SOCIETE D'EDITION DE CANAL PLUS, S.A.S au capital de 95 018 076€ – 329 211 734 RCS Nanterre – GROUPE CANAL+, S.A. à Directoire et Conseil de surveillance au capital de 104 191 033,00€ – 420 624 777 RCS Nanterre – Sièges sociaux : 50, rue Camille-Desmoulins – 92863 Issy-les-Moulineaux Cedex 9.

EN SALLES MERCREDI

On aime Passionnément ★★★★ Beaucoup ★★★ Bien ★★ Un peu ★ Pas du tout ☆

Le Grand Chariot ★★★

De Philippe Garrel, avec Louis Garrel, Damien Mongin. 1 h 35.

Louis, Martha et Léna travaillent avec leur père marionnettiste. Un jour, ce dernier meurt lors d'une représentation. Philippe Garrel met en scène ses trois enfants dans ce film bouleversant, tout à la fois reflet fictionné de sa vie et évocation métaphorique de son cinéma artisanal. Un film sur la tradition et la transmission, la possibilité ou l'impossibilité de l'héritage artistique, sur la fin d'un monde aussi. Bref, un film un peu hors du temps (et c'est tant mieux), à l'image de son auteur qui suit avec mélancolie, humour et douceur ses personnages familiers dans leur ordinaire romanesque fait d'histoires d'amour, de séparations et de deuils. ● **BAP.T**

Un métier sérieux ★

De Thomas Lilti, avec Vincent Lacoste, François Cluzet. 1 h 41.

Un jeune prof de maths remplaçant débarque dans un collège de banlieue parisienne. Quittant le milieu médical pour le milieu scolaire, l'ancien toubib reconverti en cinéaste signe un film choral centré sur le quotidien des enseignants. On y retrouve sa volonté de saisir le réel avec une humanité louable, toujours au plus proche de personnages attachants incarnés par une troupe d'acteurs talentueux et à succès, ainsi qu'un mélange de légèreté et de gravité. Mais *Un métier sérieux* peine à dissiper l'impression de déjà-vu. Il est aussi un peu sage, dans la manière comme sur le fond, son collège pouvant presque passer, en comparaison de la réalité, pour *L'Île aux enfants*. ● **BAP.T**

Les Secrets de la princesse de Cadignan ☆

D'Arielle Dombasle avec elle-même, Julie Depardieu, Michel Fau. 1 h 28.

Grandeur et surtout décadence d'une aristocrate désargentée et vieillissante, au début du XIXe siècle, devenue croqueuse d'hommes et de fortunes. Arielle Dombasle adapte cette nouvelle de Balzac (qu'on suit bizarrement au milieu de ses personnages) et se donne le rôle de la princesse, éternelle séductrice à la beauté sans âge. Si les costumes et les appartements d'époque sont du meilleur goût, on ne peut pas en dire autant de l'interprétation, lourde et indigeste : les dialogues du grand romancier virent bien souvent à la litanie monocorde et ennuyeuse. On a encore du mal à oublier ce gênant concours de seins entre l'actrice-réalisatrice et Julie Depardieu. ● **B. T.**

MICHEL GONDRY DANS TOUS SES ÉTATS

Pierre Niney et Blanche Gardin, artisans du 7e art. PARTIZANFILMS

ALTER EGO Dans son douzième film, le réalisateur fait de Pierre Niney un cinéaste à l'imagination débordante

Le Livre des solutions ★★★

Huit ans c'est long, surtout sur l'échelle de Gondry. Presque une décennie, depuis *Microbe et Gasoil* en 2015, que le réalisateur de *La Science des rêves* (2006), pourtant particulièrement prolifique jusqu'alors, n'avait pondu un film. Entre-temps, des pubs, des épisodes de la série *Kidding* marquant ses retrouvailles avec Jim Carrey déjà dirigé dans *Eternal Sunshine of the Spotless Mind* (2004), et des clips tournés pour Julien Clerc, M, The Chemical Brothers ou le 30e anniversaire de *La Chanson de Prévert* de Gainsbourg.

Pas de quoi combler l'attente des inconditionnels de cet as de la bricole, Géo Trouvetou proposant un cinéma poético-surréaliste d'une noblesse artisanale. Son *Livre des solutions* est très personnel, si tant est qu'un long-métrage signé d'un réalisateur à l'univers aussi singulier puisse être l'inverse – oublions le décevant *Green Hornet* en 2011 où il était réduit au rang de faiseur. Michel Gondry s'appuie sur son expérience lors de la postproduction de *L'Écume des jours* (2013), pour raconter le cheminement chaotique d'un cinéaste bipolaire parti se réfugier chez sa tante dans les Cévennes afin de terminer sa nouvelle œuvre loin des financiers parisiens insatisfaits.

Créatif et récréatif

Là encore, le désormais sexagénaire dit avoir rencontré des difficultés, en l'occurence pendant le tournage, à cause d'un trop-plein d'idées. C'est aussi le cas de son *alter ego* fictif dans le film quand il décide de jeter ses médicaments. Le voilà assujetti à son imaginaire débordant au grand dam de ses collaborateurs dont il met la patience à rude épreuve à toute heure du jour et de la nuit. D'autant que ses excentricités ne concernent pas toujours le projet et qu'il refuse de terminer ou de voir le montage de celui-ci. *Le Livre des solutions* est joyeusement foutraque et poétique, souvent drôle surtout. Très drôle même.

Sa fugue durant, notre anti-héros couchera sur le papier des idées farfelues, comme ne jamais passer la troisième vitesse sur une route de montagne, quitte à provoquer des embouteillages. Il investira dans une maison en ruine dédiée à accueillir son équipe, inventera le *« camiontage »*, une salle de montage aménagé dans un camion dès lors privé de son utilité première, ou s'improvisera chef d'orchestre en dirigeant des musiciens avec une méthode originale, mais étonnamment efficace au détour d'une scène inoubliable.

La comédie flirte avec l'*egotrip,* mais l'accompagne une autodérision bienvenue. À la fois émouvant et tyrannique, génial et inconséquent, mégalo et fragile, le jeune cinéaste est un inadapté enfantin auquel on s'attache par le biais du regard bienveillant de son entourage bousculé, Gondry rendant au passage hommage au sien. Dans ses baskets, Pierre Niney, soutenu par des seconds rôles impeccables, livre une prestation de haute volée qui contribue à la réussite d'un film créatif et récréatif, pas dénué de profondeur non plus. À l'image de celui que tourne son personnage ? On n'en saura rien. Plus que la finalité, c'est le processus qui intéresse ici. ●

BAPTISTE THION

De Michel Gondry, avec Pierre Niney, Blanche Gardin. 1 h 42. Sortie mercredi.

FATALE ATTRACTION

PERVERSION Catherine Breillat distille le malaise dans une histoire d'amour délicieusement retorse

L'Été dernier ★★★

Samuel Kircher et Léa Drucker dans une romance sulfureuse. PYRAMIDE DISTRIBUTION

Avec elle, on ne sait jamais à quoi s'attendre. Mais son cinéma ne laisse jamais de marbre. Après dix ans d'absence au grand écran et une attaque qui l'a laissée hémiplégique, Catherine Breillat revient dans une forme artistique plutôt étonnante. Dans *L'Été dernier,* elle reprend ses thèmes de prédilection (l'ambiguïté souvent malsaine des rapports amoureux, le pouvoir et la manipulation inhérents au sexe) qui ont fait la réputation sulfureuse dont la réalisatrice (d'aujourd'hui 75 ans) continue de se défendre. Mais cette fois, elle injecte une touche de drame chabrolien dans une romance à l'atmosphère savamment construite pour instiller malaise et fascination.

Brillante avocate spécialisée dans la protection de l'enfance, Anne, la cinquantaine lumineuse, mène une vie aussi heureuse qu'aseptisée avec son riche mari et leurs deux petites filles dans leur grande maison de la banlieue chic de Paris. Jusqu'au jour où son beau-fils, adolescent tumultueux de 17 ans, s'installe chez eux… N'hésitant pas à casser son image, Léa Drucker, héroïne quasi hitchcockienne, mène, avec une fine dose d'innocence et de perversion, cette vénéneuse histoire de manipulation-séduction entre une femme forcément au-dessus de tout soupçon et un garçon (Samuel Kircher, débutant magnétique), prêt à tout pour se venger d'un père qui le délaisse. Mais les apparences sont souvent trompeuses…

Montrer le désir qui bouscule tout

La campagne est belle, tout semble luxe, calme et volupté dans la vie d'un couple sans histoire, mais une fois refermée la porte de la chambre maritale, la chair se révèle particulièrement triste sur l'oreiller, avec une femme qui ne trouve pas son plaisir. Ce qui intéresse Catherine Breillat, c'est de montrer le désir qui bouscule tout, la pulsion amoureuse qui donne envie de se libérer des diktats mais peut révéler le pire, la culpabilité qui conduit à une brutalité insoupçonnée. Il ne faut pas croire à la comédie sociale qui se joue sous nos yeux : la quinquagénaire à la libido frustrée se nourrit de la jeunesse de son amant adolescent qui lui donne de la grâce et une nouvelle force. Avec lui, elle jouit et revit.

Mais pas au point de sacrifier ce qu'elle a construit quand elle est prise en faute. Se drapant dans une froide rationalité, elle préfère s'enfoncer dans le mensonge, odieux et injuste, dont les spectateurs deviennent les témoins impuissants. Comme son héroïne, la cinéaste fait preuve d'une remarquable subtilité pout distiller le malaise, sans doute grâce à une mise en scène à la précision quasi chirurgicale (mais sans effets) pour saisir les non-dits. Qui est le plus à blâmer ? Qui peut-on pardonner ? Si le lycéen tête à claques a l'excuse de son âge encore ingrat, rien ne semble justifier la cruauté de son aînée. ●

BARBARA THÉATE

De Catherine Breillat avec Léa Drucker, Samuel Kircher, Olivier Rabourdin. 1 h 44. Sortie mercredi.

BO Hollywood s'arrache les services de la compositrice islandaise Hildur Guðnadóttir

LA VIRTUOSE VENUE DU FROID

Hildur Guðnadóttir. SEELIGER/SIPA

Retenez bien son nom : Hildur Guðnadóttir. La compositrice islandaise a acquis une notoriété internationale en 2020 en remportant l'Oscar de la meilleure bande originale pour *Joker*, de Todd Phillips. À 41 ans, elle fait aujourd'hui l'objet de toutes les convoitises à Hollywood, d'ailleurs elle rempile pour *Joker : folie à deux*, la suite très attendue avec Joaquin Phoenix et Lady Gaga. Jamais cette native de Reykjavik n'aurait envisagé un destin pareil. Même si la musique était inscrite dans ses gênes dès la naissance, avec un père clarinettiste et une mère chanteuse d'opéra.

Contactée sur Zoom, la virtuose, à la beauté surnaturelle d'une fée nordique, explique comment sa passion est devenue son métier. Son violoncelle à portée de main, impossible de s'en séparer trop longtemps. *« Mon premier souvenir remonte à l'âge de 2 ans, mon père jouait* Le Vol du bourdon *(1899-1900), un interlude orchestral pour un opéra de Nikolaï Rimski-Korsakov*, dit-elle. *J'aimais tellement que je lui demandais de recommencer, encore et encore. Le bourdon prenait vie dans mon esprit. J'ai alors compris le pouvoir extraordinaire de la musique, qui touche nos sens, nos sentiments, notre mémoire, notre imagination. J'ai décidé de l'utiliser pour raconter des histoires. »*

Hildur Guðnadóttir pratique le violoncelle à 5 ans et débute sur scène à 10 ans en accompagnant sa mère. Un talent précoce qui lui permet de s'épanouir au théâtre avant de tenter l'aventure du cinéma, tout en sortant des albums au gré de ses collaborations. Son travail sur la série événement *Chernobyl* (2019) lui vaut un Grammy Award, puis d'être remarquée par des auteurs comme Denis Villeneuve (*Prisoners, Sicario, Premier Contact*), Alejandro Gonzalez Iñarritu (*The Revenant*), David O. Russell (*Amsterdam*), Todd Field (*Tár*).

« Je m'interroge sur le rôle de la musique dans l'intrigue »

Composer une musique de film est un processus viscéral. *« Je vérifie qu'on me donne le temps et l'espace nécessaires pour m'exprimer librement*, insiste-t-elle. *Je dois apporter quelque chose qui valorise et serve le projet. Avec la volonté d'immerger le public dans un univers à part. »* À la lecture du scénario, elle appréhende le rythme et la tonalité du futur long-métrage, et consigne ses idées par écrit. Qu'elle soumet ensuite au réalisateur. *« Je m'interroge sur le rôle de la musique dans l'intrigue*, poursuit-elle. *Dans* Joker, *elle se situe au premier plan, on la prend de face, violemment, au diapason du personnage principal. Dans* Mystère à Venise *(2023), de Kenneth Branagh, elle suit discrètement l'action et surgit quand on ne l'attend pas pour faire sursauter le spectateur. Je l'envisage toujours de manière organique, en mouvement perpétuel. »*

Quand Hildur Guðnadóttir intervient en amont du tournage, la bande originale aide les acteurs à affiner leur jeu. Mais si elle arrive *a posteriori*, elle procède à l'inverse, se nourrissant des images pour trouver les notes justes. Son maître ? Ennio Morricone. Mais chez elle, à Berlin, son fils de 11 ans contrôle la *playlist*. *« J'écoute Justin Bieber à longueur de journée »*, rigole-t-elle.

Elle rappelle la chance d'avoir grandi en Islande. *« Où les femmes sont au pouvoir*, s'exclame-t-elle. *Vigdís Finnbogadóttir a été élue première présidente de la République au monde, en dépit de son statut de mère célibataire qui ne l'a pas arrêtée, et ma grand-mère était une éminente docteure en virologie. Des modèles qui m'ont façonnée. »* ●

STÉPHANIE BELPÊCHE

Mystère à Venise ★★

De et avec Kenneth Branagh, Camille Cottin, Michelle Yeoh. 1 h 44. Sortie mercredi.

En 1947, Hercule Poirot savoure sa retraite à Venise. On lui propose de se rendre à une séance de spiritisme dans un palais, pratiquée par une voyante qui aurait le pouvoir de parler aux morts. Sa mission : prouver qu'il s'agit d'une mascarade. Après *Le Crime de l'Orient-Express* (2017) et *Mort sur le Nil* (2022), Kenneth Branagh retrouve les bacchantes et le costume trois pièces de l'enquêteur fétiche d'Agatha Christie dans un huis clos efficace. Le cinéaste signe un vrai film de fantômes, adaptant sa mise en scène aux codes du genre avec jubilation, dans une maison hantée qui livre ses secrets alors qu'une brume épaisse s'abat sur la cité. La musique insolite et parfois dissonante d'Hildur Guðnadóttir accentue le malaise ambiant. ● S.B.

EN HAUT DE L'AFFICHE

Actualités commerciales

Kering s'inscrit dans le parcours des Journées du patrimoine

Les 16 et 17 septembre, à l'occasion des Journées du patrimoine, l'ancien hôpital Laennec, siège de Kering et de la Maison Balenciaga, sera ouvert au public. Pour sa 8e participation consécutive, Kering proposera notamment aux visiteurs de découvrir une nouvelle sélection d'œuvres d'artistes de la Collection Pinault ainsi que des modèles originaux des collections de couture créées par Cristóbal Balenciaga.

Samedi et dimanche de 10 à 18 heures, nocturne samedi jusqu'à minuit (dernière entrée à 23 heures).
40, rue de Sèvres, Paris 7e.
kering.com

Nouvelle Clio E-Tech Hybrid

Les plus belles histoires sont celles qui se réinventent sans cesse. Après trente-trois ans de succès, Renault insuffle une énergie nouvelle avec sa nouvelle Renault Clio E-Tech Full Hybrid. Moteur hybride 145 chevaux, jusqu'à 80 % de conduite électrique en ville et 900 kilomètres d'autonomie. La marque propose un nouveau design affirmé et élégant, plus sportif, disponible en version esprit Alpine inédite. L'énergie change, l'amour reste.
renault.fr

Une réécriture contemporaine par Mis en Demeure

Mis en Demeure revisite et réinterprète des designs classiques et historiques à travers un regard moderne. La maison française s'adonne à explorer des thèmes intemporels en les replaçant dans un contexte actuel, offrant la possibilité d'explorer de nouveaux styles à travers chaque pièce de la maison en repoussant les limites de la créativité .
Fauteuil Chaillot, bois massif pin et hêtre ; lampadaire Jonc des Marais.
misendemeure.com

Eataly Paris Marais fait sa Foire aux vins!

Du 15 septembre au 15 octobre 2023, découvrez la sélection de la plus grande cave à vins italiens de France. L'Enoteca di Eataly réunit 1 500 références et honore l'incroyable diversité des 20 régions viticoles de la botte. Grâce à un approvisionnement exceptionnel, faites-vous plaisir à prix doux lors de la Foire aux vins avec des vins italiens à prix réduits.
À retrouver également sur eataly.fr pour une livraison partout en France.
(L'abus d'alcool est dangereux pour la santé. À consommer avec modération)

La nouvelle Pâte Originale Payot

Incontournable depuis 1920, la Pâte grise se réinvente et devient la *« Pâte originale stop bouton »*. Si elle conserve toutes les caractéristiques qui font d'elle LE produit anti-imperfections à avoir dans sa salle de bain, elle est encore plus naturelle, plus efficace et plus sensorielle. Pour rappel, ce soin s'applique localement sur le bouton, sa puissante action purifiante ciblée en arrête le développement dès la première nuit. En parallèle, il calme et restaure l'équilibre de la flore cutanée grâce notamment à l'extrait de reine-des-prés et aux probiotiques.
Pâte originale stop bouton Payot, pot de 15 ml.
payot.com

Un don contre la pauvreté

Break Poverty Foundation aide les jeunes Français les plus vulnérables à sortir du cercle vicieux de la pauvreté. Comment ? En bâtissant des solutions innovantes à fort impact : soutenir le développement cognitif des jeunes enfants, lutter contre le décrochage scolaire, redonner un avenir professionnel aux jeunes défavorisés, etc.
Faites un don pour que les enfants pauvres ne deviennent pas des adultes pauvres. Rendez-vous sur breakpoverty.com

FASCINANTE TURQUOISE

ENGOUEMENT Cette pierre aux multiples nuances inspire les jeunes créateurs comme les grandes maisons de joaillerie

Sautoir Alicanta, 590 euros.
AURÉLIE BIDERMANN

En médaillon, Bague Pavé Dia 4 500 euros.
JACKIE AICHE

Ce sont d'étranges cailloux. Ils ont les couleurs des mers du Sud, des lagons de la Barbade, et pourtant, c'est du sable des déserts qu'on les extrait. Les plus belles turquoises naissent dans les sols du Nouveau-Mexique et d'Afghanistan. C'est pourquoi, spontanément, quand on les évoque, viennent à la l'esprit les amulettes égyptiennes et les imposantes chevalières qui recouvrent les mains burinées des vieux rockers.

« La turquoise n'a aucune connotation sexuelle tout en étant infusée de sensualité »
La créatrice Pascale Monvoisin

Dans toutes les civilisations anciennes, ces mélanges issus de la réaction du phosphore et de l'aluminium avec des eaux cuivrées ont eu un pouvoir protecteur. Leur nom, lui, dérive du mot *« turc »*, car, au Moyen Âge, ce sont les Turcs qui en faisaient commerce entre la Perse et Venise et elles ne sont pas introduites dans le vestiaire occidental à cette époque-là. Le XXe siècle les a popularisées avec la vague issue du film *Easy Rider*.

Si la marque Harpo en perpétue l'ornementation, l'esprit amérindien se décale de ses lignes ethniques via une nouvelle génération de créatrices dont la Française Jackie Aiche. Installée à Beverly Hills, elle a lissé le New Age en une allure bohémienne connectée *wellness*, désormais adulée par les Californiennes, qui se porte autant pour ses tons de mer que parce qu'il stimule l'épanouissement personnel, la confiance en soi. Ce qu'on appelle la dopamine jellewry. Et elle n'a pas de saison. *« Ce serait une erreur grossière de confiner les turquoises à l'été et à la plage*, commente Marie-Alexandrine Yvernault qui, pour sa jeune maison, les chine monumentales et vintage. *Sur un cachemire gris souris, leurs matités, leurs nuances s'intensifient, ont un magnifique fini granité. »* C'est un paradoxe.

Alors que, contrairement à d'autres pierres comme la tourmaline ou le quartz rose, elles n'ont aucune transparence, sont opaques, les turquoises sont désormais recherchées, appréciées, portées pour leur fraicheur, la joie de vivre qu'elles inspirent. La dolce vita en somme... Ainsi chez Pomelatto, qui les a montées en sautoir coloré avec du corail façon Pucci. Chez Aurélie Bidermann, elles composent, entre autres, un sautoir, un pendentif, abstrait bouquet luxuriant, qui vous transporte dans une forêt primaire vierge de fleurs tropicales.

C'est d'ailleurs sous forme de fleurs que Pascale Monvoisin les a découpées pour sa première ligne homme. Du jamais-vu. Elle les pare d'un romantisme qui ne laisse pour autant planer aucun doute sur la masculinité. *« J'avais dessiné une chevalière pour Gaëtan Roussel, et je voulais entrer dans le vestiaire joaillier masculin mais en prenant un autre chemin. J'avais rapporté de Jaipur un lot de turquoises avec lequel je jouais depuis longtemps sans vraiment savoir comment j'allais les ciseler. Un jour, c'est devenu une évidence. La turquoise n'a aucune connotation sexuelle tout en étant infusée de sensualité. Je voulais donner de la douceur aux hommes et les rendre beaux »*. Autant dire que c'est réussi. Notamment via le collier Gloria, un tour de cou de dix-sept fleurs composées de huit pétales. Dans la nature, de telles fleurs sont presque toutes sauvages. Ici, aucune pièce de la collection n'est identique. Chaque pierre est différente, plus ou moins claire ou foncée, unie ou granitée, lisse ou rugueuse. Ce qui confère à chacune une valeur émotionnelle particulière et la rapproche de la haute joaillerie, où ces roches coulent des jours heureux dans les maisons à histoire. Cartier les sertissait déjà dans les années trente, en pleine vague Art nouveau auxquelles elles prêtent remarquablement leurs âmes bleutées. Leurs tons se fondent à l'argent comme une évidence. Par exemple, chez Van Cleef & Arpels. Chez Piaget et Poiray, elles excellent en horlogerie.

Quels que soient le dessin ou les thèmes dans lesquels elles se coulent, le brillant et le clinquant ne sont pas de mise. La richesse de la pierre tient à son originalité, à sa nuance. Et son prix à son origine. Alors qu'on les recherche de plus en plus, elles se font de plus en plus rares sur un marché que les Chinois tentent de préempter en mettant en circulation des factices, des agrégats de poussière. D'où l'importance de les choisir dans des maisons qui savent les travailler. Et qui les aiment, les vénèrent. ●

CATHERINE JAZDZEWSKI

Collier long Venise, 925 euros.
GOOSSENS

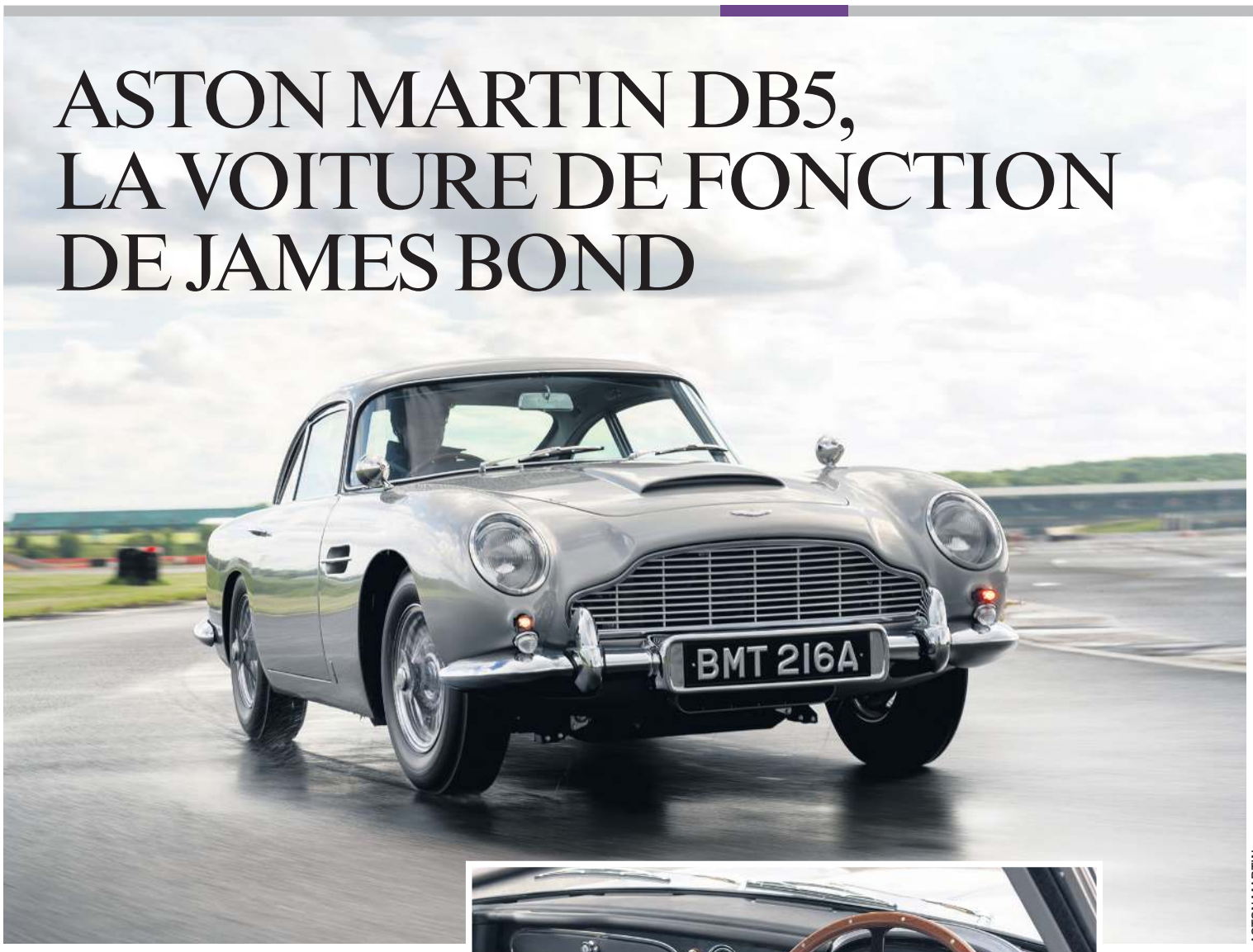
Bracelet Gloria, 425 euros.
PASCALE MONVOISIN

Tour de cou Gloria, 1 800 euros.
PASCALE MONVOISIN

Bague Entre les doigts, prix sur demande.
VAN CLEEF & ARPELS

Bague Entre les doigts perlée, 3 800 euros.
VAN CLEEF & ARPELS

ASTON MARTIN DB5, LA VOITURE DE FONCTION DE JAMES BOND



ASTON MARTIN

ICÔNE Cet été, le JDD vous a replongé dans l'histoire de voitures mythiques. Dernier trajet à bord de l'Aston Martin de l'agent 007

Un des 25 exemplaires de la DB5 Goldfinger Continuation. Une réédition qui a nécessité 4 500 heures de travail pour retrouver la route.

« Où est ma Bentley ? » demande James Bond (Sean Connery) à l'agent Q (Desmond Llewelyn) dans *Goldfinger,* sorti en 1964. *« Oh, elle a fait son temps, j'en ai peur ! »*, lui répond son fournisseur de gadgets avant de lui dévoiler sa nouvelle voiture de fonction : l'Aston Martin DB5. Ce coupé, né en 1963, sera désormais indissociable de l'agent britannique. Il aura beau la remplacer par des Lotus Esprit, une Renault 11, un Range Rover cabriolet, des BMW Z3, 750i et Z8, des Aston Martin plus récentes ou même une Citroën 2 CV, dans l'esprit du grand public James Bond roulera toujours en DB5. Détruite, la voiture sera reconstruite à plusieurs reprises. Elle apparaît dans huit films sur vingt-cinq entre 1964 et 2021. Si dans les romans de Ian Fleming, James Bond conduit principalement une Bentley 4½ Litre *« Blower »* puis une Continental Type R, ses liens avec Aston Martin apparaissent dès la publication du roman *Goldfinger,* en 1959. Dans celui-ci, le MI6 (Military Intelligence, section 6) lui affecte une DB Mark III destinée à faire de l'ombre à la Rolls-Royce Silver Ghost d'Auric Goldfinger (Gert Fröbe). C'est pour cette dernière que Fleming a imaginé les gadgets qui vont assurer la célébrité de l'agent 007. Elle intègre ainsi des feux modifiables pour éviter d'être suivie, des pare-chocs en acier renforcé, un Colt.45 à canon long sous le siège du conducteur, une radio intégrant un système de balise appelé Homer (l'ancêtre du GPS !) et des coffres secrets. Sauf que lorsque débute la préproduction du film *Goldfinger* en 1963, cette DB Mark III n'est plus au catalogue. Elle a été remplacée par la DB4, puis par la DB5. Le producteur Albert R. *« Cubby »* Broccoli ne s'intéresse guère à cette voiture à 4 175 livres sterling (l'équivalent de 112 000 livres en 2023). Il la juge trop coûteuse et trop confidentielle pour un film aussi grand public. Il n'a d'yeux que pour la toute nouvelle Jaguar Type E. Elle est deux fois moins chère et elle a été saluée comme *« La plus belle voiture du monde »* par Enzo Ferrari lui-même. Broccoli contacte donc le patron fondateur de Jaguar, Sir William Lyons, pour nouer un partenariat avec sa société EON Production. Mais l'aristocrate anglais éconduit sèchement le fils d'immigrés new-yorkais : *« Pas question de fournir gratuitement des voitures puisque Jaguar a déjà du mal à produire suffisamment pour satisfaire la demande des clients qui les paient ! »* Dépité, le producteur se tourne donc vers Aston Martin. La marque a été sauvée de la faillite par David Brown en 1947. L'homme est un héritier qui a fait prospérer la fortune familiale en fabriquant des tracteurs Ferguson-Brown (futurs Massey-Ferguson). Il a la réputation d'être très dur en affaires mais il comprend que James Bond peut être un formidable *« influenceur »* pour Aston Martin. La marque vivote avec quelques centaines de voitures produites chaque année. Il accepte donc de prêter quatre DB5 à EON Productions. Deux serviront durant le tournage de *Goldfinger* et deux à sa promotion à travers le monde. Avant cela, les autos sont confiées à John Stears. Ancien de la Royal Air Force, ce bricoleur de génie a la charge d'incorporer les gadgets imaginés par Ian Fleming dans son roman. Les trouvant finalement assez modestes, il va plus loin avec le bouclier pare-balles, le siège éjectable, les plaques d'immatriculation rotatives… À l'arrivée, la DB5 apparaît pendant plus de dix minutes dans *Goldfinger.* Son destin sera désormais d'être un personnage à part entière de la saga 007. La version miniature fabriquée par Corgi Toys sera dans les années 1960 et 1970 le jouet pour garçons le plus vendu au monde avec 4 millions d'exemplaires. La Royal Mail éditera un timbre à l'effigie de la DB5 en 2013 et la Royal Mint frappera des séries de pièces de 5 livres en 2020.

John Stears, bricoleur de génie, a la charge d'incorporer les gadgets imaginés par Ian Fleming

Après le tournage, la voiture portant le numéro de châssis DP/216/1 a été dépouillée de ses gadgets et remise sur le marché par Aston Martin. Son propriétaire américain la louera ensuite pour la production de *Cannonball Run* (1981) dans lequel elle sera conduite par Roger Moore. Volée en Floride en 1997, cette DB5 n'a toujours pas été retrouvée. L'autre DB5 qui apparaît dans le film (châssis DB5/1486/R) a été acquise en 1969 par un journaliste américain, Jerry Lee. Elle a été revendue en 2010 pour 4 millions d'euros. Les deux autres utilisées dans le cadre de la promotion du film ont également trouvé preneur. Le châssis DB5/2017/R est aujourd'hui visible au musée Louwman à La Haye, aux Pays-Bas, considéré comme le plus beau musée automobile d'Europe. Quant au numéro DB5/2008/R, il a été acquis en août 2019 par un collectionneur privé pour 5,75 millions d'euros. Toutes les DB5 qui apparaîtront dans les *James Bond* suivants seront d'autres voitures louées ou des maquettes reconstruites pour les besoins du tournage.

Il faut dire que *Goldfinger* a vraiment permis à Aston Martin de prendre son envol. Alors que 1 204 exemplaires DB4 ont été produits entre 1958 et 1963, 1 059 DB5 seront vendues en seulement dix-huit mois après la sortie du film. C'est du jamais vu pour la marque ! Plus de 900 sont des coupés identiques à celui de Sean Connery. Mais la marque écoule aussi 123 cabriolets ainsi que 13 – on ne peut plus britanniques –, *« breaks de chasse »*. À conduire, la DB5 est plaisante et bien plus facile à dompter qu'une Ferrari de la même époque. Avec son moteur 6 cylindres de 4 litres donné officiellement pour 280 chevaux, elle est aussi moins performante qu'une Jaguar Type E. La suspension n'est pas trop dure et la direction plutôt précise pour l'époque. La boîte de vitesses propose 5 rapports qu'il faut bien découper sous peine de craquements douloureux pour les oreilles. Si elle accélère vite (8 secondes pour le 0 à 100), la DB5 freine plutôt moins mal que ses congénères… mais sur sol mouillé, il n'y a plus personne. Seulement, à son volant, l'Aston Martin procure le plaisir unique de se prendre pour James Bond. Et avec le thème musical de Monty Norman en tête, l'autoradio relève du gadget. C'est ça toute la magie de la chose : permettre au quidam d'incarner le plus célèbre des agents secrets.

Face au succès des ventes aux enchères de tout ce qui est en lien avec l'agent 007, le constructeur de Gaydon a décidé de refabriquer à l'identique 25 exemplaires de la DB5 originale couleur Silver Birch (Bouleau Argent) dans ses ateliers de Newport Pagnell. Baptisée DB5 Goldfinger Continuation, chaque voiture a nécessité 4 500 heures de travail pour pouvoir être mise à la route. Détail amusant, le constructeur ne s'est pas contenté de proposer une simple voiture mais l'a enrichie des gadgets identiques à ceux de l'espion. Et comme au cinéma, les mitraillettes dans les phares sont factices. Prix de l'engin : 3 millions d'euros hors taxes. Pour Aston Martin, reproduire à l'identique ses anciens modèles est plus un enjeu de communication que de rentabilité réelle. Cela permet d'employer des artisans d'art à plein-temps, mais la marge sur ces rééditions est quasi inexistante. Lancée en pleine crise du Covid 19, la voiture a connu une panne de démarrage au point qu'Aston Martin a dû convier quelques journalistes pour l'essayer. Un seul Français a eu ce privilège, notre confrère Nicolas Meunier du magazine *Challenges. « J'ai parcouru la distance entre l'atelier d'où sortent ces Aston jusqu'au golf de Stoke Park, au sud de Londres, où a été tourné Goldfinger*, raconte l'agent Meunier. *Sur environ 120 km, j'ai eu l'impression de conduire une vieille voiture mais réalisée avec des matériaux modernes de meilleure qualité. »* Mais malgré l'enthousiasme suscité par cette réédition, Aston Martin a eu du mal à la vendre. Et pour cause… Dans la mesure où la DB5 Continuation Goldfinger ne répond à aucune norme actuelle en matière d'environnement ou de sécurité, elle ne peut être homologuée que très difficilement ailleurs qu'en Angleterre… *« La plupart des clients s'en fichent. Ce sont soit des milliardaires qui veulent juste la posséder dans leur garage et frimer avec devant leurs copains, soit des princes du Golfe qui ne sont pas concernés par les contraintes légales occidentales… »* ●

BENJAMIN CUQ

POUR EN BOIRE DE TOUTES LES COULEURS

DIVERSITÉ

Jamais le choix n'a été si vaste, à l'image des terroirs et des goûts des amateurs français

Pour célébrer cette bonne idée née en 1973, tous les acteurs des foires aux vins (grande distribution, ventes en ligne, cavistes à succursales) ont pris le virage de la diversité. Si les vins sont toujours blancs, rouges ou rosés, on trouve désormais des vins orange, c'est-à-dire macérés sur les peaux des raisins blancs, d'où la couleur. Si l'événement a longtemps été le temple des Bordeaux, la place qu'ils concèdent aux autres est devenue immense. On trouve des vins de toute provenance géographique : les autres appellations françaises, bien sûr, les vins de toute l'Europe, d'Amérique, de l'hémisphère sud… Jamais le choix n'a été aussi vaste, à l'image des goûts des amateurs français.

On veut découvrir, s'étonner, se cultiver puisque le vin est une culture. Quand on aime les pinots noirs de Bourgogne, on a envie de savoir ce qu'il se passe avec le même cépage en Alsace ou dans la Loire. On préfère le cabernet sauvignon ? On va voir en Provence comment il s'assemble avec la syrah. On aimerait essayer les vins issus des cépages trousseau, négrette, grolleau…

La curiosité prend le pas sur l'habitude ou la culture familiale. La cave de papa a vécu, on part en voyage. Même en Champagne, les foires aux vins sont l'occasion de tenter à bon compte le blanc de noirs ou le brut zéro, si ce n'est déjà fait. Les prix affichés, évidemment, restent une vraie bonne raison de se déplacer pour se constituer une cave ou la renouveler. Les vins n'ont pas attendu la poussée d'inflation du moment pour connaître une vraie augmentation des tarifs. Une raison de plus pour ne pas rater cette bonne occasion de soulager un peu les budgets. ●

NICOLAS DE ROUYN

NOTRE SÉLECTION À L'ÉTRANGER

ARGENTINE

● **Clos de los Siete, Mendoza, Valle de Uco 2019, rouge**
15,45 €
Ils sont sept producteurs au Clos de los Siete, tous français. Une belle invention du célèbre consultant Michel Rolland. Ce vin est un assemblage de raisins de chacun des sept. Bouche charnue, fruité rouge mûr, une puissance contenue, agréable.
(Casino)

AFRIQUE DU SUD

● **Klein Constantia, vin de Constance, 2014, blanc**
67,15 €
Liquoreux original et hors du commun, d'une élégance impressionnante par ses notes sublimes de fruits jaunes bien mûrs et de gingembre. Ce vin d'un charme fou a accompagné les derniers jours de Napoléon à Sainte-Hélène. L'Empereur en faisait grand cas.
(iDealwine)

AUTRICHE

● **Zantho, vin de glace (Eiswein), Burgenland, 2019, blanc moelleux**
32 €
Le vin de glace est issu de raisins gelés. On n'en produit que les années où la température descend assez bas. Les cépages sont le zweigelt, le saint-laurent et le grüner veltliner. Un vin puissant aux arômes de pêche, d'amande, de crème de citron. Un vin aussi étonnant que rare, à un prix qui mérite qu'on l'essaie.
(Comptoir des Millésimes)

ITALIE

● **Piémont, Roberto Voerzio, nebbiolo di San Francesco, Langhe, 2020, rouge**
25,20 €
Incursion originale dans le monde du nebbiolo, bouche puissante, un peu serrée, très gourmande.
(Duclot - La Cave)

● **Frioul, Le Vigne di Zamò, Cuvée No Name, Friulano, blanc**
18,90 €
Cépage blanc du Frioul, le friulano livre des senteurs élégantes, pêche blanche, orange sanguine. Onctueux, une belle finale minérale raconte le rude terroir du Karst.
(Eataly)

● **Piémont, Casa E. di Mirafiore, barolo, rouge**
39,90 €
Équilibre fin entre puissance des tannins, densité des saveurs et fraîcheur du raisin. Griotte, rose fanée, sous-bois, réglisse et cuir composent la palette aromatique de ce vin élégant et de bon caractère.
(Eataly)

Piémont, Santini, barolo, 2018, rouge
17,50 €
Un nebbiolo tannique et de bonne garde, déjà facile à boire dans sa jeunesse. Un vin qui se caractérise par son nez fin, avec ces arômes typiques de tabac blond. Bouche délicate, voilà un barolo de premier prix qui permet d'appréhender les singularités de cette appellation du nord de l'Italie.
(Magasins U)

LIBAN

● **Château Kefraya 2016, rouge**
21,25 €
La bouche est large, gorgée de soleil. Elle finit goûteuse, impatiente de ferrailler avec une belle gastronomie méditerranéenne. Un millésime prêt à boire.
(iDealwine)

UKRAINE

● **Château Chizay Chersegi, 2022, blanc**
7,95 €
Original, très floral, puissant, une bouche droite et nerveuse, parfait sur des plats de la mer.
(Carrefour)

Plaisirs Foires aux vins

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION

NOTRE SÉLECTION EN FRANCE

ALSACE

• Domaine Trimbach, pinot noir réserve Cuve 7, 2017, rouge
27 €
Le pinot noir s'est arrondi avec le temps. Tous tannins gommés, ses arômes de grande qualité s'intercalent entre les fruits frais et les senteurs d'automne. Une belle concurrence pour les grands crus de Bourgogne.
(iDealwine)

• Maison Jean Huttard, crémant d'Alsace, brut nature, blanc
12,50 €
Mélange de chardonnay et de pinot blanc avec un élevage sur lies de 24 à 36 mois. Jolis arômes assez riches de chardonnay mûr. Bouche ample et savoureuse, assez longue. À boire sans délai.
(Magasins U)

BORDEAUX

• Château Pédesclaux, pauillac, 2018, rouge
38,90 €
Note fumée en bouche, vin profond et élégant, de belle finesse, avec une longueur sur la myrtille très savoureuse.
(Intermarché)

• Château Pape Clément, pessac-léognan, 2021, rouge
85,90 €
Des tannins bien mûrs, dans ce millésime où le fruité est en retrait. Voilà vraiment un grand vin de Bordeaux, sophistiqué, élégant et de belle garde.
(Leclerc)

• Château Suduiraut, Cuvée Castelnau, sauternes, 2016, blanc
25,50 €
Moelleux, une belle liqueur pour ce second vin d'un grand sauternes, le plaisir est accessible maintenant, sans attendre. Une friandise.
(Monoprix)

• Château Sociando-Mallet, haut-médoc, 2016, rouge
36,90 €
Tout en finesse, ce haut-médoc très classique présente un toucher élégant et une attaque crémeuse. En bouche, le boisé est encore perceptible, mais les sensations tactiles sont plaisantes. Garde : de deux à cinq ans.
(Intermarché)

• Château Lafon-Rochet, saint-estèphe, 2015, rouge
37,90 €
Un joli jus qui tapisse la bouche, un vin doté d'un équilibre qui le rend très digeste. Un marqueur historique de cette appellation du nord du Médoc.
(Intermarché)

BOURGOGNE ET BEAUJOLAIS

• Édouard Delaunay Le Village Vieilles Vignes, volnay, 2019, rouge
45 €
Une belle concentration pour cette cuvée de vieilles vignes, bouche dense avec des tannins polis et soyeux, fruité mûr et frais, bel équilibre. Un beau volnay en provenance d'une maison qui multiplie les médailles depuis deux ou trois ans.
(Le Petit Ballon)

• Domaine Anita, Aux Michelons, moulin-à-vent, 2022, rouge
9,40 €
Le nez est profond, sur les fruits noirs. La bouche est assez serrée, tannique, taillée pour la garde. Un moulin-à-vent à tout petit prix qui demande un peu de patience avant de l'ouvrir.
(Magasins U)

• Domaine Thillardon Chassignol, chénas, 2019, rouge
37 €
Vinification sans déviance de la vinosité dans ce produit au fruité rouge croquant et à la texture caressante en bouche. Superbe. Le domaine revient au premier plan.
(La Cave du château)

CHAMPAGNE

• Philipponnat Royale Réserve, brut, blanc
37,80 €
Brut, grand champagne de belle maison, tendu et droit, salin et élancé, pur et fin, parfait comme toujours.
(Monoprix)

• Deutz, extra-brut, blanc
34,90 €
Fruits blancs, bulle présente, gourmand et équilibré, adapté à l'apéritif comme au repas. On sait cette maison capable du meilleur, cette cuvée le confirme comme tous les étages de la gamme.
(Monoprix)

• Champagne Delagarde, brut, blanc
17,99 €
Un premier prix pour un champagne et pourtant quel joli vin ! Rafraîchissant, équilibré, une bulle sans agressivité. Une découverte qui fait plaisir à voir (et à boire).
(Lidl)

JURA

• Domaine Pignier, côtes-du-jura, 2020, blanc légèrement rosé
27 €
Assemblage au pressoir de savagnin, chardonnay et poulsard, ce qui donne une teinte œil de perdrix. Un petit fruité tendance groseille, une bouche tapissante de bonne texture, une belle acidité, un vin déroutant, on ne devine pas qu'on est dans le Jura.
(La Cave du château)

LANGUEDOC

• Jean-Claude Mas Enigma, IGP pays d'Oc, 2021, blanc
4,49 €
Pimpant et croquant, un fruité mûr et plaisant… Le parfait vin de soif issu d'un assemblage inhabituel (chardonnay-viognier-muscat). Parfait pour l'été prochain.
(Lidl)

• Gérard Bertrand Genora, vin-de-France 2021, orange
9,95 €
Une texture tannique pour ce produit bien fait, qui s'accommodera d'une viande blanche. Il faut goûter un vin orange au moins une fois dans sa vie.
(Carrefour)

• Domaine La Terrasse d'Élise, Cuvée XB IGP pays-d'Hérault 2020, rouge
14,50 €
Beaucoup d'élégance, de finesse dans ce joli vin sensuel habité par la grâce. Une référence du grand Languedoc viticole que l'on a plaisir à retrouver dans une foire aux vins. On peut le conserver de deux à cinq ans.
(Chateaunet)

• Terrasses du Larzac Clos de la Barthassade Cuvée H9, 2021, rouge
14,30 €
Un gourmand fruité rouge pour ce vin plaisant et séduisant, aux tannins très fins qui font un toucher de bouche délicat suivi d'une finale équilibrée. Zéro faute.
(Lavinia)

LOIRE

• Domaine Perrault-Jadaud, La Grande Grive, vouvray, 2021, blanc
23 €
Superbe chenin vinifié en sec, élancé, vinification en fût qui donne de la patine et une petite oxygénation, un blanc de table ! Très pur, très frais, avec une belle persistance épicée (curry jaune).
(La Cave du château)

• Domaine des Closiers Les Coudraies, saumur-champigny, 2020, rouge
26 €.
Un beau cabernet franc exécuté par un domaine très en vue depuis peu. Du fruit, de la fraîcheur et un peu de patience, deux ans au moins.
(Comptoir des millésimes)

• Domaine Luneau-Papin, Folle blanche, gros-plant du Pays nantais, 2022, blanc
11,50 €
Bouche bien charnue, fruité blanc et jaune, texture tapissante, un vin de matière et de plaisir qui en réconciliera plus d'un avec cette appellation décriée à tort et ce producteur, star montante du vignoble de la Loire. On peut le garder de deux à cinq ans.
(Wine & Co)

• Domaine Jo Pithon savennières, 2022, blanc
10,95 €
Notes de miel et de chèvrefeuille, une bonne bouche gourmande, un vin droit, tranchant doté d'une belle acidité, avec du corps et de l'équilibre. Une affaire à ne pas rater.
(Leclerc)

PROVENCE ET CORSE

• Les Sarments d'Authentica, IGP île-de-beauté, 2022, rosé
6,99 €
Un joli rosé floral à souhait, qui glisse en bouche, désaltérant et équilibré. C'est une bonne idée d'acheter en septembre un rosé à boire l'été prochain, il va y gagner beaucoup.
(Intermarché)

• Domaine de La Tour du Bon, bandol, rouge, 2018
35,10 €
Finale goûteuse, saline, poivrée, sur les épices, bien enrobée, très typée bandol. Attention, grand vin.
(iDealwine)

• Théodore Planas-Rastoin, Clémentine, vin-de-France, 2021, blanc
26 €
Un produit étonnant. Sa tenue de bouche, ses fins amers, ses nuances épicées dérouteront tous les amateurs de dégustation à l'aveugle. Une vraie découverte avec un beau potentiel de garde qui nous arrive de la région d'Aix-en-Provence.
(La Cave du château)

RHÔNE NORD

• Colombo & Fille, cornas, 2021, rouge
29,90 €
Un bon volume en bouche, une syrah bien mûre et bien élevée, des tannins gainés et un bel équilibre sur la réglisse.
(Monoprix)

• Dauvergne-Ranvier Grand Vin, saint-joseph, 2021, rouge
13,95 €
Fruité noir, bouche glissante, de la rondeur et du plaisir dans une appellation en pleine explosion qualitative.
(Carrefour)

• Vignoble Olivier Decelle, Cuvée Empreinte, saint-joseph, 2022, rouge
15,80 €
Une syrah mûre, des tannins ronds, finesse et délicatesse. C'est un saint-joseph stylé issu d'un terroir granitique qu'il traduit très bien. On ne l'attendra pas longtemps, mais deux à cinq ans le mèneront vers le mieux.
(Leclerc)

• Domaine B. et D. Duclaux, La Chana côte-rôtie, 2018, rouge
38,50 €
Nez très fin, d'une syrah bien mûre, racée, bouche complète. C'est un excellent tremplin vers le monde merveilleux des côte-rôtie réussies (mais tellement plus chères…).
(Chateaunet)

RHÔNE SUD

• Domaine de la Janasse, Cuvée Chaupin, châteauneuf-du-pape, 2020, rouge
53,10 €
Un vin de grande ampleur, intense en arômes, une générosité accentuée par une perception alcoolique un peu sensible. L'attendre quelques années lui fera le plus grand bien.
(iDealwine)

• Domaine Brunely cairanne, 2021, rouge
6,75 €
La puissance est maîtrisée, les tannins sont subtils, ce qui donne un produit complet et élégant. C'est une définition fidèle de ce que cette belle appellation peut donner en matière de vins fins. Déjà délicieux.
(Intermarché)

ROUSSILLON

• Marc Parcé, Hors d'âge, rivesaltes, ambré
14,95 €
Toujours très réussi, ce vin doux naturel d'une grande fraîcheur en surprendra plus d'un par ses savoureuses notes d'abricot rôti et de menthol. Un plaisir de méditation, d'après-dîner qui nous épate par son aromatique splendide. Il supportera très bien dix ans de cave supplémentaires.
(Carrefour)

SAVOIE

• Domaine Giachino Prieuré Saint, Christophe, vin de Savoie, 2022, blanc
43 €
Une rare mondeuse (c'est le cépage) blanche, épicée,une structure toute en finesse. Un vin étonnant, qu'on ne croise jamais et qui peut se garder comme se boire maintenant.

SUD-OUEST

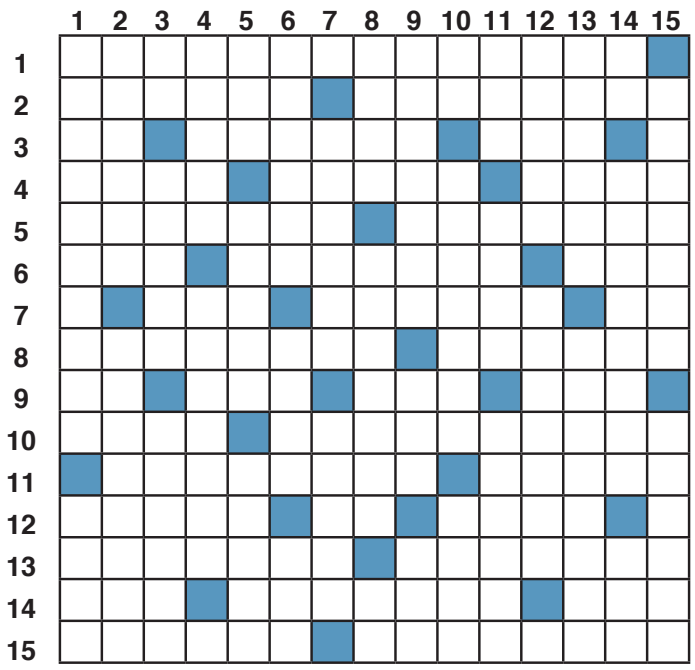
• Château Lagrezette, cahors, 2019, rouge
21,95 €
Un très délicat toucher tout en finesse pour ce vin harmonieux et élancé, le fruité noir est frais, parfait sur un magret au miel.
(Carrefour)

(Source : Bettane+Desseauve)

Plaisirs Jeux & Météo

MOTS CROISÉS

JEAN-PAUL VUILLAUME jpvuillaume@sfr.fr



HORIZONTALEMENT

1. Désert en culture. **2.** Paris dans la rue. Détachant. **3.** Pépin de cerise. Patins à rouler. Communication téléphonique. **4.** Est là pour compenser la casse. Bains de vapeur. Nymphe qui fait mouche. **5.** Allant sans dire. Opposé à l'uniforme. **6.** La chasse est ouverte. Abaisser les couleurs. Temps passé d'un auxiliaire. **7.** Trois lettres sur cinq lignes. Sont élevées chez les frères ou les sœurs. Pousse à la reprise des affaires. **8.** Entraînent un certain penchant. Un de parti mais un qui reste. **9.** Émission comme apostrophe. Chaud et froid. Son histoire d'amour est célèbre. Élément de la crème bavaroise. **10.** Employé à la porte et qui la ferme. Amenés à être souvent détachés. **11.** Pas sectaires dans leur genre. Mesure à quatre temps. **12.** Article premier. Employé dans une suite. Souvent en repas d'affaires. **13.** Elle a les pieds plats. Est passée au rouge. **14.** Déclare son feu en forêt. Animé par un mauvais esprit. La fleur de la rose. **15.** Grand axe pour deux roues. Trio breton bien connu.

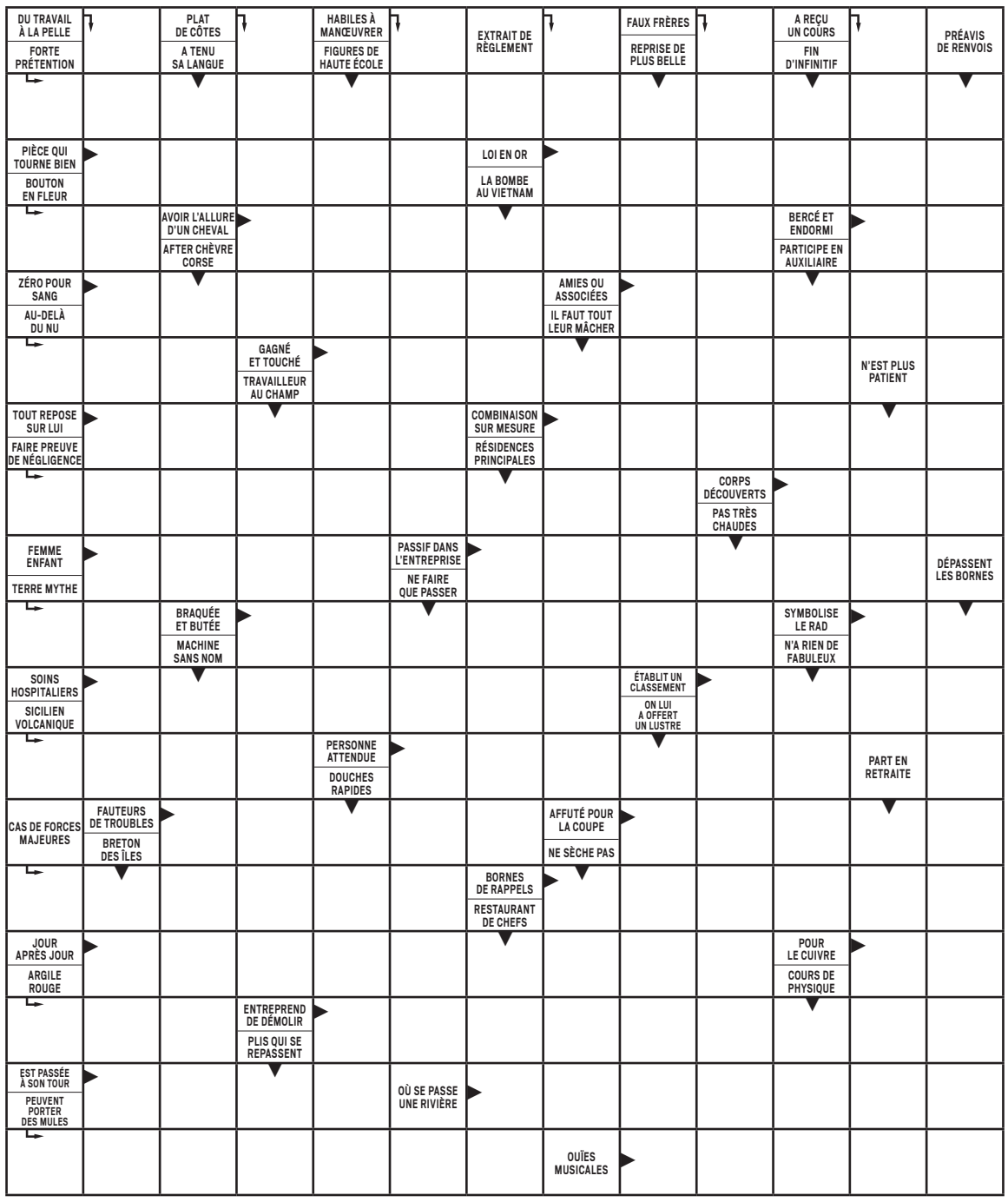
VERTICALEMENT

1. Une suffit pour aujourd'hui. Lanterne. **2.** Au nez et aux barbes. On n'y croit plus ! **3.** Arrive un jour et pour plusieurs mois. Traité avec mordant. On les fait marcher. **4.** Absorbés par les langues vivantes. S'en va par tous les bouts. **5.** Boîtes de petits légumes. Bénéficie d'une journée portes ouvertes. Recette en liquide. **6.** Participant à une émission d'apostrophe. Fausse adresse. Fait partie des plus basses espèces qui soient. **7.** Fait un plat de cochon salé. Concernées par un ordre de la direction. **8.** Ouvrir la bouche pour ne rien dire. Il commence à battre de l'aile. Mesure symbolique pour le bûcher. **9.** Immobilisé par la grève. Elle se prend dans les filets. La proie pour l'ombre. **10.** Poste de travail à la chaîne. Centenaires légendaires. Se partage en étant mis en pièce. **11.** Un aveugle y ferma les yeux. Équipe de voile. Pas patientes. **12.** C'est un plaisir sans fin. S'en est pris plein la tête. **13.** Pavillon de détresse. Une femme à présent. **14.** Est aussi employé à l'année. Sage-femme. Dans les vieux pots. **15.** Il ne peut s'entendre qu'avec le haut de l'échelle. Ferme difficilement les yeux.

Solution la semaine prochaine

MOTS FLÉCHÉS

DAVID MAGNANI magnanid@sfr.fr



MOTS CROISÉS

Solution du numéro 3999

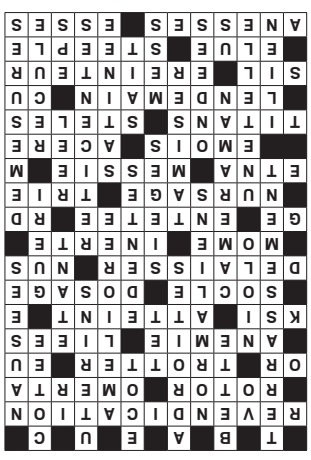
HORIZONTALEMENT

1. Climatothérapie. **2.** Hulule. Eurasien. **3.** An. Restes. Dit. **4.** Sète. Tasse. Loir. **5.** Starter. Antenne. **6.** Etc. Reperdu. Sec. **7.** Geôle. Ondées. Co. **8.** Timing. Tricot. **9.** Us. Tan. RTT. Doué. **10.** Père. Chèrement. **11.** Ira. Faena. Artel. **12.** Lento. Vénérée. **13.** Licorne. Sciènes. **14.** Énonciation. Ive. **15.** Sensée. Déterrés.

VERTICALEMENT

1. Chasse-goupilles. **2.** Lunette. Sereine. **3.** Il. Tacot. Rançon. **4.** Murer. Lite. Tons. **5.** Ale. Tréma. Force. **6.** Testée. Inca. Nie. **7.** Tarpon. Hévéa. **8.** Tees. Engrené. TD. **9.** Hussard. Transie. **10.** Er. Endetté. Écot. **11.** Rad. Tuer. Marine. **12.** Asile. Sidérée. **13.** Pitons. Contenir. **14.** Ie. Inécouté. Ève. **15.** Entrecôte. Lésés.

MOTS FLÉCHÉS Solution



SUDOKU Solution

3	6	2	4	5	8	9	7	1
4	9	1	7	3	6	2	5	8
5	8	7	9	2	1	4	6	3
1	2	5	6	8	9	7	3	4
8	4	9	1	7	3	6	2	5
7	3	6	2	4	5	1	8	9
9	1	3	8	6	7	2	4	5
6	5	4	3	9	2	8	1	7
2	7	8	5	1	4	3	9	6

SUDOKU difficile

								1
	9		7					
5	8		9					3
	3		2		5		8	
					3	6		
		5	6		9	7		
2		8		1				
6	5		3					
						5		2

ÉPHÉMÉRIDE

Dimanche 10 septembre : bienheureuse Inès († 1622)

Inès Takeya se convertit au christianisme sous l'impulsion des missionnaires envoyés au Japon pour l'évangéliser. Son mari, qui deviendra bienheureux Côme Takeya fait de même, jusqu'à ce qu'un changement de régime à la tête du pays provoque l'interdiction pure et simple de la religion catholique. Inès et Côme décident alors courageusement de cacher chez eux chrétiens et missionnaires, pour leur éviter le massacre. Elle est arrêtée puis torturée pendant quatre ans. Elle refuse de renier sa foi et termine sa vie décapitée avec son mari et trente autres compagnons pendant que d'autres sont brûlés. Cette journée est désormais appelée « Grand martyre du Japon ».

Le Journal du Dimanche

LE JOURNAL DU DIMANCHE est édité par : LAGARDÈRE MEDIA NEWS, société par actions simplifiée unipersonnelle (Sasu) au capital de 2 005 000 euros. Siège social : 2, rue des Cévennes, 75015 Paris. Standard : 01 80 20 30 00. RCS Paris 834 289 373. Associé : Hachette Filipacchi Presse. Présidente : Constance Benqué.

Directeur de la rédaction Geoffroy Lejeune. **Directrice de la publication** Constance Benqué. **Président d'honneur** Daniel Filipacchi. **Directeur général chargé du digital et de la presse** Pierre-Emmanuel Ferrand. **Directrice déléguée chargée de la presse** Justine Bachette-Peyrade. **Ventes** Laura Felix-Faure. **Contact diffuseurs** 01 80 20 31 68. Imprimé en France par Paris Offset Print 93120 La Courneuve, CIMP Toulouse, MIP Gallargues, CILA Nantes, CIRA Lyon et Nancy Print.

N° de commission paritaire 0425 C 86 368. Numéro ISSN 0242-3065. Dépôt légal : juin 2018.

Renseignements lecteurs : 01 80 20 31 03. **Recherche documentaire et vente d'anciens numéros :** flongeville@lagarderenews.com

Publicité : Lagardère Publicité News 2, rue des Cévennes, 75015 Paris. **Présidente** Marie Renoir-Couteau. **Directrice de la publicité** Anne Demulder. Tél. : 01 87 15 49 18. **Tarif France** Le JDD papier + numérique + Version Femina (Île-de-France) : 1 an 119 €. Le JDD papier + numérique : 1 an 96 €.

Tirage du 3 septembre 2023 : 114 540 exemplaires. Papier provenant majoritairement de France, 100 % de fibres recyclées, papier certifié PEFC. Eutrophisation : Ptot 0,06 kg/t.

Travail exécuté par les ouvriers syndiqués

RELATIONS ABONNÉS

Internet www.lejdd.fr
E-mail jdd@relationclient.lagarderenews.com
Téléphone (+33) 1 87 64 68 11 ouvert du lundi au vendredi de 8 h 30 à 19 h, le samedi de 9 h à 13 h et le dimanche de 8 h à 12 h
Courrier Le JDD Abonnements 60643 Chantilly Cedex

LA CHRONIQUE DE...

Pascal Praud
Mes chers confrères...

Certains journalistes donneurs de leçons rêvent de journaux sans lecteurs. Les journalistes écriraient pour leurs confrères. Le monde serait merveilleux. Hélas ! Le public existe. Il a toujours raison.

CNEWS@ AUGUSTIN DÉTIENNE

C'est une couleur, un état d'esprit, un confort, entre Pavlov et Panurge : la plupart des journalistes penchent à gauche.

Qu'ils le soient par conviction, par pusillanimité, par mimétisme ou par paresse, il est certain que *« la presse française ne risque pas d'avoir un excès d'engagement à droite »*, comme l'a euphémisé Nicolas Sarkozy, interrogé il y a quelques jours sur le procès en sorcellerie qui est mené contre Geoffroy Lejeune et *Le Journal du Dimanche*.

Certains journalistes rêvent de journaux sans lecteurs. Ce serait plus commode. Les journalistes écriraient pour les journalistes. Le monde serait merveilleux. Hélas ! Le public existe. Il a toujours raison.

J'ai écrit mes premiers articles à 18 ans dans *Ouest-France,* à une époque où un jeune homme sans formation et sans expérience pouvait rédiger des papiers de troisième zone dans le premier quotidien français. C'était une façon d'entrer dans la carrière avant de poursuivre l'aventure *via* des études généralistes – pour moi, ce fut le droit –, ou plus spécialisées – ce fut aussi une école de journalisme. J'ai gardé de mes années *Ouest-France* le goût pour ce qu'on appelle le journalisme de proximité. Le grand reportage est au coin de la rue.

Carte de prêche

En 2023, le désir de voyages, à Pétaouchnock ou à Trifouilly-les-Oies, laisse place à deux tendances qui révèlent l'état d'esprit de quelques rédactions.

La première est la propension à faire la leçon. La moraline est l'encre du journaliste. Il a sa carte de prêche. Il dit ce qui est bon et ce qui ne l'est pas. Rien n'échappe à ses oukases. Un film, un roman, une idée, une personnalité, un fait divers, tout est prétexte à livrer la bonne parole pour les prêtres de l'info. Marine Le Pen est le diable ; acheter un Range Rover est criminel ; Christine Angot est une écrivaine avec « e » à la fin.

La bataille contre l'extrême droite illustre cette croisade morale. Certains la voient partout. Le film *BAC Nord* est d'extrême droite. Le vin, la charcuterie, le sapin de Noël, le Tour de France jusqu'au *Lac du Connemara* sont d'extrême droite.

La Covid a renforcé l'inclinaison au sermon. *« On a une responsabilité »*, a entonné le chœur des cartes de prêches. *« On a une responsabilité »* ? Sans doute ! On a surtout un devoir : informer ! Et tant pis si les faits contredisent les diktats.

Au nom du Bien, les journalistes ont expliqué qu'il fallait porter le masque, respecter les gestes barrières et passer par la case vaccination. Au nom du Bien, on a oublié les dommages collatéraux des enfermements successifs. On a minimisé les conséquences psychologiques pour des enfants de porter un masque à l'école. Vous n'avez pas vu ni entendu des témoignages de personnes vaccinées que l'injection avait perturbées. Il n'était pas utile de semer le doute. Bref, au nom du Bien, le message unique était : oui au confinement, oui au passeport sanitaire, oui à toutes ces mesures qui privaient les Français de libertés mais qui étaient prises pour la bonne cause. J'avoue que cet unanimisme m'a surpris.

Je pourrais faire la même démonstration si j'évoquais le réchauffement climatique. L'homme est responsable à 100 %. Il n'y a pas à discuter. Je reçois régulièrement sur le plateau de L'Heure des pros des scientifiques qui instillent une nuance, une prudence, une distance sur ce sujet. Ils n'ont pas le droit à la parole et je récolte une volée de bois vert des petits soldats de la bienpensance pour qui je suis, au choix, un complotiste, un factieux, un ignorant ; un climatosceptique dans tous les cas. L'esprit de contradiction et le regard critique s'effacent derrière l'idéologie et le militantisme.

Plenel, le modèle

La seconde tendance est la « mediapartisation » de la profession ou la « plenelisation », si vous préférez. Des jeunes gens ont élu Edwy Plenel, notre Tartuffe national, maître à penser de l'époque et placé sa photo au-dessus de leur lit.

Le journalisme d'investigation est devenu l'alpha et l'oméga de ces petits docteurs Guillotin. Il y a derrière cette ambition une volonté : faire tomber des têtes, attaquer les puissants, mettre à bas le système. Le lynchage remplace l'enquête. Marat, Saint-Just ou Robespierre inspirent ces belles personnes qui instruisent à charge, attaquent *ad hominem* et condamnent sans procès. Ce journalisme policier marche main dans la main avec quelques magistrats qui rêvent du grand soir et utilisent les cartes de presse comme auxiliaire de justice quand ils transmettent des PV d'audition à ces plumes serviles.

J'aime travailler à CNews parce que la rédaction échappe à ces deux tendances. J'ai aimé mes années RTL parce qu'aucun des journalistes n'imaginait être directeur de conscience ou accusateur public. Tous pensaient aux auditeurs. J'arrive à Europe 1 avec la certitude de garder cette liberté de ton.

Je suis sévère sans doute avec la profession. Je veux trouver des circonstances atténuantes. Les journalistes ont perdu de leur superbe. Ils ont reculé sur l'échelle sociale. Leur salaire a baissé au fil des ans. Les journaux ne gagnent plus d'argent. Internet a inventé un business gratuit. Qui, chez les 15-30 ans, achète encore *L'Équipe, Ouest-France, Le Figaro* ou *Le Parisien* chaque jour ?

Je vois des néo-diplômés de 23, 24, 25 ans arriver chaque année dans les rédactions. Je sais que, dans dix ans, un sur deux aura quitté le métier pour partir dans la communication, devenir consultant ou faire tout autre chose.

Une profession déclassée

Cette paupérisation du métier n'est pas sans conséquences. *« À force de payer les journalistes avec un lance-pierre, vous en faites des mélenchonistes ! »*, ai-je dit, il y a quelques mois, à un dirigeant de médias avec qui je déjeunais. Des jeunes journalistes rament comme des damnés pour trouver un emploi, payer un loyer et vivre convenablement. Vous me direz que c'est le sort de millions de Français. Alors pourquoi restent-ils dans le métier ? Par passion ! Par plaisir ! Voilà plus de trente ans que j'ai une carte de presse et jamais je ne me suis ennuyé. Quand un reporter boucle sa valise, l'aventure commence. Une conf' de rédac' est parfois un bordel sans nom mais toujours un bonheur sans égal. Il règne pour l'éternité dans ces bureaux un climat de cafétéria d'université. Les journalistes le plus souvent sont des gens de bonne compagnie : sympas, cultivés, tolérants.

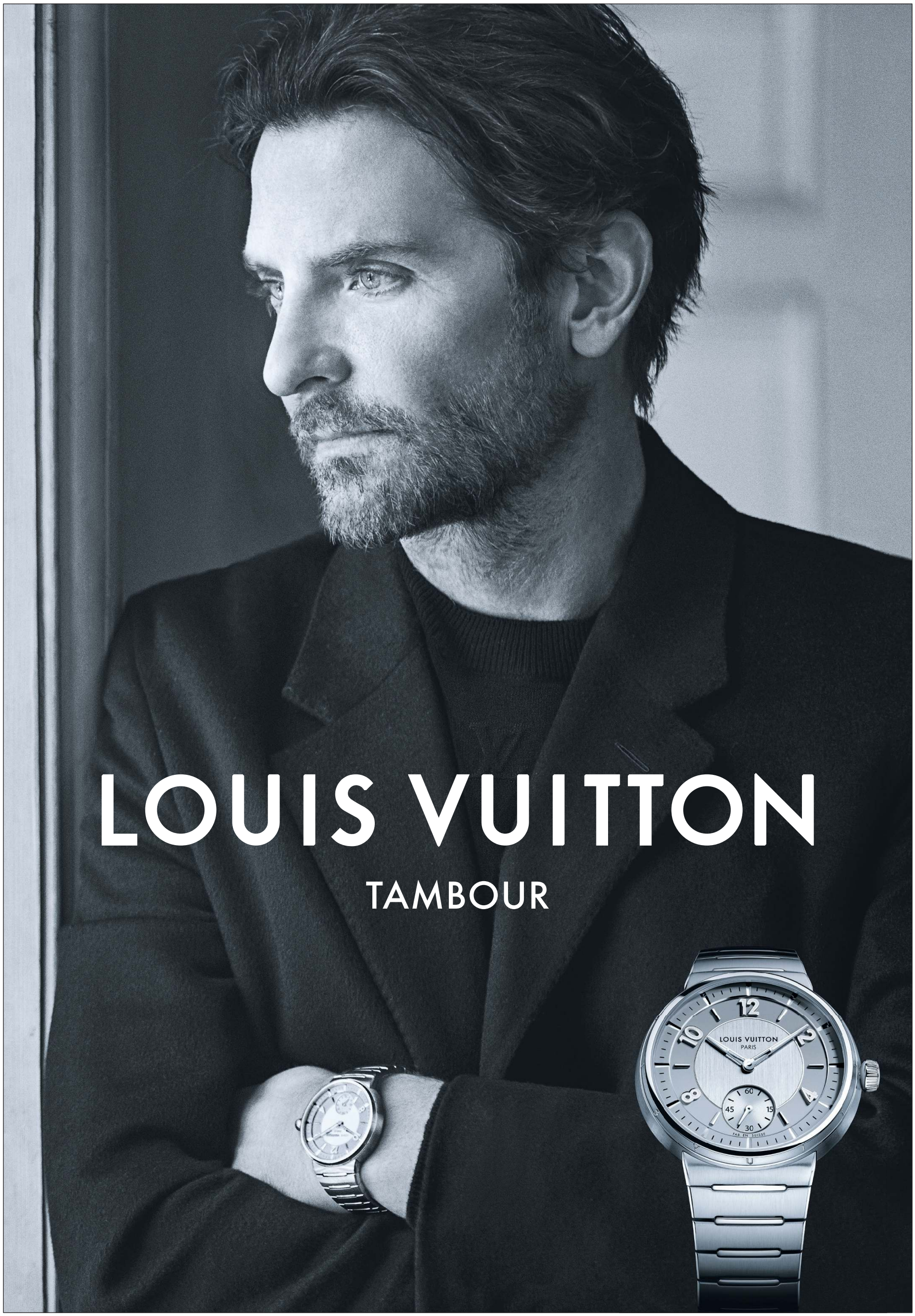
Bien sûr, ils développent un sentiment de supériorité que donnent la culture et le savoir-écrire.

Bien sûr, ils regrettent de ne pas rentrer le soir dans un penthouse avec terrasse et vue sur la ville.

Bien sûr encore, ils pensent tous qu'ils valent plus que ce qu'ils sont payés.

Bien sûr toujours, l'aigreur et la jalousie font des ravages chez ceux que la réussite a fuis : *« Les ratés ne vous rateront pas »*, écrivait Georges Bernanos.

Malgré tout ça, si c'était à refaire, comme dit Claude Lelouch dans un film éponyme de 1976 qu'il faut revoir, si c'était à refaire, je recommencerais. ●


LOUIS VUITTON
TAMBOUR
LOUIS VUITTON
PARIS

N° 9 – Septembre 2023

JDD MAGAZINE

LE LIVRE
Agnès Desarthe, entre Flaubert et Maupassant

L'ENQUÊTE
Perche : les déçus du déconfinement

LE BEAU
Escapade sur le bateau de Pasolini

Amélie Nothomb
Machine à écrire

JDD MAGAZINE

Le magazine de ceux qui lisent

N°9 - Supplément du Journal du Dimanche n°4000 du 10 septembre 2023
Ne peut être vendu séparément – Commission paritaire N° 0425 C 86368

DIOR.COM - 01 40 73 73 73

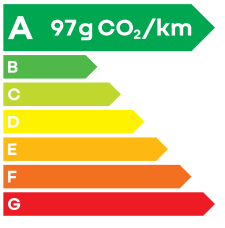
DIOR

renault
renouveau
portes ouvertes 14-18 sept[1]

NOUVELLE
RENAULT CLIO E-TECH FULL HYBRID
145 CH

jusqu'à 900 km d'autonomie[2]
jusqu'à 80% de conduite électrique en ville[3]
jusqu'à 40% d'économie de carburant[4]
version esprit Alpine

découvrir



existe aussi en motorisations essence, Diesel et GPL

(1) ouverture exceptionnelle dimanche 17 septembre selon autorisation. (2) avec un plein d'essence.* (3) en cycle urbain.* (4) par rapport à un moteur thermique équivalent, en cycle urbain*/source Renault/2022. **consommations mixtes min/max (l/100 km)*: 4,2/7,0. émissions co_2 min/max (g/km)*: 95/121. *selon norme wltp.** © m. leuvrey

Renault recommande Castrol

renault.fr

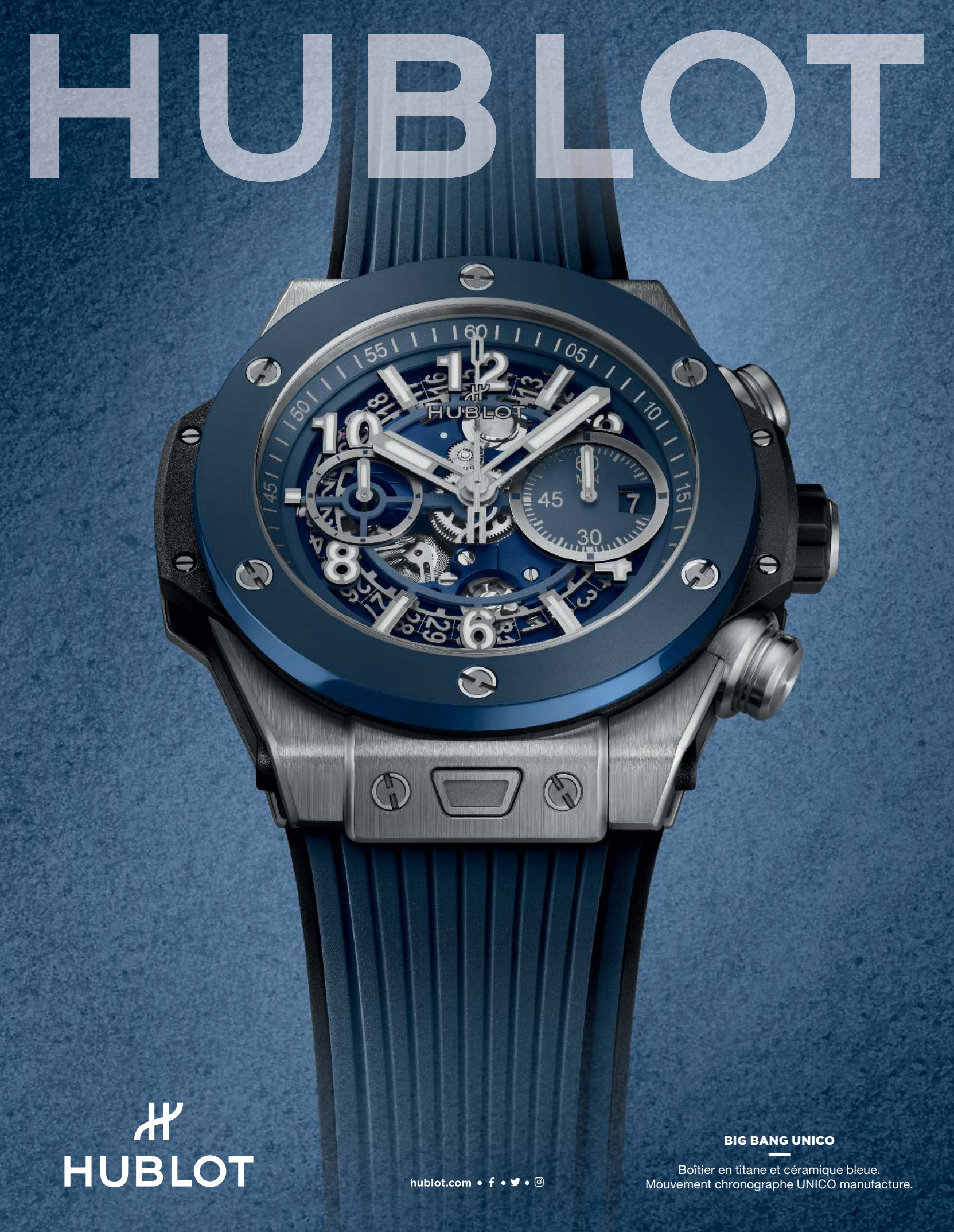
pour les trajets courts, privilégiez la marche ou le vélo #SeDéplacerMoinsPolluer

Pas facile de quitter son chez-soi, de tout laisser derrière et d'arriver dans un endroit dont on ne maîtrise pas les usages, la géographie, le climat, la langue parfois. Pas simple de trouver sa place au sein d'une communauté qui, au mieux, vous regarde comme un intrus, au pire, estime que vous venez prendre une place qui n'est pas la vôtre. Et c'est d'autant plus difficile que certains ne font rien pour s'intégrer : ils viennent avec leurs propres coutumes, leurs manies, leur vocabulaire. Ils ne cherchent pas à s'adapter à l'endroit qui les accueille, mais juste à en profiter. Prendre le meilleur, sans, eux, rien donner en retour. Résultat, il arrive que le ressentiment s'installe entre natifs et nouveaux venus, que des crispations s'enkystent sous forme d'incompréhension mutuelle. Et la greffe ne prend pas.

C'est ce qui se produit de plus en plus… dans le Perche. Dans la grande enquête de ce numéro (à lire page 40), nous vous racontons comment, au cœur du parc national, des Parisiens ont afflué en masse ces dernières années, notamment après les confinements. L'essor du télétravail, l'envie de vert et de nature ont poussé certains couples à tenter l'aventure du changement de vie et à venir s'installer dans des villages jusqu'ici très ruraux. Ils sont arrivés avec leur pouvoir d'achat, parfois leurs grosses voitures et des enfants à scolariser. Mais entre le rêve d'une vie au contact de la nature et la réalité du chant du coq trop tôt le matin, des engins agricoles sur les routes, de l'isolement l'hiver et de la difficulté de rejoindre Paris en transports en commun… certains ont vite déchanté. Et on voit déjà des *« accourus »* – le nom donné par les Perchois aux nouveaux arrivés – faire demi-tour et brader leur longère tout juste restaurée pour retrouver les rues encombrées et polluées de la capitale. Pas simple, l'intégration…

Lomig Guillo, *rédacteur en chef*

> “ Pas simple de trouver sa place dans une communauté qui, au mieux, vous regarde comme un intrus, au pire, estime que vous venez prendre une place qui n'est pas la vôtre ”


HUBLOT
HUBLOT
HUBLOT
hublot.com
BIG BANG UNICO
Boîtier en titane et céramique bleue.
Mouvement chronographe UNICO manufacture.

SOMMAIRE

DANS NOS FILETS
Sac randonnée en cuir Épi (Louis Vuitton).
Voir p. 68

LE LIVRE

14
L'ENTRETIEN
Amélie Nothomb se prend pour un oiseau. Il faut dire qu'elle a une sacrée plume.

18
TENDANCE
Boîte à livres Quand l'entreprise devient personnage de roman.

20
LA BIBLIOTHÈQUE IDÉALE
Pierre Hermé Mille feuilles pour le roi des pâtissiers.

22
D'ICI JE VOUS ÉCRIS
Agnès Desarthe nous ouvre les portes de sa demeure en Normandie.

26
INCONNUS MAIS TRÈS LUS
Laurence Pernoud
La mère du *long seller*.

29
PETITES HISTOIRES LITTÉRAIRES
Sade Un écrivain au bout du rouleau.

30
COULISSES
Monsieur Toussaint Louverture
Éditeur exigeant depuis 2004.

34
LA NOUVELLE
À flanc de falaise Thriller glamour et rétro sur la côte amalfitaine, par Gilles Paris.

L'ENQUÊTE

40
SOCIÉTÉ
Les déçus du Perche Ils avaient fui Paris après les confinements. Mais finalement l'herbe de la campagne n'est pas si verte…

48
LE PORTRAIT
Georges Verlaine Pas facile d'être le fils d'un monument.

52
VU D'AILLEURS
MrBeast, philanthrope intéressé
Sur YouTube, il distribue les millions… en échange de millions de vues.

57
REGARD ÉTRANGER
Les Français fous de tacos
Pourquoi ce plat hybride a-t-il autant de succès chez nous ? s'interroge la presse espagnole.

LE BEAU

58
VARIATIONS
Toiles de fond
La mode s'échappe au grand air.

68
COMPLÉMENT D'OBJET
Sélection Nouveautés et tendances du moment.

70
LE SENS DU DÉTAIL
Bonnes pêches Leurres, filets, cannes et hameçons stylés.

76
À L'HORIZON
Le voyage dans la lagune
Embarquement pour une escapade gourmande sur l'ancien bateau de Pier Paolo Pasolini

82
CONTRE-JOUR
La culotte ne se cache plus.

JDD MAGAZINE

RÉDACTEURS EN CHEF
Lomig Guillo, Aude Revier

DIRECTEUR DE CRÉATION
Mathieu Martin Delacroix

ASSISTANTE DE LA RÉDACTION ET COORDINATION DES PRODUCTIONS VISUELLES
Marthe Durand

SECRÉTARIAT DE RÉDACTION
Ludovic Perrin

CORRECTION
Nord Compo

ICONOGRAPHES
Patricia Couturier, Lorène Weber

PHOTOGRAVEUR
Roger Ferry

PRÉSIDENTE DE LMN ET DIRECTRICE DE LA PUBLICATION
Constance Benqué

DIRECTEUR GÉNÉRAL CHARGÉ DU DIGITAL ET DE LA PRESSE
Pierre-Emmanuel Ferrand

DIRECTRICE DÉLÉGUÉE CHARGÉE DE LA PRESSE
Justine Bachette-Peyrade

DIRECTEUR DES OPÉRATIONS PRESSE
Christophe Choux

VENTES – DIFFUSION
Laura Felix-Faure, Sandrine Pangrazzi

FABRICATION
Catherine Doyen, Élisabeth Ferry

MARKETING NUMÉRIQUE
Lisa Boucher

MARKETING DIRECT
Sandrine Mascle-Dufin

RELATION CLIENTS ABONNÉS
JDD Magazine - 60643 Chantilly Cedex
Tel : 01 87 64 68 11

PUBLICITÉ

PRÉSIDENTE
Marie Renoir-Couteau

DIRECTRICE DE PUBLICITÉ
Anne Demulder

DIRECTEUR DE DÉVELOPPEMENT
Alfred Longeret

COORDINATRICE COMMERCIALE
Anne-Cécile Tison
Tél. : 01 87 15 49 31

PUBLICITÉ LITTÉRAIRE
Catherine Kolb

Imprimé en France par AGIR Graphic - 53000 LAVAL

Dimitri De Vidts

COUVERTURE
Amélie Nothomb, photographiée à Paris le 14 juin 2023
© Antoine Hénault

JDD Magazine est édité par LAGARDÈRE MEDIA NEWS, société par actions simplifiée unipersonnelle (SASU) au capital de 2 005 000 euros.
Siège social : 2, rue des Cévennes, 75015 Paris. RCS Paris 834 289 373.
Associé : Hachette Filipacchi Presse. Présidente : Constance Benqué.

ISSN 2967-3550

Papier provenant majoritairement d'Allemagne.
0 % de fibres recyclées. Papier certifié PEFC.
Eutrophisation : 0,019 kg/tonne.

LONGCHAMP

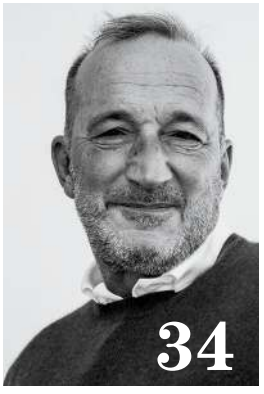
PARIS

CONTRIBUTEURS

Stéphane Bugat

Chroniqueur littéraire, il a repéré pour nous une tendance originale dans les parutions récentes.

LE LIVRE QU'IL AIME OFFRIR « On n'offre pas le même livre à des personnes différentes. Aussi, pour surmonter le dilemme, mieux vaut prendre l'intéressé(e) par la main et l'accompagner chez un de nos indispensables passeurs : les libraires. Ils sont encore en nombre et de qualité dans la plupart de nos villes. Profitons-en. À Paris, selon les quartiers, j'hésite toujours entre *Le Genre urbain*, à Belleville, *L'Écume des pages*, à Saint-Germain-des-Prés, *La Procure*, à Saint-Sulpice, ou *Tschann*, à Montparnasse. Grâce à eux, je suis certain de dénicher le livre à offrir conforme au goût du destinataire. »



Gilles Paris

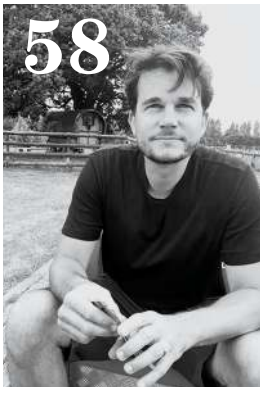
Figure du milieu de l'édition, il signe la nouvelle de ce numéro.

LE LIVRE QU'IL AIME OFFRIR « Demander à un écrivain, attaché de presse de surcroît, le livre qu'il aime offrir consisterait à s'enquérir auprès d'un pingouin de sa marque de gants préférée. Je baigne littéralement dans le monde de l'édition depuis presque quarante ans, je n'ai donc pas un seul livre de chevet à offrir mais une bibliothèque entière, faite de trouvailles sans cesse renouvelées. Je n'ai jamais connu d'émotions aussi fortes qu'à travers la lecture et c'est pour cela que j'aime autant offrir des livres. »

Anne-Sophie Thomas

C'est elle qui a imaginé et habillé les silhouettes de notre série mode.

LE LIVRE QU'ELLE AIME OFFRIR *Les Petits Chevaux de Tarquinia*, de Marguerite Duras. « C'est une œuvre qui aborde absolument tous les sujets qui m'affectent et qui font que je suis qui je suis. La passion, l'ennui, les remises en question amoureuses, la valeur des actes… et, évidemment, le Campari ! »



Sylvain Homo

Il s'est inspiré de la spontanéité de la peinture en plein air pour photographier notre série mode de rentrée.

LE LIVRE QU'IL AIME OFFRIR *Mon chien Stupide*, de John Fante. « Je suis un grand fan de Fante. J'adore sa sensibilité teintée de cynisme et d'autodérision. Il y a dans ce livre un humour noir décapant, qui ne peut que faire rire. »

Marie Gibert

Elle a saisi épuisette et hameçons pour glaner les accessoires qui lui évoquent l'univers vivifiant de la pêche.

LE LIVRE QU'ELLE AIME OFFRIR « Je ne le fais pas souvent ! Mais lorsque cela m'arrive, je m'inspire de ceux que l'on m'a offerts et que j'ai aimés, ou des livres que j'ai lus ces dernières années. Kafka, Houellebecq et Kundera reviennent ainsi régulièrement parmi mes choix. »

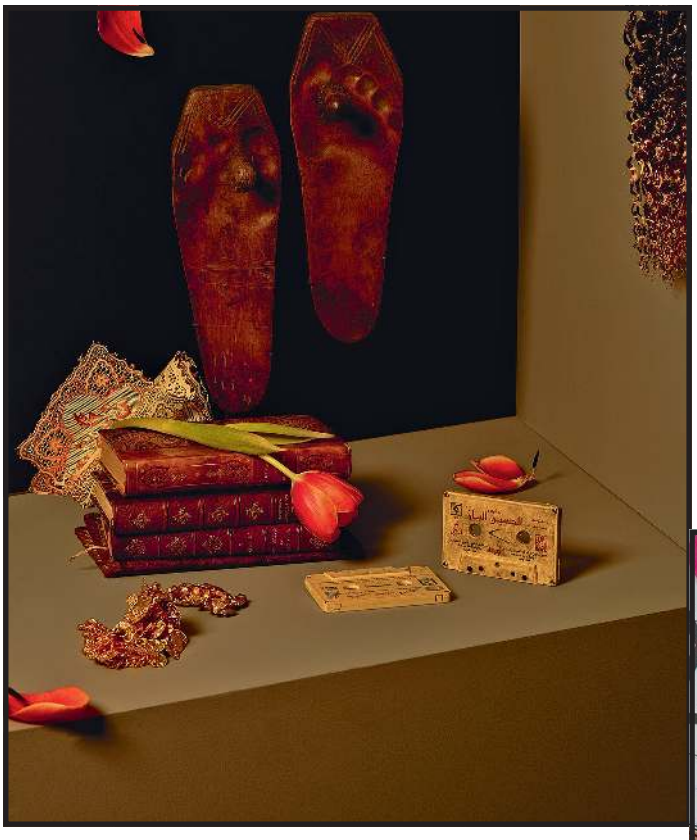
DR ; Dimitri de Vidts ; Josepha Sunra ; DR ; Christine Gibert

Chaque semaine, retrouvez des interviews, des conseils lecture et nos articles en version audio dans le podcast Le Son des livres

À ÉCOUTER GRATUITEMENT
sur le site lejdd.fr et sur toutes les applications de podcast (Apple Podcasts, Amazon Music, Deezer, Spotify…).

L'essence de la lumière
Francis Kurkdjian

Aqua Media
Cologne forte



1.

2.

3.

4.

Maya Inès Touam. Courtesy Galerie Les Filles du Calvaire ; Salle Etienne Duval, Musée d'art et d'histoire de Genève ; Luc Bertrand, Opéra Villa Noailles ; Claude Viallat Studio, 2023, Courtesy the artist and TEMPLON, Paris, Brussels, New York

L'agenda Cult

Cinq événements culturels, majeurs ou hors des sentiers battus, pour s'éclairer l'esprit

HOMMAGE
Vivre pour l'allure

Elle éleva le pli au rang d'art, il fit de la coupe son absolu. Madame Grès et Azzedine Alaïa se rencontrent par les robes : drapés travaillés, tombés soignés et étoffes monochromes.

« Alaïa/Grès – Au-delà de la mode », *Fondation Azzedine Alaïa, Paris, du 11 septembre au 11 février.*

ACCROCHAGE
Répétitions inédites

Il est l'artiste d'un seul motif et de son infini renouvellement. Claude Viallat (4.), 87 ans, jette sur une série de nouvelles toiles sa célèbre forme abstraite aux contours d'osselet.

« Quelques pas de côté », *Galerie Templon, Bruxelles, jusqu'au 4 novembre. templon.com*

CONCERT
Élégie musicale

Une fougue plurielle envoûte le centenaire de la villa Noailles : composé par Raphaël Lucas et mis en scène par Vincent Huguet, un opéra (3.) aux échos poétiques fait chanter les murs du château cubiste, havre de création.

« Ressusciter la rose », *Villa Noailles, Hyères, 16, 17 et 18 septembre. villanoailles.com*

EXPOSITIONS
Histoires de regard

Comment mettre en scène le beau et ses objets ? Sous les voûtes de ses salles palatines, un grand musée genevois (2.) s'interroge en déroulant le fil de plus d'un siècle de choix scénographiques.

« L'ordre n'a pas d'importance », *Musée d'art et d'histoire, Genève, jusqu'au 29 octobre. mahmah.ch*

Coexistences picturales

Des compositions de Matisse aux retables flamands, la photographe franco-algérienne Maya-Inès Touam expérimente l'hybridation (1.). Et renverse les codes, l'œil grand ouvert sur le détail ordinaire. ⌕

« Les choses qui restent », *Galerie Les Filles du Calvaire, Paris, du 14 septembre au 28 octobre. fillesducalvaire.com*

CHANEL

> « J'écris pour recoudre mon corps et mon âme »

Amélie Nothomb, *machine à écrire*

Texte Lomig Guillo *Photos* Antoine Hénault

Selon la légende, Amélie Nothomb ne posséderait pas de téléphone portable. Mais comme beaucoup de rumeurs et de fantasmes qui entourent l'auteure depuis ses débuts – et ont longtemps contribué à sa popularité –, on peut se demander si celle-ci est vraie ou s'il s'agit d'une coquetterie. Nous avons la réponse alors qu'un numéro inconnu s'affiche sur notre smartphone : c'est Amélie Nothomb qui nous appelle… depuis le téléphone d'un passant. Elle est devant la gare de l'Est, à Paris, et ne trouve pas l'entrée de l'hôtel où nous avons rendez-vous pour notre séance photo. Perdue, elle a donc emprunté le portable d'un inconnu et demande qu'on vienne à sa rencontre. Lorsqu'on la retrouve, elle nous glisse en souriant : *« Quand j'ai vraiment besoin de téléphoner dans la rue, je regarde si quelqu'un a l'air de m'avoir reconnue car, dans ce cas, généralement, la personne accepte de me prêter son téléphone le temps d'un appel. »* Elle n'a par ailleurs pas besoin de téléphone pour être connectée avec le monde : dans son dernier roman, *Psychopompe* (Albin Michel), elle raconte qu'elle capte des appels de l'au-delà et converse avec les disparus. Un livre très personnel dans lequel il est aussi question de désir, d'écriture et d'oiseaux.

Vous dites qu'écrire, c'est ce qui vous permet de rester en vie. Doit-on le prendre au sens propre ?

Oui, réellement. Je suis entrée à l'adolescence dans un processus d'autodestruction qui aurait très bien pu marcher. Et puis, par miracle, j'ai trouvé un moyen d'enrayer ce processus. Et ce moyen, c'est l'écriture. Le seul problème, c'est que c'est une résurrection de Pénélope : il faut recommencer absolument chaque matin. C'est assez fatigant.

L'élément déclencheur de ce processus d'autodestruction, vous y revenez dans ce livre. Mais comment peut-on le qualifier ? Comment vous-même le qualifiez-vous ?

Je ne le qualifie pas. Appelons cela une agression, puisque cela permet d'être plus vague. Une agression sexuelle quand j'avais 12 ans et demi dans le golfe du Bengale, au Bangladesh, par quatre hommes. Après cela, comme mon père, ma mère, ma sœur n'ont pas réagi, j'ai cru que c'était moi le problème et j'ai commencé une anorexie qui a vraiment failli m'emporter. Mais au moment où j'ai senti la mort arriver, mon corps et mon âme se sont séparés et mon corps est allé se sustenter, me sauvant la vie. Sauf qu'après cela, mon corps et mon âme n'étaient plus ensemble, ce qui est très gênant. J'ai commencé à écrire quand j'avais 17 ans, sans savoir que, peu à peu, c'est ce qui allait me permettre de pouvoir recoudre mon corps >

> avec mon âme. Raconté comme cela, ça peut vous sembler être de la mythologie égyptienne, mais il m'a fallu beaucoup de temps pour comprendre que c'était vraiment ça qui m'était arrivé.

Mais, avec le temps, ces coutures ne se renforcent-elles pas ?

Non, ces coutures restent extrêmement fragiles. C'est une résurrection miraculeuse, mais en même temps un travail qu'il faut recommencer tous les jours. L'écriture, c'est à double tranchant : à la fois, c'est fou ce que ça construit et c'est fou ce que ça rend sensible. Plus vous gagnez du terrain, plus il y a de surface exposée et donc dangereuse.

Le livre commence d'ailleurs par un conte qui associe la couture et les oiseaux…

Oui. C'est un conte japonais réel, que ma nounou japonaise me racontait quand j'étais petite. C'est l'histoire d'un tissu miraculeux qu'un homme parvient à constituer à partir de plumes d'une grue blanche. Cela me fascinait. J'ai toujours beaucoup rêvé à ce tissu et d'ailleurs, bien plus tard, j'ai découvert que le mot « texte » avait pour étymologie « tissu ». Écrire, c'est aussi tisser. Et peut-être qu'à ma manière je tisse quelque chose avec des plumes d'oiseaux. Mais je ne peux pas garantir que ça soit aussi beau que le tissu miraculeux de la grue blanche.

Vous vous êtes toujours habillée en noir. C'est votre côté vilain petit canard ?

Sans doute. Mais je dois dire que c'est aussi par commodité : chez moi, tout est noir et je vis avec quelqu'un qui s'habille aussi totalement en noir. Et puis, les draps sont noirs, les serviettes sont noires… Pour faire la lessive, c'est très pratique : une seule lessive convient. Le matin, on prend n'importe quel vêtement ; tout ira avec tout, c'est assez simple.

C'est important, pour vous, les contes ?

C'est très honnête, les contes. Je suis assez énervée quand j'entends aujourd'hui certains dire que les contes sont trop violents et qu'il faudrait les adoucir. Surtout pas ! La vie est violente. La vie est terrible et il n'est jamais trop tôt pour le savoir.

À propos d'écriture, de vol et d'oiseaux, vous dites : « À chaque aube, je me jette dans le vide, avec le fol espoir de ne pas avoir désappris. Comme pour voler. » Après trente et un livres publiés, vous avez vraiment toujours l'impression d'avoir besoin de réapprendre à écrire ?

J'ai de plus en plus besoin de réapprendre. On pourrait croire que le fait de voler dompte le vertige, mais pas du tout. Les oiseaux eux-mêmes peuvent être sujets au vertige. Or, quel est le meilleur remède contre le vertige ? C'est de l'affronter. Il faut aller au-devant de son vertige, c'est ce qui permet d'en guérir. J'ai l'impression que mon vertige s'est amplifié avec les années et, donc, je dois de plus en plus aller à la rencontre de mon vertige… C'est une remise en question permanente, mais aussi une recherche de plaisir permanente. Le plaisir est une expérience difficile. Quand c'est facile, il n'y a pas de plaisir. Manifestement, j'ai grand besoin de m'offrir ce plaisir tous les jours et donc cette difficulté tous les jours.

Et vous écrivez donc tous les matins, quoi qu'il arrive, à 4 heures ?

Quoi qu'il arrive, oui. Parfois plus tôt, jamais plus tard. J'ai expérimenté tous les horaires et toutes les substances quand je cherchais mon écriture, il y a bien longtemps. Et je suis tombée sur une substance légale : le thé. Mais pour que cela fonctionne, il faut que j'écrive au saut du lit, beaucoup trop tôt. Il faut qu'il n'y ait rien entre le lever et l'écriture, sauf bien sûr le thé.

« Rayer c'est rater son vol, donc s'écraser »*, écrivez-vous. Vous ne raturez vraiment que très rarement vos manuscrits ?*

Oui, on peut montrer mes manuscrits, il n'y a pratiquement pas de ratures ou juste

COULEURS Amélie Nothomb ne s'habille qu'en noir, mais elle adore la couleur. Elle était donc parfaitement à son aise dans les couloirs très colorés de l'hôtel *Les Deux Gares*, à Paris.

des détails sans aucune importance. En revanche, je ne publie qu'un manuscrit sur trois ou quatre que j'écris. Mais je ne sais pas si c'est l'équivalent d'une rature, parce que les manuscrits que je ne publie pas, je ne les considère pas pour autant comme ratés ; simplement, je ne les trouve pas montrables.

Votre premier manuscrit publié,* Hygiène de l'assassin *(1992), était ainsi en réalité votre onzième écrit…

C'est ça. Et je suis actuellement en train d'écrire le cent huitième. L'hiver, je relis tout ce que j'ai écrit dans l'année et c'est à ce moment-là que je choisis celui qui sera publié ou non. Généralement, le choix n'est pas très difficile à faire : j'ai une espèce d'instinct à la relecture.

Vous dites qu'il faut des années pour savoir écrire… Quel regard portez-vous alors sur vos premiers romans ?

Les non publiés, je me dis que, vraiment, c'étaient des trucs de débutant. À la base, je n'avais aucun don. Je ne crois d'ailleurs pas beaucoup au don, je ne crois qu'au désir, qui nous pousse à faire les choses. Voler par exemple n'a rien de naturel. À l'origine, l'oiseau, c'était un dinosaure. Les probabilités qu'un dinosaure parvienne à voler sont de 1 sur 250 millions. Mais, voilà, l'oiseau n'a tenu aucun compte des probabilités, il n'a tenu compte que de son désir. Pour l'écriture, manifestement, mon désir était très grand parce que d'une absence de don absolu, j'ai quand même réussi à faire quelque chose.

Contrairement à l'oiseau, l'homme, lui, ne vole toujours pas. Cela signifie qu'on ne le désire pas suffisamment ?

Notre désir est médiocre, parce qu'on manque de patience. Les gens veulent un résultat et s'il n'est pas atteint au bout de deux ou trois ans, ils considèrent que c'est un échec. Cela faisait sept ans que j'écrivais quand mon premier roman a été publié… J'étais jeune, mais j'ai su persister longtemps.

Est-ce vrai qu'après votre mort, vous souhaiteriez que vos manuscrits soient coulés dans un bloc de résine ?

Oui, mais tout le problème, c'est que faire ensuite de ce bloc ? Mon rêve serait de le léguer au Vatican, car cela me paraît être un lieu sûr…

Vous parlez beaucoup d'oiseaux et de vol dans votre roman mais voler peut revêtir plusieurs sens : est-ce qu'écrire, c'est aussi voler des bouts d'histoires aux uns, aux autres… ?

On n'écrit pas sans avoir énormément lu. C'est ce qu'on appelle l'intertextualité, mais c'est le contraire du plagiat : la littérature, c'est une invitation à se servir, c'est du vol très honnête. Par ailleurs, je sais que d'autres auteurs en ont fait autant avec mes livres et je trouve ça formidable. En revanche, jamais je ne m'autoriserais à voler l'expérience des gens.

Vous écrivez que, pour vous, écrire une œuvre consiste à former un géoglyphe. C'est-à-dire ?

J'adorerais qu'à ma mort on puisse identifier à partir de mes livres un géoglyphe, c'est-à-dire une figure que l'on ne voit que de haut. J'ai fait l'expérience d'en survoler en Amérique du Sud et je n'ai pas vu d'œuvre d'art qui soit aussi impressionnante : des dessins créés pour être vus des dieux, à une époque où on ne soupçonnait pas un instant que l'avion serait inventé. C'est génial. Je veux croire que je suis en train de créer quelque chose qui va quelque part, même si je n'en ai pas moi-même encore la vision globale. C'est mon rêve et sans doute ce qu'il reste en moi de complètement mégalomane.

Ce livre raconte votre vie de manière très personnelle : pourquoi alors continuer à écrire le mot « roman » sur la couverture ?

Parce que c'est vraiment le genre qui convient le mieux. Je sais qu'aujourd'hui on disserte beaucoup sur l'autofiction, mais je trouve ce débat stérile. J'aime beaucoup la catégorie roman, parce que «roman» signifie « écrit en langue vulgaire », en langue populaire. Cela me convient parfaitement.

Un psychopompe – titre de votre roman –, c'est celui qui a la tâche d'accompagner les âmes vers l'autre monde. Vous-même, vous auriez la faculté d'entrer en conversation avec les morts…

Il y a tellement de signaux que les gens ne captent pas. À 28 ans, j'ai perdu un être qui m'était cher et j'ai commencé à observer des petits phénomènes : j'entendais sa voix en moi. C'était ténu, mais il y avait quelque chose. Et puis, en mars 2020, j'ai perdu mon père et alors là, ça a été le déferlement. Il a commencé à me parler tout le temps. Lui qui ne m'avait pour ainsi dire jamais parlé ou très peu de son vivant, il a suffi qu'il meure pour que le dialogue s'instaure et à un degré de profondeur vertigineux. Je sais que certaines personnes disent « *c'est de l'autosuggestion, c'est parce que tu en as tellement envie…* », mais la manière dont il me parle ne me permet pas d'en douter. Ce n'est pas ma voix, c'est la sienne !

À tel point qu'il vous a dicté le livre que vous lui avez consacré,* Premier Sang *(2021)?

Non, il ne me l'a pas dicté : j'ai retranscrit ce qu'il m'avait raconté et j'en ai fait mon œuvre. Mais c'est sa voix. Quand Marguerite Yourcenar écrit *Mémoires d'Hadrien*, elle fait le portrait d'une voix. Eh bien, j'ai voulu faire le portrait de la voix de mon père. Quand on perd un être cher, qu'est-ce qui nous manque le plus ? Sa voix. Recréer la voix d'un être cher, disparu, par les moyens de l'écriture, c'est une entreprise vertigineuse, mais je pense y être parvenue. Les gens qui connaissaient mon père m'ont dit : *« C'est incroyable, c'est sa voix. »* Les gens qui ne le connaissaient pas m'ont dit : *« Ah, mais on entend la voix de quelqu'un. »* Voilà, c'est une expérience psychopompe. Et être écrivain est un très bon moyen de devenir psychopompe.

Parler aux défunts, est-ce se reconnecter à votre « vous mort », cette partie de vous disparue dans le golfe du Bengale ?

Oui, une partie de moi est morte en effet. Et se reconnecter à cette partie de soi qui est enfouie, c'est quelque chose de très fort aussi, qui peut en effet passer par l'écoute de ma propre voix de défunte.

Ces expériences psychopompes sont-elles aussi favorisées par les voyages que vous faites en Amérique du Sud ?

Il s'agit d'aller dans la forêt amazonienne, chez les Indiens, et de participer à des rituels de transe, là où l'on prend l'ayahuasca. L'ayahuasca, c'est une décoction de lianes. En comparaison, le LSD, c'est le bac à sable. Il faut être fort, c'est rude, mais ça donne des résultats absolument stupéfiants et de toute nature. J'y suis déjà allée quatre fois, dont très récemment, et à chaque fois le résultat a été radicalement différent. C'est une façon d'apprendre à écouter très fort, d'apprendre à regarder très fort. C'est incroyable. C'est ce qui m'est arrivé de plus intense dans ma vie. ⌕

BOÎTES À LIVRES

Quand on ouvre un roman, c'est généralement pour s'évader, pas pour se retrouver au boulot ! Pourtant, de plus en plus d'auteurs s'intéressent au monde de l'entreprise…

Texte Stéphane Bugat

Curieusement, l'entreprise, dont le rôle est central dans la vie économique et sociale, n'occupe pas une place équivalente dans la littérature. L'expérience personnelle des auteurs, plus souvent issus de l'enseignement et du journalisme que du monde industriel, permettrait d'expliquer, aujourd'hui comme hier, cette carence ; mais aussi l'idée reçue selon laquelle les lecteurs ne seraient guère demandeurs de récits les replongeant dans les affres du travail. Certes, l'entreprise n'est pas totalement absente du paysage romanesque. Toutefois, lorsqu'elle entre en scène sous la plume d'auteurs, c'est le plus souvent davantage comme un élément de contexte que comme un personnage à part entière et fort rarement à son avantage. Une règle qui s'affranchit des époques.

On a pu le constater à travers certains auteurs emblématiques du XIXe siècle, ayant saisi sur le vif les transformations engendrées par la révolution industrielle. À l'instar de Balzac, qui a fait de César Birotteau l'une des figures fortes de sa *Comédie humaine*. Ou encore de Zola, adoptant le point de vue des ouvriers, notamment des mineurs et de leurs luttes, dans *L'Assommoir*, *Germinal*, et de quelques autres de ses romans phares. Cette veine ressurgit dans les années 1930 avec des romanciers qui ne font guère mystère de leur engagement politique. On pense à Paul Nizan et à son *Cheval de Troie*, ou à Roger Vailland dont le cheminement communiste transparaît clairement dans son *Beau Masque*.

> *“Dans la littérature, le monde du travail est rarement présenté à son avantage…”*

Avec les Trente Glorieuses, la littérature délaisse l'univers des usines au profit du secteur tertiaire. À l'ouest de Paris, l'érection du quartier d'affaires de La Défense s'accompagne d'images fortes, ressemblant avec ses hautes tours modernes à un Manhattan hexagonal. C'est là, dans les années 1970, que René-Victor Pilhes plante le décor de ses best-sellers à l'intrigue policière bien huilée, comme *L'Imprécateur* par exemple. Une dizaine d'années plus tard, l'actuel commissaire européen au marché intérieur, Thierry Breton, rencontre le succès avec *Softwar* – coécrit avec Denis Beneich – et *Netwar*, des romans qui conjuguent économie et science-fiction. Une inspiration probablement nourrie par son passé de chef d'entreprise.

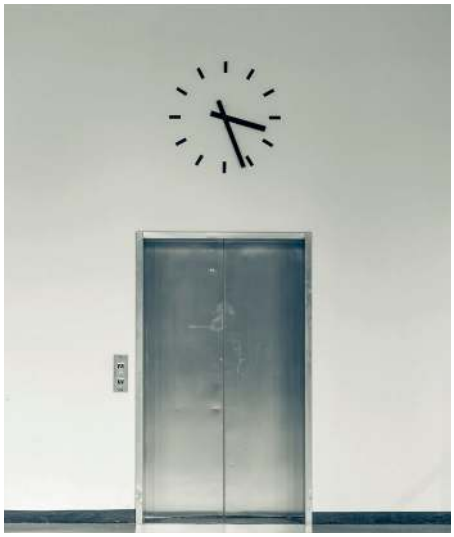
Bien qu'il reflète assez justement ses profondes mutations, le regard des romanciers sur l'entreprise ne se montre guère plus bienveillant, à l'orée du nouveau millénaire. Il n'en offrira pas moins une merveilleuse porte d'entrée à la littérature pour quelques auteurs devenus incontournables. Dans *Extension du domaine de la lutte*, Michel Houellebecq relate déjà avec un cynisme déroutant le quotidien d'un cadre d'entreprise en quête de sens. Quant à Amélie Nothomb, elle signe *Stupeur et Tremblements*, où l'entreprise se veut être le reflet d'un Japon qui ne cessera de la fasciner. Frédéric Beigbeder, lui, avec *99 Francs*, livre une satire délirante et burlesque du petit monde de la publicité qu'il connaît bien.

En 2023, plusieurs publications démontrent, si besoin était, que l'entreprise donne encore matière à écrire. En revanche, les approches narratives sont bien différentes. Dans *Le Vestiaire américain*, Jean Desportes réveille le quartier de La Défense, mais cette fois sous le jour d'une tour occupée par un fameux cabinet de conseil, McGinley (on aura saisi l'allusion pour le moins lisible). Un jeune homme de bonne famille nous décrit combien ses scrupules d'auditeur, au risque de nuire aux intérêts d'un client, pourraient aussi compromettre sa brillante ascension. La pertinence de ce récit tient beaucoup au fait que ce personnage, qui n'a nulle envie d'enrayer le système dont il est un rouage zélé, se trouve rejeté, jusqu'à sombrer dans la paranoïa ; l'auteur s'offrant le luxe d'un contre-pied final. Sur le même sujet, Jérôme Baccelli propose une approche nettement plus métaphorique. Dans son roman, *À un étage près*, une poignée d'individus, tous mus par une même course au profit malgré des profils antagonistes, se retrouvent coincés dans un ascenseur qui les conduit vers un étage abandonné. Ils s'y forgeront un autre destin. Un roman en forme de parabole, d'où émergera finalement un soupçon d'optimisme. Avec *Madjik ou l'incertitude*, Julien Cabocel a, de son côté, écrit un récit assez touchant et poétique sur le quotidien de ces jeunes livreurs qui, sur leurs deux-roues, bravent tous les dangers pour livrer à d'impatients urbains les repas qu'ils ne prennent plus la peine de cuisiner. Madjik et ses deux amis, Lo et Diesel, aux profils bien différents, n'en sont pas moins soumis aux diktats d'algorithmes, moins préoccupés par le bien-être de ces nouveaux esclaves modernes que des dividendes engrangés par l'entreprise. Et pour clore cette sélection : dans *Le Crépuscule des licornes*, Julie Girard se place, elle, du point de vue des entrepreneurs. Ces créateurs de start-up sachant promettre de mirifiques profits à leurs investisseurs, qui sauront, à leur tour, revendre ces licornes à de plus voraces. C'est à cette réalité que se retrouve confrontée une jeune journaliste française vivant à Manhattan. ⌕

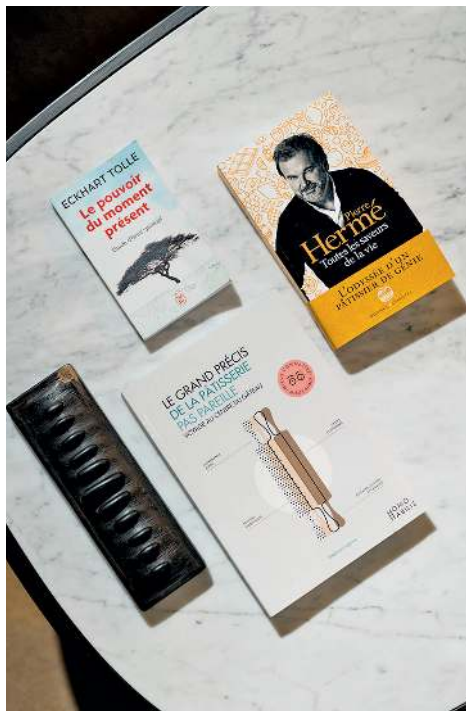
De gauche à droite et de bas en haut :

À un étage près, *Jérôme Baccelli*, Éditions du Seuil, 192 pages, 18 euros.
Le Crépuscule des licornes, *Julie Girard*, Gallimard, 288 pages, 20 euros.
Madjik ou l'Incertitude, *Julien Cabocel*, Éditions Grasset, 180 pages, 18 euros.
Le Vestiaire américain, *Jean Desportes*, Éditions du Rocher, 360 pages, 20,90 euros.

Getty ; Plainpicture ; Catherine Gugelmann/Opalephoto ; Sophie Palnier/REA ; Francesca Mantovani/Gallimard ; DR



11
10
9
8
7



Sculpture Béatrice Arthus Bertrand

PIERRE HERMÉ
Nourrir le corps et l'esprit

Le meilleur pâtissier du monde est aussi un auteur prolifique : plus de trente ouvrages en trente ans. S'il dit posséder une « bibliothèque mentale » d'ingrédients, d'odeurs et de saveurs, c'est aussi un grand lecteur, qui, comme tout artiste, puise l'inspiration dans tout ce qui l'entoure

Texte Lomig Guillo *Photos* Nelson Rosier Coulhon

Gourmandise

Le Pouvoir du moment présent, d'Eckhart Tolle. « Je ne suis pas un grand lecteur de livres de développement personnel, mes choix sont souvent guidés par mes discussions avec mes amis et, là, c'est une bonne amie qui me l'a fait découvrir. L'intérêt de ce petit manuel, c'est de prendre conscience de l'importance de profiter du moment présent, car le passé n'existe plus et le futur n'existe pas encore. On pourrait dire que ça va un peu avec la gourmandise cette idée de profiter du moment présent. »

Apprentissage

Éloge de l'ombre, de Jun'ichirō Tanizaki. « C'est un essai passionnant sur l'esthétisme et la culture japonaise. Le plus important au Japon, c'est l'ombre, le non-dit. Mais c'est très difficile à appréhender. Je vais au Japon au moins deux ou trois fois par an depuis 1987, j'y ai aujourd'hui une trentaine de boutiques et, pourtant, j'ai toujours l'impression de découvrir le pays. À chaque fois que je lis un texte sur le Japon, ou que je m'y rends, j'apprends quelque chose de nouveau. »

Figure

Yves Saint Laurent, biographie de Laurence Benaïm. « L'univers du luxe m'intéresse beaucoup et ce livre m'a donné à comprendre des choses sur la haute couture, que j'ai d'ailleurs ensuite pu mettre en application. Mais c'est surtout l'histoire de cet homme hors du commun qui m'a passionné. C'est un portrait très bien écrit de cet artiste, de ce grand couturier, avec ses heures de gloire, ses doutes et ses tourments. Je me suis régalé, j'ai dévoré ce livre comme on mangerait un gâteau ! »

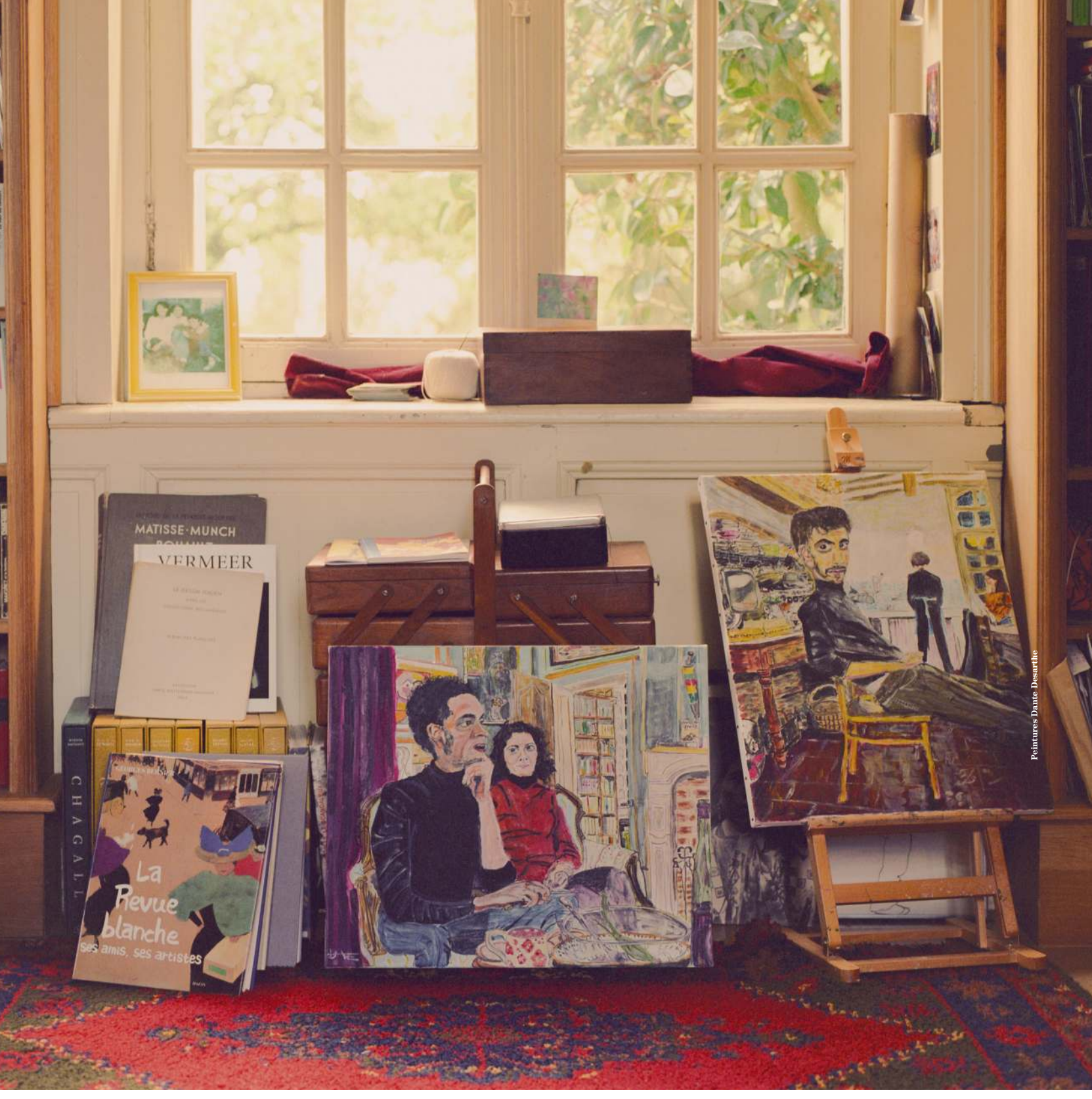
Bible

Tout Robuchon, de Joël Robuchon. « Je cuisine comme un pâtissier : j'ai besoin de repères et de suivre une recette. Là, il y a toutes les recettes possibles : c'est un répertoire riche et complet dans lequel je me plonge selon l'inspiration. C'est sans doute aussi le livre que j'ai le plus offert ! La cuisine, c'est un peu comme la littérature : tous les mots existent, tout dépend ensuite de comment on les agence. De même qu'avec les ingrédients, tout est question de dosage, de construction et d'architecture du goût. »

Novateur

Le Grand Précis de la pâtisserie pas pareille, de Stéphane Lagorce. « C'est un livre didactique, qui démystifie et explique pourquoi on réussit mais aussi pourquoi on rate ! C'est à la fois scientifique, précis, mais aussi assez drôle et très accessible, c'est autant pour le profane que pour le professionnel. Il fait partie des livres que j'aurais aimé écrire. Je travaille sur deux livres : *Le Dictionnaire amoureux de la pâtisserie*, pour Plon, et un livre de recettes végétales, sans crème, ni beurre, ni œuf. »

MONTBLANC
EXPLORER
PLATINUM
LE NOUVEAU PARFUM POUR HOMME



Peintures Dante Desarthe

Agnès Desarthe

"Je peux écrire n'importe où, je n'ai pas de rituel"

Texte Laëtitia Favro *Photos* Lucas Lehmann

En Normandie, Agnès Desarthe est tombée sur la maison dont elle avait rêvé quinze ans plus tôt par écrit. Dans *Le Château des Rentiers*, livre-événement de cette rentrée littéraire, la romancière évoque notamment l'influence imprévue de cette bâtisse dans sa mythologie familiale

Certains signes se manifestent parfois sous une forme inattendue. Pour Agnès Desarthe, ce furent des douillons, croisés, il y a six ans, dans une boulangerie du pays de Caux. Ces gâteaux traditionnels du bocage normand, la romancière les avait découverts *« dorés »* et *« appétissants »* sous la plume de Maupassant. Mais elle pensait qu'ils appartenaient à la fiction. En voir, en vrai, lui a fait prendre conscience qu'elle résidait ici sur le territoire de ses deux écrivains fétiches : Flaubert et Maupassant, dont l'esprit se manifeste partout dans la plaine cauchoise, du bar PMU *Le Belami* aux falaises de *Bouvard et Pécuchet*. L'écrivaine et son époux ont alors suivi le cours de la Seine jusqu'à son embouchure, quittant Paris pour s'installer dans la campagne havraise. Leurs familles respectives ayant peu d'attaches en France, les possibilités semblaient infinies. Mais, à peine avaient-ils franchi le seuil de cette bâtisse du XVIIIe siècle, que leur décision était prise. *« Nous l'avons tout de suite reconnue*, se remémore Agnès Desarthe. *Mais je n'ai pas immédiatement fait le lien avec ces deux auteurs pourtant essentiels dans mon parcours. »*

Enfant, Agnès Desarthe n'aimait pas lire. Sa rencontre avec Emma Bovary la métamorphose en lectrice compulsive, que confirme bientôt son compagnonnage avec Maupassant. S'installer en Normandie s'est donc imposé comme une évidence. *« Peu à peu, j'ai compris que je n'habitais pas ma terre natale ou familiale, mais ma terre d'écrivaine, et une maison de famille littéraire, proche de celles de Flaubert et de Maupassant. Je suis chez moi parce que j'habite chez eux. C'est magique, car rien n'a été prémédité. »* Rien de prémédité, mais comme déjà écrit. Quand un magazine lui commande, il y a une quinzaine d'années, un texte sur la maison de ses rêves, elle décrit déjà le jardin ceint de hauts murs, les appuis de fenêtre en pierre, la pièce dédiée exclusivement à la lecture. L'écrivaine cherche alors avant tout un lieu où lire. L'espace réservé à son bureau en témoigne : semblable à une minuscule loge de concierge à côté de l'entrée, deux adultes y tiennent à peine. Et la pièce est si mal isolée que, lorsque souffle le vent d'est, les courants d'air suffisent à tourner les pages des livres ouverts. Son principal atout est de se trouver à côté de la cuisine, la pièce de vie de la maison, où mijote toujours une soupe ou une compote. Cuisiner, l'autre passion d'Agnès Desarthe qui, dans une autre vie, aurait pu en faire son métier. *« Je peux écrire n'importe où, je n'ai pas besoin de rituel. Si une idée me vient quand je fais mes courses, je la griffonne sur le ticket de caisse. Si l'inspiration ne vient pas, plutôt que de la forcer, je file à la cuisine préparer à manger ou faire la vaisselle. Me concentrer sur une autre tâche m'aide à surmonter les pannes. »*

SOUVENIRS D'UNE ENFANCE HEUREUSE

C'est dans cette cuisine que sa grand-mère maternelle lui apparaît en songe une première fois, avant de la visiter à nouveau, de nuit. Des souvenirs lui reviennent alors, ceux d'une enfance joyeuse auprès de ses grands-parents, Boris et Tsila Jampolski, immigrés juifs d'Europe centrale arrivés en France au début des années 1930 après avoir connu les pogroms, les violences et les privations. Avec leurs amis, originaires comme eux de Bessarabie, ils avaient reconstitué, le grand âge sonnant à leur porte, une communauté en achetant des appartements dans une tour HLM du 13e arrondissement de Paris, au 194, rue du Château-des-Rentiers. Cette adresse, qu'Agnès Desarthe a écrite sur des enveloppes pendant trente ans sans prêter attention à ce qu'elle pouvait signifier pour des hommes et des femmes marqués par l'exil, est l'une des entrées de son dernier ouvrage, *Le Château des Rentiers*. *« Pour que je commence un livre, il faut que je ne comprenne pas ce qui m'arrive. Son sujet doit s'imposer à moi. Si j'avais deviné d'entrée de jeu que la présence de Tsila m'invitait à me tourner vers le passé,* Le Château des Rentiers *n'aurait pas existé. Au départ, il n'y a rien : la salle de bal est vide, l'orchestre est absent. »* Le précipité nécessaire à l'écriture se produit quand l'écrivaine fait le lien entre son âge et celui de ses grands-parents. *« Dans moins de dix ans, j'aurai atteint l'âge qu'avaient mes grands-parents quand ils sont devenus propriétaires du petit appartement de la rue du Château-des-Rentiers »*, indiquent les premières pages de son livre. Dans *Le Remplaçant*, Agnès Desarthe avait déjà évoqué le joyeux phalanstère au sein duquel ses grands-parents avaient vieilli, entourés de leurs amis de jeunesse. Avec ses propres amis, au cours de balades qui tiennent une place essentielle dans son travail d'écriture, elle commence à se poser la question de comment bien vieillir, ensemble, tout en continuant de s'amuser. *« Des ombres s'invitent dans nos conversations mais elles n'ont rien de funeste. J'ai toujours eu conscience de ma finitude. On sait qu'on va mourir, mais arrive un moment où on le sent. Tout change alors.* Le Château des Rentiers *est arrivé à ce moment-là. »* >

RENCONTRE Installée en Normandie, Agnès Desarthe n'y a pas trouvé qu'une maison, mais sa « terre d'écrivaine ».

> *« Dans la littérature comme dans nos rêves, la mort n'existe pas. »* Cette phrase extraite d'une nouvelle d'Isaac Bashevis Singer et placée en épigraphe du *Château des Rentiers* accompagne Agnès Desarthe depuis longtemps. En elle, elle a d'abord lu une ode à la littérature comme espace de liberté absolue, où les limites sont abolies, où l'on peut tout faire, tout être. *« J'ai d'abord compris cette phrase comme étant une invitation à faire usage de l'immense liberté que nous offre la littérature. Quand j'ai eu terminé la rédaction du* Château des Rentiers, *elle a revêtu un tout autre sens. Elle m'a rappelé que, lorsqu'on lit le livre d'un écrivain décédé ou qu'on ravive grâce aux mots le souvenir d'une personne disparue, cet écrivain et cette personne n'appartiennent plus au passé mais au présent. »* Si la fiction occupe une place centrale dans l'œuvre d'Agnès Desarthe, certains textes *« se promènent ailleurs »* et mêlent l'autobiographie à *« l'excitation du romanesque »*. *Le Remplaçant* fut le premier à creuser ce sillon. À la demande d'Olivier Cohen, son éditeur. En effet, le patron des Éditions de l'Olivier lançait en 2009 une collection dans laquelle un auteur convoque l'un de ses héros. Agnès Desarthe, également autrice pour la jeunesse, pense d'abord écrire un livre sur Janusz Korczak, cet écrivain et médecin-pédiatre ayant inspiré la Convention des droits de l'enfant. Puis, elle se ravise, choisissant pour héros son grand-père ; non pas le père de sa mère, mort en 1942 à Auschwitz, mais l'homme avec lequel Tsila a refait sa vie. *Le Château des Rentiers* constitue ainsi une nouvelle pièce du puzzle familial de l'écrivaine, qui se sent *« beaucoup plus à l'abri »* derrière ses livres autobiographiques que derrière des romans qui, sous couvert de fiction, la dévoilent en réalité davantage.

TERREURS NOCTURNES ÉVANOUIES

Quand elle commence la rédaction du *Château des Rentiers*, Agnès Desarthe ne pense pas y faire figurer sa mère. Sa présence s'impose pourtant, et n'est pas sans lien avec la maison où sa fille vit désormais. Dans le chapitre intitulé *Le Romarin, la nuit*, la romancière évoque les terreurs nocturnes dont elle souffrait depuis l'enfance, qui ont soudainement disparu lorsqu'elle a déménagé en Normandie. *« Je me suis installée dans une grande maison au milieu des champs et l'obscurité a cessé d'être menaçante »*, relate-t-elle dans son livre. Sous l'Occupation, sa mère, sa grand-mère et son oncle avaient trouvé refuge dans une ferme normande, où ils sont restés cachés une année durant. Dans une archive du 12 août 1996, la mère de l'écrivaine dit sa colère d'avoir été arrachée à cette campagne où, malgré la menace d'être dénoncée, elle avait côtoyé le bonheur. *« La tragédie de ma mère est d'avoir vécu toute sa vie dans une ville, Paris, qu'elle détestait. Elle a souvent pensé à en partir, sans jamais s'y résoudre. Le fait d'avoir concrétisé son désir, en rejoignant la Normandie, m'a aidée à vaincre des terreurs nocturnes héritées de la tragédie de ma mère. Cette maison agit comme une réparation. Elle est le trait d'union entre l'enfant cachée mais heureuse qu'elle était et la petite néo-Normande qu'est devenue ma fille. »* ⌕

Le Château des Rentiers, Agnès Desarthe, Éditions de l'Olivier, 176 pages, 19,50 euros.
Le Remplaçant, Agnès Desarthe, ressortie en format poche, Éditions de l'Olivier, 128 pages, 8,90 euros.

« Si l'inspiration ne vient pas, plutôt que de la forcer, je file à la cuisine préparer à manger »

BRUITS FAMILIERS Piano, ronron du chat, casseroles que l'on décroche et que l'on pose sur le feu ou pages que l'on tourne, autant de sons qui accompagnent l'écrivaine au quotidien et font vivre la demeure familiale.

Femme *sage* !

Ses deux bibles de la puériculture ont accompagné durant soixante-dix ans la grossesse de plus de 10 millions de femmes. Près de quinze ans après sa mort, les ouvrages de Laurence Pernoud continuent d'être actualisés, faisant d'elle la reine des *long sellers*

Texte Lomig Guillo

Son cas est unique dans le monde de l'édition : bien que disparue en 2009, Laurence Pernoud continue pourtant chaque année de publier un nouveau volume de ses deux best-sellers, *J'attends un enfant* et *J'élève mon enfant* (Albin Michel). Évidemment, elle n'est plus là pour mettre à jour et relire ses deux « bébés », tâche qu'elle avait confiée à l'une de ses plus proches collaboratrices au moment de prendre sa retraite. C'est elle, Agnès Grison, qui, depuis, poursuit ce travail d'actualisation. Laurence Pernoud serait sans doute heureuse de savoir que ses bibles de la grossesse et des premières années continuent de séduire en moyenne 25 000 nouveaux jeunes parents par an.

Beaucoup, parmi ses lecteurs, supposent qu'elle était puéricultrice ou sage-femme. Logique : les livres de recettes ne sont-ils pas écrits par des cuisiniers ? Et pourtant, née Laurence Secretan, en 1918 à Lausanne, Laurence Pernoud fut d'abord journaliste, un choix décidé après avoir échoué à l'examen d'entrée au Conservatoire. Son rêve en effet aurait été de devenir chanteuse lyrique, mais le jour de l'audition, paralysée par le trac, elle ne parvint pas à aller au bout de son morceau. Elle s'en voudra toute sa vie… En 1950, elle quitte alors la Suisse pour les États-Unis – mais sans doute pour échapper à un mariage arrangé, précisait en 2021 sa petite-fille, Clémence Pernoud, dans *Les Échos*. Outre-Atlantique, Laurence Secretan va proposer ses articles à un magazine bilingue : *France-Amérique*. C'est là qu'elle fera la connaissance d'un certain Georges Pernoud, à ne pas confondre avec son neveu du même nom, le célèbre présentateur de l'émission *Thalassa*. Le rédacteur en chef de *France-Amérique* lui commande un article sur Monet.

BABY-BOOM Ces deux jeunes mères de famille et leurs bébés, photographiés en 1973 par Robert Doisneau, ressemblent aux lectrices types de Laurence Pernoud.

Robert Doisneau/Gamma-Rapho ; Famille Pernoud/AFP

PETITE ENFANCE, GRANDES QUESTIONS

En 1953, le couple se marie et la jeune femme tombe enceinte. Mille questions la taraudent sur cette vie qui croît en elle, mais nulle part elle ne trouve de réponses à ses interrogations. *« J'avais été frappée par la photo d'un enfant suçant son pouce dans le ventre de sa mère publiée dans* Paris Match. *Je voulais comprendre comment l'enfant vivait en moi »*, racontera-t-elle. *« Ce fut pour elle comme une révélation*, confiera son fils, Jérôme, au journal *Le Monde. Elle décida aussitôt de se lancer dans la rédaction de ce livre qui lui manquait, et de mener au préalable l'enquête nécessaire. »* Après tout, concèdera-t-elle, pas besoin d'être une experte pour se mettre à la place de ses futures lectrices : *« L'instinct maternel est souvent le meilleur conseiller. Ève n'avait lu aucun guide ! »* Elle fait des recherches, consulte des médecins et écrit ses premiers textes, qu'elle fait relire, le soir, à son mari. *« Il me disait souvent : "Je ne comprends pas, il faut que tu réécrives." »* Et donc elle simplifie pour parvenir à des explications claires et surtout rédigées dans un langage accessible à tous.

Trois ans plus tard, en 1956, la naissance d'Emmanuel, son second fils, coïncide avec la parution de son premier livre, *J'attends un enfant*, sous-titré *Le guide et l'ami de la future maman*, aux éditions Pierre Horay. Une belle photo en noir et blanc sur fond bleu layette en illustre la couverture.

Le succès est immédiat. Il faut dire qu'à l'époque, « on était en plein machisme médical, confiera-t-elle à *La Croix* en 1999. >

MAMMA MIA ! Laurence Pernoud chez elle en 1986, photographiée par sa famille.

Micheline Pelletier/Gamma-Rapho ; DR

> Jusqu'alors, c'était "Accouche et tais-toi". Des hommes accouchaient des femmes, point. Lorsque j'ai voulu me lancer, les médecins trouvaient mon idée aberrante. Ils ne voyaient pas l'utilité d'informer les femmes et de leur expliquer leur grossesse. Elles se livraient corps et âme à leur accoucheur. Mais, moi, je savais que ça marcherait. »

Elle aurait pu se contenter de ce premier succès. Mais son instinct de journaliste et sa curiosité de mère la poussent à rassembler, jour après jour, toutes les informations qui paraissent concernant la grossesse ou l'éducation. Très vite, elle se rend compte que les connaissances évoluent vite et qu'il serait intéressant d'actualiser son livre en fonction des dernières découvertes. Et elles ne manquent pas en cette période : l'avènement de l'échographie puis sa démocratisation vont totalement bouleverser la façon dont les femmes – et les hommes – vivent la grossesse.

En 1965, elle publie son deuxième livre, *J'élève mon enfant*, suite logique du premier. Là encore, un succès. Rapidement, Laurence Pernoud devient une marque et une véritable PME qui emploie vingt salariés, chargés de renouveler d'un gros tiers le contenu de ses deux ouvrages à chaque édition. *« J'écris seule d'un point de vue de l'écriture, mais il est fait par une équipe*, avoue-t-elle d'ailleurs en toute transparence lors d'une interview télévisée sur Antenne 2. *Le contenu est réfléchi, conçu, discuté par toute une équipe comprenant des médecins, des psychologues, des personnes de la sécurité sociale. »*

Particularité de ses livres : ils sont vraiment interactifs. À la fin de chaque ouvrage, un questionnaire à découper permet aux lecteurs et lectrices qui n'auraient pas trouvé de réponse à leurs questions dans l'ouvrage d'écrire à l'auteure… Et Laurence Pernoud y répond dans l'édition suivante !

PAS SI CONSERVATRICE…

En 2015, Albin Michel rachète la maison d'édition de Pierre Horay et poursuit l'aventure. Au total, il se sera écoulé plus de 10 millions de livres, vendus dans 70 pays et traduits en 40 langues. *« C'est injuste de dire qu'il s'agit d'un filon. C'est un travail permanent »*, s'insurgeait Laurence Pernoud. Et quand on lui demandait si elle pensait qu'un jour ses conseils seraient démodés et donc ses guides inutiles, elle répondait : *« Les questions restent globalement les mêmes, mais les réponses sont différentes en fonction des progrès de la médecine, de la psychologie. Ce n'est pas une question de mode, mais une question de progrès. »* Les progrès, elle ne les voyait pourtant pas toujours d'un très bon œil, même s'il lui avait bien fallu s'adapter au fil des décennies. L'avortement, dans les années 1950, elle s'y était d'abord opposée avant de se ranger du côté de l'opinion. Les familles monoparentales puis homoparentales ? Ce n'était pas son univers, mais, de même, elle a fini par y consacrer des pages. Les *« bébés-éprouvette »* et la procréation médicalement assistée ? Dans les années 1980, elle en disait : *« On pense surtout au désir des parents qui ont envie d'un enfant, on oublie ce que deviendra l'enfant conçu de cette manière. Je pense que l'enfant devient un objet dans ces cas. »* Aujourd'hui, les conseils sur l'assistance médicale à la procréation sont presque un argument de vente. Comme quoi, même pour un livre, tout n'est pas joué à la naissance… ⌕

MISES À JOUR En haut, l'autrice et l'édition de 1981 de *J'attends un enfant*. Ci-contre, la première édition, parue en 1956.

The Granger Collection, New York/Christophe L

Sade, au bout du rouleau…

Avant d'être exposé à la Bibliothèque nationale, le manuscrit cylindrique du livre le plus scandaleux du marquis a connu un destin rocambolesque

Texte Bertrand Rocher

Le 14 juillet 1789, Mme de Sade a rendez-vous avec l'administration de la prison de la Bastille. Elle souhaite récupérer les affaires de son époux, le célèbre marquis (1740-1814), qui croupissait depuis cinq ans dans cette forteresse de l'Est parisien. Mais, au début du mois, sentant la fièvre révolutionnaire monter, le gouverneur de Launay l'a exfiltré vers l'asile de Charenton. Il faut dire que cet infernal prisonnier, furieux qu'on l'ait privé de promenade en haut des tours (où les canons venaient d'être chargés), prenait un malin plaisir à ameuter tout le voisinage en se servant du gros entonnoir dédié à l'évacuation des eaux usées comme porte-voix ! *« À moi, à l'aide, venez vite nous secourir, on nous égorge ! »* beuglait-il à travers les barreaux de sa cellule, avant de devoir la quitter précipitamment. Lorsque les assaillants de la Bastille y pénètrent, s'y trouvent donc encore ses vêtements, ses meubles et ses livres – six cents, dont quelques raretés –, sans compter ses manuscrits. L'un d'eux, intitulé *Les Cent Vingt Journées de Sodome*, est tellement transgressif que le sulfureux libertin l'a planqué avant de prendre la poudre d'escampette. En quelques jours, la forteresse – symbole honni et désuet de l'arbitraire royal – va être mise à sac. Les pillards s'en donnent à cœur joie. Parmi eux, un dénommé Arnoux de Saint-Maximin débusque le précieux manuscrit. Lequel va entamer un périple abracadabrant jusqu'à se retrouver en cette rentrée 2023 dans une vitrine de la Bibliothèque nationale. Mais ça, l'infortuné marquis – libéré en 1790 – ne peut l'imaginer. Inconsolable, il pense son brûlot perdu à jamais et *« pleure des larmes de sang »* (*sic*). Effectivement, il ne le reverra jamais.

C'est probablement au château de Vincennes, où il fut incarcéré en 1777, que Sade a entamé la rédaction de son effarant chef-d'œuvre. Afin que son gendre échappe à une condamnation à mort pour sodomie et administration d'aphrodisiaques empoisonnés à des prostituées marseillaises, Mme de Montreuil a supplié Louis XVI de le mettre à l'ombre. À 38 ans, l'érotomane impénitent a déjà plusieurs fois franchi les limites autorisées d'une société qui ne tolère guère que les déviances feutrées. Or Sade n'a jamais su mettre un silencieux sur son fumant engin. Dans cette cellule sombre et humide – elle se visite aujourd'hui –, il tourne en rond, vociférant contre ses voisins (Mirabeau, son émule provençal !) et ses geôliers, qu'il agresse volontiers. Ce précipité de colère, de frustration et de douleur (il souffre de douloureuses hémorroïdes) ressort dans les lettres fleuves qu'il adresse à son épouse. *« Ce matin, je la voyais écorchée vive, traînée sur des chardons et jetée ensuite dans une cuve de vinaigre »*, écrit-il à propos de sa belle-mère.

À la croisée du journal intime et du roman, *Les Cent Vingt Journées de Sodome* narre les six cents perversions atroces que quatre notables d'âge mûr font subir à quarante-deux jeunes filles et garçons, rendus captifs dans un château de la Forêt-Noire. Au premier abord, la lecture s'avère insoutenable. *« Un tel catalogue d'horreurs ne pouvait jaillir que du cerveau d'un homme reclus. Pour Sade, l'entreprise est cathartique : c'est une façon pour lui de ne pas devenir fou »*, suppose l'exégète Michel Delon.

À la Bastille, où il est transféré en février 1784, débute la mise au propre du brouillon. Pour cela, il commande à sa femme de fines feuilles de 12 cm de largeur. Il les couvre recto verso d'une écriture en pattes de mouche puis les assemble en un rouleau de 12,10 m de long. C'est cet objet, du gabarit d'un accessoire ouaté du petit coin, qui sera donc retrouvé puis cédé par Arnoux au bibliophile marquis de Villeneuve-Trans. En 1900, il revient à Iwan Bloch. Pionnier de la sexologie, ce psychiatre allemand le fait éditer sommairement. Mais la rumeur de son contenu délétère se répand. En 1929, le vicomte Charles de Noailles – mécène de Buñuel et Dalí – rachète le document et lui offre une meilleure édition. Vendue sous le manteau, cette version de 1931 fait autorité. Puis, en 1982, l'héritière de Noailles prête l'original à un éditeur… qui le vend à un businessman suisse.

Collectionneur de raretés olé olé, Gérard Nordmann expose le rouleau pour la première fois au public en 2004. Mais hors de question qu'il franchisse les Alpes : la famille de Noailles a entamé des poursuites pour récupérer son bien. Gérard Lhéritier, un affairiste surnommé le *« Madoff des manuscrits »*, finit par s'entendre avec les deux camps pour racheter l'œuvre dix ans plus tard. Mais, en 2015, c'est la banqueroute : le ministère de la Culture classe le rouleau trésor national et invite des entreprises mécènes à financer son acquisition pour 4,55 millions d'euros. Ainsi s'achève la course folle d'un livre édité désormais dans La Pléiade. *« L'enfer sur papier bible… »*, poétise alors la réclame. ⌕

À lire : *La 121e Journée : L'Incroyable Histoire du manuscrit de Sade*, de Michel Delon (Albin Michel, 2020).

MONSIEUR TOUSSAINT LOUVERTURE

Façonneur *de pépites*

Depuis 2004, les éditions Monsieur Toussaint Louverture révèlent des pépites au grand public. Porté par le goût du risque et du travail soigné, Dominique Bordes nous en dévoile les coulisses, près de Bordeaux

Texte Laëtitia Favro
Photos Charlotte Deregnieaux

Les titres publiés par les éditions Monsieur Toussaint Louverture ne se ressemblent pas. Pourtant, mis bout à bout, ils forment l'un des catalogues les plus enthousiasmants de l'édition française. Si certains flirtent avec l'anticipation, le postapocalyptique, le roman noir ou la satire sociale, leur qualité est avant tout d'être inclassables. Une tare pour les uns mais un atout selon Dominique Bordes. Sachant y dénicher des perles rares, il aura ainsi été à l'origine d'un des plus beaux succès éditoriaux de 2022. Vendus à plus de 880 000 exemplaires, les six tomes de la saga *Blackwater* ont aimanté des lecteurs de tous horizons. Certains prétendent même avoir repris goût à la lecture grâce à cette fresque épique dévoilant, sur un demi-siècle, toutes les manigances d'une puissante famille de l'Alabama. Cette pépite se déroulant dans une atmosphère surnaturelle et envoûtante est pourtant longtemps restée dans les limbes de la librairie. Classée au rayon de la littérature d'épouvante, elle s'en trouvait marginalisée. Interpellé par les commentaires d'internautes vantant les qualités du roman, mais déniant son appartenance au genre horrifique, Dominique Bordes décide d'y regarder de plus près. D'autant que le nom de la saga ne lui est pas tout à fait inconnu. Dans les premières pages de *La Ligne verte*, Stephen King en faisait l'éloge, et différents éditeurs s'étaient déjà risqués à publier ses 1 500 pages. À son tour, le patron de Monsieur Toussaint Louverture s'empare du texte de Michael McDowell, mise sur une stratégie commerciale inédite et remporte son pari. Le 6 octobre paraîtra le second titre de ce que la maison présente comme une *« Bibliothèque Michael McDowell »* en construction. Si *Blackwater* avait quelque chose de dumasien, *Les Aiguilles d'or* possède *« une touche de Dickens et un soupçon de Sweeney Todd »*, à mi-chemin entre le roman social et le roman à sensation. Dans le New York de la fin du XIXe siècle, deux clans s'affrontent : les Stallworth, qui brûlent d'étendre leur pouvoir en faisant mine de débarrasser la ville de sa corruption, et les Shanks, une lignée de criminels.

En couverture de l'ouvrage, une allée new-yorkaise au fond de laquelle se dessine une tête de mort. Le savant contraste entre dorures et couleurs laisse deviner d'autres crânes, préambules d'une histoire tout en rebondissements, roueries et manipulations. Imaginée par l'illustrateur espagnol Pedro Oyarbide, auteur déjà de l'identité graphique de *Blackwater*, cette couverture concentre toute l'attention de Dominique Bordes quand nous le rencontrons dans le brouhaha mécanique de l'imprimerie Print-System de Bègles, en Gironde, où les couvertures des *Aiguilles d'or* sont en fabrication. À ses côtés, Jean-Pierre Champmont, ou l'homme qui murmure à l'oreille de Gietz FSA 790, l'énorme machine dont les mâchoires ont déjà délivré près de 80 000 exemplaires de l'opulente couverture. Les blocs de texte sont quant à eux imprimés dans l'Eure, dans l'imprimerie bicentenaire Firmin-Didot.

REPOUSSER LES LIMITES

Cette confection française permet à l'éditeur d'en maîtriser les moindres détails. *« C'est mon rôle de ne jamais être satisfait »*, sourit Dominique Bordes, que nous aurions rencontré moins détendu si notre entretien avait eu lieu deux semaines plus tôt. Il lui avait alors fallu se rendre en catastrophe dans l'atelier d'un tourneur-fraiseur pour faire modifier la plaque d'impression de la couverture, une pièce en laiton difficile à rectifier.

S'il a conscience des limites inhérentes à la machine, Dominique Bordes sait comment motiver les personnes avec lesquelles il travaille pour repousser ces limites. Aux balbutiements de son entreprise, Nicolas Brunaud, le directeur de Print-System, lui ouvre les portes de son imprimerie. *« L'identité technique de la maison s'est construite ici. Pouvoir observer ce qui se faisait, mesurer ce qu'il était possible de concevoir, a fait sauter en moi un verrou intellectuel et créatif. Cela m'a permis de façonner les livres tels que je les rêvais. »* Créé en 2004, Monsieur Toussaint Louverture prend d'abord la forme (comme la plupart des maisons naissantes) d'une revue littéraire publiant de jeunes auteurs français, avant de devenir une maison d'édition tournée vers l'étranger, les États-Unis en particulier. Dans la préface à *Infinite Jest* de David Foster Wallace, Dominique Bordes relève le nom de Frederick Exley et découvre *Le Dernier Stade de la soif*, un exercice autobiographique à l'humour *« calciné »*, premier succès de la jeune maison. À ses côtés déjà, le diffuseur-distributeur Harmonia Mundi avec lequel Monsieur Toussaint Louverture collabore toujours. Ce coup de maître permet à l'éditeur de publier comme il l'entend l'un des romans cultes de la contre-culture américaine, *Et quelquefois j'ai comme une grande idée*, de Ken Kesey, l'auteur du mythique >

MÉTICULEUX Dominique Bordes, 45 ans, conçoit son métier comme de l'artisanat d'art : pour la dizaine d'ouvrages qu'il publie chaque année, il ne vise rien de moins que la perfection.

CUIVRÉS Ces cylindres de laiton servent à l'impression des couvertures de la maison.

> *Vol au-dessus d'un nid de coucou. « Celui-ci, j'ai vraiment eu peur qu'on me le pique ! Car il incarne à lui seul le projet et l'esprit de Monsieur Toussaint Louverture. Je me rappelle un commentaire qui affirmait, à son sujet : "Si vous n'arrivez pas à lire ce livre, c'est de votre faute." »* Converti sur le tard à la lecture, Dominique Bordes l'envisage comme une pratique sportive. *« Plus il est entraîné, plus le lecteur est à même d'apprécier des textes sophistiqués. »* Un genre de textes qu'il a pu ajouter à son catalogue, prenant le risque qu'ils ne rencontrent pas leur public. *Enig Marcheur* en est l'exemple le plus parlant. Son auteur, l'Américain Russell Hoban, imagine un monde ravagé par le feu nucléaire dans lequel le langage lui-même a implosé. Un jeune garçon décide de coucher par écrit ce qu'il vit, avec les vestiges de dialecte dont il dispose. Sollicités par Dominique Bordes, plusieurs traducteurs se cassent les dents sur ce texte, jusqu'à ce que Nicolas Richard s'en empare. *« Ce traducteur m'a permis de comprendre que, pour bien traduire un texte, il fallait avant tout comprendre l'intentionnalité de son auteur. Beaucoup de lecteurs peuvent se détourner d'*Enig Marcheur, *mais ceux qui relèvent le défi en ressortent grandis. »*

CONTRÔLE QUALITÉ Dominique Bordes ne délègue à personne le soin de vérifier les premières planches imprimées.

MACHINE C'est sur une presse allemande, dans un atelier de la banlieue bordelaise, que « roulent » les couvertures des prochains ouvrages de la petite maison d'édition.

UNIVERS La quête de qualité n'est pas vaine : elle a pour but de servir au mieux l'univers des auteurs publiés chez Monsieur Toussaint Louverture… et de donner envie à un large public de les découvrir.

L'ÉTAPE DÉLICATE DE LA TRADUCTION

Si les textes que publie Monsieur Toussaint Louverture sont identifiables dès les premières pages, c'est assurément grâce au soin apporté à l'objet dans toutes les étapes de sa conception, mais également à l'attention portée sur le travail de traduction. Après avoir salué Jean-Pierre Champmont et sa machine, nous gagnons les locaux des éditions, à Cenon, à quelques minutes en voiture de l'imprimerie. La casse voisine, et les malheureuses automobiles saisies par sa gigantesque pince, rythme les journées de froissements métalliques. Pas de quoi déconcentrer l'équipe à l'œuvre. Malgré ses succès, Monsieur Toussaint Louverture entend rester une entreprise de taille raisonnable. Trois salariés, un free-lance et un stagiaire en constituent les forces vives. Ce jour-là, Lisa Folliet examine les corrections suggérées par un éditeur externe sur la traduction des *Aiguilles d'or*. Une phase essentielle que Dominique Bordes entend pousser au plus loin pour tous les textes qu'il publie. *« La traduction est l'étape la plus délicate car elle fixe le texte et ce, parfois pour plusieurs décennies. Je vois trop d'ouvrages publiés et republiés avec une traduction médiocre, qui donne une fausse image d'un auteur et de son œuvre. Notre responsabilité est de publier les textes dans les meilleures conditions possibles au moment où leur traduction est réalisée. Et de ne jamais s'empêcher de les faire évoluer. Notre rôle n'est pas de traduire des mots depuis une langue étrangère mais de révéler l'intention d'un texte. De comprendre la machinerie symbolique, intellectuelle, émotionnelle imaginée par son auteur, et de savoir quel impact celui-ci cherchait à avoir sur ses lecteurs. »*

Pour ce faire, l'éditeur mène des enquêtes de longue haleine. Pour la Bibliothèque McDowell, il retrace le parcours de l'écrivain, de ses études à Harvard à sa carrière à Hollywood (où ce dernier signe notamment le scénario du *Beetlejuice* de Tim Burton), et tente de comprendre son processus créatif. *« On n'est jamais au bout de ses surprises avec McDowell*, sourit Dominique Bordes. *Après* Les Aiguilles d'or, *nous publierons* Katie, *un vrai thriller, puis* L'Amulette *en 2024, et enfin* Lune froide sur Babylone *et* Les Élémentaires *en 2025. »* Soucieux d'*« exporter une expérience de lecture »*, Dominique Bordes contribue à toutes les étapes, même les plus commerciales, et ne craint pas d'innover. Pour *Moi ce que j'aime c'est les monstres*, le roman graphique d'Emil Ferris multirécompensé (dont un Fauve d'or au festival d'Angoulême en 2019), il imagine une forme de prédiffusion auprès des libraires, qui leur laisse le temps de se familiariser avec l'objet. Une expérience qu'il renouvelle avec *Blackwater* et à laquelle il attribue une partie de son succès. Dans un monde incertain et mouvant, où le lecteur est aussi un consommateur saturé de slogans publicitaires, et où les tromperies sur la marchandise ne manquent pas, Monsieur Toussaint Louverture fédère autour de lui des lecteurs dont la confiance n'est jamais considérée comme acquise, mais à reconquérir livre après livre. *« Le livre n'est ni un simple objet, ni une pure matière littéraire. C'est un univers en soi, dans lequel nous nous efforçons de convier le plus de lecteurs possible, parce que nous croyons en la qualité des textes que nous publions »*, résume Dominique Bordes. L'ivresse et le flacon. Le flacon et l'ivresse. ⌕

De gauche à droite : Thierry Derez, Président de GMF et Directeur général de Covéa, Jérôme Roncoroni, Directeur général de GMF, Alice Ferney, lauréate 2023, Constance Benqué, Présidente d'Europe 1, et Nicolas Carreau, Journaliste littéraire à Europe 1.

LE PRIX LITTÉRAIRE EUROPE 1 – GMF 2023 récompense *Deux Innocents* d'Alice Ferney

En juin dernier, le 13e roman d'Alice Ferney, *Deux Innocents*, recevait le Prix Littéraire Europe 1 – GMF. L'histoire vraie de cette enseignante prise dans la tourmente du soupçon a séduit le jury pour ses valeurs d'humanité et de solidarité. Des qualités chères à GMF, assureur mutualiste.

Valoriser les notions d'entraide, de don de soi et de collectif

« Il y a 4 ans, nous lancions le Prix Littéraire Europe 1 – GMF, qui est devenu depuis un rendez-vous privilégié pour les sociétaires GMF, les auditeurs d'Europe 1 et la sphère littéraire », déclare Jérôme Roncoroni, Directeur Général de GMF. À travers les différents ouvrages sélectionnés et récompensés, le prix célèbre les héros anonymes qui, par leur métier et leurs actions, participent à rendre la société plus humaine. Cette année, le jury, happé par le style captivant de l'autrice, a plébiscité *Deux Innocents* d'Alice Ferney. « Les jurés ont été touchés par le côté très humain de cette histoire. Une qualité qui fait le fondement de notre ADN : pour GMF, la valeur d'une société se mesure à son humanité. »

***Deux Innocents*, Alice Ferney, éditions Actes Sud**

Aux côtés des agents du service public depuis presque 90 ans

Depuis 1934, « GMF assure, accompagne, protège et conseille les femmes et les hommes du service public (personnels hospitaliers, enseignants, pompiers, policiers, militaires, agents des entreprises publiques...) en répondant au plus près de leurs besoins », rappelle Jérôme Roncoroni. 90 ans d'action au service d'une société plus solidaire, plus humaine et plus inclusive, mais également plus durable et plus écoresponsable.

« L'enseignement, une profession fondamentale de notre société »

Alice Ferney, la lauréate 2023 du Prix Littéraire Europe 1 – GMF, se dit enchantée de remporter ce Prix, qui célèbre l'un de ses thèmes de prédilection : « Depuis presque 30 ans, l'altruisme et l'attention envers autrui ont souvent été des sujets privilégiés dans mes livres. » Pour l'ancienne professeure d'université, cette intrigue, qui se déroule dans le milieu de l'enseignement, est aussi une façon de rendre hommage à un métier mal considéré : « Les professeurs forment les générations à venir. L'enseignement me semble être LE métier fondamental dans notre société. Les enseignants ont besoin d'être aujourd'hui davantage écoutés, estimés, considérés. »

AVEC GMF ASSURÉMENT HUMAIN

À FLANC DE FALAISE

Par Gilles Paris

Mathieu Martin Delacroix

L'AMOUR DOIT-IL NOUS RENDRE AVEUGLES ? ENTRE LES BEAUX QUARTIERS PARISIENS ET LA CÔTE AMALFITAINE, L'HISTOIRE D'UN COUPLE BIZARREMENT ASSORTI, QUOIQUE VISIBLEMENT HEUREUX. JUSQU'À CE QUE...

Ethan de Rohan aime profondément sa femme.

Ils se sont connus sur le banc d'un square parisien, rue de Babylone, au Jardin des Incurables. Ce jour-là, Ethan a franchi la grille de cet éden pour la première fois, attiré par la verdure miroitante de ce lieu ombragé et le calme qui s'en dégageait. Il s'est assis à l'opposé d'une femme ravissante, vêtue d'une robe bleue ornée de fleurs blanches, d'escarpins bleu roi et d'une broche qui lui a paru ancienne, retenant ses longs cheveux blonds qui semblaient danser dans la lumière de ce jour d'été. Ethan a remarqué également une tache de peinture sur son pouce droit, quand sa main a redressé sa chevelure d'ange, semblable à un Titien. Lorsqu'elle s'est légèrement retournée, un grain de beauté est apparu sur sa nuque, comme un infime raisin de Corinthe.

Ethan avait aussitôt pensé qu'une femme aussi gracieuse ne s'intéresserait jamais à lui. Sa quarantaine fringante, due à son rang, ne suffirait pas à séduire cette belle inconnue. La fortune n'excuse pas tout. Ethan se savait quelconque, avec son menton en galoche, le front trop dégarni, un regard inexpressif ne sachant manifester ni la joie ni la consternation. Pourtant, Emma s'était amarrée à son regard en prononçant ces mots : *« Pourquoi devons-nous rester aussi éloignés l'un de l'autre ? »*

Jamais Ethan ne s'était senti aussi fébrile. Il observait cette trentenaire au sourire solaire, s'était même enhardi à s'intéresser à elle, trop peut-être. En à peine une heure, il en savait déjà beaucoup, esquivant ses questions, restant maître du jeu. Une peintre qui exposait aussi bien à Paris qu'à l'étranger, avec une enfance passée dans un foyer jusqu'à sa majorité. Elle semblait si à l'aise dans cette conversation qu'Ethan en avait oublié le reste, sa vie de gestionnaire de fortune, celle de sa famille, propriétaire d'une banque, d'usines de textile qui leur avaient valu d'entrer en Bourse, d'un hôtel particulier rue de Furstemberg, de nombreux appartements à Paris, récemment cités parmi les plus grandes fortunes de France dans le très select magazine *Forbes*. Ethan s'était bien gardé d'évoquer le sujet auprès de cette exquise inconnue, tout en sachant, en quittant le Jardin des Incurables, qu'il en ferait un jour sa femme.

Jamais une rencontre ne lui avait paru aussi providentielle ; ainsi que toutes celles qui suivirent, jusqu'à ce que cette apparition divine retire tous ses atours et s'abandonne à lui. C'est à ce stade qu'elle lui fit de réelles confidences. Elle n'imaginait pas lui donner des enfants si leur relation perdurait. À quoi bon dans une planète aussi viciée ? Un héritage auquel elle ne tenait nullement. Elle lui annonça aussi ne pas s'intéresser à la musique, du classique à la pop, de la salsa aux musiques du monde. La plupart du temps, Ethan se rendait chez elle, un charmant petit appartement rue de Seine, près de l'abri qui l'exposait. Il avait fait la connaissance d'Ambroise Lambert, son galeriste, à *La Palette*, un restaurant situé juste à l'angle de son antre, où autrefois, dans les années d'après-guerre, les peintres et les écrivains fauchés payaient leurs dettes avec leurs œuvres. Un homme cultivé qui avait publié plusieurs livres autour du surréalisme, réputé en ce milieu et buveur d'absinthe à ses heures.

Parfois Ethan donnait rendez-vous à Emma dans son deux-pièces de la rue Visconti, la plus étroite et la plus longue des rues de Paris. Pas une seule fois il n'avait évoqué sa fortune, par peur d'être rejeté, ou pire, par crainte de voir alors s'allumer cette lueur d'intérêt qu'il redoutait tant dans l'œil complaisant d'une conquête. Il craignait ce que provoquerait la révélation de son statut, plusieurs femmes s'étant davantage intéressées à ce qu'il pouvait dépenser pour elles qu'à sa personnalité. Ethan avait dû user de stratagèmes pour s'en éloigner. Son aïeule, Georgia, quasi centenaire, avait su se défaire de ces coureuses de dot que son regard d'acier avait statufiées.

Le fait qu'Emma soit indépendante le rassurait tout en l'interpellant. La peintre semblait ne pas avoir d'amis en dehors de son galeriste, de son agent – un Arménien nommé Mourad – et de la directrice du foyer Calliope qu'elle fréquentait encore – Alba Dubois –, une femme

BIOGRAPHIE

Gilles Paris, après une carrière de journaliste, notamment dans le domaine de la culture, devient attaché de presse pour des éditeurs, des auteurs… Lui-même auteur, il a depuis 1991 publié une dizaine de romans, dont *Autobiographie d'une courgette*, qui s'est écoulé à plus de 350 000 exemplaires avant d'être adapté à la télévision, puis au cinéma sous le titre *Ma Vie de courgette*, un film d'animation récompensé par deux césars. *Courgette*, une pièce elle aussi adaptée de ce roman, se jouera jusqu'au 8 janvier 2024 au théâtre *Tristan-Bernard*, à Paris. Son dernier roman, *Les 7 Vies de Mlle Belle Kaplan*, a paru aux éditions Plon : l'histoire d'une vedette de cinéma sur le point de percer à Hollywood.
Une femme aussi belle que mystérieuse et qui, comme l'héroïne de la nouvelle, semble avoir des choses à cacher…

revêche au regard dur, semblable aux directrices de pensionnats religieux qu'Ethan avait subies avant ses études. Le gestionnaire se décida un soir, quelques mois après la rencontre au Jardin des Incurables, au cours d'un dîner chez *Lapérouse*, cet écrin parisien plongé dans une semi-pénombre qui se prêtait aux confidences. Emma cueillit la nouvelle de sa fortune sans ciller. Cela ne changeait rien la concernant. Elle ajouta même qu'elle s'en désintéressait complètement. Ce qui encouragea Ethan à lui demander sa main. Emma répondit par un sourire, comme souvent, cette part un peu mystérieuse qu'Ethan n'arrivait pas à saisir.

Malgré ce qu'il imaginait, Ethan en savait peu sur Emma, guère encline aux confidences et aux longues conversations, souvent absente en raison des expositions qui l'éloignaient, de Londres à Milan, de Los Angeles à Mexico. Elle partait la plupart du temps avec son agent Mourad, ce ténébreux Arménien, peu bavard, rarement souriant, à l'œil aussi noir qu'une pierre de volcan. Pas une seule fois Emma n'avait proposé à Ethan de l'accompagner, ces voyages étant éreintants, et pour Ethan d'un ennui mortel, où il n'aurait rien à faire, sinon l'observer agencer les toiles dans un équilibre trop fragile pour qu'il soit présent et la perturbe.

Juste avant le mariage, Ethan avait acheté un chalet à Hermeray, à la lisière de la forêt de Rambouillet. Il aurait préféré un grand appartement au centre de Paris, mais Emma s'était plainte, avec sa douceur habituelle, du bruit de la ville, préférant peindre entourée d'écureuils au pelage roux pour seuls voisins. Ethan s'était vite habitué à ce qui leur paraissait à tous deux s'approcher d'un véritable paradis. Le vent s'engouffrait parfois, soulevant les voilages des portes-fenêtres qui donnaient accès au jardin qu'entretenait Emma. Elle y avait fait pousser le long d'un mur un hortensia grimpant aux petites fleurs blanches aériennes qui vireraient au brun dès l'automne. Des clématites rose pâle au parfum suave, des roses trémières aux feuilles gaufrées, des massifs d'ancolies au feuillage bleu-vert.

“Les oncles d'Ethan étaient tombés sous le charme d'Emma. Ils dansaient tous autour d'elle, riant à ses plaisanteries, frétillant quand elle relevait ses longs cheveux blonds coiffés en chignon bohème”

Ethan épousa Emma un samedi de juin, à l'église Saint-Sulpice. Les témoins de sa femme, le galeriste et la directrice du foyer Calliope se dispersèrent dans l'église, ainsi que son agent, parmi les membres de la famille d'Ethan, qui occupèrent la quasi-totalité des bancs. Les parents du gestionnaire n'étaient plus là, décédés dans un tragique accident de voiture, juste avant qu'il ne rencontre sa future femme. Bien sûr, il aurait aimé leur présenter Emma. Mais leurs excentricités ne lui manquaient nullement. D'ailleurs, c'est à peine s'il les avait connus, ses parents voyageant beaucoup à l'étranger, et chacun de leur côté. Sa mère dépensait des sommes inconvenantes sur les hippodromes de Longchamp ou d'Auteuil, son père collectionnait tableaux de maîtres et poteries Ming qu'il chinait dans n'importe quelle salle de vente du monde entier, se fichant bien d'acquérir un Picasso ou un de Staël, ne voyant en ces « croûtes » qu'un simple investissement.

L'hôtel particulier où ils avaient vécu était déserté dorénavant, sa grand-mère Georgia refusant d'habiter seule pareil mausolée, surtout depuis sa chute dans le grand escalier central. Toutefois, Ethan y donnait un dîner par mois, avec toute la famille réunie. Oncles et tantes, neveux et nièces, de quoi hanter ces gigantesques salons aux bibliothèques impressionnantes auxquelles on accédait par une coursive coulissante. Au sol, des tapis persans que Georgia avait fait venir d'Iran par cargo, que la famille piétinait en prenant l'apéritif. D'impressionnantes collections médiévales, de colons géants du Congo, et des bouquets en hauteur surgis d'aquariums fixés aux patères avec des fleurs de la taille quasiment d'un potiron, achevaient de réduire la taille des invités, totalement égarés dans cette jungle insoutenable.

Le dîner, lui, avait lieu dans une salle à manger à dominante rouge, avec des têtes de cerfs, d'éléphants ou de tigres fixées aux murs, tous chassés par feu l'époux de Georgia, grand adepte de la chasse en Afrique. Les tantes avaient été odieuses avec la femme d'Ethan, lui reprochant à 30 ans de s'être inclinée face à l'aïeule. *« Ce n'est pas à son âge qu'on fait une révérence »*, avaient-elles pouffé avant d'engouffrer des gougères aux trois fromages, leurs bouches tordues à force de chuchoter entre elles, leurs dents de devant recouvertes de rouge à lèvres, engoncées dans des robes haute couture menaçant à tout instant de céder sous leur embonpoint. Les oncles d'Ethan étaient, eux, tombés sous le charme d'Emma. Ils dansaient tous autour d'elle, effleurant sa joue, riant à ses plaisanteries, frétillant quand elle relevait ses longs cheveux blonds coiffés en chignon bohème, qu'Alba Dubois du foyer Calliope lui avait appris à façonner.

L'orpheline sans origines n'avait rien d'une figurante. Les neveux et nièces se laissaient porter par les montagnes russes du parc d'attractions où Emma aimait organiser leurs retrouvailles. Elle avait fait inscrire Ophélie à des cours de dessin, et Sacha dans un club de rallye

automobile. Et quand Jules se confia à propos de son embarras d'être père avant l'heure, elle s'arrangea, sans que nul ne le sache, même pas Ethan, de l'avortement de l'infortunée Cynthia, qui n'avait aucune envie d'être mère à son jeune âge, dans une des meilleures cliniques de Suisse. Cette jeunesse dorée se pâmait devant la beauté diaphane de cette tante si serviable. Ils rêvaient tous d'Emma, la grande sœur surgie tardivement qui résolvait tous leurs problèmes.

La réception qui suivit le mariage se déroula dans l'hôtel particulier de la rue de Furstemberg qui n'avait pas connu pareil faste depuis les frasques de Samuel, le grand-père d'Ethan. Un mari infidèle et tyrannique qui enferma à clé dans son bureau toutes les femmes un peu trop naïves, secrétaires, bonnes, jardinières, tandis que Georgia, avertie par leurs gémissements, montait le son du pick-up électrique diffusant *La Flûte enchantée* de Mozart afin d'étouffer le scandale, ce qui faisait bien rire le personnel, sauf quand il s'agissait de l'une d'entre elles.

Puis Emma suggéra à Ethan la côte amalfitaine pour leur voyage de noces. Elle choisit même leur hôtel, impraticable pour les enfants, orné d'escaliers vertigineux entre terre ocrée et ciel azuré. À l'extrême pointe de cet écrin se nichaient une minuscule plage en briques rouges vernies, ainsi qu'une échelle en acier chromé pour rejoindre la mer Tyrrhénienne. Emma adorait s'y soustraire. Elle ne se baignait pas, ne sachant pas nager. Elle avait toujours refusé d'apprendre, tandis qu'elle accompagnait les pensionnaires de Calliope à la piscine, se contentant de barboter dans l'eau d'un bleu soupçonneux. L'espace clos ne lui disait rien qui vaille, l'odeur du chlore lui soulevait le cœur. À Amalfi, elle descendit l'échelle en acier, s'immobilisant sur la dernière marche que sa main ne lâchait pas tandis qu'elle disparaissait sous l'eau azuréenne. Ethan lui fit prendre des cours avec un maître nageur déniché par la réception de l'hôtel. Un athlète au teint mat, Matteo, professeur infiniment patient, d'une extrême gentillesse et d'une grande discrétion.

“Puis, Emma suggéra la côte amalfitaine pour leur voyage de noces. Elle choisit même leur hôtel, orné d'escaliers vertigineux entre terre ocrée et ciel azuré”

En deux semaines, Emma s'éloigna de l'échelle, poussant de petits cris de joie, la tête toujours hors de l'eau, découvrant son magnifique grain de beauté sur la nuque.

Au cours de ce voyage, plus d'un homme se retourna sur Emma. Ethan en était à la fois fier et gêné, la gent masculine n'étant pas toujours d'une évidente délicatesse. Car s'ils se retournaient, c'était surtout pour exprimer leur désir, d'une manière que certaines femmes peuvent juger brutale. Emma ne manifesta ni le moindre agacement, ni un intérêt quelconque. Ethan se persuada qu'elle ne voyait pas les mâles la lorgner ou qu'elle s'en fichait.

Il y eut cet incident sur la route côtière qui reliait la ville portuaire de Salerne à Sorrente, tandis qu'ils admiraient de somptueux vignobles en terrasse, et des citronniers à flanc de falaise. Ethan conduisait une Fiat 500 rouge décapotable de 1969, quand soudainement un bolide surgi de nulle part les obligea à quitter la route et à s'encastrer dans le tronc d'un citronnier qui abandonna ses fruits jaunes comme autant de balles à blanc et les fit disparaître dans leur habitacle. Une fois la stupeur enfuie, n'étant nullement blessés, Ethan appela une dépanneuse, tandis qu'Emma restait soucieuse, surgie de la Fiat 500, dos au citronnier, envoyant quelques textos à son agent, Mourad, et à Alba Dubois, la directrice du foyer Calliope. Ils oublièrent cette mésaventure sur les briques rouges et vernies, à la pointe extrême de leur hôtel, après avoir loué une voiture plus solide, une Alfa Romeo Giulia Spider de 1963, vert olive, pour leurs prochaines excursions.

En fin d'après-midi, alors que les lumières déclinaient au sud de la péninsule sorrentine, Ethan aima sa femme, à l'abri des volets tirés, dans cette chambre réduite au lit, alors qu'il l'embrassait avec ardeur. S'il avait appris, adolescent, à étreindre auprès d'une fille peu farouche, il lui semblait, depuis, s'être remis de cette expérience peu probable et avoir atteint avec Emma une expertise certifiée.

Ethan adorait embrasser sa femme. Sa bouche, sans qu'il ne se l'explique, avait un goût de miel et de menthe, parfois d'agrumes, comme si Emma venait d'avaler un quartier d'orange. Ils passaient un temps infini à forcer leurs commissures, à relier leurs langues, qu'elles soient sinueuses ou plates, qu'elles se courbent ou se dressent sous le palais. Puis, Emma adoptait sa position favorite, assise sur Ethan, se laissant caresser, avant d'attraper la langue de son époux entre ses doigts. Le mari paraissait le plus heureux des hommes. Jamais il n'aurait imaginé, même dans ses rêves les plus fous, posséder pareille épouse, même s'il regrettait d'avoir envisagé ce verbe délictueux. Cette blonde exquise, à la chevelure dorée, aux yeux verts changeants à la lumière, ne lui appartenait pas. Elle semblait libre de ses choix, aussi mystérieuse que son apparition, un matin de juillet sur le banc d'un square parisien.

À dire vrai, malgré l'année qui venait de s'écouler, Ethan ne savait presque rien d'Emma. Son incroyable douceur en toute circonstance ne cessait de le surprendre. Ethan ne l'avait jamais vue en colère, ni entendue prononcer un seul mot déplacé. Rien ne semblait l'atteindre. Quand Emma ne souhaitait pas poursuivre une conversation, ou répondre à une question embarrassante, elle se contentait de sourire, et rien ne pouvait la faire revenir en arrière. Elle semblait toujours d'humeur égale, peignant dans un puits de lumière ou dessinant des esquisses quand elle voyageait. À Amalfi, elle s'était essayée au pastel, dans un grand carnet de croquis, magnifiant les falaises abruptes de la côte amalfitaine, ses rives escarpées de petites plages et de villages de pêcheurs, le relief accidenté des villes de Positano et de Ravello, où Ethan aurait bien assisté à ces concerts de musique classique en plein air, avant de se souvenir combien son épouse ne supportait pas la musique.

Une nuit d'insomnie, surgi du sommeil paradoxal, Ethan ne trouva pas sa femme, ni au lit, ni sur la terrasse surplombant la mer, noire à cette heure, faiblement éclairée d'un tracé de lune. Paniqué, il descendit les marches menant aux briques rouges vernies et trouva Emma assise à même le sol, en conversation avec son agent, du moins c'est ce qu'elle lui avoua, tenant compte du décalage horaire concernant Mourad qui se trouvait à Mexico, et d'une prochaine exposition qui nécessitait une mise au point. Si Ethan fut surpris, il décida de se taire face à la candeur de sa femme qui ne semblait nullement coupable, ni prise en flagrant délit de tromperie.

Un peu plus tard, Matteo, le maître nageur, leur conta la légende d'Ulysse qui, autrefois, croisa quelques sirènes dans la mer Tyrrhénienne. C'est au large d'Amalfi que l'histoire est née. Les sirènes, paraît-il, avaient un visage de femme, un corps de poisson, avec des ailes et des pattes d'oiseau. Malgré lui, Ethan se demanda si Emma n'était pas une descendante de ces sirènes dont le chant attirait vers les abysses. Ulysse s'était attaché au mât de son bateau, tandis que les marins s'enfoncèrent de la cire dans les oreilles. Oui, Emma semblait l'avoir envoûté, lui le sceptique, qui, jusqu'à sa femme, avait évité tous les écueils.

“Une nuit d'insomnie, Ethan ne trouva pas sa femme, ni au lit, ni sur la terrasse surplombant la mer, noire à cette heure, faiblement éclairée d'un tracé de lune”

Pourtant, quelque chose lui semblait ténu, comme un fil d'Ariane, mais sans savoir si Emma le conduirait vers le Minotaure ou vers les profondeurs. Ou s'il se trompait sur toute la ligne. Après tout, le passé d'Emma lui ressemblait, lisse et sans relief, depuis un foyer jusqu'au Conservatoire de peinture et de dessin auprès duquel Alba Dubois, la directrice du foyer, était intervenue, études qu'elle avait abandonnées avant la fin, à cause d'une première exposition au restaurant *La Palette*, qui la fit remarquer par le galeriste Ambroise Lambert. Emma avait rencontré Mourad, son agent, au Conservatoire, tandis qu'il écumait ces lieux à la recherche d'un ou d'une artiste qui lui ferait battre le cœur. Il avait pour habitude de dire que *« l'art est un acte d'amour qui vous dépasse, tout en vous réveillant d'un sommeil profond »*. Ethan savait bien qu'on ne crée pas sans passé. Mais celui d'Emma lui semblait aussi peu réfléchissant qu'un miroir ancien.

Un matin, au réveil, Ethan trouva un mot de sa femme posé sur l'oreiller qui portait encore l'empreinte de sa tête, identique à une ombre creusée. S'étant levée tôt, Emma avait décidé de se rendre à la cathédrale Saint-André-Apôtre, l'une des plus imposantes églises d'Amalfi, dédiée à André, frère de saint Pierre, premier des apôtres à avoir rencontré Jésus-Christ. Elle se situait au 1 Piazza Duomo. Elle pensait y rester la matinée. Elle l'attendait.

Mais, quelques jours plus tard, un événement plus grave surgit tandis qu'Ethan conduisait d'une main leur Alfa Romeo Giulia Spider sur le littoral qui serpentait au-dessus de la Méditerranée, entre villages colorés perchés et forêts verdoyantes, où se nichaient d'incroyables pins parasols comme autant de bras ouverts. Ethan vit clairement une moto les approcher. À sa grande stupeur, le passager arrière s'empara d'une arme émergeant d'un sac en bandoulière et lui tira dessus. Ethan eut la présence d'esprit de freiner brutalement tandis que la balle disparaissait dans l'air lourd de cette après-midi caniculaire. La moto s'étant évanouie comme un point dans un livre, Ethan arrêta son automobile à la première intersection et se tourna vers sa femme qui, trop occupée par un guide touristique, n'avait rien vu. Elle s'étonna même d'une histoire aussi aventureuse. Elle suggéra une halte au prochain village, une pause dans cette fournaise, tandis qu'Ethan se sentait toujours en danger sans réellement comprendre ce qui venait de se passer. Attablés dans la cour ombragée d'une auberge, ils sirotèrent un amalfitano glacé, dont les gorgées leur semblèrent salutaires. Quand Ethan ouvrit sa bouche, Emma posa un doigt sur ses lèvres, l'enveloppant d'un sourire solaire, tandis que le souvenir de la moto s'évaporait au fond de leurs verres bus.

Comment pourrait-elle même imaginer lui dire la vérité sans le mettre gravement en danger ? Sa couverture était parfaite.

Mariée à un gestionnaire de fortune irréprochable, qui devinerait la voleuse à son bras ?

Certainement pas sa famille trop rigide. Ni cet époux désuet et charmant qui se comportait comme le plus délicieux des hommes. Un mari qui posait peu de questions et la laissait aller à sa guise dans tous ces pays où elle devait dérober des documents, des objets rares et anciens, et jouer à la perfection son rôle de peintre exposée. Alba Dubois, la directrice du foyer Calliope, l'avait initiée à ce jeu de dupes, lui faisant prendre des cours intensifs de self-défense et de maintien en société. Mourad, son agent, la secondait dans toutes ses missions. Quant au galeriste, Ambroise Lambert, les ordres venaient le plus souvent de lui. Une famille de malfaiteurs, certes. Mais avant qu'Emma n'épouse Ethan, elle n'en connaissait aucune. Elle était une voleuse de haut vol, pas une meurtrière.

Cette mission sur la côte amalfitaine avait mal tourné. Dérober la toile de Saint-André à la cathédrale du Duomo, le saint patron d'Amalfi, des marins et des pêcheurs, n'avait pas été une mince affaire. Emma s'était bien rendu compte qu'elle n'était pas la seule à la convoiter, et, à son habitude, s'était bien gardée de poser la moindre question à son galeriste. Matteo, le maître nageur, heureusement, l'avait aidée à s'en débarrasser et à l'acheminer sur Paris, où Ambroise Lambert saurait quoi en faire. Emma, dans chacun de ses voyages, pouvait compter sur les soldats du galeriste qui savaient se rendre invisibles et se fondre dans les paysages.

Il n'était pas question qu'elle s'en explique auprès d'Ethan, tant que leurs vies ne seraient pas vraiment en danger. Certes, le voyage de noces avait connu quelques turbulences, mais Emma ne considérait aucune de ces attaques comme essentielle. Révéler sa véritable nature auprès de son époux serait prendre un risque inutile. Et puis, ce métier, s'il en était un, lui permettait de beaucoup voyager dans les meilleures conditions possibles. Ethan était beaucoup trop sédentaire pour lui offrir pareille vie.

Emma appréciait savoir se battre et, paradoxalement, porter des robes griffées. Si la peinture était un passage obligé, elle avait aimé les cours au Conservatoire et découvert un art dont elle ignorait tout. Emma vendait ses toiles jusqu'à New York, un véritable tour de force, elle n'en revenait toujours pas. La cote de ses œuvres sur Artprice ne cessait de grimper et lui offrait la plus logique des passerelles. Qui soupçonnerait en elle l'une des fraudeuses les plus recherchées par Interpol, du Louvre au Vatican, du British Museum au Musée national de Chine ?

Emma connaissait les risques de ses activités illicites, mais rien ne la freinait réellement, l'excitation du vol dépassant largement tout ce qu'elle avait pu vivre à ce jour. Ce n'était pas une question d'argent, même si, au début, à l'issue du Conservatoire, puis des entraînements de krav-maga, elle avait ressenti une certaine fierté à l'épaisseur des enveloppes. Elle savait sa douceur apparente, qui n'était que l'expression trompeuse d'un caractère durci par autant d'années de solitude jusqu'à sa majorité.

Emma ne se voyait pas non plus comme une manipulatrice. Ses sentiments envers Ethan étaient sincères. Elle se désintéressait réellement de la fortune de son mari. Elle avait de son côté amassé suffisamment de gains pour ne plus avoir à se soucier du temps qui passe.

Emma venait de suggérer à Ethan de se rendre à Ravello pour assister à ce concert en plein air au jardin de la villa Rufolo qui le tentait tant. Elle se sentait capable de soutenir cette envolée de violons et de cymbales par amour. Des artistes de renommée mondiale sous un ciel étoilé avec, paraît-il, à l'arrière-plan de la scène une vue panoramique de la baie.

Emma sortit de la salle de bains, vêtue d'une robe Dior cintrée, en popeline de coton et soie rose, aux motifs chamarrés, dont la fermeture nécessitait les doigts experts d'Ethan. Juste avant, elle jeta un coup d'œil discret de la terrasse, d'où elle aperçut Matteo, en contrebas, rentrer les lits de plage qu'il portait élégamment sous son bras. Il lui fit un discret salut de la main auquel elle ne répondit pas. Quand Emma entendit la voix d'Ethan lui demander si elle avait la moindre idée où pouvaient se trouver ces satanés boutons de manchettes de chez *Wolf & Gentlemen*, elle quitta aussitôt la terrasse en souriant. Oui, elle savait parfaitement où Ethan les avait rangés.

Les hommes sont si prévisibles, songea-t-elle. C'est d'ailleurs ce qui les rendait aussi attachants auprès d'Emma qui, depuis longtemps, n'avait plus rien à apprendre d'eux. ⌕

“Sa couverture était parfaite, avec un mari qui posait peu de questions et la laissait aller à sa guise. Qui soupçonnerait en elle l'une des fraudeuses les plus recherchées par Interpol, du Louvre au Vatican, du British Museum au Musée national de Chine ?”

Flashez ce code pour accéder gratuitement au podcast du JDD Magazine et écoutez Gilles Paris lire sa nouvelle dans son intégralité.

L'herbe du Perche *n'est pas si verte*

Ces dernières années, les Parisiens en mal de nature et de grand air ont afflué dans ce petit paradis aux portes de la Normandie. Sous l'œil narquois des Percherons, ils ont découvert que le télétravail avait ses limites, et la vie à la campagne ses inconvénients

Texte Marie Costa *Photos* Mathias Benguigui

Vivre à la campagne ? Surtout pas ! *« C'était inimaginable pour moi*, se souvient Alice Erb-Malet, 39 ans, assise à la longue table en bois de sa maison percheronne. *Cela voulait dire quitter mon boulot, m'occuper de mes enfants à temps plein, les conduire à l'école et à leurs activités… »* Mais l'épidémie du Covid a chamboulé son existence et balayé ses préjugés. Le confinement les a *« fait vriller »*, son mari Matthieu, 46 ans, et elle : *« Nous nous sommes retrouvés enfermés dans notre appartement de Boulogne-Billancourt, sans balcon, ni bureau, avec nos deux gamins, à devoir à la fois télétravailler et faire l'école. »* Avec, aussi, le regret mordant de ne pas avoir déniché la résidence secondaire de leurs rêves, malgré une dizaine de visites dans le Perche, cette région de bocage verdoyant et de douces collines qui englobe le sud de l'Orne et empiète sur la Sarthe et l'Eure-et-Loir.

Matthieu ne s'est pas découragé. Pendant les longues semaines de claustration contrainte, il a écumé sans relâche les sites immobiliers. Jusqu'à ce qu'il flashe sur une annonce : une fermette et ses deux microdépendances bordées par une immense prairie, en lisière du Theil-sur-Huisne, dans l'Orne. *« Le week-end qui a suivi la levée du confinement, nous avons bravé la limite des 100 km autorisés pour venir »*, raconte Alice.

En juillet dernier, Alice et Matthieu ont soufflé leur première bougie d'*« accourus »* – c'est le surnom, mi-figue, mi-raisin, dont on affuble ici les Parisiens. La définition de ce néologisme figure à la page 29 d'un petit livre à la couverture sépia, intitulé *Trésor du parler percheron* : *« Étranger au pays, et à qui le Percheron méfiant n'accorde pas de prime abord sa confiance »*, d'après cet ouvrage édité en 1979 par l'Association des Amis du Perche.

La pandémie venue de Chine a donné une nouvelle jeunesse à ce vocable aux origines obscures. Dans la douceur d'un printemps 2020 précoce, des hordes de Parisiens claustrophobes ont sauté *illico* dans leur voiture ou dans un train, direction leur résidence secondaire percheronne, celle de leur famille ou de leurs amis. *« Le Parc naturel régional du Perche est avec l'île de Ré l'une des zones* >

PARC NATUREL Ci-contre, le Perche, le 21 juillet 2023.
Pages précédentes : Val au Perche, chez Alice Erb-Malet, créatrice du podcast *Voix vertes*.

> du territoire français qui ont accueilli le plus de "réfugiés épidémiques"», pointe la journaliste Sophie Coignard, *« accourue »* de longue date, dans le livre coécrit avec son compagnon, Michel Floquet, *Quitter la (grande) ville !* (Albin Michel).

Les heureux propriétaires ont fait des envieux. Nombre d'exilés du Covid ont voulu, eux aussi, leur longère en pierre et chaux grattée, leurs arpents de champs et de bois. *« Les acheteurs étaient prêts à acquérir n'importe quoi, si bien que nous avons vendu tout ce que nous avions sur les bras*, rappelle Yves de Bont, fringant agent immobilier de 80 ans. *Moyennant quoi, les prix ont augmenté de 10%, avant de revenir au niveau d'avant-Covid depuis l'automne 2022. »* Les Parisiens ont inventé un concept qui l'amuse beaucoup : le très convoité « triangle d'or du Perche », là où il faut être. *« Au mieux peut-on parler de quadrilatère entre Mortagne, Bellême, Longny et Rémalard »*, corrige-t-il goguenard. Les émigrés du confinement se sont entassés dans ce mouchoir de poche. D'après l'opérateur téléphonique Orange, qui a décortiqué le bornage des téléphones, ce bout du Perche compte parmi les dix lieux de France où la population a brutalement bondi, alors, de plus de 30%.

CERTAINS NAUFRAGÉS DU COVID ONT CHOISI DE RESTER

L'engouement des Parisiens pour ce coin de paradis hors du temps, se trouvant à 150 km de la capitale, ne date pas d'hier. Néo-Percheron lui-même, Yves de Bont le sait mieux que quiconque. Comme beaucoup d'*« accourus »*, il a eu le coup de foudre pour cette région *« et son paysage presque vierge »* au début des années 1970. *« Grâce à la création du Parc régional naturel en 1998, le Perche a été protégé avant d'être abîmé »*, salue-t-il. Pas de publicité commerciale sur ses 200 000 hectares, pas de constructions neuves en dehors de ses quatre-vingt-onze communes. Interdiction d'arracher des haies naturelles. Et prière de respecter les couleurs traditionnelles du bâti percheron.

À leur tour, les réfugiés de la pandémie ont été séduits par ce petit territoire auquel *Le Routard* a consacré un guide en 2018 – la consécration ! Dans l'esprit de certains, une idée a germé. Et s'ils restaient ? S'ils rompaient enfin avec Paris, son rythme infernal, sa pollution, sa saleté, son métro bondé ? S'ils offraient à leurs rejetons une existence au grand air, loin du bruit et de la fureur de la ville ? *« Avec le Covid, nous avons vu affluer les acheteurs à la recherche d'une résidence secondaire, mais aussi des clients au profil nouveau*, confirme Sébastien Delaubert, patron de deux agences Orpi. *Eux voulaient fuir l'Île-de-France pour s'installer à la campagne grâce au télétravail. »*

Julie May, 35 ans, a vécu le confinement à Shanghai, où l'a conduite la carrière de son mari, Jonathan, 33 ans, alors contrôleur de gestion chez le chimiste Arkema. À leur retour en France, en mars 2021, ils s'interrogent : ils ont deux enfants, Julie attend le troisième, ont-ils vraiment envie de renouer avec Paris et leur vie d'avant ? D'autant qu'Arkema accorde désormais deux jours de télétravail hebdomadaire à ses salariés. *« Et puis, en tant qu'expatriés, on était habitués à une qualité de vie formidable »*, reconnaît la jeune femme. Ils ont jeté leur dévolu sur le Perche, où le père de Jonathan est agriculteur bio. Leur longère de 1900, au creux d'un vallon près de Saint-Martin-de-Bellême, ils l'ont achetée… en une journée. Visite le matin, offre l'après-midi. *« Il fallait être réactif*, insiste Julie. *On était plusieurs familles sur le coup. Ce qui a joué en notre faveur, c'est que nous voulions en faire notre résidence principale et que nous étions une famille. »*

Impossible de dénombrer précisément ces *« accourus »* de fraîche date. Un indice cependant : depuis leur arrivée, Harold Huwart, maire (Radical) de Nogent-le-Rotrou et président de la communauté de communes du Perche, comptabilise 200 habitants supplémentaires et 30 enfants de plus dans les écoles de sa ville de 9 500 âmes. *« Pour autant, cette population nouvelle ne compense pas le vieillissement de la population*, déplore-t-il. *À l'occasion de cette rentrée, nous enregistrons trois fermetures de classes à Nogent, dont une en maternelle. Et il n'y a pas d'ouverture en zone rurale. »*

Comme Julie et Jonathan May, certains ont préféré les environs plus bucoliques de Bellême, village de carte postale et haut lieu de la branchitude parisiano-percheronne. Le maire, Rémy Tessier, recense *« peut-être dix nouveaux administrés. Mais davantage, sûrement, dans les communes des alentours »*. L'ex-Francilienne Élodie Machadinho, 37 ans, installée juste avant le confinement, a fait le décompte à l'école Saint-Michel, où sont scolarisées ses deux filles : *« Une dizaine de familles d'arrivants ont participé au pot d'accueil de la rentrée 2022 et une quinzaine d'enfants ont été inscrits, de la maternelle au primaire. Pour espérer une place à la crèche des Trois Pommes, il faut patienter environ un an aujourd'hui. »*

Certes, tous les néocampagnards n'ont pas réussi la mue dont ils rêvaient – les initiés appellent ça *« faire la bascule »*. Le Perche bruisse de ces transplantations avortées, de ces demi-tours un peu forcés. La faute au travail, pas si simple à délocaliser, ou à l'acclimatation ratée. Telle cette famille avec trois enfants qui a jeté l'éponge au bout de deux ans car madame déprimait. Ou ces parents de deux bambins qui passaient une semaine dans la capitale à tour de rôle afin de poursuivre leur carrière dans le cinéma – ils ont fini par craquer.

Le Perche, c'est l'île de Ré, mais sans la mer !

Décoratrice d'intérieur et néo-Percheronne depuis 2018, Béatrice Jégousse, 52 ans, a assisté à quelques défections. *« J'ai travaillé pour sept couples de Parisiens qui avaient acquis une demeure pendant le Covid et voulaient tous vivre ici*, expose-t-elle. *Une fois le télétravail obligatoire levé, seule une famille versaillaise est restée. »*

Jean-Patrice Camus, agent immobilier et natif de la région, connaît bien le sujet, lui qui se partage entre Paris et le Perche. *« C'est un état d'esprit, la campagne : au printemps et en été, c'est magique, on fait volontiers 5 ou 10 km pour aller acheter une baguette*, analyse-t-il. *L'hiver, c'est différent. Il fait froid, il est difficile d'isoler parfaitement les maisons. Et les demeures, ça s'entretient, les pelouses, ça se tond. »* Il n'est pas près d'oublier ce client tout étonné de trouver l'herbe mouillée au petit matin. *« La rosée, cher Monsieur, la rosée… »*

Le maire du petit village de Verrières, Jean-Michel Bouvier, cite l'exemple de ce jeune couple, lui, spécialiste de l'environnement, elle, psychologue, parents de deux enfants inscrits dans une école voisine. *« Les croisant, six mois plus tard, je leur ai demandé si tout se passait bien*, se remémore-t-il. *Ils m'ont répondu qu'ils avaient gardé leur maison, mais qu'ils étaient retournés à Paris. Le problème, c'est souvent qu'il n'y a pas de boulot sur place pour les deux… »*

Moyennant quoi, beaucoup de néo-Percherons n'ont d'autre choix que de travailler… à Paris. Tel le mari de Béatrice Jégousse, adjudant-chef qui n'a pas obtenu sa mutation sur la base militaire de Nogent-le-Rotrou. Ou le compagnon d'Élodie Machadinho, monteur à France Télévisions. Le premier bénéficie d'un logement de fonction, le second dort dans son studio de Boulogne-Billancourt. Philippe Roussel, réalisateur sur la chaîne RMC Découverte, a choisi, lui, l'option colocation pour sa semaine parisienne. Le Perche, ces messieurs n'y passent que leurs week-ends, leurs congés et leurs RTT – s'ils en ont.

NOUVELLE PAGE Installée à Bellavilliers, Élodie Machadinho a créé sa conciergerie, Elo, pour s'occuper des maisons des «*accourus*» qui, eux, font la navette avec Paris.

Signe qui ne trompe pas, la proximité d'une gare sur la ligne Paris-Le Mans est devenue un argument de choix pour les vendeurs de biens immobiliers. *« Ce critère caracole désormais en tête de la liste des priorités des acheteurs »*, observe Yves de Bont. Et les rangs des *« navetteurs »* ralliant la capitale en train ont gonflé de 15% depuis le Covid. *« Ils sont 1 100 à Nogent-le-Rotrou*, précise Harold Huwart. *Résultat, les wagons sont bondés et nous devons aménager de nouveaux parkings car les gens se garent n'importe où, à la grande fureur des riverains ! »*

ÉCHANGE DEUX PIÈCES CONTRE LONGÈRE

D'autres *« accourus »*, plus nombreux, ne gardent qu'un pied dans la capitale – merci le télétravail. Cadre chez BNP Paribas, Matthieu Erb passe deux à trois jours par semaine chez son employeur à Nanterre (Hauts-de-Seine). *« Il lui faut entre deux heures quarante et trois heures pour arriver au bureau depuis Le Theil ou Nogent*, détaille sa femme, Alice. *Et faute de pied-à-terre parisien, il dort chez des copains ou à l'hôtel. C'est le prix à payer… »* Cadre chez Arkema, Jonathan May préfère rentrer chez lui tous les soirs. Trois fois par semaine, il fait l'aller-retour entre sa longère et son bureau de La Garenne-Colombes, au nord-ouest de Paris. Départ à 5h30, retour à 20heures. Un périple train-Transilien-tramway de deux heures quarante-cinq. À l'instar de nombreux navetteurs, Jonathan a hâte de mettre un terme à cette transhumance harassante. Peut-être à l'automne 2024, si tout va bien. Une fois décroché son BTS agricole grâce au dispositif Transitions Pro, il devrait reprendre l'exploitation agricole de son père, à Nogent-le-Rotrou.

Elle aussi, l'avocate Virginie Bardet, 53 ans, en a *« marre des allers-retours à Paris »*, où elle va plaider une dizaine de fois par mois. Voilà deux ans, elle a cédé son quatre-pièces de 100 m² avec vue sur la Seine pour s'installer dans la longère achetée en 2018 dans le Perche sarthois – *« deux fois moins cher »*, affirme-t-elle, que son jumeau ornais à 5 km. Pas question cependant de faire machine arrière, de dire adieu aux chevreuils du champ d'à côté ou aux cieux étoilés des nuits d'été. Virginie, qui a demandé son inscription au barreau du Mans, espère ouvrir son cabinet en fin d'année. Et arpenter Paris juste pour le plaisir, le shopping et les expos. Elle s'inquiète pour son mari, Philippe, 57 ans, directeur d'une société de sécurité, qui enchaîne vaillamment les trajets quotidiens en voiture jusqu'à La Défense. *« Il fatigue »*, dit-elle.

RECONVERSIONS ET DÉCEPTIONS

Élodie Machadinho résume d'une phrase le dilemme des néo-Percherons : *« Ici, soit on trouve un boulot sur place, soit on travaille à Paris, soit on se reconvertit. »* Beaucoup misent sur la troisième option. Julie Lehembre, 40 ans, et son mari, Stéphane, 46 ans, tous deux ex-producteurs – l'audiovisuel pour elle, le cinéma pour lui –, avaient déjà changé de vie une fois. En 2015, ils larguent leurs amarres parisiennes pour devenir organisateurs de croisières sur mesure en catamaran, dans les Antilles l'hiver, en Méditerranée l'été. Quatre ans et deux bébés plus tard, ils cherchent *« un endroit où poser leurs valises à deux heures maximum de Paris »*. C'est à La Buchère, près de Bellou-le-Trichard, qu'ils le trouvent. Aujourd'hui, ils sont à la tête de la très chic *Planque en Perche*, maison d'hôte, restaurant et espace événementiel. Julie, fraîchement diplômée de l'école de cuisine Ducasse, officie aux fourneaux.

À 43 ans, Émilie Defévère-Roussel a également tiré un trait sur son existence d'avant. Terminé, les tournages pour l'émission de téléréalité *The Circle Game* sur Netflix, *Un dîner presque parfait* de la chaîne W9 ou *Chateau DIY* sur Channel 4, le rendez-vous des Britanniques amoureux des vieilles pierres françaises. >

> Depuis le 30 juin dernier, la journaliste est habilitée à exercer comme assistante maternelle. À Saint-Germain-de-la-Coudre, où elle a jeté l'ancre, elle vient d'ouvrir une maison d'assistantes maternelles, *Les Petits Curieux*, dans une grande bâtisse du village mise à disposition par la mairie. *« Les trajets à Paris, c'est une tannée*, souffle-t-elle. *Et je veux passer plus de temps avec mon petit garçon de 8 ans. »*

Après deux ans à Shanghai, Julie May s'est formée à la naturopathie et à la sophrologie. Elle prodigue déjà ses conseils dans un club de sport de Bellême et s'apprête à ouvrir un cabinet chez elle. *« Avec trois jours de télétravail au lieu de deux, je serais peut-être restée chez mon ancien employeur, le groupe français d'avionique Thalès »*, suppute cette adepte du trail dans la campagne percheronne. En mars 2022, elle a rejoint l'association de néo-entrepreneurs Bande of Perchés, fondée trois mois plus tôt par une triplette d'ex-Franciliennes : Alice Erb-Malet, créatrice du podcast *Voix vertes* qui donne la parole aux néoruraux ; Mélanie Guerin, productrice audiovisuelle reconvertie dans la fabrication de biscuits sous la marque Craq en Perche ; Élodie Machadinho, fondatrice de la conciergerie Elo dans le Perche après dix années chez le traiteur Lenôtre. À la première réunion, ces « Perchés » étaient douze chez *Tonton*, « lieu gourmand » récemment ouvert à Bellême. Ils sont cent quinze aujourd'hui. Des émigrés franciliens pour la plupart, et des femmes surtout.

Mais la reconversion ne va pas toujours de soi. Juliette Douguet, 31 ans, a investi la résidence secondaire de ses parents dès le premier confinement pour ne plus en repartir. *« En janvier 2022, j'ai lâché mon appartement à Paris et mon poste dans une agence de communication spécialisée dans le cinéma. Je voulais ouvrir un lieu dans le Perche, restaurant, gîte ou commerce. »* Elle y a renoncé, parce que *« c'est compliqué de créer quelque chose, surtout quand on est seule »*. Et parce que *« l'activité, ici, c'est surtout du jeudi au dimanche »*. Elle n'a pas encore acheté de toit à elle, car *« les maisons sont trop chères »*. Juliette a repris son ancien métier, à son compte cette fois, et rend régulièrement visite à ses clients dans la capitale. Envisage-t-elle de retourner en ville pour de bon ? *« Oui, s'il faut manger*, concède-t-elle. *Mais peut-être ailleurs qu'à Paris dans ce cas. »*

PRÉCIEUX PAPIER ROSE

Même les *« accourus »* les plus enthousiastes le reconnaissent, la vie et le travail ne sont pas toujours roses dans le Perche. Certes, les prix y sont bien inférieurs à ceux des grandes villes. On peut avaler un grand crème et un croissant pour 3,20 euros, acheter 30 œufs bio pour 5 euros et un kilo de bœuf à 25 euros. À Bellême, Julie May débourse 360 euros par mois pour la place en crèche de son petit dernier – *« trois fois moins qu'au Vésinet, en banlieue ouest »*, calcule-t-elle. En revanche, le budget automobile est sensiblement plus élevé car chaque famille doit être (doublement) motorisée ; et chaque parent, faire le taxi pour ses rejetons.

Sans permis de conduire, point de salut à la campagne, a constaté Julie Lehembre. *« Mon mari nous a convoyés, les enfants et moi, pendant deux mois*, explique-t-elle. *Puis j'ai acheté une voiturette avec laquelle je trimballais mes filles dans le coffre. »* À 39 ans, elle a enfin obtenu le précieux sésame (mention véhicule automatique), elle qui, à Paris, avait échoué à l'examen malgré ses trente-six heures de conduite. Une exception, Julie ? Pas vraiment. *« Je connais quatre femmes qui n'ont pas le permis »*, indique Alice Erb-Malet.

Les Parisiens du Perche ne sont pas du genre à se plaindre, mais quand même. Au palmarès de leurs récriminations, le *« désert médical »* et son corollaire, la *« nécessité d'aller consulter des spécialistes à Paris »* arrivent en premier, talonnés par les zones blanches du réseau téléphonique, qui rendent les communications parfois aléatoires, et la fréquence insuffisante des TER directs et leurs horaires inadaptés (le dernier part de la gare Montparnasse à 19 h 06 du lundi au jeudi).

Autre sujet récurrent de complainte : les artisans, débordés, qui *« prennent parfois les Parisiens pour des Américains »*, regrette Virgnie Bardet. *« J'ai vu des devis multipliés par 1,8 par rapport au prix de départ*, râle-t-elle. *Et impossible d'avoir un rendez-vous avant six mois, sauf à faire jouer ses relations percheronnes. Parfois, on vous lâche au dernier moment sous prétexte d'un "autre chantier", ailleurs… »* Frédérick Cassegrain, 60 ans, en a eu assez. Deux ans après s'être offert un ancien presbytère à Tourouvre, le directeur de la publication de l'hebdomadaire *Marianne* l'a revendu, découragé, car *« les travaux n'avaient toujours pas débuté… »*.

Au rayon des désagréments figurent aussi les horaires d'ouverture des restaurants, obstinément clos du lundi au jeudi pour la plupart. C'est que, malgré les *« accourus »* récents, le Perche continue à vivre au rythme des intermittents de la résidence – même si le week-end commence nettement plus tôt aujourd'hui. *« La population change dès le jeudi soir*, souligne Virginie Valtier, pharmacienne et maire de Mortagne-au-Perche. *Et le samedi, mon mari prof de tennis n'a que des petits Parisiens dans ses cours. »*

DÉFILÉ DE MODE AU MARCHÉ

Dans l'Orne, où le taux de pauvreté dépasse légèrement la moyenne nationale, la cohabitation entre Percherons de souche et Parisiens repentis n'est pas toujours un long fleuve tranquille. Les premiers le savent, ils doivent leur survie économique à ces nouveaux venus au pouvoir d'achat très supérieur au leur. *« On ne veut pas froisser tous ces gens des médias, de la publicité et de la communication, car ils font vivre nos magasins, notre artisanat et nos restaurants »*, glisse Bruno Morencé, le président de l'Union des commerçants de Bellême, où tous les magasins sont ouverts le dimanche matin.

Ce qui n'empêche pas les *« locaux »* (*dixit* certains expatriés parisiens) de pester contre la hausse des prix de l'immobilier, les crèches et les centres de loisirs pris d'assaut, contre les exigences de ces ex-citadins opposés aux traitements phytosanitaires et aux éoliennes. Contre l'arrogance de certains, aussi. *« Qui n'a pas vu, au marché de Mortagne-au-Perche, le samedi matin, le ballet des SUV de luxe et de leurs passagers habillés comme des mannequins de Ralph Lauren, ligne gentleman-farmer, ne peut pas comprendre »*, ironise Sophie Coignard dans son livre.

Sans compter que ces *« accourus »* ont la fâcheuse manie de se regrouper entre eux plutôt que de chercher la compagnie des Percherons. À chaque tribu ses spectacles, ses concerts, ses bars et ses cantines préférés. Françoise Bidegaray, 60 ans, installée à Mauve-sur-Huisne depuis presque quatre ans, n'hésite pas à parler de *« fracture sociologique »* entre les uns et les autres : *« On se fréquente ici entre Parisiens, dans un entre-soi financier, intellectuel et professionnel. On retrouve les mêmes gens au même endroit. »* Les Percherons, eux, forcément, s'interrogent : ces nouveaux *« accourus »* resteront-ils dans la région ? Ne vont-ils pas s'épuiser au gré des allers-retours à Paris ? Se lasser des rudesses de la campagne ? Bruno Morencé l'avoue volontiers : oui, il a peur. *« Peur que le château de cartes s'effondre… »* ⌕

TÉLÉTRAVAIL De retour d'expatriation à Shanghai, Julie May et son mari Jonathan ont choisi de se poser à Saint-Martin-du-Vieux-Bellême, d'où ils peuvent télétravailler.

PERCHE À LA LIGNE Cannes en attente d'une touche, sur la rive de l'étang de Ceton, le 21 juillet 2023.

Georges Verlaine, *rongé par les vers*

Pas facile d'être l'enfant d'un monstre de la littérature française. Georges Verlaine, fils de Paul, a bien tenté d'écrire quelques poèmes, mais sans succès. Frantz Vaillant dresse son portrait, ainsi que celui d'autres filles et fils de, dans *À l'ombre des étoiles* (Les Éditions du Cerf). Extraits

Texte Frantz Vaillant *Illustration* Mr. Slowboy

En ce jour de décembre 1912, Georges Verlaine ne cache pas sa satisfaction. Il répond aux questions d'un journaliste de *L'Intransigeant*. Le reporter est venu spécialement pour lui. Employé à la Compagnie du chemin de fer métropolitain de Paris, Georges travaille à la station Malesherbes, dans le nord de la capitale. Il est l'unique enfant de Paul Verlaine et de Mathilde Mauté. On vient en effet parfois le trouver pour grappiller un détail, une anecdote sur l'illustre papa. Aujourd'hui, l'entretien promet d'être plus long et l'article, certainement, sera en conséquence.

Georges Verlaine n'est avare d'aucun détail sur l'effet que produit son nom sur le quai. Il raconte avec malice son quotidien : *« Oh ! Si vous la voyiez, la tête des gens, quand ils apprennent que je suis son fils : "Quoi, vous seriez le fils, le fils de Verlaine, son fils !" Ils restent là, médusés, et, de stupeur, en ratent fatalement le premier train… et puis, il faut bien qu'ils partent, eux aussi ! »* Difficile, au demeurant, d'ignorer son nom. Le chef de gare l'interpelle régulièrement : *« Verlaine ! Verlaine ! Venez donc ! »*, des éclats de voix fusent parmi le bruit des portes qui claquent, le son strident des roues qui s'immobilisent, le brouhaha des voyageurs… Et Georges, à l'appel de son nom, s'exécute dans son uniforme flambant neuf, képi vissé sur la tête.

Le journaliste observe cet homme doux, serviable et consciencieux. Physiquement, qu'a-t-il donc de commun avec son père ? Sa calvitie, ses yeux et son sourire. Son front, également. Au point que le sculpteur du monument à Verlaine au jardin du Luxembourg, Auguste de Niederhausern, dit *« Rodo »*, songera à mouler le front et le crâne de Georges pour avoir *« le parfait modèle du buste fameux »*.

Georges Verlaine paraît satisfait de son métier. C'est Edmond Lepelletier, député de la Seine et ami intime de son défunt père, qui l'a pistonné pour entrer au sein de la Compagnie. Georges poinçonne les tickets et régule le flot des usagers qui gagnent le quai. Rien de glorieux, certes, mais rien de honteux non plus. De toute façon, Georges Verlaine, 41 ans, n'a guère le choix. Les droits d'auteur de son père ne lui permettraient pas de vivre décemment. *« Mon père a été étrillé par les éditeurs : si vous saviez, c'est effrayant… Les gens comme nous sont toujours pauvres… »*, constate-t-il, fataliste. Il ajoute : *« Je suis tranquille, quoi de plus… Peut-être aurai-je ma retraite dans sept ans… Alors, je commencerai mon œuvre ! »* Son œuvre ? Le reporter rebondit. Il est venu justement pour ça, pour parler littérature. Est-ce que lui, le fils d'un des plus grands poètes français, écrit aussi des vers ? Georges Verlaine se montre tout à coup gêné.

Il lui répond au passé. *« Mais oui, j'ai écrit des vers… seulement, mon nom est bien dur à porter, alors je n'en ferai plus… J'écrirai des proses rythmées, de petites proses très soignées, comment dire… » « Comme les poèmes en prose de Baudelaire ? »* s'enquiert le reporter. *« Ah !… Je n'ai pas d'orgueil… Dans ce que j'écris, il y a du sentiment, voilà tout… Je tiens un peu de mon père, malgré tout… »*

Georges Verlaine, pris d'audace, tire soudain de sa poche un papier jaune. Il le déplie au bas de l'escalier où il travaille, parmi les courants d'air et les gens pressés.

LE POÈTE-POINÇONNEUR DE MALESHERBES

Il regarde le journaliste et lit :

« AVIATION. L'époux prend son essor. D'un vol rapide, il s'élance vers le ciel. Un soupçon le hante. Sa compagne, sur la terrasse, suit de la vue l'être qui l'adore et, quand il n'est plus qu'un petit point noir, tombe dans les bras d'un larron d'amour. Tout vibrants encore, ils sont bientôt terrifiés par la gigantesque silhouette du mari outragé, planant au-dessus de leurs têtes coupables. D'une envolée superbe, il passe à côté d'eux, mais, d'un geste rapide, il tourne le dos à l'adultère. Cependant, il fend l'espace, allant chercher une foudre exterminatrice. Plus haut, toujours plus haut, il rêve d'écraser de son poids le couple énamouré. Soudain, onde par onde, lui parvient un murmure lointain, céleste : "Ô ces mains, ces mains vénérées. Faites le geste qui pardonne. L'âme d'un poète voguait dans l'azur. Auréolant son vol, il dépose un pardon tombé de bien haut !" »

La rencontre s'achève. Chacun est satisfait de cette entrevue. Georges Verlaine sait que la parution de l'article lui fera une certaine publicité auprès de ses patrons, ce qui est toujours bon à prendre, et peut-être même que l'extrait publié saura convaincre, qui sait, un de ces voleurs-éditeurs. Le journaliste, lui, quitte cet employé >

FÊTES GALANTES
PAUL VERLAINE
SLOWBOY

> modèle avec la conviction de tenir là un bon papier. De fait, son article, *Le Fils de Verlaine*, paraîtra sur deux colonnes à la une de *L'Intransigeant*, le dimanche 8 décembre 1912. Georges Verlaine ne prendra pas ombrage des mots qui concluent l'article : *« Qu'importe que ce fils n'ait pas de génie. Le père n'a-t-il pas payé son dû à la collectivité ? »* Humble et lucide, Georges sait la minceur de son talent.

Il a aussi peut-être été soulagé, en lisant *L'Intransigeant*, de ne pas voir évoquée, outre mesure, la mémoire de son père, mort seize ans plus tôt. Parce que si le grand public apprécie *Fêtes galantes* ou *Romances sans paroles*, il ignore alors tout, ou presque, de ce que fut l'existence du *« poète maudit »*. En 1912, au moment de cette interview, on sait simplement que la vie de Paul Verlaine n'a pas été simple.

En lui accolant l'adjectif de *« sulfureux »*, beaucoup de ses admirateurs ont le sentiment de résumer son existence. Son homosexualité, quand elle est évoquée, l'est toujours à mots couverts. On parle volontiers de sa *« mauvaise vie »*, du *« grand pécheur »* de sa *« relation scandaleuse »* avec Rimbaud, du *« maître des décadents »*, de sa *« folie sensuelle »* qui a précipité sa déchéance, mais on évoque plus rarement ouvertement sa *« pédérastie »*, et pas davantage son irascibilité et ses fureurs homicides.

Quand Mathilde Mauté épouse Paul Verlaine, elle a 17 ans. La jeune femme a fait la connaissance du poète trois ans auparavant, en juin 1869, à Montmartre, chez son demi-frère musicien, Charles de Sivry. Nul coup de foudre de sa part. Elle trouve cet homme *« laid, mal habillé et l'air pauvre »*. Lui est déjà sous le charme. Certes, Verlaine est laid mais il bénéficie d'un certain prestige parmi les artistes de son époque : il a déjà publié deux recueils de vers, *Poèmes saturniens* et *Fêtes galantes*. Ce n'est pas rien pour Mathilde, jeune bourgeoise qui évolue parmi des musiciens, écrivains et hommes du monde. Elle a faim de considération et l'avenir de ce poète semble prometteur.

UN MARI LAID, IMPRÉVISIBLE ET VIOLENT

Elle subit aussi l'influence de sa mère, qui fut une pianiste de talent et qui se montre intarissable au sujet de Balzac, George Sand, Musset, Chopin, Wagner… autant de personnalités qu'elle croisait dans sa jeunesse. Tous ces éléments, certainement, ont dû monter à la tête de cette fille presque enfant. Il ne lui déplairait donc pas d'être la muse d'un homme talentueux et doux comme semble l'être ce monsieur Verlaine. Cette laideur, elle en est certaine, cache des trésors d'émotions.

Ils se marient le 11 août 1870 et Georges naît le 31 octobre 1871. La lune de miel est brève. Dans ses mémoires, elle date avec précision la première violence de son mari : le 23 octobre 1871, soit huit jours avant son accouchement. Mathilde a eu le tort de faire une remarque sur l'indélicatesse de ce garçon, un certain Arthur Rimbaud, qu'ils ont hébergé un moment. Elle écrira avoir remarqué le bleu des yeux du visiteur, *« assez beaux, mais il avait une expression sournoise que, dans notre indulgence, nous prîmes pour de la timidité »*. Verlaine est irascible. Il ne supporte aucune critique sur son nouvel ami. Comment ? Rimbaud indélicat ? Inadmissible ! Il saisit Mathilde par les deux bras et, violemment, il la jette à terre. Mathilde est choquée mais elle prie son frère, témoin de la scène, de ne rien dire à ses parents sur ce triste épisode. Il y en aura hélas bien d'autres.

Un jour, subitement exaspéré, Paul Verlaine saisit le petit Georges et le jette brutalement contre le mur !

Un temps, Mathilde a pensé que son amour saurait triompher des démons de son mari. Elle déchante rapidement. Pour elle qui aspirait à l'existence tranquille d'une maîtresse de maison sans histoire, il ne reste plus rien de ces deux ans de cour assidue de cet homme autrefois attentionné, *« tendre et respectueux »*. Elle a découvert un mari imprévisible, égoïste et lâche, un alcoolique violent qui pue l'absinthe et s'écroule, les chaussures encore boueuses, sur l'oreiller conjugal. Elle ignore tout des rapports ambigus qui lient son mari à Isabelle, sa mère.

DES FŒTUS BAIGNANT DANS L'ALCOOL

Sait-elle, par exemple, que sa belle-mère a gardé les fœtus de ses précédentes fausses couches avant la naissance de Paul ? Ils reposent dans une armoire et baignent dans trois bocaux d'alcool que son fils époussette parfois. Elle ignore certainement les coups de Verlaine sur sa mère qui lui passe tout, toujours. Elle cède systématiquement à ses innombrables caprices et à ses incessantes demandes d'argent. Non, Mathilde ne sait rien de cela. Sinon, elle aurait réfléchi à deux fois avant de s'engager avec un tel bonhomme.

Son père a bien soupçonné un dérèglement chez son futur gendre, quelque chose d'anormal, de suspect, mais, sous la douce et pressante pression de sa femme et de sa fille chérie, il a fini par céder. Malheureuse Mathilde ! Ses sévices vont aller crescendo. Tantôt Verlaine veut lui brûler les cheveux, tantôt il lui fend la lèvre d'un coup de poing, tout en la griffant jusqu'au sang. Et Georges dans tout ça ? Eh bien, Verlaine semble avoir oublié qu'il a un fils : *« Jamais il ne l'embrassait ni ne le regardait ; enfin, il ne s'en occupait pas »*, écrit Mathilde dans ses mémoires. Jusqu'au jour où, en proie à une nouvelle crise, il va s'en prendre à lui.

La scène se passe à la mi-janvier. Mathilde est au coin du feu. Elle tient sur ses genoux le petit Georges, âgé de 3 mois. Verlaine exige soudain la clé du tiroir où se trouve l'argent du couple *« pour aller prendre une tasse au café »*. Mathilde, calmement, lui fait remarquer qu'il n'est pas nécessaire de chercher un prétexte pour sortir et qu'elle le laisse, d'ailleurs, trop souvent seul. C'en est trop pour Verlaine. Subitement exaspéré, il saisit le petit Georges et le jette brutalement contre le mur ! Par chance, l'enfant est indemne. Alertés par les cris de leur fille, les parents, qui sont au rez-de-chaussée de la maison, accourent aussitôt. Quand ils pénètrent dans la chambre, ils voient Verlaine sur le lit en train d'étrangler Mathilde. Son père se saisit du gendre et sauve sa fille *in extremis*.

Une séparation de corps et de biens est prononcée le 24 avril 1874 et Mathilde est officiellement divorcée de Verlaine le 22 mai 1885. Elle a la garde exclusive de son fils et restera sourde aux suppliques de Verlaine qui tente de renouer. Longtemps, elle a craint que Verlaine ne lui enlève son fils par vengeance. Le père et le fils ne se reverront pas.

CRISES DE SOMMEIL LÉTHARGIQUE

Mathilde épouse en secondes noces un ingénieur belge, Bienvenu Auguste Delporte. À table, on ne parle pas de Verlaine. Le couple s'installe à Paris, puis en Belgique, avant de gagner l'Algérie. Georges, lui, est pensionnaire à Pons, dans le Sud-Ouest, et il ne rentre que lors des vacances. Si Verlaine refuse de faire le coup de force pour voir son fils, il tente, malgré tout, d'avoir des nouvelles du petit. Ainsi, ayant appris que Stéphane Mallarmé a été son professeur, il demande à son collègue poète : *« Le gamin est-il bien portant, paraît-il son âge de 15 ans, vous a-t-il semblé intelligent ? En quelle classe est-il, quelles études fait-il, vers quoi le pousse-t-on vraisemblablement ? (moi, je le voudrais militaire – Saint-Cyr ou de préférence Polytechnique). Enfin, est-il externe ou pensionnaire, et que me conseillez-vous, la mère me refusant de me le faire voir, pour le voir ? »*

Georges ne sera jamais polytechnicien, mais apprenti chez un horloger à Orléans. Son apprentissage achevé, il rejoint la famille à Alger. Et s'installe comme horloger dans ce pays qu'il aime tant. Mais bientôt son état de santé se dégrade. À Oran, on le voit se promener dans les rues en guenilles et dormir dans une écurie.

Inquiète, sa mère le fait rapatrier en Belgique, où elle est retournée vivre. Mais, à la mort de son père, le 8 janvier 1896, Georges n'est pas en état d'assister à l'enterrement. Dans *Le Figaro* du 23 janvier 1896, il prend la plume pour justifier son absence : *« Il y a trois mois à peine, arrivé en Belgique, venant d'Algérie, j'ai cherché à revoir mon père, je lui ai écrit plusieurs fois ; il m'a répondu affectueusement ; j'étais prêt à partir pour Paris. C'est alors que j'ai été atteint de crises de sommeil léthargique durant trois, quatre et même cinq jours. Le dernier de ces sommeils, qui m'a pris pendant que j'étais à Lille, a coïncidé avec la mort de mon père et m'a empêché d'assister à ses funérailles. »*

Ce n'est qu'une dizaine d'années plus tard qu'il prend connaissance des heures sombres du couple Verlaine en lisant le manuscrit de sa mère. Il y découvre que ce père absent, génial, était aussi un homme déchiré, imprévisible et violent. Mais, fidèle à son désir de sauvegarder la mémoire de son père, il s'oppose à la publication de l'ouvrage, qui ne paraîtra qu'en 1935. Des amis lui révèlent aussi les tentatives malheureuses de Paul Verlaine pour le joindre, lui assurent que son père parlait régulièrement de lui.

UNIQUE HÉRITIER

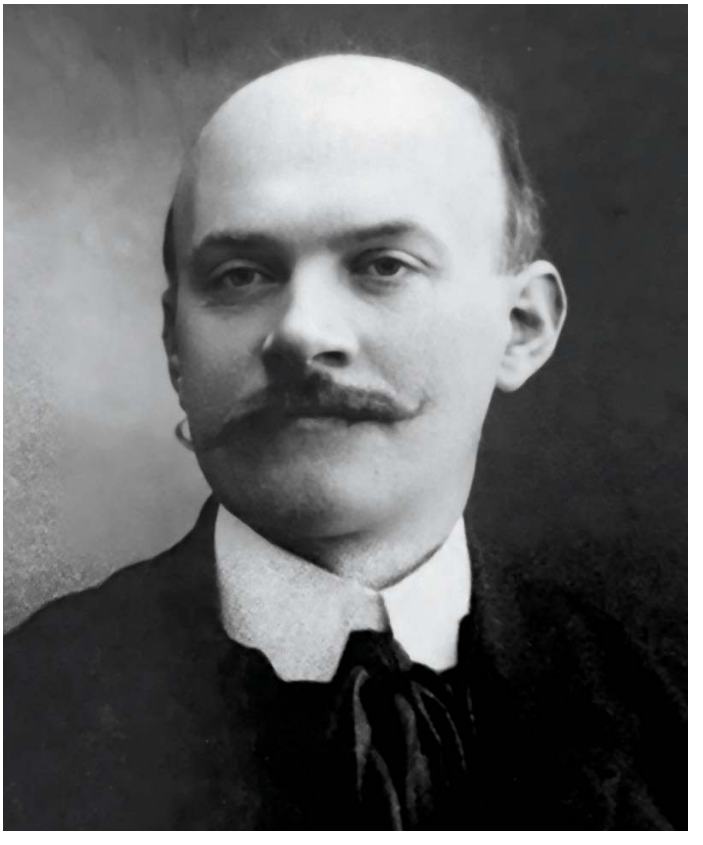
Georges épouse en 1906 Alexandrine Corbeau, déjà mère de deux enfants. En avril 1924, il reçoit la visite d'un autre journaliste, Georges Hamel. La rencontre a lieu non pas sur le quai du métro mais dans son logement à Paris, quartier des Batignolles. Rien de luxueux. Georges vit au sixième étage, dans l'un de ces très modestes logements occupés par les ouvriers et les employés. Le journaliste semble un peu désappointé, presque déçu. Visiblement, il ne s'attendait pas à rencontrer un personnage si falot. Il pensait trouver en lui quelques indices du génie paternel. Peine perdue. La banalité de l'existence de cet *« obscur enfant d'un grand homme »* le laisse pantois. Hamel note : *« Rien ne distingue du commun des mortels ce fils d'un poète immortel. Le veston simple, la cravate sans luxe, l'air embarrassé, heureux et puéril, quelque chose de touchant, de charmant, de poli, d'effaré aussi, dans la gaucherie nerveuse des gestes, une physionomie de brave homme qui accomplit dans la vie quelque besogne obscure et honnête. »* Georges, de fait, ne prend pas la pose. Il s'avoue heureux et confesse rechercher *« la considération de ses chefs »*.

Georges, unique héritier de Paul Verlaine et ayant droit de celui-ci, place *« au-dessus de tout »* le culte de la mémoire de son père. *« C'est vrai, Monsieur, que je suis le fils d'un grand poète, d'un poète dont le nom rayonnera de plus en plus, dont le génie chantera de plus en plus haut dans le grand silence de l'histoire. Ah ! mon père ! et dire que je l'ai si peu connu et que j'ai si peu de choses de lui. »* Georges collectionne les livres, les articles et les essais sur son père. Il ne le connaît que par procuration mais cette gloire posthume semble suffire à ensoleiller son morne quotidien. Georges Verlaine avait-il quelque talent littéraire ? Il semble que non. Appâtés par son nom célèbre, plusieurs journaux daignèrent offrir l'hospitalité à quelques-uns de ses vers mais l'affaire en resta là. Jamais, à notre connaissance, Georges n'en a conçu le moindre dépit. Georges Verlaine mène une existence sans relief et sans histoire. Il s'en contente et n'aspire à rien d'autre.

« Le pauvre Georges », comme le surnommait avec condescendance le milieu littéraire, avait-il un nom trop lourd à porter ? Peut-être. Mais ses contemporains ignorent une chose : Georges Verlaine avait un cérémonial secret. Il le suivra jusqu'à son hospitalisation et sa mort, le 31 août 1926, à l'âge de 54 ans. C'était une visite régulière au jardin du Luxembourg. Devant le buste de son père, les mains derrière le dos, il regardait avidement la sculpture. On aurait dit qu'il communiquait avec elle. Lui posait-il des questions, lui confiait-il des secrets ? Georges Verlaine a toujours fait silence sur ces visites. La douleur de ne pas avoir connu le Paul Verlaine papa était trop intime. Cela ne regardait personne. ⌕

À lire : **À l'ombre des étoiles,** Frantz Vaillant, Les Éditions du Cerf, 140 pages, 20 euros.

« SANGLOTS LONGS » Georges Verlaine (ici vers 1920) aura trop peu connu son célèbre père à son goût.



Les Éditions du Cerf

Lu dans *The New York Times*

Un drôle *de bienfaiteur*

Jimmy Donaldson, alias MrBeast, est l'un des YouTubeurs les plus suivis au monde, mettant en scène des actes d'altruisme absurdes et délirants. Un philanthrope d'un nouveau genre, génial et généreux pour les uns, cynique et dangereux pour les autres

Texte Max Read / The New York Times *Illustration* Eric Yahnker

C'est comme si Jeremiah Howard avait grandi avec un cache en permanence sur plus de la moitié de l'œil. À l'âge de 5 ans, on lui a diagnostiqué une cataracte, maladie évolutive qui, peu à peu, opacifie le cristallin et finit par rendre quasi aveugle. Un véritable handicap pour les études. Aussi, à 17 ans, espérait-il pouvoir se faire opérer. Mais le coût de l'intervention – plusieurs milliers de dollars – était bien trop élevé pour lui et pour son père, installateur de systèmes d'alarme, élevant seul Jeremiah et sa sœur dans un mobile home en Floride.

Jeremiah a écrit à différentes associations et organisations pour demander de l'aide. Mais sans jamais obtenir de réponse. Il a tenté d'obtenir une prise en charge de l'assurance maladie pour les aveugles… mais il n'est pas totalement aveugle et n'y a donc pas droit. En dernier recours, il a donc fait comme tout jeune Américain à la recherche d'argent : il a ouvert une cagnotte en ligne. Mais celle-ci lui a rapporté moins de 50 dollars. Sauf que cette cagnotte a attiré l'attention d'une personne qui, au mois d'août dernier, lui a envoyé un message sur Snapchat, lui disant que son *« patron »* était prêt à financer l'opération en échange d'une simple interview…

Quelques semaines plus tard, Jeremiah est installé dans un cabinet d'ophtalmologie de Jacksonville, en Floride, entre un médecin et un certain Jimmy Donaldson – son bienfaiteur Snapchat. À 25 ans, Donaldson est loin d'être un inconnu, mais ses fans le connaissent mieux sous le nom de MrBeast : c'est l'un des YouTubeurs les plus populaires du moment, comptant 150 millions d'abonnés et cumulant des centaines de millions de vues sur YouTube. Sa chaîne est tout simplement la plus suivie au monde parmi celles reposant sur un seul individu.

Jeremiah fait partie d'un groupe de mille personnes auxquelles Donaldson vient de payer leur opération de la cataracte, dans le cadre d'une de ses vidéos intitulée *Mille aveugles voient pour la première fois* ! Les yeux encore bandés, Jeremiah rit nerveusement. *« Je suis abonné à vous depuis que j'ai 11 ans »*, glisse-t-il à son généreux >

> bienfaiteur, tandis que celui-ci lui retire les bandages. Alors que le jeune homme regarde autour de lui, émerveillé d'avoir retrouvé la vue, Donaldson lui tend un chèque géant : *« Tiens, voici 50 000 dollars pour t'inscrire à la fac »*, lance-t-il à Jeremiah, qui peine à y croire… et à retenir ses larmes. Puis, la vidéo enchaîne avec une autre séquence, dans laquelle le YouTubeur offre cette fois-ci une Tesla flambant neuve à un autre patient, du même âge que Jeremiah.

Pourtant, malgré cette débauche de générosité, la vidéo *Mille aveugles voient pour la première fois* n'a pas été un énorme succès pour la chaîne de MrBeast : *« seulement »* 149 millions de vues. Un score très honorable, mais loin derrière les vidéos les plus populaires du YouTubeur, comme *J'ai adopté TOUS les chiens d'un refuge animalier* (plus de 200 millions de vues), *J'ai entièrement rempli la maison de mon frère de [pâte] slime… et je lui en ai racheté une nouvelle* (185 millions de vues) ou encore *Squid Game dans la vraie vie, pour 456 000 dollars*, visionnée plus de 450 millions de fois. En revanche, la vidéo sur les aveugles a provoqué une vague de protestations et de polémiques comme jamais, notamment sur Twitter. *« Les gens ne se rendent pas compte que MrBeast est bien obligé de transformer ses actions caritatives en contenus vidéo, sinon il ne récoltera plus d'argent pour aider les gens »*, rétorque ainsi un de ses fans à un contempteur accusant le YouTubeur d'exploiter la détresse des gens par pur cynisme et intérêt.

Jimmy Donaldson a bâti un véritable empire sur YouTube grâce à ses actions de philanthropie pas totalement désintéressées, qui lui permettent de faire le show à base de dons d'argent (*J'ai donné 10 000 dollars à un SDF au hasard*), de concours aux récompenses folles (*Le dernier qui restera sur cette île à 800 000 dollars en deviendra propriétaire*) ou de cadeaux somptueux (*J'ai laissé un vrai lingot d'or comme pourboire à la serveuse*). Le succès de ses vidéos a fait de lui un phénomène et une star. Et les polémiques autour de sa générosité calculée ne font que renforcer sa popularité auprès d'une communauté qui ne comprend pas les reproches qui lui sont adressés. Pour ses fans, *« il ne fait pas tout cela pour la gloire ou le profit, mais simplement pour pouvoir aider toujours plus de personnes »*.

Le plus étonnant, c'est qu'au départ Donaldson n'avait pas spécialement les qualités que l'on imagine requises pour percer sur YouTube. Il n'a pas de charisme, n'est pas spécialement drôle, n'a même pas un physique frappant. Si l'on dressait le portrait moyen de tous les Américains blancs de 25 ans, on obtiendrait quelque chose comme le visage de Jimmy. Mais c'est sans doute aussi cette normalité, ce côté accessible, qui ont fait son succès, lui permettant d'engranger 54 millions de dollars par an, essentiellement grâce à la publicité vendue par YouTube et dont il touche un pourcentage à chaque vidéo vue.

Un succès qui ne doit rien au hasard. Pour que ses vidéos soient vues, Donaldson a longuement étudié le fonctionnement de l'algorithme de YouTube, qui recommande et suggère de nouveaux contenus potentiellement viraux à ses utilisateurs dès qu'ils ont fini de visionner une vidéo, histoire qu'ils restent le plus longtemps possible sur la plateforme. *« Pendant la majeure partie de mon adolescence, j'ai étudié YouTube, j'ai étudié les vidéos*, a ainsi confié Donaldson à Bloomberg. *Je n'avais presque pas d'amis, tellement j'étais obsédé par YouTube. »* Après le lycée, il se lie avec un groupe d'autres vidéastes amateurs et, ensemble, ils étudient dans les moindres détails ce qui fait une bonne vidéo pour YouTube et ses algorithmes : *« Nous faisions des choses comme prendre un millier de vignettes différentes et chercher s'il y avait une corrélation entre la luminosité de la vignette et le nombre de vues qu'elle obtenait. Ou encore regarder comment étaient montées les vidéos ayant obtenu plus de 10 millions de vues, à quelle fréquence changent les plans, quels sont les angles de caméras sur les vidéos les plus virales. »*

L'un des principaux enseignements tirés de ces mois d'observation et de décryptage ? Que *« les spectateurs de YouTube – et les algorithmes qui les poussent vers les différents contenus – récompensent les dépenses et les efforts visibles »*. En clair : plus on met de moyens et d'énergie dans une vidéo, plus elle sera vue. C'est donc ce que Donaldson a fait, poussant même cette logique à l'extrême.

D'abord, il s'est rendu compte qu'il fallait des chiffres dans les titres des vidéos : *Un aveugle qui voit pour la première fois*, ce n'est pas assez. Non, ce qui frappe, c'est *Un millier d'aveugles voyant pour la première fois*. Ou *Acheter une pizza à l'or pour 70 000 dollars* ; *Offrir 1 000 000 de dollars au vainqueur d'une partie de cache-cache* ; *Décorer une maison avec 1 000 000 000 de lumières pour Noël*. L'un de ses premiers succès ? Il s'est filmé en train de compter jusqu'à 100 000 pendant quarante heures.

Quelques mois plus tard, il offre 100 000 dollars en espèces à sa mère qui, au départ, refuse le cadeau. >

« Pendant toute mon adolescence, j'ai étudié la façon dont étaient faites les vidéos à succès sur YouTube »

Jimmy Donaldson alias MrBeast

SQUID GAME En 2021, MrBeast et ses équipes ont entrepris de recréer le terrain de jeux et l'univers de la série coréenne à succès pour une vidéo de vingt-cinq minutes.

BATEAU Pas de gros lots à gagner dans cette vidéo, juste le plaisir de découvrir sept bateaux, valant de 1 dollar (qui coule en quelques minutes) à 1 milliard…

Capture YouTube/Mr Beast

$1 BILLION

« Le public de MrBeast a bien conscience qu'il est une marchandise… mais que cela sert à financer des actions positives »

Vincent Miller, sociologue

livreur de *Domino's*, qui pensait juste y livrer une pizza). Dans une vidéo, il offre 100 000 dollars à une caissière à une seule condition : qu'elle quitte son emploi sur-le-champ ; dans une autre, il trouve sur Twitch des joueurs en streaming avec zéro spectateur… et leur offre des milliers de dollars. Pour ses fans, l'excitation à la vue de ces vidéos vient aussi du fait que chacun peut s'imaginer qu'un jour MrBeast pourrait apparaître dans sa vie, un peu comme un Père Noël numérique.

> *« Mais, si je ne te le donne pas, je n'ai pas de vidéo virale »*, lui dit-il. *« Tu m'utilises pour faire des vues ? »*, plaisante sa mère. *« Oui, mais ça te fait aussi de l'argent, donc on est tous les deux contents »*, réplique Donaldson, cynique mais réaliste.

Loin de ce court film réalisé à l'époque de façon totalement amateur, les vidéos de MrBeast apparaissent aujourd'hui comme de véritables superproductions. Pour réaliser sa vidéo *Squid Game dans la vraie vie, pour 456 000 dollars*, il assure ainsi avoir dépensé plus de 3,5 millions de dollars en frais de production.

En dehors de ces mises en scène délirantes, les vidéos qui marchent le mieux sont soit celles dans lesquelles il vient en aide à des personnes manifestement dans le besoin (comme avec les SDF ou les aveugles), soit celles dans lesquelles il fait preuve d'une générosité absurde et arbitraire (comme lorsqu'il a offert une Lamborghini au passager d'un Uber choisi au hasard, ou donné les clés d'une maison au

Dernier élément du succès et de la popularité colossale de MrBeast : les internautes ne se sentent pas voyeurs car, quelque part, ils participent au financement des actions sérieuses ou délirantes du vidéaste, puisque c'est grâce à leurs visionnages que la publicité finance le YouTubeur. Donaldson propose même de s'abonner à sa chaîne comme un acte de charité. Pour Vincent Miller, docteur en sociologie à l'université du Kent, en Angleterre, *« ce qui rend Donaldson unique sur Internet, c'est qu'il demande clairement à son public de se considérer comme une marchandise qui a une valeur sur le marché publicitaire et qui peut s'unir pour devenir une force et agir pour le bien »*. Même si, au final, Donaldson est bien le premier à bénéficier des retombées de son lucratif système de philanthropie intéressée.

FORTUNE Grâce à sa chaîne YouTube lancée en 2012, Jimmy Donaldson (à gauche) a gagné 54 millions de dollars en 2021. C'est, selon *Forbes*, plus que les revenus de stars comme Angelina Jolie, la chanteuse Billie Eilish, ou le *boys band* coréen BTS.

Capture YouTube/Mr Beast

REGARD ÉTRANGER

Les tacos que l'on trouve en France n'ont plus grand-chose à voir avec le fameux en-cas mexicain. Toutefois, pour le correspondant à Paris du quotidien espagnol *El País*, le succès de ce plat bon marché en France en dit long sur les mutations de notre société

Texte Marc Bassets

Mathieu Martin Delacroix

MAIS POURQUOI LES FRANÇAIS SONT-ILS DINGUES DE TACOS ?

C'est en banlieue lyonnaise, dans ce pays de la gastronomie cher à Paul Bocuse, qu'est né au début de ce siècle un plat qui résume à lui seul la France d'aujourd'hui : le tacos. Mais avec son homologue mexicain, le modèle français – qui porte un *« s »*, même au singulier – n'a guère de points communs. Le tacos français est un plat hybride évoluant entre panini, wrap, kebab et burrito. Il se présente alors sous forme de tortilla de blé abritant toutes sortes d'ingrédients : viande, salade et frites, noyés sous une sauce au fromage. C'est un plat certes bon marché mais riche en calories. Après en avoir avalé un, *« on a immédiatement envie de faire une sieste »*, résume un étudiant de 20 ans, croisé dans un restaurant de la chaîne *O'Tacos*, dans le centre-ville de Lyon.

Si nous sommes ce que nous mangeons, alors le succès du tacos témoigne de profondes mutations dans la société française, comme l'expliquent Jérôme Fourquet et Jean-Laurent Cassely dans leur essai *La France sous nos yeux* (Points Document). Fourquet et Cassely définissent le tacos comme *« un véritable produit d'hybridation culturelle et culinaire »*, peut-être l'expression la plus parfaite de la France des quartiers, où la culture autochtone se mêle à la culture maghrébine et à celle des autres parties d'un vaste village globalisé.

« Le tacos est multiculturel, et c'est ce qui le rend si différent », note Emmanuelle Nemili. Avec Nasser, son mari, cette femme tient boutique à Villeurbanne sous le nom de Mister Tacos. *« Chez nous, le tacos a une touche à la fois tunisienne et française. »* Emmanuelle est franco-libanaise ; Nasser, tunisien. Il y a une vingtaine d'années, le couple décide d'ouvrir un restaurant, devenu depuis lors un passage obligé pour tout amateur de fast-food digne de ce nom. Les tacos étaient loin encore d'être à la mode, et pourtant il y avait déjà foule ici. Parmi ses plus illustres habitués ? Le footballeur Karim Benzema et le basketteur Tony Parker, *« qui faisaient la queue comme tout le monde »*, précise fièrement Nasser.

Il est 18 heures, les premiers clients débarquent. En cuisine, Nasser s'active pour préparer un de ses fameux tacos, répondant à sa fameuse *« touche »* grâce à laquelle il s'est imposé comme pionnier d'un phénomène prompt à conquérir le marché de la restauration rapide en France.

« Regardez, une pincée de cumin sur les merguez, je fais mariner les escalopes au curry et j'ajoute encore un peu de curcuma », explique le chef, prêt à dévoiler tous ses secrets. D'abord étaler la tortilla, puis la recouvrir avec de la garniture et de la sauce au fromage, avant de tout replier et de le passer au four (dans son cas, un four à pizza). La différence se fait alors dans le choix des viandes et des épices et ingrédients : emmental, moutarde, sel, poivre et crème épaisse. *« Le tacos ne saurait connaître une seule recette unique »*, s'enorgueillit l'as des fourneaux. Toutes les combinaisons sont dès lors possibles : à chaque jour son tacos… Le tacos est à la cuisine ce que le tuning est à la passion automobile.

Aujourd'hui, Emmanuelle et Nasser nous servent un tacos aux merguez et au poulet, garni de frites et de chakchouka, une sauce tunisienne à base d'oignons, de poivrons et de concentré de tomates. Puis, un autre au poulet, fromage de chèvre et miel. Dieu que leurs tacos sont parfumés, juteux, mais aussi terriblement denses. Malgré cette sensation de brique, nous aurons été rassurés d'en connaître l'exacte composition : Emmanuelle et Nasser n'utilisent que des produits frais. On en vient alors à cette distinction essentielle : fast-food ne rime pas forcément avec *junk food*. ⌕

Toiles *de* fond

Photos Sylvain Homo *Stylisme* Anne-Sophie Thomas

LE BEAU

JULES (à gauche)
Polo rugby à grosses rayures (Polo Ralph Lauren). Pantalon à carreaux prince de Galles (Ralph Lauren).

ALYOSHA (à gauche)
Chemise en tartan et pull col V (Polo Ralph Lauren). Veste en veau velours et jupe à jupon intégré (Prada). Cravate (Charvet). Chaussettes en laine (Falke). Derbies (Miu Miu).

JULES (ci-dessous)
Pull en cachemire (Pellat-Finet). Écharpe à carreaux prince de Galles en coton (Marc O'Polo). Casquette, chemise et chaussettes (Ralph Lauren). Pantalon à carreaux prince de Galles (Emporio Armani). Bottes en cuir (Birkenstock).

Emporter ses couleurs en plein air, les confronter au paysage, au ciel, à la lumière, et saisir l'instant dans sa beauté changeante, sans esquisses ni études préparatoires. L'exercice, dit « sur le motif », plaisait aux impressionnistes, qui s'en allaient défricher de nouveaux chemins pour dépeindre la nature aux portes de Paris. Notre série mode s'en inspire

ALYOSHA (ci-dessus)
Chemise en popeline
et jupe mi-longue droite
en coton technique,
à effet froissé (Dior).

JULES (à droite)
T-shirt en coton (COS).
Chemise et boxer
assorti en coton
(The Frankie Shop).

JULES Chemise en
jean (Levi's). Cravate
(Charvet). Cardigan
torsadé en laine
(Fursac). Pantalon
chino taches de peinture
en sergé de coton
(Polo Ralph Lauren).

ALYOSHA Robe longue
ajustée à col polo en
maille de soie et fond
de robe assorti (Fendi).
Chaussettes en coton
fil d'Écosse (Falke).
Derbies à bout fleuri
(Miu Miu).

ALYOSHA Gilet, écharpe et pantalon (Louis Vuitton). Chemise à rayures (The Frankie Shop).

JULES Marinière à col roulé en cachemire, manteau 6B croisé en laine, pantalon slim à fines rayures en laine et bottines western zippées, en chevreau poinçonné lézard (Celine homme).

ALYOSHA (à droite) Manteau en double laine, chemise en popeline compacte et cravate en laine et soie avec V en métal (Valentino). Collant en lycra et chaussettes en laine (Falke).

ALYOSHA (ci-dessus) Veste jacquard pied-de-poule à poches plaquées et bermuda assorti (Chanel).

JULES
Pull en maille torsadée en cachemire (Éric Bompard). Chemise rayée (The Frankie Shop). Pantalon à pinces en drill de coton (Tod's). Chaussettes en laine mérinos (Falke).

ALYOSHA Manteau croisé en laine, costume croisé rayé (Hugo Boss). Chemise à grosses rayures (Ralph Lauren).

JULES (ci-contre, à gauche) Manteau en laine et jean large (Gucci). Chemise à rayures et T-shirt en coton (The Frankie Shop). Casquette (Ralph Lauren).

ALYOSHA Chemise en popeline de coton et manteau croisé en laine (Paul Smith). Pull en cachemire (Kujten). Robe en viscose (Dries Van Noten). Chaussettes grosses mailles en laine (Falke).

ALYOSHA (à gauche)
Veste droite légèrement matelassée (Prada).
Pull à col polo et jupe assortie en laine vierge (Longchamp).
Chemise en popeline compacte (Valentino).
Chapeau Fedora à bord large (Borsalino).

ALYOSHA (ci-dessus)
Pull à col cheminée, jupe-culotte assortie et manteau sans manches avec écharpe intégrée au col (Hermès).
Chaussettes en laine mérinos (Falke).
Derbies en cuir perforé (Miu Miu).

CRÉDITS
Coiffure : Sébastien Le Coroller
Maquillage : Tiina Roivainen
Assistant photo : Maxime Brault
Assistante stylisme : Naïs Hoarau
Mannequins : Alyosha c/o DMG Paris et Jules c/o Studio Paris Agency
Remerciements au *Barn Hôtel* (Bonnelles)

Les mailles de Sofia

LA RENCONTRE ÉTAIT ÉVIDENTE. D'un côté, le cachemire structuré de Barrie, pur paradoxe écossais, altier comme un chardon et doux comme un sous-bois d'automne. De l'autre, la cinéaste Sofia Coppola, sa filmographie exigeante et sa discrétion élégante. La réalisatrice a travaillé avec Augustin Dol-Maillot, le directeur artistique de Barrie, pour composer son vestiaire idéal. Un vestiaire fluide, fidèle, capable de se réinventer au gré des heures. Ici pour s'envoler à l'autre bout du monde, là pour rêver au creux de son canapé. Dix-sept pièces de confort absolu, à combiner entre elles, comme le dévoileront prochainement les images de cette collection, incarnée par l'actrice Margaret Qualley. ⌕ Par Marie Aucouturier

Collections Sofia Coppola pour Barrie
Disponible à partir du 2 novembre. www.barrie.com

Margaret Qualley/Barrie ; courtesy Fornasetti and Cole & Son

Réalité magique

UN SOUPÇON DE SURRÉALISME au salon, la théâtralité des dessins de Piero Fornasetti (1913-1988) aux murs, et le quotidien revêt la légèreté d'un haïku. En collaborant depuis 2006 avec Cole & Son, vénérable maison britannique réputée pour ses papiers peints historiques (et fournisseur de Buckingham Palace), l'Atelier Fornasetti déploie sa gaieté dans l'espace, à la manière de paysages d'intérieur fantastiques. Pour la rentrée, la collection s'étoffe de nouveaux motifs, toujours choisis par Barnaba Fornasetti dans les archives de son père. Des nuages joufflus, des soleils énigmatiques, des utopies citadines, des coquillages glanés sur de mystérieux rivages et des avalanches botanistes dans lesquelles se nichent les hiboux curieux qu'affectionnait le designer italien. ⌕ M. A.

Senza Tempo Collection II,
Fornasetti x Cole & Son.
www.fornasetti.com

Hervehote ; Ayumi Kobayashi

Résidence arlésienne

ENCORE QUELQUES JOURS pour participer au prix Art & Environment, tout juste initié par la Fondation Lee Ufan en partenariat avec la maison Guerlain. En 2022, lors de l'ouverture de sa fondation dans un ancien hôtel particulier arlésien du XVIIe siècle, le peintre, poète et philosophe coréen (né en 1936) a aussitôt souligné sa volonté d'accompagner la jeune création en nourrissant de nouveaux dialogues. À travers ce prix, la fondation valorise ainsi les démarches proches du travail fondamental de Lee Ufan : l'interaction de l'œuvre avec son espace et son public. Mais, ici, la définition de l'espace va au-delà d'une simple géographie en volume. Elle doit interroger le rapport de l'œuvre à l'environnement, s'enquérir aussi bien du choix responsable de ses matériaux qu'aiguiser la force de son concept face à la nature. Et puisque le lieu s'érige en épicentre de la réflexion, la fondation a imaginé ce prix comme un *« espace-temps »* méditatif. Comprendre : une parenthèse en ses murs, d'une durée de six à huit semaines, au cours de laquelle le lauréat pourra sereinement produire son projet artistique avant de le dévoiler au public. ⌕ M. A.

Candidatures *jusqu'au 20 septembre ; accessible à tous les artistes, toutes pratiques artistiques confondues, sans limite d'âge ni de diplôme. www.leeufan-arles.org/art-environment-prize*

Bouche-à-oreille

VIS-A-VIS

Les Arts de la table

La tradition céramiste du Finistère aurait pu l'impressionner. Mais face à l'argile, Zazie Brosse ne laisse pas son geste hésiter. Installée à Pont-l'Abbé depuis quelques mois, elle modèle des formes organiques, des formes délibérément naïves, des objets inempilables, des coupes-châteaux d'eau, qu'elle tache ou illustre de traits fins, à mi-chemin entre le groupe de Memphis et Dubuffet. Parfois, cette jeune diplômée des Beaux-Arts d'Angers et des Arts décoratifs de Paris prête ses créations à l'imaginaire d'autres artistes. Sa collaboration délicate avec la graveuse Sterenn Depret, venue de Douarnenez pour dessiner dans ses assiettes, est de celles-ci.

Atelier Eizaz, 2 bis, rue Burdeau, Pont-l'Abbé. Instagram : @atelier.eizaz

RÉPERTOIRE

Pièces d'étoffe

Minä Perhonen, comme son nom ne l'indique pas, est un atelier japonais. Son fondateur, Akira Minagawa, y exprime la grande passion textile de son pays, combinant savoir-faire précis, techniques exploratoires et motifs dessinés à la main. L'îlot hors temps de la galerie Ogata, à Paris, accueille ces étoffes raffinées, dont on pourra acquérir certains modèles au comptoir de la boutique. ⌕ M. A

Ogata. 16, rue Debeylleme. 75003 Paris.

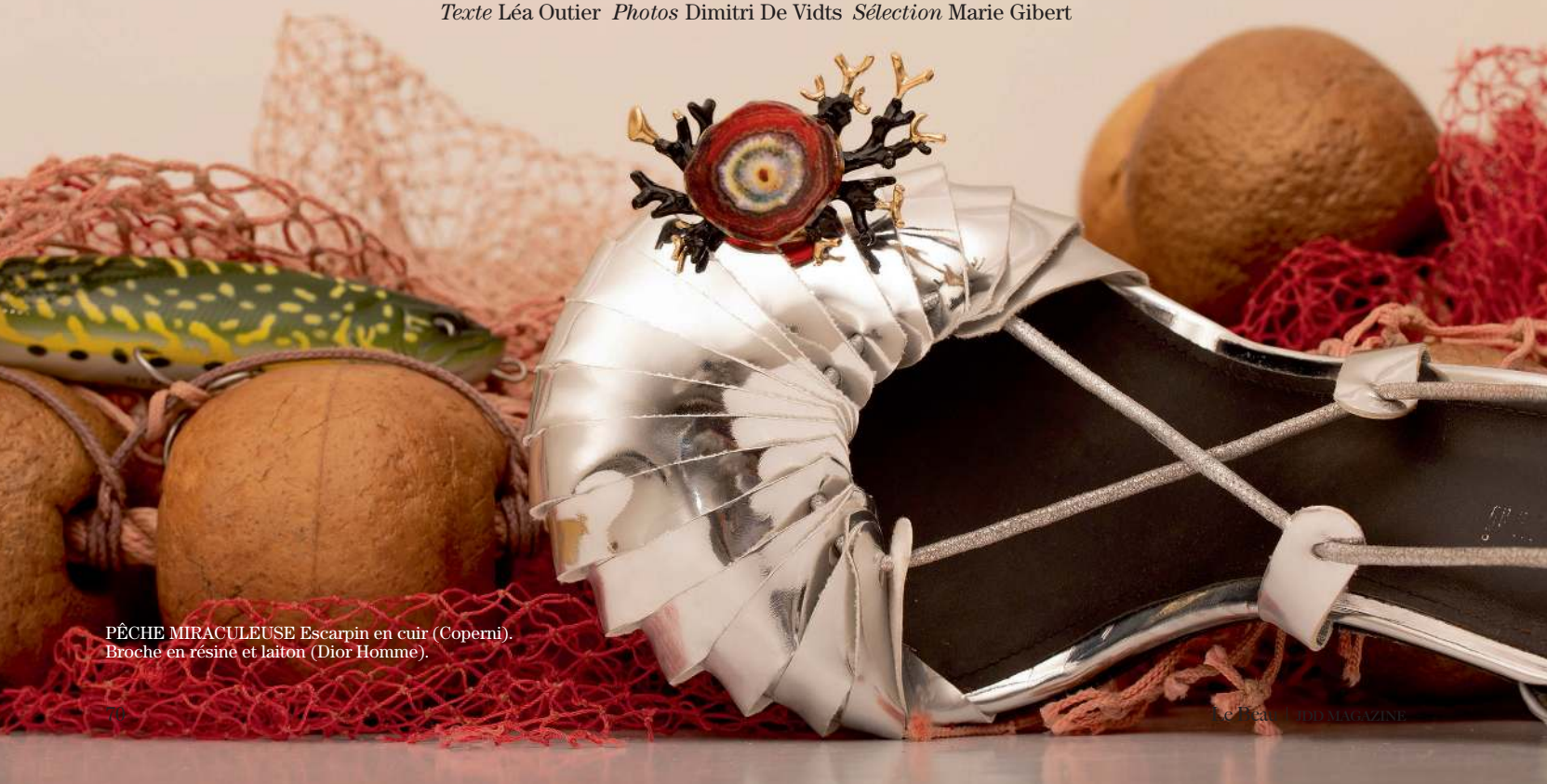
Exposition Un bon design est un souvenir heureux de la vie, *jusqu'au 24 septembre, de 11 heures à 20 heures. Seize modèles disponibles en boutique, jusqu'au 17 octobre. www.ogata.com/paris*

APPÂTS Pendentif en métal et opales fantaisie (Zimmermann). Boucle d'oreille en métal et perle fantaisie (Erdem). Boucle d'oreille en métal, perles de verre et strass (Chanel).

Bonnes *pêches*

La pêche déborde désormais des ruisseaux, s'invite dans les villes et se connecte aux réseaux sociaux, sans jamais se déparer de ses vertus contemplatives et de sa quête de simplicité originelle

Texte Léa Outier *Photos* Dimitri De Vidts *Sélection* Marie Gibert



PÊCHE MIRACULEUSE Escarpin en cuir (Coperni). Broche en résine et laiton (Dior Homme).

À LA LIGNE
Collier en vermeil (Charlotte Chesnais). Bague en métal (Zimmermann). Boucle d'oreille en métal (Balenciaga).

Il courait presque, en courant déroulait sa ligne, le bras passé dans l'anse d'une sorte de gamelle qui lui servait de seau à poissons. Il dévalait les marches du quai, et sa gamelle sonnait une fanfare d'allégresse. Quand il touchait le bord de l'eau, la ligne était prête en sa main, déjà "pêchante". » Cette ruée vers l'eau, cette hâte précipitée vers la Loire et son or poissonneux, raconte une passion : celle d'un jeune homme pour la pêche, que Maurice Genevoix décrivit en 1926 dans *La Boîte à pêche* (Grasset), texte peu connu de l'écrivain panthéonisé, récit d'une éternelle jubilation à ferrer les gardons, les carpes et les brèmes. Près d'un siècle plus tard, le même élan pousserait-il chaque année un nombre grandissant d'adeptes de la canne à pêche à jouer du moulinet le long des cours d'eau de France ? On serait tenté de le croire : passe-temps réputé peu onéreux, conciliant à la fois technique et simplicité d'accès, à jamais paré d'une aura contemplative et ouvrant grand la porte de la reconnexion avec la nature, la pêche dite *« de loisir »* fait peu à peu sa mue. Elle modernise son profil, se glisse dans les villes, va jusqu'à éclabousser les réseaux sociaux. Et s'attire un nouveau public, plus jeune, plus connecté, introduisant de nouveaux usages. *« Depuis la pandémie et ses confinements, on constate un indéniable renouveau de la discipline. Pendant cette période de turbulences, le public a redécouvert la pêche, une activité individuelle en pleine nature, présentant par essence peu de risques de contagion. Beaucoup ont renoué avec cette simplicité essentielle et, depuis, ils ne veulent plus y renoncer. Chez les jeunes en particulier, c'est une tendance récente et très puissante »*, observe Hamid Oumoussa, directeur général de la FNPF (Fédération nationale de la pêche en France). Entre 2019 et 2022, le nombre de cartes « mineurs » délivrées par la fédération a ainsi augmenté de 18 %. Une hausse atteignant les 30 % dans certaines terres traditionnelles de pêche, comme l'Aisne. Sur les quelque 1,5 million de titulaires d'une carte de pêche, 30 % ont désormais moins de 25 ans, soit près de 450 000 jeunes ferreurs de poissons.

Loin des petits ruisseaux où l'on taquinait le goujon, chantés par Bourvil, la ville devient un territoire inattendu de pêche. Phénomène encore difficile à quantifier, le *street-fishing*, ou pêche urbaine, déplie ses gaules au cœur des grandes métropoles. Car, après tout, la plupart des villes sont traversées par l'eau, de la Garonne bordelaise au Rhône lyonnais. *« Petit combat d'environ 10-15 minutes »*, écrit le *street-fisheur* @les_dentsdeparis sur Instagram, en sortant de la Seine un imposant silure sous le smartphone des passants, quand le jeune Eliot Malherbe, *alias* @parisian_streetfisher, pose régulièrement devant des carpes pêchées à la lumière des réverbères. Paris, Mulhouse ou Metz ont désormais leurs compétitions et Troyes a accueilli le championnat de France de la discipline au printemps dernier. La pratique est très souvent associée à celle du *« no-kill »*, autre tendance empruntée aux pêcheurs anglo-saxons, consistant à relâcher sa prise sans la tuer. Une *« posture éthique »* qui traduit *« une sensibilité nouvelle à l'égard des animaux et de la nature, portée par les nouvelles générations urbaines, inséparable d'un mouvement de "sportization" des loisirs »*, résume le sociologue et pêcheur amateur Frédéric Roux, dans une éclairante thèse sur les nouveaux usages de la pêche – l'une des rares études académiques sur le sujet.

Démarche qui préfère quérir son triomphe ailleurs, via les ricochets digitaux. Car la pêche a fini par mordre à l'hameçon des réseaux sociaux, qui lui offrent une caisse de résonance loin de l'imagerie classique du bob et du pliant. En 1938, Henri Cartier-Bresson immortalisait au Leica deux couples ouvriers sur les bords de la Marne : pique-nique déplié, vin rouge et canne à pêche plantée dans l'herbe. Aujourd'hui, du port de l'Arsenal à Paris au bord du Lez à Montpellier, on déplie cartons à pizza et glacières aux côtés de la boîte à leurres, habillés de marques comme Big Fish 1983, une collection de vêtements et accessoires pensés pour les pêcheurs du bitume. Puis, l'on immortalise sa prise du bout du téléphone avant de la rendre à l'eau. De jeunes pêcheurs reprennent désormais les codes des réseaux avec la dextérité d'un lanceur de ligne à la mouche. Dans des vidéos montées au cordeau, Tosh et Canito, les deux acolytes de Scarna Fishing (135 000 abonnés sur YouTube), distillent conseils et spots de pêche, du tutoriel pour apprendre à monter ses lignes à l'exploration d'une *« passe à poisson géante »* en Tunisie. L'infatigable Bar d'Écume (47 500 abonnés sur Instagram, quatre fois plus sur YouTube) pose un brochet luisant à la main. Il détaille pour chaque prise la liste de son matériel (leurre, moulinet, canne, épuisette…) avec la même précision qu'un influenceur détaillerait

PATIENCE Panier *Triomphe* en osier et cuir (Celine par Hedi Slimane). Boucles d'oreilles en métal (Balenciaga).

NASSES Panier en osier, métal et cuir (Loro Piana). Sac en cuir et osier (Hermès). Panier de pêcheur en osier (Vannerie de Villaines). Escarpin en nappa (Hermès).

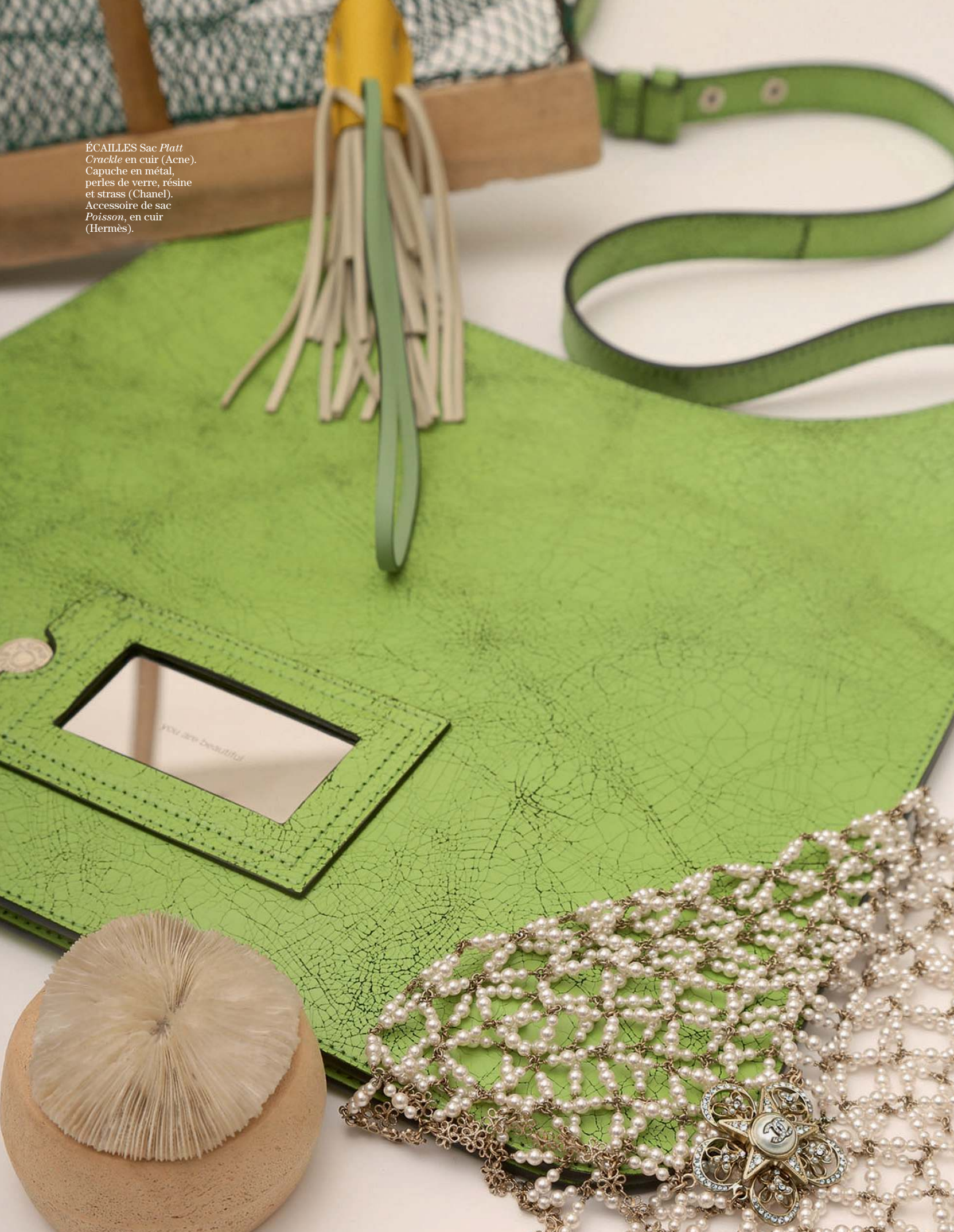
LEURRE Sac en cuir (Prada).

sa garde-robe, expertise technique en plus. *« Autrefois, on gardait secrets ses coins de pêche, aujourd'hui, toute une communauté partage des informations sur ses prises, sur l'état des cours d'eau, sur la réglementation… Les réseaux sociaux ont clairement sorti la pêche de son anonymat ! »* se réjouit Hamid Oumoussa.

Mais que cherche donc le pêcheur fréquentant les quais de Seine ou les étangs herbeux de Sologne ? Si, au cinéma, l'élégante envolée du pêcheur à la mouche a imprimé nombre de rétines de sa gestuelle, c'est la littérature qui, comme souvent, offre des réponses : *« Très tôt, j'ai décidé que la pêche serait ma façon de regarder le monde. Elle m'a d'abord appris à regarder les rivières. Récemment, elle m'a appris à regarder les gens, moi compris »*, écrit l'Américain Thomas McGuane dans *Le Long Silence* (Gallmeister), lumineux récit d'une enfance à veiller le moindre frémissement de ruisseau et de parties de pêche à travers le monde. Pour l'icône du *nature writing*, la pêche devient une cérémonie, un exercice de solitude voué à *« éveiller de plus grandes résonances en nous-mêmes »*. *« Toute activité qui exige de l'habileté et durant laquelle nous arrivons à fermer notre clapet semble acquérir une sorte d'aura sacrée »*, ironise de son côté son compatriote, Jim Harrison, pêcheur rompu à toutes les techniques, dans ses *Mémoires* (Flammarion) avant de convoquer *« le mystère de l'eau proprement dite, ancré dans la conscience »*. Quant à John Gierach, le plus réputé des écrivains-pêcheurs, les titres de ses romans suffisent à raconter l'amour pour une discipline qui combine contemplation, sagesse et un certain détachement humoristique face au monde : *Traité du zen et de l'art de la pêche à la mouche*, *Danse avec les truites*, *Même les truites ont du vague à l'âme…* Ce vague à l'âme que le pêcheur dilue dans les reflets des rivières et que Maurice Genevoix (encore lui) a résumé en une phrase éblouie de simplicité : *« Voilà, je pêche… Quelque part dans le monde, au cœur d'un havre illuminé, un garçon pêche à la ligne. »* ⌕

LIBELLULE Bague *Jardin indien* en métal, perles en résine, cristaux et laque (Dior).

CRUSTACÉ Broche en résine, laiton et cristaux (Dior Homme).



ÉCAILLES Sac *Platt Crackle* en cuir (Acne). Capuche en métal, perles de verre, résine et strass (Chanel). Accessoire de sac *Poisson*, en cuir (Hermès).

CAFÉ
Serveur de la place
Saint-Marc

Le voyage *dans la* lagune

Ancien bateau de pêche barré par le peintre Giuseppe Zigaina et à bord duquel Pasolini aimait voguer, l'*Edipo Re* flotte à nouveau sur la lagune de Venise, vaisseau amiral d'un projet écogastronomique, toutes voiles dehors

Texte Pierre Léonforte / *Photos* Denis Boulze

VOGUE
Enrico Vianello à la barre d'Edipo Re, le long du canal reliant Burano à Mazzorbo

Certains bateaux semblent taillés pour la légende. *Edipo Re* compte parmi ces navires embarquant et embrassant depuis quatre-vingts ans un destin singulier. À son bord, Pasolini, La Callas, Alberto Moravia, Ninetto Davoli et quelques autres, voguant avec insouciance. À la barre, le peintre-écrivain Giuseppe Zigaina, grand ami de Pasolini, qui récupéra ce qui était une embarcation archaïque pour en faire une sorte de refuge et salon littéraire flottant, ancré dans la cinématographie pasolinienne. Né dans le Frioul en 1924, consacré peintre néoréaliste, exposant à Venise, Rome et jusqu'en Australie, Giuseppe Zigaina avait croisé la route de Pasolini dès 1946 et noué les liens solides d'une amitié au long cours, illustrant ses poèmes, collaborant avec lui sur plusieurs projets de film comme *Théorème* en 1968 ou jouant même sous sa direction dans le *Décameron* d'après Boccace, en 1971. Lui-même avait réalisé quelques documentaires dont *Primo Maggio 1953 a Cervignano*. Disparu en 2015, à l'âge de 97 ans, Zigaina, qui fut maintes fois primé à la Biennale de Venise, publia aussi une dizaine d'ouvrages consacrés à Pasolini. Lequel détestait la mer, mais n'aimait rien tant que voguer sur la lagune vénitienne, embarqué sur les bateaux de son ami, qui en posséda plusieurs avant d'acheter un beau jour ce vieux *peschereccio*, un bateau de pêche à moteur déjà ballotté par l'époque.

PÉPLUM AQUATIQUE

Sorti en 1942 du chantier naval de Pola, cité portuaire alors située en Istrie (aujourd'hui Croatie), le *Rapido*, vite rebaptisé *Emanuela*, pêchera peu et en eaux troubles, converti dans le transport humain des Italiens fuyant en Istrie, en Dalmatie. Retour à la pêche une fois la paix revenue dans une Yougoslavie fédérée : c'est là que Zigaina le débusqua, l'acquit, le fit venir en Italie et entreprit de le restaurer sous la houlette de l'architecte Ado Buiatti qui le modifia pour le rendre habitable et le nantir d'une voile. Nouveau nom : *Edipo Re. Œdipe Roi*. En hommage au film que Pasolini avait tourné en 1967 au Maroc. Son premier film en couleurs avec Franco Citti, Silvana Mangano, Alida Valli, Carmelo Bene… Deux ans plus tard, Pasolini réalisait *Médée*, d'après Euripide. Tourné en Cappadoce, à Alep, à Pise, le film avait pour star Maria Callas, très proche du réalisateur. Lequel posa aussi sa caméra sur l'île de Saton, au cœur de la lagune de Grado, à l'est de Venise, vers Gorizia. Toute l'équipe se déplaçait en bateau. Pasolini mais aussi Elsa Morante, l'épouse de Moravia, qui travaillait avec lui sur le choix des musiques, étaient à bord de l'*Edipo Re*. La Callas aussi. Un refuge pour elle, qui la changeait du yacht d'Onassis. Des photos, prises en abondance et tapissant la cambuse, illustrent ce bivouac qu'on imagine intensément allègre. Lors du tournage, la cantatrice vécut aussi à bord de l'*Istanbul*, autre bateau que le célèbre éditeur Feltrinelli avait offert à Zigaina.

La mort tragique de Pasolini, survenue en 1975, jettera un voile opaque sur cette épopée lagunaire. Dix ans plus tard, Zigaina partira enseigner à Berkeley la théorie révolutionnaire de la mort et du langage selon Pasolini. Il mettra aussi en scène à Séville la pièce *Orgie*, écrite en 1965. L'âge avançant, il finira par vendre *Edipo Re*, qui passera de main en main. Fin de l'odyssée ? Voire. En 2011, Angelo Righetti, psychiatre vénitien renommé et passionné par cette histoire – il avait connu Zigaina dans sa jeunesse –, se mit en quête de retrouver le bateau, signalé quelque part en Croatie. D'indices en indices, sa recherche le mènera de port en port jusqu'à finir par le localiser, immobilisé au bord d'un quai, en piteux état. Un autre aurait jeté l'éponge. Tel un flibustier de la mémoire, Righetti réussira à rapatrier le bateau, quasi à l'état d'épave, à Venise.

RESTAURATION CINQ ÉTOILES

On passera sur les trois longues années de réparation et de restauration en cale d'un chantier naval spécialisé dans les bateaux historiques, en bordure du delta du Pô. Long de 17 m, *Edipo Re* a retrouvé sa modeste superbe. Ancré dans le port de plaisance de Sant' Elena, à Venise, sa première sortie remonte à 2017. Propulsé par un moteur de camion Iveco de 250 chevaux marinisé, doté d'une voile d'artiste, tout à bord a été refait comme ce le fut en 1971 par Buiatti. Chêne massif, acajou et vernis marin. Idem pour les cabines. Aujourd'hui, on peut embarquer à bord du « bateau de Pasolini » pour un apéritif au crépuscule, une journée gastronomique, une virée au son des violons ou d'un combo jazzy. À la barre : la propre fille d'Angelo Righetti, Sibylle, avec Silvia Jop et Enrico Vianello, investis jusqu'en haut du mât dans cette entreprise de réhabilitation vertueuse. Épaulé à ses débuts par l'hôtel *Belmond Cipriani*,

HISSEZ HAUT On replie les voiles après avoir accosté le soir au port de Santa Elena et avant de déguster un authentique expresso.

Se déplacer

EDIPO RE

Tous les jours jusqu'à fin octobre. Durée des excursions : de trois heures et demie (la plus courte) à huit heures (la plus longue). Jusqu'à 8 passagers. Tarifs : de 1 500 à 8 000 euros la journée selon le programme choisi. Si *Edipo Re* travaille avec les plus grands hôtels de Venise, il n'est pas nécessaire d'en être hôte pour en profiter. En ce cas, départ de la Marina de Sant'Elena pour qui réside en ville ou de la Marina Fiorita di Cavallino, à Treporto, pour qui arrive de la terre ferme en voiture. *Marina di Sant'Elena. Campo della Chiesa, 1 Castello. Venise. www.edipore.it*

Se restaurer

DA CELESTE

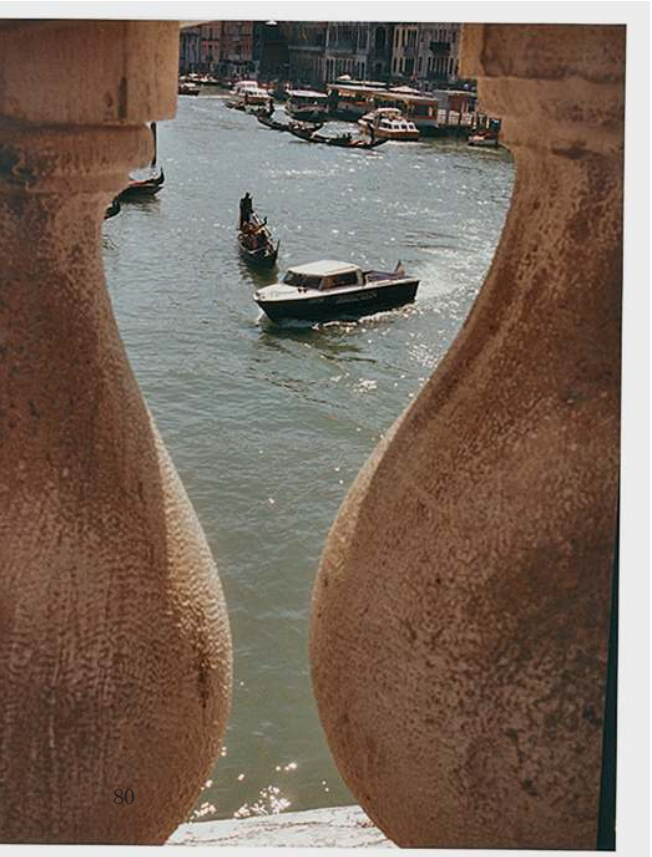
Sestier Vianelli, 625/B. Pellestrina. Tel. 00 39 353 427 4979 www.daceleste.com

TENUTA VENISSA

Fondamenta Santa Caterina, 3, Burano/Mazzorbo Vaporetto Mazzorbo Tel. 00 39 041 52 72 281 www.venissa.it

le trio a imaginé un programme de découvertes des belles et bonnes choses de la lagune, via plusieurs itinéraires thématiques à emprunter chaque jour en saison et, passant par les îles – Lido, Pellestrina, Le Vignole, Sant' Erasmo, Torcello… Il en est ainsi de *Residence Kitchen*, où les chefs étoilés venus des meilleures tables vénitiennes – *Oro* au *Cipriani*, *Glam* au *Palazzo Venart*, *Al Covo*, *Alle Testiere*, *Local* – sont sollicités pour des expériences culinaires à base de poissons pêchés dans l'instant par les pêcheurs du cru – ils sont une trentaine encore en activité dans la lagune. Aménagée en plein air, la cuisine Alpes Inox, petit bijou du genre avec ses quatre feux au gaz, voit alors passer le gratin des toqués. Crabe bleu, soles, artichauts violets de Sant'Erasmo : tour de main et brio pour se régaler d'une belle simplicité à kilomètre zéro sur le mode *nave va*, en économie circulaire, sans faire des ronds dans l'eau pour autant.

Autre expérience à vivre, *Radici* (racines), amarré à l'île de Pellestrina. Digue étroite entre la lagune et la mer Adriatique, langue de terre aux maisons colorées, cette île fut peuplée par d'anciens esclaves affranchis. À terre, les habitants sont (presque) tous cousins. Et (presque) tous pêcheurs. Ou restaurateurs. Spécialité absolue : les moules, dont la variété Mitilla, une AOC du parc adriatique, est servie à bord par le restaurant *Da Celeste*, fameuse table locale aux petits oignons en aigre-doux pour les passagers avec ses recettes à base de petites soles, de sardines, d'anchois, de crabes granseole et autres scampis. Avec *Dolomia*, *Edipo Re* navigue entre herbes sauvages descendues de la montagne – les Dolomites –, et algues de la lagune, avec des menus spécifiques concoctés par Marco Bravetti et Sacha Trevisan.



LOCAL
La cheffe Chiara Pavan (*Venissa*) aux fourneaux à bord d'*Edipo Re*, pour un déjeuner poissons-légumes du potager. Ci-contre, la basilique Saint-Marc vue à travers un vitrail blanc.

EMBARQUEMENT POUR LE 7e ART

Cette année 2023, l'équipage a concocté une quatrième excursion, Alimenta, en collaboration avec la *Tenuta Venissa*, domaine gastro-viticole étoilé établi sur l'île de Mazzorbo, voisine de celle de Burano. Avec son hectare de vignes et sa production annuelle ultraserrée de 3 500 bouteilles de blanc seulement, *Tenuta Venissa* doit son renom culinaire à Chiara Pavan, auréolée du titre de *« Meilleure jeune cheffe italienne »* par l'association Identità Golose. Au menu, une minicroisière de trois heures avec déjeuner ou dîner sur place, dégustation de vins, de pestos de la lagune et des pains fournis par Giulia Busato. Comptoir caviste en prime ainsi que quelques chambres, à repérer pour un séjour prochain. Autrement, *Edipo Re* navigue chic avec son *sundeck* habillé d'éponge gris et jaune, tandis que capitaine et moussaillons arborent une allure de *marinaio* cousue main à Milan par la *Sartoria Vico*. Ne pas oublier de se déchausser : comme sur tous les bateaux, c'est pieds nus qu'on foule le *deck*. Savoir qu'à terre, notre trio a mené une autre restauration, celle de l'*Ecselsior*, ancien cinéma paroissial du Lido, rebaptisé *Sala Laguna* et inauguré en 2022. Ce qui, derechef, jette une passerelle avec la Mostra du cinéma, prise chaque année à l'abordage : amarré à deux pas de cette salle ouverte au public, *Edipo Re* vogue entre événements, projections et dégustations gourmandes. Une autre mythologie, toutes voiles dehors… ⌕

Petit Bateau

(Re)porter la culotte

Quand le laid d'hier devient le beau d'aujourd'hui : chaque mois, le grand retour d'une esthétique qu'il vous faudra désormais regarder d'un œil meilleur

Texte Pierre Léonforte

En 1918, il aura suffi qu'Étienne Valton, fils de Pierre Valton, bonnetier de son état basé à Troyes, coupe les jambes à un caleçon de laine pour inventer la culotte. Avant de déposer nom et marque deux ans plus tard. *Maman les petits bateaux*. Ne pas chercher plus loin que cette comptine chantonnée par Germaine, épouse d'Étienne, à ses treize enfants, pour choix du nom. Inscrite au catalogue des *« grands vêtements du monde moderne »*, la culotte Petit Bateau embarquera jusqu'à des millions de postérieurs. Tricotée en maille à côte dite 2 x 2, 240 g/m², jauge 20, pur coton blanc, doux et lavable à haute température en lessiveuse comme en machine, la première mouture était à taille ajustable par rubans et boutons. En 1930, elle sera dotée d'une ceinture en Bateaulastic plus résistante. Cinq ans plus tard, elle évolue en un modèle plus fin et plus doux encore. Enveloppe souple d'un corps devenu sportif, l'original connaîtra dès lors une flopée de copies appelées Petit Breton, Petit Mousse, Petit Coq, Petit Tambour… Rayon pub, la culotte Petit Bateau décrochera la timbale dès 1927 en plaçant sa réclame dans tous les titres de presse – *Fémina*, *L'Illustration*, *Paris-Soir* et jusqu'au *Cri des travailleurs* de Nice ! Personnifiée par Marinette, fillette joufflue et coiffée de trois couettes, sacrée *« modèle des petites filles élégantes »*, l'image de la marque avait été créée en 1924 par l'illustratrice d'origine anglaise Beatrice Mallet, auteure de nombreux livres jeunesse.

Marinette portera la culotte trente ans durant, remplacée par une imagerie plus adulte, ciblant la famille. Outre sa culotte, Petit Bateau ancrait en rayons tricots, brassières, T-shirts, débardeurs, plutôt haut de gamme, jamais populaires au sens économique du terme, sans sacrifier à la qualité. Passé du blanc à la couleur, des rayures aux imprimés, le registre esthétique fut développé avec sagesse. Ce qui n'empêchera pas les voies d'eau, les années 1970 s'avérant quasi fatales à la marque. Marqué à la culotte par Jil, Éminence ou Dim, ringardisé, raillé comme *« la culotte-à-Martine »*, l'héroïne des albums de Marcel Marlier, Petit Bateau faillit couler. Sauvée en 1988 par le groupe Yves Rocher, la marque remonta patiemment le chenal de la tendance. Ce fut Karl Lagerfeld qui, en 1994, la remit sous les projecteurs en faisant défiler Claudia Schiffer portant un T-shirt enfant sous un tailleur Chanel. Depuis, Petit Bateau enchaîne les collabs tous azimuts, empile les best-sellers et affiche 130 ans au compteur cette année. Jamais vieux pour toujours. Pour célébrer cet anniversaire pesant 40 g/culotte, la marque multiplie les collaborations, comme celle nouée avec le street-artiste Jeremie Besset, fondateur du Festival de la Craie, à Saint-Raphaël. Collaborations portées comme autant de surprises culottées. ⌕

RÉSISTANCE La culotte Petit Bateau contemporaine et sa version originale, datée de 1918.

PARIS MATCH

COLLECTION "À LA UNE" | UN NOUVEAU HORS-SÉRIE

STEEVE McQUEEN

Irrésistible

VIVRE VITE
L'acteur indomptable

PORTRAITS
Par Marc Levy
et Philippe Labro

SES CONQUÊTES
Natalie Wood,
Ali MacGraw,
Faye Dunaway...

PORTFOLIO
L'album photo
du mythe éternel

LE LOOK COOL
Le roi du style
décontracté

En vente actuellement
92 pages - 8,50 €

GUERLAIN
PARIS

ABEILLE ROYALE

LA RÉPARATION NÉE DE LA SCIENCE ET DE L'ABEILLE

LA NOUVELLE CRÈME
INSPIRÉE DES PANSEMENTS CLINIQUES AU MIEL
POUR CORRIGER 4 SIGNES VISIBLES DE PERTE EN COLLAGÈNE*

+57%	-48%	+98%	+63%
FERMETÉ	**RIDES**	**LISSITÉ**	**ÉCLAT**

FORMULÉE AVEC 94% D'INGRÉDIENTS D'ORIGINE NATURELLE.**
DÉSORMAIS RECHARGEABLE.

Depuis 15 ans, Guerlain s'engage et agit pour la protection des abeilles, sentinelles de l'environnement.
Découvrir notre programme de conservation « GUERLAIN FOR BEES » sur Guerlain.com

*Mesures cliniques évaluées par un dermatologue indépendant. 33 femmes, Europe, une application par jour, résultats après 1 mois.
**Conformément à la norme ISO 16128, calcul incluant l'eau.